

Maxime Delettre

Plaisent aux dieux,

Les cruelles métamorphoses

Les dieux immortels ont mis la sueur avant le mérite

L'homme peut à proportion de ce qu'il sait.

Efforce-toi de devenir plus que tu n'es, car telle est ton immortalité.

Au sein de la finitude, devenir un avec l'infini, et être éternel dans l'instant.

Citations

J'ai sur le cœur le calvaire des enfants
arrachés à la vie, à leurs pères et mères, aux
foyers perdus, aux pays ravis, livrés aux
souffrances les plus impossibles.

Impossibles à l'heureuse candeur de toute
fraîcheur, aux heures sombres où le monde
inculte se croyait libéré par les plus grands
fossoyeurs d'une innocence méprisée, dans
l'indifférence bon enfant d'un amour sevré.

Ce livre leur est tout spécialement dédié.

En elle harmonie,
unique et belle
naturelle et mesurée,
ma compagne fidèle,
et mon bonheur
exaucé.

L'horloge sonnait seize heures et le ciel s'obscurcissait déjà sous l'effet d'une fatale éclipse. En lui, c'était l'exode. Les corps subtils s'apprêtaient à une reconversion, l'ego pleurait, l'âme priait, et l'esprit déversait un flot de formes pensées dans le cœur d'une vieille dame penchée sur son corps moribond. Sous l'impulsion d'un amour déchiré, elle portait à son secours un désespoir enflammé, essayant d'empêcher la mort. De ses mains épouvantées, elle tentait d'ouvrir à l'homme qu'elle chérissait le chemin de la grâce. Une grâce dont seule l'âme avait le mystère, et autour de laquelle l'intuition tournait en rond. Pris dans la spirale infernale, l'esprit du défunt se confondait en pensées,

préoccupé de l'amour qu'il devait quitter. Rien ne pourrait le remplacer. Aucune divinité ne pourrait le compenser. Faute de pouvoir le dire et le faire savoir, l'aura sentimentale de son astral générerait un cortège de petits êtres ronds pleins de douceur qui entretenaient des liens karmiques d'amour en portant des outres pleines du meilleur de lui-même. Simultanément, l'intacte effusion de son esprit diffusait une essence élémentale capable de les animer et de les porter au cœur de l'amour mortifié, coupé de sa raison d'être. A son épouse, il faisait porter mille présents d'un monde sans formes, mille rayons de prâna en son cœur fouetté par un vent glacé. Il ne lui restait que très peu de temps. Sa fin était proche, si proche que son image évanescence ne fut bientôt plus qu'une vague et lointaine présence insoupçonnée. De toute sa foi désormais nécessaire, il soutenait l'amour de sa vie. Une dernière fois, il offrait en son sanctuaire le reflet de sa passion rebelle, qui empruntait le champ visuel de son foyer de pensées pour transporter le baiser de l'âme jusqu'au contrefort de l'autre. Enfin, il disparaissait, libérant la terre du poids de sa gestation, et se figeait dans une éternité, l'éternité de l'oubli qui se mire dans le présent d'un autre. Aspiré par un au-delà qui exigeait de lui toute son attention, il flottait déjà sur l'ombre de lui-même, relié à la demeure de Dionysos par la corde d'argent, qui versait en son cœur assiégé, l'éthérique chaleur où se réfugiaient ses corps subtils, l'intime espoir d'échapper au spectre froid de la mort.

Au crépuscule de leur destin commun, privés de leur communauté de pensée, ils étaient seuls désormais. Toutefois, le désespoir était plus vivant que mort, et la vieille femme, au comble de sa détresse, déversait en cette absence morbide et froide, des formes pensées belles et fulgurantes qui lui revenaient de méchante

humeur, affreuses et cruelles, décidées à la faire souffrir au centuple. Les larmes de son désarroi servaient d'ablution au baptême d'une mort qu'elle refusait obstinément. Mais les exigences de justice ne pouvaient rien devant la fatalité. La dépouille malheureuse avait rendu l'âme. Atropos avait cessé de filer, Clotho avait coupé le fil de sa destinée, pour obéir à l'impérieuse nécessité que leur commandait Anankè. L'âme endolorie du défunt était obligée de suivre Adrasteia « l'inévitable », qui au côté de Némésis, s'éloignait sur un char attelé de griffons auprès d'Hypnos frère jumeau de Thanatos, fils de l'érebe et de la nuit. Déjà, les différentes natures dont il était la composante subissaient la métamorphose nécessaire à leur retour vers les principes actifs dont elles étaient originaires. Le corps retournait à la matière, et les sens communs se mêlaient pour un temps aux énergies subtiles du lieu. Quant à l'âme, si elle était vierge de toute existence propre, elle s'évaporait dans l'éther de vie dont la terre était mère. Seul l'esprit, dont l'intelligence avait fécondé l'âme, cherchait l'essence en laquelle il pouvait se fondre, empruntant les voies les plus infernales dont il n'avait ni le choix ni la dispense, refluant devant l'aura mauvaise, repoussé par les forces dont il n'avait pas la nature, porté par l'efficacité subtile du désir dont il avait purifié la flamme, emporté par les énergies farouches dont il avait pénétré la magie, jusqu'au moment opportun où le ciel, au plus près de la terre, envoyait l'astre nocturne prêter main forte aux âmes languissantes, et les attirait en son sein jusqu'au contrefort de son éternelle exaltation. En réalité, la mort n'était pas irréversible tant qu'elle se manifestait dans un espace de vie où la pensée faisait son nid. L'esprit ne se différenciait de la mort que par l'opportunité de son champ d'action. Campé sur un char orné de pampre, de

lierre et traîné par des panthères, Dionysos tenait les rênes de sa nouvelle destinée. Laissant le satyre à son linceul, il se laissait guider par le silène, quintessence de l'être assortie à son astral. Aux funèbres aurores, l'homme descendait vers les prairies d'asphodèles par un mouvement centripète que provoquait le centrifuge détachement de son devenir en suspens. Avec la conscience hypnotique d'un mortel enchantement, il éprouvait toutes les variations de l'irrésistible attraction, toutes les couleurs empreintes d'un seul ton. Trois jours durant, le cortège de Dionysos espérait en son retour attendu, et montait la garde en son cœur dans l'enfer du trépas, irradiant devant le pont qui seul, permettait l'accès aux mondes supérieurs. Un pont que seules Déméter et Coré sa fille, avaient le pouvoir de jeter entre le ciel et les profondeurs de la terre. Aussi, pour pouvoir retourner à la lumière, il fallait que le vivant soleil ait fait germer la terre de son espace intérieur, ait fait mûrir le jeune fruit de l'arbre destiné à être cueilli au printemps des âmes. Telle était la cause efficiente des souverains desseins de Déméter aux beaux cheveux voilés de noir, déesse des bonnes récoltes dispensatrices. Ce faisant, si la plantureuse et divine Déméter y consentait, Iris aux ailes d'or et aux pieds agiles illuminerait la voie qui mène aux justes compensations. En revanche, si la mère de tout ce qui fait retour ne jugeait pas propice à une renaissance l'esprit cultivé au labour de son existence, il devrait finir de mourir, consumé par les flammes du pyriphlégéon, ou bien languir à jamais dans le cocyte glacé où gémissent les âmes déchues. La mort était une bien dangereuse fiancée dont on fuyait les noces dans la mesure du possible. Mais Procuste veillait aux bonnes mesures. Impossible d'échapper à la lecture de son usufruit. C'est pourquoi, à son arrivée subite au carrefour le plus inattendu, une rumeur plus forte qu nature

commanda à sa monture. Et tandis que son destin obtempérait sans se cabrer, Christobald s'en remettait à lui, à lui le bel animal, mortel jumeau de l'âme. Il avait cette divine majesté du nectar tiré d'une vigne bacchique, la promesse d'un cru prometteur qui demande à vieillir et rend les dieux exorables. Car en ce lieu fatidique, où le monde se renversait, la terre n'était déjà plus matière. Aux portes de l'enfer, à l'image de Cerbère, son esprit était à cheval sur trois mondes. Le surnaturel ne laissait plus à l'homme le loisir de coloniser les grands espaces de son devenir, devenir tracé dans les mentales chevauchées de ses quêtes ayant porté à conséquences. Aux mentales perspectives de la personnalité, se substituait l'homme d'esprit au faite de ses lumières. Autour de lui, des nuées de serpents tournoyaient sur une terre noire qui fumait, exhalant une fraîcheur vivifiante. A ce moment, Déméter aux beaux cheveux voilés de noir prenait forme dans sa pensée revivifiée. Cette manifestation parlante en disait long. Il n'était pas dissous dans l'immensité, et le mouvement qui l'entourait venait à lui comme par enchantement à un rythme mesuré, ressourçait ses pensées aux croyances qu'elles savaient. Ce mouvement, Déméter le générait d'elle-même en tirant des entrailles de la terre ce dont le ciel était fait. Sur son corps où courait le lierre sauvage, la nuit tombait comme un long manteau de nuées sombres. Mais soudain, au plus profond de cette triste nuit, le jour s'était mis à sourire, tiré des noirs catacombes entrouvertes. C'était Hécate aux trois visages, munie de deux torches, qui éclairait les contrées infernales, marchant sur les brisées de Coré jusqu'au cœur du mystère. A la demande de Déméter, la déesse nourricière allait lui montrer le bon chemin qui traverse l'érebe ténébreux du royaume d'Hadès, afin que ne se perde dans le dédale de Gaea

au large sein, le céleste germe en la flamme transformée de son feu sacré. A sa suite, il entrait dans l'espace intermédiaire où s'enchevêtraient de vieilles racines qui se tordaient de désespoir dans leur quête de lumière, s'accrochant à leurs tiges mortes et refusant l'exil du trépas. Partout la même angoisse. Qui pourrait, qui saurait revivre, quand ou bien jamais ? Partout ces mêmes efforts pour s'extraire d'un œuf couvé par le ciel, perméable et invisible aux semences fécondes. L'érebe était un vaste champ clos où rien ne poussait. Aussi triste qu'une tombe, la manifestation y était mutante et débile, fantomatique et rampante. Rien n'avait l'apparence du vivant. Tout y était plus mort que mortel, et plus virtuel qu'idéal, rien ne laissait filtrer une raison de vivre et d'espérer. Au fur et à mesure d'une lente progression, les monstres chthoniens laissent deviner leur inquiétante présence, les harpies se terraient dans des caches, les kères rodaient, quand les goules et les démons ombrageux fuyaient le soleil couchant de l'âme des morts-vivants.

Sans hésiter un seul instant, passant de l'oreillette au ventricule, Christobald arrivait jusqu'à l'aorte terrestre où il s'arrêta soudain. Là, trois canaux s'offraient à son choix. Il était au cœur de la terre, là où le rayonnement de la nuit se fait plus intense, là où Moira perd ceux qui ne sont pas bien accompagnés, ceux qui n'ont pas tissé une vivante amitié avec Dyonyssos. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Hécate s'était engouffrée dans l'un des tunnels au fond duquel l'obscurité semblait se tasser, pressée par le lumineux rayonnement du flambeau. Christobald n'osait pénétrer dans ce mystérieux trou noir, dans ces ténèbres ardentes où l'invulnérable emprise de la mort empêchait Eurydice de retourner à la lumière. Il devait excéder son esprit pour atteindre l'effluve de l'âme, pour n'être pas trop lourd

dans sa descente au cœur même du royaume d'Hadès. Sous l'emprise du doute, avant que vent de panique de lui fasse perdre la tête, il invoqua Orphée. Rappelé au trauma humain par son divin poulain, celui qui sait inspirait à l'esprit du défunt des incantations magiques, mantrams aux effets salvateurs. Par voie de conséquence, apparut Hermès dans la fumée de son inspirée flambée, vivante expression d'une humaine grandeur d'être. A trois pas, le messager du ciel se présentait sous l'apparence d'Argeiphontès à la baguette d'or, sous les traits malicieux d'une bienfaisance pleine de ressources. Enfin, Christobald n'était plus seul. Tant que le ciel était là, la terre ne se refermerait pas. En fait, sans qu'il s'en doutait, Hermès ne l'avait jamais quitté. Sans lui, aucune chance de trouver le chemin qui mène aux justes compensations. Le labyrinthe naturel creusé par les titans, mis à jour par les géants et gardé par les hécatonchires était sans début ni fin. Il menait au tartare où Campé précipitait les êtres malfaisants. Des ombres erraient çà et là, témoignaient de la perdition des âmes seules. Tous les hommes qui avaient fait de la foi une doctrine, cherchaient la raison de leur égarement dans ce qu'ils ne voyaient pas, aveugles dans la nuit noire de leur dépendance à un détachement absolu. En marge de ses propres démons, Christobald ne s'était jamais laissé éblouir par leurs jeux d'ombre. Eclairé à sa propre lanterne, il fut alors conduit vers le vaste monde où siégeait Aïdoneus, le maître de tant d'êtres, puis arriva au bord de l'Achéron, long fleuve marécageux où se pressaient d'étranges regards dans l'eau saumâtre. Surgissant d'on ne sait où, Charon avait cru pouvoir l'inquiéter, mais Christobald se sachant aimé des dieux, il entretenait un sang froid que centrifugeait une foi ardente. Ce qu'il avait cultivé de son vivant sur terre valait son pesant d'or, et puisqu'il n'y avait pas rachat, il

était riche. Or, là où l'âme pauvre devait payer, il ne devait rien. Grâce à l'immanence de son excellence, l'obole était payée d'avance. Partant, Charon lui permit le passage des eaux épaisses et fangeuses des enfers où grouillaient les larves, les serpents d'Hécate, des êtres difformes et turgides, tous les esprits sans mesure qui, perdus pour l'éternité, cherchaient à l'entraîner dans une fin tragique et tumultueuse. Ainsi, même dans ces remous funestes, les règles immuables de l'esprit régissaient le cours des choses. L'âme propre n'était souillée que dans le monde des hommes, pas dans l'au-delà de l'esprit où rien n'est autre que ce qu'il recèle à nu, loin des mentales fumées de l'humaine insincérité.

Débarqué sur la rive opposée, il fut bientôt saisi d'épouvante. Il était à nouveau seul avec lui-même, en proie aux inquiétudes, désespérément seul avec Dionysos qui dormait tout contre son cœur, comme un nouveau-né. Argeiphontès était allé de l'avant, Charon s'en était retourné dans l'épais brouillard, et face à lui, trois grottes s'élevaient imposantes et lugubres. C'était l'ancre de Cerbère, le chien des enfers aux trois têtes, gardien terrible du royaume d'Aïdoneus. Aux embouchures de ces trois gouffres, les parois étaient glissantes et pentues, ne permettant aucun retour. Lequel de ces trois poumons du destin était le sésame du royaume à traverser ? Malgré le désespoir d'une telle situation, il ne pouvait céder au désarroi. Il devait manifester les ressources de la plante qui cherche à faire retour aux beaux jours. Comme si l'intelligence savait d'instinct, il prenait conscience de la nécessité de se jeter dans l'abîme, dans le vacuum qui mène aux grands espaces. Dans ces noires ténèbres, Eurydice semblait prisonnière à jamais. Elle retenait son souffle, espérant que le défunt migrateur portait en lui l'esprit vital de ses amours vestales. Pour lui plaire, Christobald

prit grand soin d'une prégnante sagesse dont le miel avait nourri l'âme ruche, et qui rendait à l'abeille égarée un peu de son dû. De fait, à égalité d'âme avec celle-ci, Christobald se cru marié avec l'éternité d'un destin sans fin. Plus rien ne semblait pouvoir lui arriver. Serein et souverain, il crut devoir patienter. Rien ne servait de courir à sa fin. L'attente n'avait qu'à être longue, l'éternité lui rendrait au centuple, si seulement il survivait. Assis sur un sol spongieux, il restait de marbre, s'absorbant dans l'observation des trois gueules béantes. Son âme se mue alors, puis un serpent s'insinua dans l'une des bouches. Sa présence en un tel lieu pouvait être fortuite, mais Christobald voulut y voir le présage qu'il espérait. C'était le serpent de la sagesse. Celui sans qui rien n'a lieu. Si Cerbère se mordait la queue, c'était bien qu'en cette ouverture, l'esprit entrait et faisait retour dans un cycle générateur de vie. Là était la voie du retour aux sources. Partant, il s'approcha du grand plongeon qu'il fit sien avec la légèreté d'une plume. Christobald s'était retrouvé sans heurts sur l'autel d'un promontoire rocheux d'où l'esprit râvi aux destinées infernales suivait son étoile migratrice dans une nuit sans lune. Au plus fort du drame, il frémissait d'horreur. A sa gauche, le Cocyte glacé où gémissaient les âmes moribondes, baignant dans leur écume. A sa droite le Pyriphlégéon, fleuve de flammes qui alimentait les forges d'Hephaïstos, recyclant les âmes perdues dans un fluide subtil ayant vocation à faire du spirituel un feu de joie remixé. Sous lui, le Styx et sa cascade fabuleuse dont l'eau tue qui la goûte. Cette eau fabuleuse qui cachait en elle le secret de l'alcôve entre ciel et terre. Devant lui, une vieille racine traversait le feu de cette eau fatale dont Christobald avait la hantise. Sans espoir de retour, Dionysos en équilibre dans ses bras, il se mit à traverser l'endroit. Il chaloupait de gauche à droite

comme une âme en peine. Entre le flux et le reflux de forces antagonistes, entre le froid saisissant d'un fléau de glace et le souffle brûlant d'une chaleur montante, les deux molions balançaient, et entre ces deux périls, Dionysos était le funambule. Il distendait la gamme mélodique de l'esprit orphique pour en appeler à l'aurore d'Euridyce et tendre vers l'union mystique d'un renouveau. Il était le prêtre de leurs noces, la colombe messagère qui traversait les limites du jour et de la nuit. L'aplomb, le rythme et la cohésion de l'esprit maître s'évertuaient à contrebalancer les mauvais sorts, les forces chaotiques et brutales du monde chtonien. Bien malgré eux, les fleuves infernaux ne pouvaient rien contre ce qui relevait d'une autre décision. Christobald avait l'âme à la bonne pointure. Il n'avait pas à redouter l'ultime épreuve sélective, piège mortel de l'homme seul. Grâce au ciel, il pût traverser sans encombres les fins dernières et aller de l'avant. Argeiphontès le fort à la baguette d'or, son guide divin, que nécessité avait écarté pour la circonstance, revenait à ses côtés, non loin d'où il était. Infatigable berger des hauts plateaux, il le conduisit sur son char de bronze et d'airain, vers le point central où siégeaient les divinités infernales, dans l'amphithéâtre inexpugnable où s'orientaient les destinées irrévocables. Il traversait un dédale inextricable de galeries infinies. Des artères aux capillaires, des capillaires aux veines caves, le cratère de la mort ramenait immanquablement au cœur du mystère, la terre. Mais alors que Christobald perçait la nuit de son feu actif, l'obscurité se fit soudain plus noire que noire. Précipité dans l'artère pulmonaire où son âme n'était plus oxygénée, il tombait sous l'emprise d'Hypnos.

Enfin, lorsqu'il arriva dans le vaste calvaire de pierres noires, le tribunal infernal présidé par Minos était là,

décidé à ne rien laisser au hasard. Placés aux ailes du juge, Eaque et Rhadamante grinçaient les crocs étincelants de leur tête animale. Ardents auxiliaires d'une triade divine, ils montraient l'inhumanité clairvoyante et équilibrée de l'infailible destinée. Au-dessus de leur tête siégeait Aïdoneus, maître de tant d'êtres et frère de Zeus. L'extraordinaire puissance évocatrice de son apparence repoussante laissait entrevoir aux âmes évoluées, l'impersonnelle clarté d'un futur possible. A sa droite, Thanatos avait la faux prête à toute éventualité, alors qu'à sa gauche, Coré, fille de Déméter, dormait sur son croissant de lune.

Sans autre forme de procès, Christobald eût la sensation d'être fouillé. Mais, toujours sous l'emprise d'Hypnos, cette sensation parlante ne lui laissait aucune prise de conscience. Il était là pour dégorger comme Cronos, les fertiles pépins des fruits mûris au soleil de son expérience. Une expérience qui avait à cœur de manifester les conditions dionysiaques à une nouvelle naissance, à une plus belle naissance. Faute de quoi, il serait charbon. Car il était là pour être jugé ou non digne du soleil par la terre, pour aller marcotter au temple de dame nature. En effet, l'esprit du défunt était pesé, mesuré, exposé au souffle brûlant des forges d'Ephaïstos. Nulle morale, nul procès, mais par l'effet sympathique de vases communicants, la rencontre inexorable entre l'homme et les divins éléments dont les dieux font moisson, entre l'esprit en sursis et l'inaltérable vivier de natures subtiles qui s'attirent ou se repoussent, enchaînent ou libèrent, permettant ou ne permettant pas la progression d'une âme soupirante libérée ou non de son poids mort, exposée comme chien et chat aux manifestations surgissantes d'instincts malins, sujette à toutes les approches, menacée de toutes les incursions, traversant l'épais brouillard des divines alchimies dont

Minos était l'incarnation. Dans cette inépuisable maternité de ressources vitales en substance, les naturelles prédispositions venaient à la présence d'elles-mêmes. Pour satisfaire aux exigences d'une reconversion dans l'infini variété de tous les possibles, l'esprit devait mettre à nu la délicate substance de ses émotions accomplies. En dépendait l'amour d'Orphée et d'Euridyce, dont l'âme était l'expression pour l'occasion. De la plus nubile à la moins innée, de la moins centripète à la plus centrifuge, elles se déroulaient d'un fil qui à tout instant menaçait d'être tranché. Or, l'esprit qui ne pouvait élever son astral jusqu'aux manifestations idéales ne pouvait aller au ciel. C'était la dure leçon de choses. Le séjour au ciel n'était jamais acquis, car si la personnalité habitait l'esprit, il était plus mortel qu'immortel. L'esprit du défunt était alors soit jeté dans le tartare de ses démons et servait de terre propice aux égrégories qui prennent racine dans l'érebe, soit reconverti dans la manifestation de vie sous la forme d'éléments, ou bien encore sous la forme d'un végétal, le bon grain devenant Hamadryade et favorisant la montée de sève des grands arbres. Enfin, l'esprit pouvait être réincarné en l'animal lorsqu'il n'était question d'être reconduit vers l'homme, sachant que seuls l'animal et l'homme avaient accès au ciel, avec de plus grandes possibilités pour l'humaine conscience en raison de ses aspirations divines. Quant au végétal, il disposait d'une plus grande facilité à renaître pour l'agrément des dieux mais sans possibilités d'évolutions sauf adaptation, restait indissociablement lié à la terre. C'était cela le grand défi de l'après-vie. Lorsque l'esprit était reconverti dans la manifestation de vie comme Zagreus, il rejoignait l'âme du monde sous ses formes multiples et dissociées, dieu morcelé sans cesse renaissant sous la forme d'êtres étranges dont Dionysos était l'harmonieux

panthéon. Ressurgi en Bacchus, il trouverait dans la manifestation de Cérès, une essence élémentale propice à la communion avec les hommes du lieu, âmes champêtres pénétrées par les sens merveilleux et actifs qui le rebaptisaient Dionysos. A partir de cet instant, grâce à l'esprit fécond d'un ciel étoilé, il pourrait enfin retourner à Zeus à l'issue d'une suite plus ou moins longue d'entrées en matières cosmiques.

En attendant, aux enfers, Christobald revenait un tant soit peu à lui. Lorsque Aïdoneus aux yeux de braise lui parla sans voix, il ressentit l'extraordinaire puissance d'une mortelle volonté sans intention de la donner. Ce que voyant, Argeiphontès demanda au maître de tant d'êtres l'autorisation de le ramener à la lumière. D'un geste solennel, il le coiffa de son casque, don des cyclopes qui rend invisible, et lui remit la corne d'abondance. A cet instant, Thanathos avait posé la faux et tendant sa coupe, Iris y versa une aiguière de l'eau du Styx. Cette eau noire et mortelle pour l'homme, devenait source de vie pour l'esprit fait âme. Léthé, sœur de la mort et du sommeil ajoutait quelques gouttes d'oubli, pour permettre la communion avec le ciel. Alors, sortie de sa couche, Coré s'approcha de Christobald et substituant un grain de blé au pépin de grenade, elle le mit dans sa bouche. Puis à ses lèvres, elle porta le divin breuvage devenu rouge comme le vin de Bacchus, avec la grâce légère d'une herbe tendre pleine d'avenir. Ivre de l'eau du Léthé, grisé par le nectar des dieux, l'esprit épousait matière à oubli, condition nécessaire à une nouvelle existence. Par ce don, Coré montrait sa grâce infinie, son désir profond de l'associer au printemps de son retour en Déméter, sa mère. Bientôt précédé d'Hécate au bandeau brillant, il allait quitter les ténèbres pour les champs-élysées, grâce aux chevaux immortels et au char d'or d'Aïdoneus. En un éclair, Argeiphontès,

messenger d'Apollon et habile conducteur de chars, surnageait les fleuves porteurs puis traversait l'épithélium du monde souterrain. Du sein de la terre, les glandes exocrines donnaient le lait au feu réactivé de l'homme. Nouveau-né du ciel, Christobald suivait le chemin de la rédemption par les voix sacrées de l'éternel appel d'Orphée, entraîné par l'ardeur de Zélos. Enfin, il débouchait sur le perron du temple odorant de Déméter aux belles couronnes, immanente et surréelle, mystérieuse et abondante sans son voile noir qu'elle avait ôté, reflétant la beauté de l'événement dans l'expression joyeuse des charites. Ravie, elle écoutait le chant triomphal de l'échanson divin en l'honneur de Coré. La jeune et belle pousse apportait du cœur d'Eurydice un présent inestimable, l'âme de l'homme deux fois né, fruit ensoleillé de son amour caché avec Argeiphontès, son amant. Ce faisant, apparue dans les langes du ciel, Athéna remit à Christobald la Nikè, victoire de l'homme sur sa condition. L'inaccessible émotion de son visage le pénétrait. Il ressentait à présent la profondeur de ses dispositions les plus insaisissables, dont l'esprit avait été l'imparfaite et récalcitrante transposition. Elles surgissaient au seuil de son transfert, lorsque Déméter au parfum de jour le changeait en une ménade dionysiaque capable de retrouver le chemin du cœur de l'homme étendu sur son lit mortuaire.

La boucle bouclée, le message divin transmis, trois jours s'étaient écoulés. Iris éclaira la corde d'argent aux couleurs éthériques de son arc en ciel, permettant à Dionysos le dieu intérieur, l'accès aux mondes invisibles, accompagné de ses bacchantes, corps subtils dont il était l'esprit efficient. Lorsque la corde d'argent se rompit, Christobald rompit les amarres, laissant aux destinées temporelles, une dépouille qui avait rendu

l'âme au détour de son trépas, libre de rejoindre le sel de la terre pour un repos mérité, disparaissant à jamais au souvenir d'une journée de deuil. Excédent le visible dans la mongolfière de son esprit fait âme, il entrait en gestation dans un éther paisible. Cette fois, Hadès ne l'avait retenu plus d'un temps qu'il ne pouvait évaluer qu'en fonction d'une intuition qui transcende l'oubli d'un monde hors temps. Là où le temps n'avait plus cours, le passé n'était plus mort puisque présent dans l'éternité. Pourtant, la traversée serait longue, comme toutes les traversées post-mortem. Ca n'était pas la dernière et Christobald espérait ravi en l'issue d'une céleste apothéose. La prochaine et toujours la prochaine jusqu'à l'éternité possible et inimaginable. Outre-tombe, les images n'en finissaient pas de se succéder. Dans l'éthérique mouir, l'âme dégorgeait sa divine alchimie de la plus dense à la plus éthérée au cours de son pèlerinage céleste, des brumes les plus épaisses aux causes les plus subtiles mises en lumière dans un ciel limpide. Au fur et à mesure de son ascension, elle se délestait des corps subtils qui entravaient son envolée, découvrant le plus beau joyau de sa couronne, l'émerveillement. Dans cet espace sibyllin, il n'y avait pas de vie. L'expression ne s'imposait pas à la rédemption pensée évoluant dans l'espace sans atmosphère d'un virtuel détachement. L'existence était fonction d'un rapport avec la mort et d'une polarité avec cette dernière. Or, sans vie, la mort n'était plus pour être gage d'éternité. Une éternité d'un cycle, avec autant de cycles nécessaires pour atteindre l'éternité.

Sans gêne apparente, son âme était nue, et dans le sillage de sa transmutation ascensionnelle, la béatitude lui faisait fête en la gratifiant d'une réelle félicité. Félicité dévolue grâce à la vendange de sa récolte terrestre qui, lorsqu'elle se révélait exemplaire, apportait au banquet

des dieux, le millésime qui lui assurait l'excellence. Les divines échappées dont elle était le foyer, sortaient alors de leur réserve et suivaient son triomphe. Au point culminant de leur idéal de beauté particulier, les transports sans efforts jouissaient d'un séjour privilégié qui prenait forme aux vibrations intrinsèques à leurs sensibilités. Dans l'imaginaire pied à terre d'une réalité pensée, ils jouaient avec les muses et savouraient la partition exclusive de leur propre composition. Ravies par leur sensible exhalaison, les muses les étreignaient d'un halo de délicatesses divines, permettant aux libres effusions, le détachement d'une aura. Dans l'antichambre de l'éternité, chaque flambeau de l'esprit poursuivait la quête inachevée de son âme nourricière qui les baptisaient d'eau toujours plus pure à chaque cycle les rapprochant de la chaude demeure du ciel d'où tout découle. Dans ces espaces libres de tout clivage où l'on se perfectionnait dans les formes et dans un au-delà abstrait, Christobald devait donner en offrande aux dieux les plus beaux fruits de sa dernière vie, en échange d'une rétribution propice aux bienfaits d'un riche séjour dans les demeures du ciel et d'une vie prochaine pleine de promesses sous forme d'épreuves rédemptrices. Son âme devait séjourner longtemps au ciel pour, un jour, être belle et capable d'insuffler au foyer volcanique d'un esprit en gestation dans sa prison de chair, le tirage nécessaire à la délivrance de sa divine flamme. Aux premières rosées de l'aurore, elle réincarnerait son feu en l'homme sous la forme d'une étincelle chargée de lui donner l'intuition, de l'instruire plus et encore dans la recherche du sacré. Puis au souffle porteur de son holocauste, elle se propulserait vers l'Olympe tant rêvée dans la mesure de son possible, séchant ses ailes au soleil d'Apollon, grâce au vent porteur de sa résonance intérieure. Car l'âme se sert de l'esprit formateur comme

puissance dans la manifestation en vue du pèlerinage cyclique par lequel s'ordonne la vie. Aussi bien, l'esprit se sert de l'âme génératrice comme moyen d'accéder à un au-delà pensé qui vise à son élévation. Sur terre, l'esprit de l'homme n'avait pas à redouter la céleste projection d'une âme qui portait le fruit d'antécédents humains divinisés. En son état, aucune indiscretion ne pouvait filtrer car celle-ci n'impliquait pas un être mais une entité abstraite née au ciel de la mémoire de formes pensées achevées, fragments du prisme solaire dont chaque homme illuminé en était le reflet étoilé. Grâce à l'émotion génératrice, elle participait à l'essor de chaque vie incarnée, parcelles d'elle-même indépendantes, libres de toute contrainte, de toute notion, et dont la lumière intérieure consacrait son inspiration à la quête amoureuse du temps manifesté. En son cœur, lorsque l'amour était pur, il était éternel car, pour satisfaire au besoin irrésistible d'une ascension, la monade divine le prenait sous l'aile porteuse de sa nature imberbe à l'appel du grand dessein que réfléchissait le miroir d'Aphrodite au cours de la céleste migration. Lumière sacrée d'une mémoire post-mortem liée aux états de conscience divinisés de l'amant capable de porter son message au ciel des bienheureux. Alors, comme l'étoile filante qui sillonne l'infini, illuminée tel un astre flamboyant, l'âme avait tout loisir de revoir la fresque de tous ses amours avec le flambeau de chaque feu de l'esprit, avec l'esprit éclairé de chaque expérience terrestre. Jusqu'au jour de l'épigenèse où les moissons auraient satisfait à son potentiel révélé dont la subtile vibration ouvrirait le sésame du royaume des dieux. Et qu'importait le temps et le nombre de vies qu'il faudrait élever dans le sein d'Héra, le miracle devait s'accomplir pour que l'enfant prodige né de la cuisse de Jupiter, remonte au Père par le canal de la mère, bercé par la

musique des sphères, dans l'espace vital du firmament. Le temps était compté lorsque l'immortalité ne s'acquerrait que du vivant de l'homme soucieux d'emmener la vie là où elle n'avait point d'heures. Etat de conscience bien exceptionnel d'un être fugitif, qui d'en bas, berçait son âme dans les langes du ciel, en attendant que son corps boiteux et épuisé par le ressac ininterrompu des expériences terrestres, ne permette à sa fin de libérer l'essence divine bridée par le joug salutaire de son perfectionnement transitoire.

A l'issue d'un long périple, viendrait le temps de réaliser en une seule vie, le miracle qui conditionnait la patiente, irréprochable et fructueuse récolte d'une succession d'existences modèles, longue route de l'âme qui supposait l'abnégation d'une succession de vies courtes. A l'horizon des grandes vocations, les entités qui auraient permis l'apothéose de l'âme guide ange gardien et son élection dans l'espace vital des divinités solaires, entreraient à leur tour dans les vastes étendues de l'Olympe où les divines abeilles libèreraient leur pollen. Ceci afin de le porter au jardin des dieux et verser en leur âme devenue, le miel divin qui donne l'immortalité.

Enfin, c'était grâce au pistil des épousailles que pourraient s'unir d'amour et pour toujours l'esprit de ceux qui ne s'étaient jamais quittés, car l'amour pur résiste au temps, au changement, et ne se déleste jamais. En l'âme, jamais ne s'altérerait l'empreinte de l'être aimé. C'est pourquoi, arrivé au chevet des dieux, il était toujours possible de retrouver sa moitié. Les dieux n'étaient jamais insensibles à de tels élans du cœur. Toutefois, l'homme qui survivait ne pouvait se faire le porte-parole de ses amours terrestres. Tout juste pouvait-il, si le cœur lui en disait, attendre au plus près du monde manifesté le retour attendu d'une moitié qui

manquait à l'essence dont il avait conscience, pourvu qu'il lui soit possible d'amarrer sa volonté à l'écoute privilégiée de dame nécessité, pourvu que son écho puisse être entendu d'une efficience au diapason capable de parvenir jusqu'à lui, enfin, pourvu qu'il étreigne cet amour sans négliger sa passion pour les dieux dont la soif n'a pas de fin. Ce laborieux chapelet de conditions réunies invitait l'âme à recevoir les dieux à sa table, pour éclairer le séjour au ciel de l'amour éperdu qui se voilait la vue. C'était un peu choisir entre les dieux et sa foi sans renoncer ni à l'un, ni à l'autre. Contournant le mauvais profil de la nuit, il fallait à l'appui de sa propre clairvoyance, porter l'amour sans tâches à l'échelle de sa foi afin de recueillir de celui-ci la part de soi sans laquelle l'esprit dépérit. Or, Christobald portait son amour à l'échelle de sa foi, et sa foi se grandissait de son amour. Au delà d'un simple écueil, il n'imaginait pas survivre en elle et en la nature qu'il plairait aux dieux sans recueillir de son âme sœur la part de lui à laquelle il ne pouvait se résigner, sinon la mort dans l'âme. Contre vents et marées, il attendrait sa mortelle aimée en un point où elle n'avait pas idée, en un lieu où l'on ne peut se perdre. Et il s'approcherait au plus près d'elle, dût-il renoncer à un ciel pour goûter aux mêmes fruits qu'elle. Car il n'avait pas fini de l'aimer. Au delà d'un visage et d'un sourire, il y avait une âme qu'il n'oublierait pas. Son esprit en était tellement empreint qu'il lui avait choisi une place de rêve où la mémoire s'était choisi de tracer l'avenir. Le message outre-tombe était limpide. Si le cœur dominait la vie, l'amour dépasserait la nuit. Passée la sourde angoisse indésirée, si l'amour auquel s'était convertie la nature lui revenait au delà de toute espérance, il en aurait conscience par l'émotion dont l'intelligente sensation courait le ciel grâce à un mode d'expression libéré de sa complexe matérialisation

pensée. En équilibre sur la voie lactée, il s'en pourrait aller retrouver l'hymen là où il lui plairait d'aller. Séparément ou unis dans la mesure du possible, il pouvait retourner là où triomphe le temps au petit bonheur radié d'une succession de vies rapprochées, afin de se retremper dans la manifestation de feu de ses émotions à nouveau nées. C'était le propre d'une âme sûre d'elle-même, un peu centaure et femelle, plus virtuelle que solaire, plus gestationnelle qu'intemporelle. Une âme sensible à l'écho porteur de ses nostalgies formelles. Pourtant, les circonstances pouvaient encore jeter leur dévolu sur une infinie variété de genres. Ainsi, au sein d'une même âme réunis, et par le même détour qu'impose la réincarnation, il pouvait être donné de parcourir en harmonie le chemin qui conduit aux noces divines, avec pour seule et sûre perspective, celle de n'être point séparés par l'imprévisible volonté des destins lunatiques, mais réduits à l'espace vital d'une mutuelle perception sensible, à l'invite d'émotions néanmoins sauvegardées.

A présent, porté à se croire plus vivant que mort, Christobald avait foi en l'avenir fait d'eau et d'esprit. Mais l'avenir n'était plus fonction d'un passé en présence. La terre ne dispensait qu'un potentiel vital à l'homme désincarné qui restait son obligé. Grâce à l'oubli et la mort dans l'âme, il devait renaître à la vie dans la peau neuve d'un esprit vierge. Dans la robe blanche d'une enfance de divine essence, son mental devenir n'aurait pas à craindre les glaces d'une purification trop soudaine. Il ne serait alimenté d'une nourriture trop riche et capable de perdre à la raison, l'esprit évoluant dans l'expérience inachevée de sa quête. Dans une telle perspective, la pensée redéfinie permettant la réflexion en altitude, et l'intuition divine d'une vieille âme sans âge permettant l'originel pressentiment, l'homme aurait, dans

le cercle sans fin de sa méditation, le sentiment religieux d'avoir, aux confins de son âme le chemin tout tracé de sa rédemption. Cette prise de conscience ne pouvait évidemment satisfaire l'amour exclusif de mortelles intelligences, aveuglées par leur faculté de voir leur état de perfectionnement vivre et mourir sous leurs yeux. Ils s'en remettaient plus volontiers à une non moins mystérieuse et possessive hérédité dont l'âme étranglée serait issue. A les en croire, l'hérédité étant inscrite dans la génétique et la génétique produisant ses clones, celle-ci pouvait être reproduite dans son atome germe. Au contraire, pour Christobald cette probante déduction l'amenait à penser que l'hérédité spirituelle ne pouvait être fonction de l'hérédité physique, qui offrait cependant des caractéristiques mentales propices ou non à l'évolution permettant une hérédité spirituelle en harmonie, délivrée spontanément à l'esprit créateur qui s'illustre. En effet, par la grâce de Dame équité, les réponses n'étaient pas livrées de père en fils. Elles galopaient à l'état sauvage dans la manifestation des dieux, et fuyaient l'hécatombe des âmes moribondes jusqu'aux sources de l'Eridan que seule la traversée de l'humaine condition permettait d'appréhender. Pour sa part, Christobald allait avoir encore l'occasion de s'y baigner. Il se le prédit lorsque sa nouvelle hérédité, inhérente à une certaine incomplétude spirituelle, révélerait que ses mânes avaient dû éviter certains obstacles qu'il eût été heureux de surmonter. C'est pourquoi il aurait à reprendre dans des conditions plus draconiennes, les expériences auxquelles ils avaient dû se soustraire. Cela se traduirait par un surcroît de difficultés à vaincre, afin de n'être pas toujours enchaîné à la terrible et interminable roue des réincarnations, qui privait son âme d'un ciel au-delà duquel il ne lui était pas encore permis d'aller. Alors, tout de go, il tombait des

nues. Redescente inéluctable et progressive dans la titanesque manifestation dont il ressentait déjà l'irrésistible attraction sous l'impulsion du désir. Il avait appris tout ce qui lui était permis, tout ce dont il était capable et, désireux d'aller au-delà, il devait aller en deçà, apprendre et découvrir.

C'est aux confins des grands espaces jouxtant l'infini qu'apparût Persée. Sa démarche souple et féline baisait de son geste précieux le sol qui dormait sous ses pas. Et la cadence qui rythmait l'orchestration avait pour toute partition la quiétude en harmonie avec la grâce parfaite de l'esthète. Le jeu de ses bras ne troublait pas la sobre parade de son aisance pour en parfaire l'équilibre, les épaules et la taille ne prêtaient leur souplesse aux effets, quand le tronc n'avait besoin de souplesse pour produire ses effets. Il trônait, épanouissait sa majesté olympienne, et versait son obole d'harmonie rayonnant en son centre tellurique. Le visage, lui, était d'une beauté grecque, ressuscitée des statues au souffle de l'éternel retour en son cycle sans début ni fin.

Sans mots dire, cette imposante et lumineuse divinité de la procréation l'entraînait dans une aventure sublime. Il inspira si fort l'âme de Christobald que celui-ci ne le ressentit plus qu'en lui. Il lui fit connaître le principe de sa prochaine expérience terrestre, et par voie de suggestion, dégorgeait en cascade d'exaltants clichés au rayonnement abstrait, droit fil d'une fresque sous forme d'images conductrices qui n'empruntait rien au futur. Le plus clair du temps, ses projections étaient commentées par des symboles originels et limpides en l'âme versés. Symboles qui permettaient l'expression par l'intuition d'une ardeur enthousiaste dont Orphée était l'inspirateur artistique. En définitive, Persée jetait les bases de l'initiation humaine, de la régénération de l'homme. Il lui montrait la voie droite, le chemin de probation, la longue route de la rédemption aux périls sans cesse plus grands, aux périlleux lacets qui s'entremêlent en sifflant comme les serpents de la chevelure de gorgone. Il traçait le sillon d'une destination merveilleuse et spirituelle par laquelle l'homme devait se battre de son vivant. L'unique et seule voie de salut de l'esprit qui cherche la félicité pour le repos de son âme triomphante. Partant, il avait été à l'encontre des grâces qui lui montrèrent le chemin qui mène aux nymphes, desquelles l'âme de Christobald reçut les attributs propices, seuls capables d'extraire de la substance de l'esprit, les éthers qui permettent l'accès aux mondes invisibles. Lorsque surgissant au devant des gorgones, il dut trancher la tête de Méduse, lui fut révélé toute la signification de son geste qu'aurait à reproduire l'homme participant à son propre transport par le détachement. C'est alors qu'il se sentit délivré de l'esprit captif. Pégase, le cheval ailé qui connaît le chemin des demeures du ciel avait jailli du mirage de la laide semblance. A sa suite, projeté sous forme d'épreuves

sélectives, Chrysaor à l'épée d'or surgissait comme la juste nécessité de l'austère destinée. Il engendra tous les monstres gardiens du seuil, manifestation des champs de forces générateur dont il fallait sculpter la statue. Christobald n'avait pas peur de cette route tracée car la divine omniscience pourfendait l'obscur ignorance qui jette un vent de panique, un vent mauvais. En celle-ci, l'initiatique plan divin dévoilait ses reliefs, alerté par les signes annonciateurs de sa noble prédisposition à servir l'humaine volonté d'un pieu prétendant au ciel. Que d'étoiles dans ce déploiement créatif destiné à pénétrer la subconscience de l'homme futur. Obstacles et squelette de l'esprit, ces marches du temple menaient l'homme à l'âme par une infinité de périls ouvrant sur l'infini. Aussi, sans que sa céleste course en soit freinée, il arrivait au pays d'Atlas. Le géant ne put lui interdire l'accès à l'infini dimension d'un ciel dont il soutenait la voûte, car l'âme de Christobald resplendissait comme un soleil dans le jardin des Hespérides. Et lorsque soumis à tous les périls, il se portait au secours d'Andromède, la délivrance de la déesse des eaux vives fut la sienne, pour plaire au jour de leurs noces royales. Uni à l'hypostase d'Aphrodite, la voie sacrée s'étendait à ciel ouvert en un éclair et le précipitait jusqu'aux nues, tel Bellerophon galopant sous toutes les latitudes, à cheval sur la sphère céleste, porté par la lame de la passion substantielle.

Oui, il avait ressenti tout cela. Il l'avait vécu pleinement, dans la quintessence de ce qui précède et conditionne la vie. Il avait éprouvé tout l'amour de cette quête démesurée qui devait mener à Zeus. L'infini de tous les multiples, le liant de tous les possibles et unimaginables desseins jusqu'à l'impossible entendement de la plénitude qui brûle ses icônes dans la totalité de son immortelle félicité. Immortelle félicité

qui devait amener l'homme à ouvrir la fenêtre de son esprit au vent d'éternité dont Dionysos était porteur. L'homme dont il devait être l'âme, serait amené non seulement à ressentir, mais à retrouver l'intuition qui a recours à l'usage d'une traduction occulte qui désocculte. La flamme de Christobald serait en cet homme là. Lui, ses devanciers et Dionysos, l'âme de cette préface qui dressait un plan sur la comète.

Au fil du temps, au fur et à mesure que se concevait sa séparation avec les dieux, les amarres se rompirent. Remplis d'amertume, il réalisait sa dure séparation avec ce ciel virtuel, lieu de prédilection où il laissait les attributs divins qui servent à l'expression par le don de leur plénitude. Les pommes d'or à nouveau dans le jardin des Hespérides, il avait quitté les abords du palais d'Eurysthée sans même s'en rendre compte. Enfin, comme dans un songe, il entra dans un espace enchanté où les muses jouaient à le faire rire. Elles l'avaient fêtées une dernière fois, puis l'avaient invité au retour par l'usage d'un adieu plein de charmes intouchables. Par leurs chants, elles le firent les suivre, descendre la cascade d'un ciel cristallin et lui avaient souhaité bonne quête. Là, elles lui rendirent les attributs humains qui permettent d'exprimer par la voie de l'esprit, le divin apprentissage qui porte à l'humaine vertu. Les dieux en avaient ainsi décidé, rien ne pouvait s'opposer à l'irrésistible levier de leur volonté. Par la puissance évocatrice d'Ouranos dont il était investi, il retournait de plan en plan vers l'heureuse attraction de Gaéa au large sein, la matrice du monde. Erébos et Nyx l'enveloppaient de leurs ténèbres, puis l'Aether et Héméra l'accueillirent dans leur lumière future. Souveraine et sensuelle dans les bras d'Eros, l'âme de Christobald subissait son étreinte génératrice et primordiale, en un ballet frénétique et tumultueux aux pulsions aphrodisiaques.

Chatoyante et frivole, elle s'apprêtait aux jours de fête, découvrant la diaprure généreuse pour séduire le soleil qui la comblait de ses bienfaits. Eternellement fidèle à la vie, continuellement infidèle à ses formes, l'immatérielle fusion pénétrerait bientôt la terre de ses traits chauds qui généraient l'existence et la couvaient.

Bientôt, les prairies fertiles tapissaient l'horizon, marquetées de bocages et parées de leurs hautes futaies, où bruissaient intensément les mille habits des géants d'une voix sourde et monocorde. Inaltérable majesté aux étendues propices, immenses clameurs d'une totalité messagère des dieux qui glissait sur le néant d'une genèse humaine attachée à la géhenne de ses reniements symptomatiques. Puis soudain, il fut surpris de se voir au cœur de l'arrière-saison. L'été de la Saint-Martin accouchait de sa virginité dans le dépouillement de sa robe végétale, préservant la haute intégrité de sa majesté. Sur leurs tapis rouillés, les arbres se dressaient comme de vieux sages soulagés de leurs volants effets, parvenaient à l'aboutissement d'un cycle. Ce qui eût été fatal à l'homme se révélait être une promesse de lendemain pour le vieil arbre qui tendait sa puissante membrure vers le ciel inclément. Et ce lendemain, c'était lui, Héosphoros. Enfin, lorsque Gaéa s'unit à Ouranos, les formes archétypales émergèrent à la chaleur de son âme mue par le désir mesuré d'entrer en manifestation dans les eaux mères d'Océan, père de tous les fleuves purificateurs. Hypérion et Basiléa s'étaient alors unis dans son champ d'action et donnaient naissance à trois émanations. Hélios le soleil intérieur, Séléné la lune primordiale ainsi que Eos, l'aurore de la manifestation qui ouvrirait les portes du ciel au char du soleil. Puis Théthys et Océan, à leur tour, se plurent à assurer la formation de ces trois états d'âme, par l'apport fécond de leur nature génératrice. En

chacun d'eux entraient en gestation le corps divin endormis, le corps astral et le corps éthérique, triade de l'âme développée à l'adresse de l'esprit en terme de potentialité, sensation, énergie, et destinée à suppléer au divin dans la matière active. Comme si une divine somnolence allait de concert avec la préformation d'un éveil humain de substitution, Christobald entraît dans la substance opaque des éthers de vie, traversant des états de conscience qui se concentraient sur leur développement, se fermant sur l'infini pour s'ouvrir sur le laboratoire de la vie en projet. Au rythme fluide de sa descente vers l'humaine destinée, le froid sidéral, la nuit cosmique et l'aura matérielle condensaient son potentiel prometteur pour ne plus former qu'une étincelle, l'étincelle divine d'Ixion. Mais venant d'un ciel étoilé, la nuit lui faisait allégeance et le froid ignorait le gel paralysant. Comme si Orphée s'éloignait d'Eurydice au fur et à mesure de son approche, la musique des sphères ne lui parvenait plus qu'en de faibles échos. Vague à l'âme où la contemplation des dieux n'avait plus d'attrait qu'à travers un espace limité entouré de nuées.

Enfin, Cronos et Rhéa, qui s'étaient dépensés sans compter au rythme du temps, donnèrent le signal de l'entrée en manifestation dans la sphère pleine et concrète. Ils apportaient le mouvement, la puissante vague de vie qui préside à la végétation. Christobald allait renaître comme une pousse au printemps de Perséphone. Du ventre de la terre, il allait revivre, émergeant du long périple post mortem. Enfin, il avait ressurgi à la vie, expression matérialisée de l'exaltation divine. La mort ne lui avait été fatale qu'en ce qui de son vivant lui était vital.

Lorsque Zeus, le dieu organisateur et coordinateur entre tous montra un dynamisme propre à détrôner Cronos, ce dernier descendit dans la manifestation pour

réglent la marche du temps. Tout s'accélérait alors. Déméter, dont le pouvoir s'étend à la nature entière, sollicita Héra, épouse de Zeus, afin qu'elle consente à la libération de ses eaux vives. Endormie dans les bras de Dionysos le dieu intérieur, Psyché, le feu de l'âme spirituelle, coulait de sa source par le canal de la grande mère jusque dans l'esprit vital de l'être en projet. Uni à Aphrodite, Hephaestos embrasait l'amour attisé par l'action de ses forges titanesques, activant la cosmogénèse microcosmique de l'œuf fécondé par Lédé. Au cœur de l'originelle conséquence d'une ovulation, l'aura attractive servirait de passeport au transport de Psyché. Ces épousailles avec la nature divine de l'enfant permettait à l'intuition conductrice la transmission de pensées informelles qui permettent de tendre vers la démesure de ce dont on n'a pas idée. Soudain, au delà des frontières de l'intelligence, Iris, messagère d'Héra, se mit à tendre la corde magique de son arc en ciel pour défier le soleil d'Apollon par le pouvoir connaissant du tison de ses traits d'esprit. Le chef des chœurs donnait alors la note à l'orchestrateur, revigorant climat comme le corps d'une femme, prompt à ressourcer la vie à l'amour. Pour satisfaire à Anankè, à la lumière d'Hermès messager d'Apollon, par les bons soins d'Athéna messagère de Zeus, sous la vigilance d'Arès et grâce à la sagesse suprême de Métis, Christobald allait donner à la vie de l'innocence incarnée, la filiation divine par le transport de l'amour vierge d'Aphrodite dont il incarnait l'immaculée conception. Mise au secret par Déméter, Ilithye, sœur d'Arès et d'Héphaestos, allait le faire renaître en l'enfant. Aussi, dans l'absolu, il ne serait plus lui, mais l'être en instance d'être. Il n'était plus l'humaine conséquence mais une des causes divines desquelles tout découle. Causes divines qui avaient pour finalité l'humaine

réalisation, sans laquelle le sacré se dérobaît à la vue et occultait le divin. L'homme d'hier était désormais en Psyché, esprit de Dionysos et miroir d'Aphrodite. Comme les mânes dont il était le prolongement, il était une partie d'un tout multiple, un dieu générateur en construction qui brûlait d'insuffler au nouveau messager, la flamme la plus pure en sa source intarissable. Source intarissable dont l'étincelle divine devait suivre le cours jusqu'au grand bûcher de son apothéose. Apothéose du mortel pèlerin qui culmine à l'ultime sagesse. Immortel et incontournable destin de l'homme d'exception poussant à son paroxysme la beauté clairvoyante dont il est la révélation. Ainsi, l'esprit qui s'était fait âme devait participer au transport de son véhicule humain, dont l'intuitif émerveillement conduirait au déferlement spirituel de son potentiel divin. Comme un germe gros de promesses, il avait pour originelle vocation de porter son miel au ciel par son apport générateur à la fusion des corps subtils.

Désormais unis dans l'émergence de la manifestation de vie, Christobald et l'enfant ne faisaient qu'un, raison d'être dans l'unité du corps. Petit comme l'atome, grand comme l'univers, il avait tout loisir de contempler l'inimaginable secret de la conception sous l'étreinte d'Hélios, la lumière intérieure. Celle-ci donnait le cœur à l'ouvrage à l'infinité de son potentiel noyé dans ses prémisses, l'ardent désir d'émerger de son brouillard au sortir de la nuit. Au centre du monde, dans les eaux d'une mère pleine de vie, les dieux étaient partout. Seul l'homme était un. L'espace intérieur était doux et éthérique comme un rêve. La nébuleuse étendait son voile sur la peau neuve de l'être primitif dans sa robe d'harmonie. Il était et il était bien dans ses langes où il se reposait du tumulte de ses expériences passées qui prédestinaient son existence à d'incessantes

pérégrinations, aux multiples natures qu'il aurait le désir de cultiver de ses bras nus. Au centre du monde, dans les eaux d'une mère pleine de vie, le feu de l'âme réalisait la genèse du ciel et de la terre, grâce à l'amour créatif d'Hermès Aphrodite.

Désormais, il ne pouvait revivre ce qui avait servi à l'édification de son âme, mais celle-ci ouvrait grand le champ de son intuition. Intuition qui lui servait de cordon ombilical avec la nue aux étoiles lointaines, avec la manifestation aux destins voilés. Dans l'éternité partagée, cette intime liaison lui permettait une lune sans éclipses, bien pleine, remplie de tous les trésors du ciel que la terre recèle. Aussi, un jour, quittant dame aquatique pour l'inconstantes et âpres influences extérieures, il entraît au pays des hommes par la voie étroite et salvatrice de l'enfantement. Hélios noyé dans les eaux mères de l'Eridan, Séléné se jeta du haut d'un rocher. Aussitôt, Apollon et Artémis accueillirent l'enfant puis jour et nuit le veillèrent, jusqu'au jour venu où Orphée rejoignait la lune-mère, sur les rivages de l'âme en plein cœur du mystère. Où l'âme ne pouvait se découvrir, l'esprit reprenait le flambeau de l'homme. Il s'appellerait Evald. Tout était à refaire, mais rien n'était perdu. En guise de flambeau, il disposait d'une étincelle, mais divine. Seule Psyché diffusait aux ténèbres d'un esprit en projet. Au sortir de sa torpeur, il allait naître pauvre et sans autre joie que la sienne. Petit comme une pousse et fragile comme une feuille, il était suspendu aux grands bras de dame nature. En son jardin secret, il évoluait parmi tant d'autres feuilles qu'il voyait pousser, verdier, fleurir, et qu'il verrait jaunir, mourir puis tomber. Et ses bras nus, il les voyait se vêtir chaque année sous le regard bienveillant du soleil levant. Mais le moins souvent possible, il se surprenait à envier l'imperturbable majesté de cet arbre de vie car, en lui, rien de

concevable n'était de nature à envier autre destin que le sien. Grâce au bain de jouvence de sa nature fertile, son âme donnerait toujours les fruits attendus dont il était la mue. Sans âge, il semblait éternelle comme le ciel de ses pensées futures, si bien, qu'il en oubliait les feuilles, les fleurs et les fruits qui ne lui survivaient.

De son enfance, Evald ne gardait que très peu de souvenirs.

S'imposait à lui l'idée d'un somnolent épanouissement, le lent éveil de l'enfance sollicité par nul autre que lui-même, ce lui-même à l'image des autres. Cet éveil, si tardif à son goût, ne pouvait qu'être précoce pour qui administrait sa dépendance. Elle rassurait, par son attention toute neuve, la bonhomie des esprits en vacance.

Manifestement, il avait été un enfant comme les autres, mais rien d'autre. Comme beaucoup, il avait été sage, discipliné, astreint aux enseignements les plus conformes à l'esprit du temps. Mais ces vertus imposées par la force des choses, n'étaient pas destinées à servir de supports à l'édification de son esprit en lequel ne

s'aventuraient père et mère, plongés dans les remous d'une tourmente existentielle, emportés par l'irrésistible courant d'une destinée coutumière. Sous leur ciel, la révolution avait accompli son cycle dans l'espace d'une genèse tranquille, portée par l'écho d'un appel qui dérivait comme un coffre flottant dans l'océan primordial.

Dans le sillage de ses père et mère, l'existence était bordée comme un lit bien fait. Leur vie était faite de petits riens essentiels que les grandes questions existentielles sacrifiaient au diktat élitiste d'une culture intérimaire parée des plus beaux effets. Au-delà de ce monde confus et maniéré, son père dissimulait une sensibilité manifeste et gauche qui, bien qu'inexprimée, n'en était pas moins réelle. A l'inverse, sa mère prodiguait une sensibilité de tous les instants aux accents plus charnels. Fatalement, il avait donc écouté sa mère, ce qui plus tard ne le laissa pas sans reconsidérer cette prime jeunesse qui n'avait d'existence qu'en l'autre. Il l'avait écouté avec tendresse et admiration. Et ce qu'elle avait d'emprise sur lui poussait au parjure les mâles instincts d'une âme bercée. En elle, l'être qui ne se réalisait pas se vêtait d'oripeaux fantômes, habillait de son artificiel panache une nudité qu'elle allaitait de paroles alimentaires. Son incantation, pavée de tendresse, de sincérité et de délicatesse, avait donné aux sentiments qu'elle suscitait, le pouvoir de conférer aux mots un pouvoir indiscuté. Devant la sensibilité fragile à laquelle sa mère l'invitait, son père désarmait, n'ayant à cœur de réaliser un univers d'hommes autour de sa personnalité retranchée. Sans appel, son esprit, solitaire et dépouillé, livrait Evald à la volonté hégémonique de l'ambivalence maternelle. L'austérité paternelle renonçait sans façons à donner des accents de virilité au caractère naissant d'un fils insensible à la gêne de l'homme simple, et dont les

manifestations tourmentaient le fils poli, ce que sa mère exploitait à merveille pour battre en brèche les velléités de cet homme à l'esprit trempé qui ne le sécurisait. Dans le creux de la vague, la masculinité juvénile courait à sa perte, et le fils joli éprouvait un sentiment d'anormalité au fait d'une situation dont il imputait la responsabilité à l'inaccessible approche de son mâle tuteur. En effet, cet homme, qui n'avait eu pour père qu'un homme en terre, avait creusé en son cœur la pierre tombale de ce qu'une vie usuelle et laborieuse avait édifié en lui. Il s'oubliait alors dans le désert de son esprit qui progressivement, enterrait une âme réduite au silence. A l'âge d'homme, il s'abîmerait sans conviction sur une terre lointaine à l'occasion de campagnes militaires dont l'objet serait très vite abandonné à la duplicité d'une politique apatride aux intérêts sous seing privé.

Manifestement, Evald était un enfant du peuple, une touche de bleu dans un ciel bas, un mirage des terres incultes, une question sans réponses. Pourtant dans le sanctuaire de son âme, une petite veilleuse alimentait une sorte de révélation qui le portait à croire que sa destinée n'avait rien de commun. En son âme et conscience, l'étincelle divine d'Ixion prédisposait son âme au culte. En lui, un feu sacré avait élu foyer et confusément, il ne percevait de cette sensation intime que l'élection privilégiée. Il n'était point là question de sentiments ou d'altière conviction, mais ce qui à la fois provient d'en soi et n'en est pas originaire, réceptacle dont l'ouverture ne se limitait pas à l'explicable, mais n'en était pas moins compréhensible à qui cultivait cette relation singulière. Depuis l'instant où Evald eut la faculté de réaliser cette présence, jusqu'au moment privilégié où le mystère lui permit d'accéder à l'aube d'une compréhension toute primitive, il s'écoulerait peut-être vingt ans. Enfin s'ouvrirait la voie en laquelle l'âme

libre et consciente prendrait son essor dans sa quête de sacré. Mais en attendant, les espérances disproportionnées de l'enfant ne tarderaient pas à être confrontées aux réalités plus humaines, sans que jamais ne s'installe le doute.

Pour l'instant, il n'avait encore qu'un usage rudimentaire de son esprit qui n'avait point les ressources de révéler ce qu'il ignorait. Il était à la fois si nu et primordial qu'il en était fertile à toute culture, et sa mère voyait là l'occasion de cultiver de son héritage spirituel, une terre vierge laissée aux bons soins d'un guide dont le verbe devait mener à la création. Et quelle création ! Jadis, elle s'était vu attribuer Dieu comme un brevet de bonne conduite et sans que son âme le soupçonna, cette tutélaire providence avait resplendi à l'orée de son esprit. Aussi, parce qu'il n'était pas dans les choses établies de demander ce en qui ou en quoi on avait foi, elle entachait la virginité de l'esprit tourtereau en orientant le ressort de son éveil dans le funeste caveau du martyr chrétien. Par tous les saints ! Bien qu'il n'ait bénéficié d'aucune instruction religieuse, Dieu lui tombait du ciel sans prévenir. Croyait-il en cet invisible phénomène ? Voulait-il faire sa communion ? Par le plus grand des hasards, sa mère se montrait soudain empressée de le traiter en adulte. Avait-elle aperçu une lueur filtrant dans l'observatoire de ses préoccupations ? Avait-elle ressenti la flamme qui animait ses pensées, léchait le flux de mots noyé dans un déluge de passions ? Où bien ressentait-elle une satisfaction personnelle à prendre de vitesse les intuitions naissantes pour s'en faire l'origine ? Se flattait-elle de lui présenter Dieu comme un confident ? Pris par le doute, il avait toutes les chances d'être injuste. Mais une chose était sûre. A défaut de le flatter, son caprice l'obligeait. Elle jetait le trouble, l'écrasant d'une question

trop lourde d'inconnu, qui le jetait dans un costume trop grand pour lui. On ne lui enseignait rien, mais lui étaient posées des questions fondamentales qui brouillaient ses sens. Or, il ne riait plus aux anges, privé de ses divins attributs lui permettant de soutenir la voûte du ciel. Qui plus est, la connaissance était mal inspirée d'emprunter des sentiers inaccessibles pour atteindre l'inaccessible. Peut-être eût-il mieux valu s'en remettre à l'usage permanent de vertus permettant la réalisation d'exploits, longue et mouvante sédimentation d'une représentation que l'on veut parfaite. A petits feux, il se serait approché de cette brûlante question. Mais à s'en approcher trop vite et de trop près, il risquait de brûler ses ailes comme Icare. Comment pouvait-il savoir ? Sans son troisième œil, il était aussi aveugle qu'une taupe. Seule l'intuition de Psyché le guidait dans le noir. Elle soupirait loin d'Eros, l'amour divin. Lui aussi soupirait. On lui avait fait le coup du père Noël, et maintenant, on voulait lui faire le coup du père François. De surcroît, l'air grave et infaillible que prenait sa mère lorsqu'elle lui expliquait Dieu en deux temps trois mouvements le dissuadait de renier ce qui le dépassait de trop loin. Car de trop loin, l'intelligence hollywoodienne échafaudait chez l'enfant une tentative de perspicacité qui voulait le voir conscient et satisfait de son état dans un monde adulte appréhendé. Mais dans l'absolu, les circonstances abusaient de son ingénuité pour le pervertir en faisant feu de toutes les simulations. Or, se refuser au jeu de dupe eût été une manifestation de rejet alors que l'éveil est boulimique. Evald devait donc honorer la marque de confiance qu'on lui accordait et participer à la vie spirituelle de la communauté et de la famille s'il en fut. Il était capital de ne pas tourner le dos au monde. Dans cette optique, le choix avait un caractère manifestement obligé. La libre invite avait on ne sait quoi

d'indiscutablement convenu. Partant, d'un oui machinal, Evald limitait le ciel de son éveil aux règles d'un système. Ainsi soit-il, que sa volonté soit faite, il irait au catéchisme. L'objectif en étaient la communion solennelle, et point ne lui avait été fait mystère qu'à l'issue de celle-ci, le Père-Noël ressusciterait pour lui et lui seul, afin de le récompenser de ses bonnes actions. L'inventaire lui fut fait des richesses dont la religion parerait sa conversion au jour de sa consécration. Un empire pour Clovis, une montre pour Evald. A la réflexion, justice humaine n'aurait pas vue d'un bon œil qu'il soit lésé d'une si bienveillante bénédiction. Car la justice et l'injustice sont comme la vie et la mort. L'homme n'a pas le pouvoir d'en fixer les règles. Il peut juste en gouverner un substitut. Mais matérialiste comme l'est tout esprit simple, Evald voyait en la pieuse notion de justice une raison d'accepter une légitimité qu'il comprenait. Comme roi et république, il adhéraît au régime de faveur, ne voyant pas la raison d'apostasier de vivantes promesses. Par la plus indiscutable des volontés, il fut donc ce que la tradition aveugle répétait sans plus s'émouvoir, fidèle à l'enseignement exotérique d'un agglomérat mystique qui lui était étranger, comme de juste. Cependant, sa raison ne le quittait pas et sa fertile exégèse devait accoucher d'une ascèse philosophique et religieuse bien plus légitime que la mystique dominante des dogmes, mosaïque de plagiats. Aussi, lorsque le Noël du sacerdoce eut enjoint ses ouailles à verser leur tribut de cadeaux, il se sentit fautif de n'avoir résisté à cette tentation. L'œuvre était entière, il était coupable. Soit ! *Ite missa est*. Ayant rempli ses engagements au terme de ce rapport contractuel avec Dieu, il prit le parti de ranger sans plus tarder ses cahiers de catéchisme. Hors son père, l'orgueil spirituel de la famille était sauf. Quant à sa mère, elle sortit

discrètement de la messe, et la vie reprit son cours sans dimensions. Pourtant, son âme avait frétille une première fois et il se promit d'y revenir lorsqu'à cet appel, un message plus approprié soulèverait le mystère. L'insoupçonnable foi qui lui servait d'antenne ne s'y trompait pas. Cet enseignement là sentait la duplicité, et n'était en soi qu'un sur moyen de s'assurer paix, respectabilité, reconnaissance et ma foi, prospérité pour le commun des mortels. Car, tragiquement, dans le monde vivant, l'esprit le plus fort n'était pas l'âme, mais le mental grégaire en lequel l'activité élémentaire des hommes se résumait en rivalités incessantes où la haine ne laissait guère de place à l'accalmie. En effet, Evald était en proie à des personnalités plus viriles qui ne manquaient pas de l'impressionner. Il n'avait posé que les premières pierres à l'orée de sa vie que déjà le sol tremblait. Dans un contexte social, les rapports humains étaient éminemment cruels à l'inverse du nid familial et son duvet religieux. Pour lutter, il se devait d'aiguiser des armes dont il ne connaissait pas l'existence avec une maîtrise par nul homme transmise. Comble de stupéfaction lorsque ses seuls bras durent servir d'instruments à la justice individuelle dans le même temps où lui était enseigné l'amour du prochain même hostile. Son père, mâle, athée et élémentaire, l'encourageait velleitairement à la désobéissance, lorsque l'évangélisme féminin et l'enseignement apostolique altéraient sa nature inexorablement. Malheureusement, il se nichait sous l'aisselle de sa mie, qui jouissait d'un autre crédit aux yeux d'Evald. Pour achever son triomphe, elle donnait toujours l'impression de prendre sa défense, obligeant l'avis contraire à manœuvrer dans le camp de l'agresseur. Un agresseur point tactique, diminué par ce sentiment latent de n'être pas prédisposé à l'instruction qui valorise tant de

cuistres. Partant, il retournait à son devoir d'autorité et investissait l'espace éducatif par la naturelle expression du pouvoir absolu, que la maîtresse politique usait ou réfrénait à son gré, lorsque le christ sauveur s'incarnait en la volonté de la toute puissante politique sentinelle. Les charges les plus furieuses de son père n'avaient alors que des causes domestiques contre lesquelles sa mère intervenait sous les traits d'un ange, lorsque la force tentait un coup d'Etat. Partant, tout ce qui émanait des ingrates prérogatives paternelles n'entamait pas l'immaculée crédibilité maternelle qui ne s'y entendait, comme de bien entendu.

A l'âge de neuf ans, Evald s'apprêtait à sortir de sa peau d'enfant par le passage obligé d'une mue brutale, et s'évertuait à conjurer le spectre de son hermaphrodisme originel, pour entrer dans l'adolescence tumultueuse qui forme les montagnes. Mais les secousses sismiques de l'âme en peine allaient vite briser le battement continu de son lent essor spirituel. C'était le temps où les forces destructrices retournaient la terre en friche, pour qu'un souffle de vie attise les forges d'Hephaïstos en gestation, et anime l'amour d'Aphrodite endormie. En attendant, après l'amour du Christ, la lutte avec l'homme et son pouvoir d'action destructeur. Périphétès, son instituteur, participait activement à cette mort programmée, mort de ce qui ne devait survivre. Il le battait comme on bat les eaux stagnantes pour enfiévrer le lit douillet des lotus endormis. Longtemps il se souviendrait de ses cheveux courts noirs d'ébène, de son teint mat, de ses lèvres fines, de sa gueule de brochet en chasse derrière des lunettes aux verres teintés en demi-lunes, et de ses mains poilues aux ongles carrés qui l'avaient si souvent humilié. Dans le désespoir d'une nature qui ne veut pas souffrir les soubresauts de sa révolution obligée, Evald

était contraint à ne point quitter son cauchemar le soir, pour au matin, le reconduire dans l'horreur. Combien de fois ne lui avait-il pas reproché d'être efféminé, d'avoir les cheveux trop longs, d'écrire comme une fille. Et toute l'année, une réelle persécution avait donné le ton à toute la classe, qui se régalaient d'avance avant le cours, des humiliations qui amusent et sécurisent les abantes qui n'en sont point l'objet. Les mois s'étaient écoulés sans qu'aucune âme secourable ne se soit portée à son secours. Jusqu'au jour où, terrassé par l'inquiétude Evald rendait le sang par la bouche. Alors, et alors seulement, l'aide souhaitée ne se fit plus attendre. Pourtant, comme si au vin de Bacchus manquait l'ingrédient, l'intervention maternelle en conseil de classes n'eut aucune prise sur la mâle détermination de l'instituteur à être imbuvable. Seule l'action du père se montra plus salubre pour la libération du fils dont le feu manquait encore de tirage. Mais il ne fallut pas moins de trois interventions pour venir à bout de l'obstination du mauvais berger, ce qui eut pour conséquence une fin d'année aux oubliettes.

De ce jour, l'emprise de sa mère tomba en décadence, ce que manifestement son père ne sut pas exploiter, car à la complicité manquait le sillon. L'expérience avait néanmoins démontré qu'une mère seule ne pouvait satisfaire aux deux règnes, desquels l'enfant tirait son harmonie. En son sanctuaire, si la statue s'était fissurée, elle restait encore sa seule confidente. Mais désormais, il émettait des opinions, des contestations de forme, toutes symboliques. Il s'essayait enfin à une réflexion autonome qui s'affirmait jusqu'à l'opposition. Malgré cette tentative d'autonomie, l'impérialisme de sa mère ne démobilisait pas et ne rechignait à une reconquête, ayant toujours sur l'esprit de sa chair des accès faciles lui assurant l'emprise. Le

nouvel état d'Evald n'allait pas cependant sans une aide extérieure. Depuis la tourmente éprouvée, un homme de cœur au sympathique transport, mâne inconnu en son discret empire, le remit progressivement d'aplomb. Cette merveilleuse sentinelle à l'instinct sûr manifestait la douceur d'une mère que répandait une voix d'homme salvatrice. Il assura la transition et le fit entrer dans la pré adolescence de tous les jeunes hommes, au détour labyrinthique de son expérience. Cet être bon était doté d'une compréhension enchérie d'une perspicacité qui, au delà de l'humaine vertu, ne s'éloignait pour autant de l'humaine détresse. Le père d'Evald prenait plaisir à emmener son fils et se prêtait avec enthousiasme à ces allées et venues régulières, car il voyait en cet homme providentiel une bienfaisance manifeste. Emu de cette précieuse main tendue, sans doute lui était-il reconnaissant de prodiguer à son fils une aide qui lui avait manqué enfant, parce que seul et livré à lui-même, il avait jadis vécu le calvaire d'une parente malédiction.

Finalement, aux problèmes les moins visibles étaient choisies les solutions les plus en cours. Dans l'arène publique, pour donner du chien à son ardeur moribonde, Evald devait montrer le mordant d'un instinct combatif au détour d'une discipline sportive qui devait faire de lui le mâle écumant de virilité. Jamais il ne devait exceller dans cette psychothérapie sociale qui attisait ses craintes comme des braises. Il n'était point d'une nature violente, et peut-être eût-il mieux valu qu'il égala ses semblables dans l'exercice d'une pratique aux échanges pacifiques. Mais encore une fois, la messe était dite. Le sport de groupe lui eût sans doute été plus bénéfique, et c'est ce pas qu'il n'osait franchir sans que quiconque ne le soupçonna. Malgré lui, l'habitude aidant, Evald pratiquait ce art martial jusqu'à l'âge de quinze ans, au

cours desquels il pointait une fois de plus aux oubliettes, l'esprit retranché en son obscurité.

Mais dans le clair-obscur où il peignait, son esprit s'enhardissait et le sanctuaire de son âme s'essorait. Celle-ci s'exprimait encore de manière élémentaire, mais avec force énergie, le réceptacle sacré de son esprit interprétait ses oracles comme la promesse d'un grand destin. Incomparable aux autres jeunes gens, il rechignait à se mettre en lumière et n'en voyait pas la nécessité tant l'intensité montrait l'amplitude. Quelquefois, il craignait de reconnaître en son âme et conscience la manifestation de son orgueil, mais c'était bien à tort. Celui-ci étant une forme de conviction qui n'est point alimentée par l'âme d'un enfant en quête d'identité mais par l'esprit d'un homme responsable sujet aux influences extérieures dont il s'estime être maître.

Pourtant, si ses aspirations et sa curiosité croissaient, ses confidents obligés alimentaient son appétit de savoir, par de vaines paroles sans consistance qu'il absorbait sans fringale. Le sens littéral que l'on donnait trop souvent à la plupart de ses interrogations, confinait dans son univers latent l'émerveillement qui l'habitait. A n'en pas douter, l'instruction figée dont héritait une société toute entière s'apparentait au machinisme, habile à mettre son âme en boîte pour l'idéal d'une vie végétative. Sans doute, la paresse intellectuelle ôtait-elle au commun des mortels la volonté ou la perspicacité de comprendre qu'une question pouvait en amener une autre ? Peut-être l'impératif d'une extension rudoyait-il l'esprit terre à terre d'une abstinent nature humaine prise de vertige à l'idée de prendre de l'altitude ? En conséquence de quoi, son esprit resta éveillé, toujours prompt à l'essor, mais son intellect stagna tragiquement. Il ne se sclérosa pas cependant. Mais l'enfant était à l'image d'un modèle imposé inéluctablement, et

inéluctablement, il n'avait d'autre alternative que d'entrer dans le long tunnel de l'ennui dont l'école était un excellent relais. A l'usage, celle-ci ne lui était pas d'un grand secours, et chaque fois qu'il s'intéressait, il dérangeait par son zèle. Un zèle grandissant entraîné à compenser le coûteux gâchis de l'enseignement gratuit. Il était, pauvre de lui, étranger aux milieux instruits qui s'illustraient en dépit du bon sens et là où sa condition décidait du cliché à observer, il était presque choquant d'y trouver un homme d'esprit. Sinis, le nouvel instituteur, méprisait ses interventions et toute sa personne en définitive. L'excès de confiance dont il s'habillait désormais produisait ce que d'hautain suscite l'inimitié. Trop mûr de prétentions, il tendait à s'égrener dans une autosuffisance empesée de velléité, mais qui surnageait dans les troubles marais de la condition humaine. Fors l'échelle sociale en dehors de laquelle il prétendait s'affirmer, Evald était absolument convaincu d'apporter à la raison, l'instinct sûr dont le cœur a le secret. Au regard de sa volonté d'être, rien ne semblait freiner son allant. Aussi, à ne rien négliger, il était plutôt lutin, ce qui ne plut point au maître de séant. Celui-ci ressemblait à une gorgone, avec son air grimaçant, sévère, les cheveux ternes et frisés formant cercle, pelote de serpents d'où s'échappaient quelques mèches rebelles en tire-bouchons. Quant à sa sécheresse, elle donnait du sérieux l'envie de s'en détourner. A l'écoute de ses mauvais démons, ce gardien du seuil ne lui laissa aucune chance. En fin d'année, la sentence fut sans appel. Le conseil de classe, à la tête duquel siégeait Phaea, vieille femme ombrageuse, estimait qu'il serait mieux préparé pour l'avenir en repiquant une année. Pourtant, le cycle suivant était une perspective motivante pour Evald, qui ne voulait voir dans les prestations de services primaires qu'une succession de circonstances

inadaptées à ses besoins. Mis au banc de sa génération, il perdait foi en l'institution qui n'avait pas pris le temps de le comprendre. Triste et humilié, il se sentait floué de n'être pas du voyage avec les élèves de son âge. Etonnement, il se retrouverait avec des écoliers qui lui paraîtraient petits, et d'entrée, il s'en exclurait plein d'amertume. A son insu, il ne pouvait se résigner à penser que ce qui de virtuel en son âme séjournait épanoui, devait impérativement trouver son expression dans le mortel prosaïsme de l'enseignement académique, mécanique rationnelle et desséchée sous le règne marxiste de la mathématique. Peu importait l'opinion générale, la ferveur de ses émotions ne pouvait nicher dans une cervelle creuse, dans l'habitable stérile d'un cancre. Le désir de connaître s'articulait autour de sensations si pleines et entières, qu'elles coulaient de source vers cette naturelle finalité qu'est le bon sens à l'orbe de l'émerveillement. Il avait confiance en lui et sa mère aussi, bien qu'elle fut de l'avis du conseil de classe. Malgré cela, elle vantait toujours et avec autant d'amour, les capacités singulières de son fils unique, où Evald y voyait justice mais point raison. C'était un fait, sa mère avait toujours été à l'écoute, attentive au pouls de ses préoccupations avouées. Son âme était un confessionnal où l'esprit d'Evald se purifiait, un sanctuaire où son cœur déchargeait le poids de ses peines, où sa fébrile nature s'essorait de ses larmes amères. Jusqu'au jour où les mœurs de brochet du mâle qui migre et s'affirme ne firent qu'une bouchée de ces considérations. Mais elle ne désarma point. Noyé dans l'inconsistante cérébralité du commun des garnements, il amarra son intellect à l'apparence naïve d'une fougue intellectuelle qui dérangeait par son naturel farfelu. Mais derrière cette façade, Evald n'était en réalité qu'un pâle reflet de la vie, le miroir des autres, et devait s'affirmer

dans l'heureuse pratique de ses semblables. Pour autant, si l'esprit montrait des étoiles, on le disait sur la lune à dresser des plans sur la comète absolument sans objets. Ou bien, on s'empressait de qualifier de manière restrictive ce phénomène en terme de capacités, potentialités, quelque chose de virtuel, partant primitif, éminemment théorique, inachevé, voir supposé. Parce que toute intelligence par trop indépendante sort du barème des notations, on l'avorte en l'invitant à une reconversion. Evald ressentait peut-être inconsciemment cette poigne contre laquelle il n'avait point l'audace moins l'idée de s'élever. D'un point de vue strictement pratique, l'instruction masculine, pour compétente qu'elle était, montrait une rudesse et une inhumanité patente. Elle donnait à la dynamique de notre monde des rouages mécaniques, des instruments pédagogiques sans musique dont l'élève était le triste diapason. Pareillement, la douceur des institutrices dont la maternité n'était plus requise, avait fait place au goulag collectiviste. Dans leur purgatoire, Evald héritait de la condition de petit homme, sans pour autant avoir la reconnaissance de son état. Un statut ambigu dont on se délivre grossièrement à la majorité, et qui vous confisque l'honneur, tout en exigeant de vous ce qui en constitue les contraintes. En attendant, lorsqu'Evald entrait au collège, il était bien décidé à écourter son séjour, et très vite, son exaspération se mut en vocation à une rien faire. L'enseignement devenait de plus en plus dirigiste, stéréotypé, vain. Les mathématiques modernes s'érigeaient en dogme, véritable et fascinant labyrinthe de combinaisons aussi inutiles que laborieuses, et dont l'éloquente inanité démontrait combien le savant orgueil de la tectonique cérébrale se singeait et s'ingéniait dans le mirage des chiffres privés de sens. Car, si pour le matérialiste sectaire, le

sentiment ne génère pas la connaissance, la connaissance dégénère sans le sentiment. L'incomparable génie de la nature n'avait pas eu recours à la science mathématique, et nonobstant, les mécaniques intelligences mettaient un point d'honneur à s'adonner aux techniques de la logique des nombres qu'ils s'accordaient à voir commue la plus sûre et la plus pure des valeurs. Calcul erroné qu'il en est dans la mesure où l'âme ne se mesure ni ne se compte. Or, celle-ci leur était étrangère, comme leur était étrangère le langage de la poésie, dont l'étude appropriée interpellait l'esprit, mais que l'on s'évertuait à altérer. A cette perspective s'ensuivait donc la démission. Point de philosophie religieuse mais l'abstraction dogmatique d'une mécanique cérébrale rigide qui se passait de rhétorique. Les sources linguistiques les plus riches étaient lettres mortes et le classicisme des Hellènes de jadis se voyait privé de cité dans l'apatride vérité. Lui était préféré le son monocorde de l'accent anglais qui revêtait l'habit tricolore de l'universel gâchis, et l'histoire de la convention par Guillotin. L'antiquité était trop antique et l'actualité n'était pas écrite dans des livres enfiévrés qui entretenaient l'illusion d'un sens de l'histoire, un sens unique orienté plein régime dans la nébuleuse dirigiste des littérateurs aux accents mauvais. L'appareil institutionnel faisait feu de tous ses projecteurs sur l'apocryphe d'une révolution française qui avait de lumière ce que l'esprit éclairé savourait d'obscurité. L'homme était bannis du présent dont il n'était qu'une organique manifestation, car le présent faisait et défaisait tout ce qui était humainement possible, et constituait la menace dont les chantres du régime avait la charge de battre en brèche et la vocation d'orienter. En conséquence de quoi, on ne lui enseignait rien, on l'administrait, et ses notes n'étaient que la

rançon et la sanction d'un enseignement mortifiant et fastidieux qui empruntait des autoroutes sans arrêts d'urgence. Point question de s'arrêter aux êtres et à leurs particularités, ne de relancer un débat qui n'avait jamais l'ambition d'aller quelque part. En fait, il n'y avait pas de place à la singularité pour le rejeton venu tout droit d'un modeste milieu. Au contraire, l'entreprise instructive du système productiviste n'avait que faire d'un génie qui s'épanchait, lorsque l'éducative industrie élevait des intelligences pratiques en les atrophiant dans l'indigence et l'irréflexion pour mieux les conditionner. Puisque l'homme avait obtenu le droit de s'instruire, l'Etat manufacturait son esprit grâce au machinisme éprouvé de son administration sectaire, conquérante et messianique, imbue d'une légitimité toute intellectuelle. Un mastère d'une voracité idéale qui forçait l'homme à la prédation. En lui, elle faisait enfin naître Dieu, mais sous les traits d'un Satan bien chrétien, sorti du néant sous la forme d'un salut mortificateur.

Mais en ce temps, Evald ne connaissait qu'une version des faits contés, et point ne lui venait à l'esprit l'idée que l'enseignement sous tutelle de l'Etat pût être déshonnête. Son père et sa mère ne l'encourageaient-ils pas à absorber la mixture qui scellerait sa pauvre tête à l'édifice commun ? En outre, il ne s'imaginait pas qu'il puisse exister une vérité moins surfaite, et sa vie ne cessera de croiser de ces gens qui ne conçoivent pas d'autres lumières que celles qui ressortent de sources officielles. Le ventre plein, monsieur tout le monde n'avait pas la tête à soupçonner la mise à sac méthodique d'un pays gouverné par l'appétit revanchard et réprobateur d'une dynastie tardive attachée aux seuls services de ses intérêts.

Pour sa part, Evald se devait de découvrir ce sans quoi il ne pouvait évoluer dans la connaissance de toute

vérité tangible. Le fleuve de ses pensées ne connaissait pas encore l'océan de ses possibilités. L'éveil était imminent, mais un éveil comateux et tardif qui aurait pour vocation une conscience matérialisée destinée à servir de memento à une réalité escamotée, pour édifier la statue intérieure de l'homme conquérant. Malheureusement, il nageait dans les eaux les plus surveillées non pour servir à l'édification de son esprit et entendre le son de son âme, mais afin que sa conscience ne pressentit pas combien il évoluait dans un mouvoir. Aussi, parce qu'on le gavait tout en le réfrénant, il voulut s'orienter sans plus tarder sur un savoir faire plus technique lorsque, à sa grande surprise, lui fut opposé un farouche veto. Le bon sens commun soutenait avec la plus sourde des certitudes que l'obtention d'un diplôme trouvait sa légitimité dans la nécessité, personnification de l'obligation absolue et de la force contraignante des arrêts du destin. En définitive et bien malgré lui, on décidait de son débouché par bienveillance, et c'est par bienveillance que la tolérance jetait le masque à la première de ses résolutions contre sa volonté. La tolérance. Il apprendrait bien plus tard que tous ces serpents faits pour plaire, n'étaient au mieux qu'une juste représentation de l'esprit de son temps. Les édits de tolérance promulgués par Constantin n'avaient-ils pas eu l'ambition de nuire au paganisme au nom d'un amour bien peu enclin à l'amour ?

Manifestement, il y avait comme un sacrilège à s'orienter volontairement dans une voie qui se révélait être une porte de sortie pour les élèves récalcitrants. La vanité de sa mère était prête à parjurer sa libéralité pourvu qu'Evald ne soit pas perdu pour son orgueil. Fatalement donc, il redoublait une seconde classe en cette fin d'année scolaire, qui marquait l'impact d'une chute amorcée trois ans plus tôt. Désormais, il était sans

illusions sur ce que l'institution et ses dévots s'attachaient à vouloir faire de lui, et leurs œillères lui ouvraient les yeux sur leur volonté de juguler son libre-essor. En définitive, il avait fallu la trahison plus que l'injustice pour le libérer de ses entraves. Sa mère avait rompu la façade derrière laquelle elle composait, et sa crédibilité moribonde souffrait de ce parjure. Il fallut que se substituât à son libre-arbitre le veto bienveillant de ses bienfaiteurs, pour déconsidérer le bienveillant ascendant de ses mauvais maîtres. Bien plus tard, et seulement alors, il saurait reconnaître en cette naturelle couvaison l'impérieuse vocation de Médée à être l'émule d'un temps.

De ce jour, Evald se réfugia avec opiniâtreté dans une dissidence plus instinctive que réflexive, mais éminemment réactive, haranguée par un virtuel optimisme le moins du monde émoussé par ses revers. Il engagea tous azimuts une guerre d'indépendance ou plutôt d'affranchissement. Il était las de ces mauvais tuteurs qui l'environnaient, de ces spectres claudiquants qui gouvernaient son état pour n'en rien faire. Las d'être affadi, il fouaillait sa nature sauvage pour un libérer l'animal blessé qui se montrait menaçant, sujet à ses instincts revendicatifs, et n'ayant de cesse d'assouvir une licence libératrice. Dès que l'institution ne put plus exercer son chantage sur lui, il débrida sa farouche intelligence. A se signaler hors course, il s'offrait la distance, l'altitude, se permettait la liberté d'évaluer, d'apprécier, et bientôt de soumettre à une réflexion plus exigeante, ce que les élèves de sa classe engamaient sans sourciller. Ces écoliers meubles pensaient comme des manuels scolaires, voyaient dans les notations la raison du plus fort, et dans cette récompense l'investissement de leurs efforts et la reconnaissance de leurs aptitudes. Tragiquement carriéristes avant l'heure,

ils normalisaient leurs esprits comme de petits normaliens affublés d'un masque. Or, la reconnaissance commençait par la reptation. Une reptation impudique qui entraînait dans les mœurs en dame vertu. Une reconnaissance qui en appelait à la cupidité morale, à la duplicité mentale. L'observation de ses semblables mettaient à jour un kaléidoscope nécessaire au cursus de sa lucidité. Il réalisait l'insignifiance de chacun, mais surtout, leur incapacité à penser d'eux-mêmes, leur empressement à dire ce que l'on attendait d'eux, leur parfaite faculté à répondre au diapason d'une idée reçue. Leur brillance étudiée était parfaitement vulgaire. Tout était vulgaire, l'être était vulgaire, dans ses pensées, dans ses aspirations, dans ses comportements, apparences, orientations, dans sa quête de tout ce qui ne confère que le vulgaire, il s'enferme. Evald appréhendait toutes leurs maladroites, les affectations qu'ils empruntaient à l'âme sèche et plates de leurs modèles présanctifiés. De leur nature infertile, l'orgueil prématuré puisait une légitimité. La mine satisfaite, l'air jouisseur, ils débauchaient leur énergie dans l'ivresse oublieuse de ce qu'ils ignoraient, dans l'inélégible insouciance du sacro-saint enfant fait pubère, n'exprimant d'innocence qu'en son absence de manifestations sensibles. Car l'enfant n'est point l'oeuf du monde lorsque l'adolescente éclosion de sa réalisation révèle des crapoussins tout couvis par une incubation, où l'amniotique substance s'évapore à la sécheresse d'un vide intellectuel revendicatif et vindicatif. Dans le retrait de toute essence, l'être s'oubliait, cherchait à paraître en grand habit sans chercher à savoir ce qu'il habillait, ce qui l'habillait. Il s'incarnait en une figure exportée d'un contexte social, sans pouvoir faire venir à la présence ce qu'il ne pouvait voir, faute de le ressentir en son être absent. En sa

perception sensible, Evald ne l'entendait pas de cette oreille. Il ne se soumettait déjà plus sans résistance à toutes les opérations visant à faire de lui le chantre de l'historiographie du régime, l'écho de l'interprétation d'un concept messianique. Mais à cette insoumission, le fonctionnaire de l'éducation nationale répondait par le mépris et l'humiliation, prenant à témoin une classe prise en otage par le prestige de son état. Cercyon, ce mou bouffi de suffisance n'admettait pas qu'Evald lui dispute l'interprétation d'un texte et le censurait à tout-va. Il ne voulait pas avoir le dit que cet élève était doué, et pour rien au monde, ne lui aurait prodigué de sages et instructifs conseils. Les traits d'esprit qui avaient le tort de n'être point du programme l'exaspéraient. Sous le poids de sa charge, il contenait les débordements de son naturel sans tenue dont il avait l'exclusivité. La plastique de son visage en disgrâce avait d'élastique ce que les vergetures ont de fermeté, et cette abstraction gélatineuse se convulsait à chacune des apprentis opinions d'Evald, dont la vilaine tête, jugée par trop audacieuse, altérerait impardonnablement le tranquille conditionnement d'un exercice facile pour lui voler la vedette. Dans l'illusion de sa souveraineté contestée, il poussait son orgueil à mettre en péril ce sentiment d'infailibilité qu'il aimait à exercer sur l'esprit de jouvenceaux sevrés de toute présence opportune. Excédé, il se réfugiait dans le sarcasme d'un dandy intellectuel et oblique. Indéfectiblement lié à l'autorité que conférait sa fonction, il était comme arc-bouté à son piédestal d'où il doublait la portée de ses boulets rouges aussi lourds que son esprit le lui permettait. Au besoin, il aiguillonnait les écolières jalousies qui s'illustraient aux points, prêtes à lui rendre justice. Cette crèche mesquine, égoïste et servile s'empressait alors de tourner casaque au moindre signe de ralliement. Herbe

folle dans un jardin public aux géométries savantes, Evald n'avait pas sa place. La pénitence succédait à ses heures de gloire lorsque l'ostracisme dont il était victime le voyait plus absurde et absent qu'une goutte d'eau dans le désert. Comme le petit gouttière d'une portée réprimée, le destin malin laminait ce qui de sensibilité devait émigrer dans les faubourgs de son âme. Or cette matière était le cheval de bataille d'Evald. Il voulait débattre, en remonter, briller. Il voulait donner vie à l'instrument qui portait en lui tout l'esprit, toute la philosophie des hommes passionnés, don des dieux. Il fallait débrider l'animal et placer la barre plus haut. Il revendiquait l'exigence, lorsqu'un sentiment d'incomplétude l'enjoignait à fouailler cette instruction châtrée, aux ressorts grippés, à l'âme occis. Aussi, ce qu'il se devait d'extraire était condamné à hanter le cocyte, la rivière des gémissements de son âme. Car l'école républicaine vouait aux gémonies tout esprit réfractaire, pubère de surcroît, qui s'offrait la liberté de penser le plus librement possible. Il était voué à la culture de masse et beugler contre l'élevage qui lui équarrissait l'esprit ne lui vaudrait que d'être jeté en pâture aux chiens comme une mauvaise bête. La culture ouvrière l'irritait d'instinct. Cette mauvaise mère lui avait fait emprunter la draille pour brouter l'herbe commune et dans le clair-obscur, débouler au carrefour de son âge tendre sans y être éclairé. L'élément social plongeait ses racines dans les terres les plus élémentaires. Les êtres les plus pauvres et rudimentaires en avaient l'instinct sûr, le cultivaient comme de bons ouvriers, productifs à souhait. Inépuisable moyen de subsistance de l'élément bourgeois, ce gros gâteau était une terre promise, un verger d'abondance où toutes les richesses du peuple en appelaient à la boulimique nécessité de presser le fruit cueilli par d'écervelés et serviles administrés. Plus

que n'en peut supporter l'homme ressuscité, Apaté s'était évertuée à tromper Evald, à son insu. Sans faillir, cette divine abstraction aux réels mobiles prenait les traits de Marianne pour l'enfourner dans la gueule d'un Cronos régimiste. L'école laïque et républicaine considérait l'aspect humain dans un contexte de masse à égalité d'esprit. Généraliser la pauvreté indifférenciée, c'était rendre justice à l'égalité des chances. C'était être bon républicain et même bon chrétien que tuer dans l'œuf l'esprit industriel qui compromet la sainte concorde par son élection sans plébiscite. C'était par ce modeste cru, travailler à la vigne du seigneur pour que tous les gueux soient sûrs d'avoir leur part de rien. A longueur d'années, on bourrait la pipe à tout un chacun pour en faire un bon fumet jacobin sur viande grasse, dévoyé à loisir. Les mauvais bergers de l'éducatif catéchisme prolétarien voulaient faire de l'homme un grand dépendeur d'andouilles au service des chevillards qui sacrifiaient sur leur étal aux boss du commerce. Une charcuterie farcie de trompe-l'œil pour l'appétit d'une société mercantile, et dont les pâtés de tête n'avaient pour consistance que la faculté d'apprendre et point l'intelligence d'étudier à la recette d'une libre réflexion.

Lorsque enfin, contre toute attente, un sursaut d'orgueil eût raison des sujétions, Evald fit fi de la sagesse conventionnelle et fit feu de l'exaltation propre à son âge tendre. Partant, il s'en remettait à la chaude reconnaissance de son libre-arbitre, incompatible à la mer d'huile de ce tout le monde statique. Son extrême sensibilité forçait sa conscience à former la composition d'une toute première réalisation mûrie à la réflexion d'un raisonnement cohérent qui n'avait point de bagage intellectuel. Progressivement, il sortait de sa chrysalide le cœur léger, car l'inspiration lui donnait envie de se réaliser, et l'expression en était circonstanciée dans la

mesure où ses raisons d'être étaient diverses. Répondant au désir naturel de satisfaire aux besoins impérieux d'un envol imminent, il exhortait ses sens à se déverser en son esprit. Il les réalisait en une suite interminable de désirs intériorisés qui enchantaient ses facultés de penser les plus machinales, impatientes d'assortir à leurs propres émotions, une sensualité débridée dans l'espace imaginatif de l'adolescence triomphante. La dominante menaçante et sectaire d'un modèle humain déterminé n'avait pas eu raison d'Evald qui vivait en autarcie dans la manifestation créatrice de son isolement. Jaloux de son bonheur exclusif, il en cachait les lauriers indiscrets. Où qu'il aille, il n'avait de meilleur ami que lui-même, amusé de ses propres effets, dérangé par l'humour trivial des autres. Les jours les plus heureux de sa scolarité étaient caractérisés par ces havres de paix où il exerçait son esprit à répondre aux interrogations que ne manquaient pas de soulever ses rapports avec l'extérieur, et dont les multiples électrochocs n'avaient laissés de traces que dans un des mouiroirs de sa mémoire. Antipathique à la célébrité, rétif à la communication, il se caractérisait en ce que d'aucun estimait propre aux plus noirs mécanismes de l'âme, et de l'âme il avait l'intuitive passion, si il n'en fut la raison parlante. Il n'allait jamais en salle de musique, faire illusion par son éventuelle aptitude à la pose, et soumettre ses expressions les plus affectées à l'appréciation très à la mode d'une cour de paons et paonnes oisifs. Il n'avait aucune affinité de cœur avec le ballon rond ou ovale. Il n'allait pas fumer derrière les bosquets ou jouer avec les filles dans les recoins discrets. Il évitait soigneusement les petits tas d'élèves distingués sous le préau qui étudiaient leurs leçons et rivalisaient d'expédients dans la présentation des devoirs destinés à leur modèle présanctifié. Il n'allait pas

s'asseoir sur les escaliers aux passages fréquents, ni sur l'herbe des belles filles que foulait les prétendants. Non. Au dehors, il était trop domestique pour cette tanière sauvage, et il n'était point loup. Il était aussi trop simple et contemplatif pour prendre à la hussarde ce qui ne se donne point par générosité, mais se prête aux manières audacieuses, à l'attraction d'attitudes cavalières. Accoté au trottoir intérieur de l'enceinte, il exerçait son intelligence avec une dextérité dont il avait une maîtrise instinctive. Il observait, étudiait sans livres ni cahiers tout ce qui lui venait à l'esprit. A ses yeux, rien n'était négligeable. Il cherchait des causes, des vérités qui ne seraient pas sujettes à la matérialité artificielle, restrictive et bornée. Il relevait des contradictions, procédait à des recoupements, retrouvait des questions négligées auxquelles il soumettait une ribambelle d'hypothèses adaptées. Il était toujours tenté à la lumière de l'étude par une interprétation, par la réalisation pensée d'une inconnue dévoilée. Il devait forcer son imagination à produire une reconstitution. Elle partait de son intuition, d'une intuition mûrie à la réflexion. Il développait, décomposait, reformulait et composait. Enfin, il soulevait un lièvre et lui montrait son art. Pour autant, il ne présentait pas le fruit de sa chasse à son maître comme le ferait un bon chien. Il préférerait forger pour l'avenir plutôt que jeter aux circonstances présentes qui ne lui étaient pas favorables, des pensées dont il était jaloux. Pas au programme, hors sujet, ça n'est pas la question, revenez sur terre, l'auteur n'a jamais voulu dire cela, ou bien gargarismes, soufflements, et le plus souvent, un silence signifiant caractérisaient l'attitude hostile du professeur critique. A l'esprit d'initiative, le missionnaire pédagogue brûlait d'attacher l'exemple d'une vocation perdue. Faute de recul lorsqu'il était suffisamment remonté, Evald partait à

l'assaut de toute sa verve pour forcer le mur réprobateur. Mais afin de réprimer cette factieuse réaction, le garde prétorien sortait de sa réserve et se lançait à l'instar de Tibère, dans la logique d'une dragonnade. Cette oppressive volonté ne le desservait qu'aux yeux d'Evald, le prestige de son état étant encore et toujours l'argument le plus déterminant, qui n'avait besoin de voix ni d'excellence pour se faire entendre.

Petit à petit, Evald pointait à la renommée sans s'en rendre compte. Au sortir de la crainte et du doute, ce nouvel état le précipitait dans la cour des grands. Bien qu'il n'en eut point d'échos, il en prit conscience grâce à l'antipathie d'un réputé gaillard qui vivait mal cette condition d'homme vers laquelle il tendait. Sciron, ce bandit querelleur, voulait ternir sa personnalité qu'il ressentait comme un défi, obsédé par le règne de sa réputation. Evald comprenait mal l'intérêt soudain que lui portait ce goguenard dominateur. Ils se connaissaient depuis la primaire, et subitement, cet oligophrène s'intéressait au reflet de sa personnalité. Lui qui pensait avoir su dissuader les plus belliqueux à ourdir contre lui, ce puissant nabot, débordant d'assurance, le brocardait en ressortant de derrière les fagots une vieille antienne qu'il croyait oubliée. La cause était entendue. Parce qu'il n'avait pas satisfait aux clichés grossiers du garçon trivial, il s'était trouvé projeté dans l'espace satellite de succédanés féminins.

Ironique, son vulgaire imitateur donnait toute la souplesse possible à une voix cassante ainsi qu'à ses poignets de bûcheron. Il mimait un être efféminé dont Evald ne reconnaissait aucune des manifestations par trop fantaisistes, mais cette caricature était la malédiction de tout être hors nature sensible à l'âme. Au plaisir de lui couper les ailes dès son premier envol, cette petite vermine s'était gardée bien au chaud un

couplet dont il connaissait le refrain. Pourtant, bon an, mal an, il s'accrochait au bonheur d'être le plus légitime, qu'une médiocre prétention voulait abîmer. Il se contentait de protester symboliquement, mais cet aveu d'impuissance commençait à mettre en péril la paix qu'il avait acquise par sa force de persuasion. Il le voyait exulter, jubiler, faire le vain, raconter ses vaillantises, dans l'apothéose, applaudi par de frénétiques et non moins gloussantes admiratrices inconditionnelles. Chaque jour, son bourreau gagnait en assurance, s'il en eut jamais manqué, devant l'inquiétude croissante qui étreignait sa victime. Angoisse impitoyable comme la honte qui s'affichait en grosses lettres dans les regards qui lui étaient jetés à la dérobée, et dont l'obscène majorité légitimait l'élection. Une majorité faite de toutes les vilaines pensées exercées à humilier. En général, ceux qui étaient forts le pouvaient, ceux qui étaient faibles pas. Parmi ceux qui le pouvaient, il y avait ceux qui le voulaient, d'autre pas. Mais sous l'empire sans frein de l'hystérie populaire, tous le pouvaient et le voulaient. Le monde n'avait pas fini de souffrir les travers de l'homme. Evald en était tout retourné. Parce que étonnement, on vous accordait enfant le droit d'être idiot mais point lâche, quant à l'âge d'homme, on vous autorisait à être lâche mais point idiot. Que Pluton le riche emportait ciel et terre si l'innocence n'était pas la plus prisée des victimes. Car, au delà des théories, le pacifisme outré se voyait mis à mal par l'incontournable sentence de l'expérience. L'homme devait d'abord fourbir ses armes avant de poser le principe d'une paix fertile. En attendant, dans cette guerre de tous les instants, Evald restait fébrile, à ce point tel, qu'il sollicitait son père pour un conseil capable de lui donner l'impulsion, ou de préférence, une raison qui ne la justifia point. Mais à son grand désarroi, sa mère et son père la

justifièrent tous les deux. L'un étant partisan de l'effet psychologique du plat de la main, l'autre de la manière forte qui ne laisse pas de place à l'équivoque, et à laquelle il se ralliait sans flamme ni passion. Il abandonnait à la sécurisante barbarie de la ratatouille, la téméraire aristocratie du geste inutile qui cherche gloire. Et quelle chute lamentable à cette histoire, qui témoignait de la comédie humaine souffrant d'une mise en examen. Bien évidemment, dès qu'Evald eut défié son adversaire, ce dernier se livra à des fanfaronnades d'une arrogance à faire du terme un euphémisme. Bientôt, l'information avait déferlé sur l'école comme un mascaret, et tout le monde jouissait du martyr de l'homme seul avec lui-même. La vedette se faisait attendre jusqu'au moment de liesse où un carnaval frénétique et gloussant s'offrit une entrée remarquée. Lorsqu'ils descendirent dans la cour, le vide s'était fait autour d'Evald. Les uns s'installaient sur les marches à distance desquelles il stationnait, les autres formaient cercle en prenant soin de ne laisser accroire qu'ils soutenaient l'objet de tous les sarcasmes. Dans ce schéol, Euboulée était banni. Evald s'était alors assis sur une pierre sans joie, harcelé par les lamies qui lui suçaient le sang. Dans toute sa démesure, son appréhension voyait en son rival la réincarnation du terrifiant Déismos et du redouté Phobos, qui touillaient la panique en son être timoré. C'était trop d'honneur pour son tyran qui faisait le fondant en le singeant, bien décidé à l'intimider. En dépit de l'épouvante que lui inspirait sa hardiesse, plus pétrifié qu'inflexible, Evald se campait les poings serrés, mais néanmoins décidé à rendre coup pour coup, lorsque subitement, l'agresseur refusa la confrontation dans un geste de dérision qui se voulut mortifiant. Il avait plus à perdre qu'Evald. Face à la force du désespoir le tyran retournait à ses frivoles

occupations. Son bonheur à venir était indéfectiblement lié à l'admiration de ses sujet dont il était l'heureux obligé, sujet aux honneurs les plus sujets à caution. Mais rien n'était plus précaire qu'un empire sur les femmes. Pour légitimer sa fuite, il s'appuyait sur la partialité du verdict populaire qui n'attachait que peu d'importance à la lumière des faits, livré d'instinct aux sentiments de ses obscurs partis-pris. Pour sa part, Evald ne le retint pas. Il estimait être sorti sans tâches de cette fange humaine. Sans gloire et sans déshonneur, il était lavé de tout soupçon et pouvait retrouver le calme propice au développement de son luxe intérieur. Pourtant, là où il sortait triomphant, il y en eut pour juger qu'il n'avait été rien moins qu'une oie blanche, sauf une poule mouillée. Enfin, ça restait très basse-cour. En attendant, le coq entraîna ses cocottes gloussantes, jacassantes et battant vainement des ailes. Pour lui comme pour Evald, l'affaire était classée, ils ne s'étaient jamais connus. Seule l'harmonie survivait. La justice rigoureuse d'Arès était descendue dans la matière à penser d'Evald pour lui donner le fer à forger. Il avait harmonisé l'amour d'Aphrodite qui noyait le feu de son âme, et grâce à sa force de persuasion, l'homme se plut à exprimer sa flamme sur l'autel d'Herm-Aphrodite libérés. Dans ce sanctuaire consacré, Pan cédait à Autolykos l'honneur de transmettre à Hermès les lauriers de sa gloire, et retournait au naturel dont il avait la passion sauvage.

A partir de ce jour, la page de son enfance fut définitivement tournée. Le fils de Maia le prit sous sa protection, et Eurysthée sous sa direction. Seule sa mémoire se faisait l'écho de ce qui de triste purgeait sa peine au chapitre des mauvais souvenirs. Pour ne s'être pas résigné à servir de passe-temps au brûlot de leur invariable vacuité, Evald n'était plus rien pour ses camarades de classe obligés. Il survivait dans l'oubli de

ses pareils moribonds, l'oubli de Léthè qui l'entraînait en sa source, par le plus court chemin qu'emprunte le temps. Il acceptait le fouet du destin comme un fruit d'harmonie, comme un tremplin sacré, libre de s'attacher à la maxime delphique de Phémonoé « connais-toi toi-même », qui s'imposait pieusement à lui comme une femme fatale, un peu fruit vert. Cet isolement qui n'était point nouveau, révélait sa dissemblance enflammée pour l'entériner désormais. Pas son recul, il allait chercher tout ce qui se lovait en retrait. Il mettrait un point d'honneur à en être l'artisan, le maître-ouvrier. Point de schizophrénie, de freudisme ou de mythomanie. Seulement une ouverture sans pareil sur le monde, qui le faisait voyager. Que de majesté dans ses pensées éclairées, qui ne trouvaient d'échos ailleurs que dans la solitude, l'ombilic de toute énergie en lui semé, la perspicacité salvatrice et berger, guidait l'homme égaré vers la plénitude. Ne déforçait l'opprobre des esprits aptères, le portaient les vents par le génie sollicités, don signalé, quiddité du beau cultivé. Grâce aux moissons formatrice d'une expérience future, le ressac de ses déboires attiserait l'étincelle d'Hephaestos en Dionysos Hermès qui guide et révèle à l'esprit ce qui de beau s'oppose à son principe contraire, l'inharmonieuse discordance. Alors, l'amour d'Eros, émanation d'Aphrodite, féconderait ce feu éthéré et embraserait Psyché, l'âme virtuelle qui éclaire l'esprit de son émotive candeur et se révèle à sa raison d'être. Pourtant, ce qui de divin pénétrait Evald devait encore sommeiller sous un ciel d'un monde sans étoiles, monde dont il subissait encore la volonté prétendument plus réelle que l'infinité religieuse. Au détour de ce mirage, son âme devait attendre la maturité d'un esprit naissant qui, à peine sorti de sa gestation, n'avait pas encore l'aptitude à réaliser ce qui en son tréfonds s'édifiait contre toute attente. Où

était le feu d'Héphaestos, manifestation de Zeus ? Où était l'eau lustrale, l'amour et le réceptacle du feu en Aphrodite, manifestation d'Hera ? Où était le collier et la robe d'Harmonie, fille d'Arès dieu des arrêts du destin, qui permit aux abysses profonds d'une vague d'amour, la mise en présence dans l'éclaircie d'une manifestation positive écumante ? Où était Athéna, messagère de l'intelligence de Zeus, dépositaire de la sagesse suprême de Métis, modératrice et guide divin sans laquelle l'équilibre et la beauté n'eurent pas eu pour devenir l'homme qui se respecte. En effet, sans cette déesse de l'initiation, l'être restait en gestation. Aussi, prédisposé à la recevoir, Evald invoquait cette belle inconnue, l'inviolable sagesse de cette intelligence virginale qui ne se manifestait que chez l'être le mieux disposé à l'accueillir. Grâce à ce qui de primordial en son émanation était propice à l'acuité de la réflexion, Evald ouvrait grand le champ libre de son génie personnel. Car c'est la réflexion, antenne de l'âme virtuelle, qui dévouée à la recherche de la connaissance ésotérique, élève la pensée et alimente la psyché. Alors, l'âme s'édifie, sinon elle ne fait que préexister. Virtuel et primitif, cet art devait néanmoins réaliser une genèse encore anarchique et prisonnière de la matière, qui avait pour dessein de s'en extraire par les attributs les plus raffinés. Une intelligence en substance isolée d'une nature aux extraits intacts et purs, dont la quintessence fondait l'esprit qui élucidait et trouvait en son discret modèle une conjugaison qui révèle et guide. Mais le gourou de l'âme se débattait désespérément contre Apaté qui révélait l'aspect de ce qu'elle n'était. Avant longtemps, il ne lui serait possible de la tenir en respect. Evald avait déjà perdu le temps qui lui manquerait plus tard, et si il était déjà en marche, il n'était pas encore en route. Pas encore et loin de cette aube future lorsque

l'existence s'offrait derechef l'occasion de le tourmenter. La longue traversée du désert en solitaire s'imposait à son devenir, apprentissage de l'esprit nécessaire à son détachement dans l'âme du monde.

Dans le feu de l'action, l'intervention inopinée de la terrible emprise des désirs et des passions brutales venait interrompre le printemps de sa réflexion. Evald s'empressait de vivre ce que la raison ne lui commandait point. Il subissait les assauts de créatures astrales éperonnées par la déesse Até, vigilant démon tentateur, actif et infatigable, qui attisait le feu des passions les plus dévorantes, provoquait la fusion des sens aux instincts volcaniques, ayant vocation à mettre en présence les conditions propices à l'émergence d'un sentiment d'émulation. Au jeux funèbres des arrêts d'une subconscience omnisciente, Arès, dieu des incontournables sentences de l'existence, commandait au vautour de pénétrer son cœur et de lui ronger le foie comme Prométhée.

C'est à la lumière d'Artémis que l'éther de vie libéré régénérât son corps éprouvé. Car, aussitôt l'astral en son ciel retrempé, les plaies se refermaient sur le tison de ses passionnelles flambées. En effet, l'âme emportait l'atmosphère sacrée d'un esprit dont le mental se mirait dans l'astral miroir de ses relations sympathiques avec un ciel forgé de ses pensées expatriées. Mais dès son retour et en fonction de la nature de l'attelage élané, le calvaire recommençait ou s'estompait, lorsque la monture ne s'emballait, comme possédée. Et c'était bien cette fougue emportée qui régissait la plupart des destinées. A cet âge neuf, la spontanéité naturelle d'Evald ne lui servait qu'à dépasser sa timidité pour l'expression de modestes et profondes intentions. Mais ce que le saint sème, d'instinct se clairsème si l'on en a soin. Car, la réalité était moins pure que l'idéal, lorsque

l'hédoniste découverte privait l'esprit de tout ancrage. Dans la tempête rugissante, ses illusions sonnaient la charge la plus inouïe qui se puisse imaginer. Les sensations les plus irrésistibles avaient le pouvoir de naître spontanément pour démobiliser l'entendement qui s'édifiait lentement. Son esprit, inopérant dans l'inintelligible, cédait au mental investi qui d'obscur mémoire, offrait toute l'étendue de son espace libre à la progéniture de Chrysaor. Harcelé de toute part, ivre de paradoxes, il n'aspirait qu'à une délivrance transposée dans l'optique d'un relâchement. Dans cette effervescence désordonnée, Aphrodite pandémienne puisait les ressources de son naturel triomphant. Son amour, né de l'union de Poros et de Pénia, expédient et pauvreté, était toujours en quête de son objet comme pauvreté, et trouvait toujours un moyen pour parvenir à son but, comme expédient. Par intervalles, son esprit interceptait un message de l'âme qui rendait son éclat à ce que dédorait l'oisiveté. Mais ses pensées avaient la faiblesse de n'en point vouloir comprendre l'esprit. Quelques poèmes témoignaient de ces appels privilégiés, mais à la vue de filles belles comme Antiope, et enivré de l'odeur qu'elles déposaient dans le sillage, il perdait la raison au point de se livrer à n'importe quelle d'entre elles. De cette nébuleuse naissait un sentiment dont la résolution n'était qu'un auxiliaire de l'abdication. A l'époque des questions sans réponses succédait celle des postulats sans questions, Rien n'était le fait de sa volonté. Tout s'imposait à Evald comme si se substituait à son indépendance une insidieuse souveraineté. La force des choses jouissait d'un pouvoir discrétionnaire sur son libre-arbitre, si bien qu'à tout prendre, il embrassait les roses avec les épines. Partant, il optait le plus simplement du monde pour cette jouissance facile des biens de ce monde, qui faisaient le désespoir de ses

espoirs pleins d'illusions en souffrance. Or, comme lierre, l'illusion d'être obscurcissait la clarté de l'esprit, restreignait son ouverture pour en atrophier l'entendement. Ce faisant, elle appesantissait l'intelligible impulsion pour libérer les pulsions déchaînées d'un monde chaotique et sous-jacent, enchaînant à la matière frivole, le caractère emporté de son aliénation. D'instinct, les sens démobilisaient la réflexion, relâchaient la tension d'esprit, et l'enfermaient dans l'autarcique cocon d'une matière non façonnée, brutale en son expression. Damastès avec les coudées franches. Une formidable insouciance avait élu foyer dans son esprit qui rompait avec l'harmonie de l'âme. En son cloître intime, les jeunes filles dont la veille encore il riait de l'âme nue, voyaient son mental défroqué s'éprendre de leurs attraits. Leurs manières précieuses et affichées devenaient voluptueuses et expertes, sur des corps chauds de vierges qui n'en voulaient point laisser paraître. Comment donc ces formes exerçaient-elles cet attrait si incontrôlé qui lui eût fait abjurer de tout le temps d'une folie ? Evald jouait les pompiers pyromanes à l'adresse du feu qui lui rongait la chair des sens, satisfait de n'être qu'un agent auxiliaire qui jouissait de son naturel à construire des images à sensation, astreint à un romantisme lascif dont l'oisive volupté ne rêvait que de sensualité. Assoiffé de désirs, il haletait dans son désert qu'il voulait rempli d'oasis, une mer d'amour vibrant sous l'empire de son libertinage qui s'épuiserait sur les récifs aux confins de l'acte amoureux, expirant dans les brisants de son agonie. Libidineux caprices n'eurent d'autres espoirs, exaucer leurs bouches lascives et affamées, dévorer leurs peaux humides parfumées des liqueurs qu'exsudait l'amour, baiser l'aine, la nymphe duvetée et l'apical velouté de leur rose aréole, havres doux de l'amour. Bientôt, des femmes

jetèrent leur dévolu sur lui à la satisfaction de ses tentations diligentes, et d'exciter sa soif à n'en plus finir, dans une ivresse obsédante aux troubles impérieux. En effet, les filles pourtant pubères se cueillaient comme des fruits trop mûrs, et faute de l'heureuse intervention d'un maître éclairé, Evald s'adonnait à cette oiseuse récolte si prisée des mâles en herbe. Apathique, il n'avait d'yeux que pour l'autosuffisance de son charme, mais sans volonté, sans ressort, cette abstraction n'était point charmante. Ses joues incandescentes comme météores, s'embrasaient au feu de sa timide exaltation et témoignaient de ses vulnérables pensées dont il n'était qu'un jouet. Entre leurs mains, prédisposé à leur être de tout corps dévoué, il aimerait suffisamment de filles pour peindre des lèvres une inflorescence multiple. Des lèvres sur lesquelles épancher sa soif de conquêtes et dont l'adolescence exhortait la désinvolture. L'adolescence ! Maya l'illusion offrait à ses sens de dévorer ce fruit charnu entre tous. Ignée sensation d'un sentiment d'abondance et de réplétion où la famine a le ventre plein. Inaltérable faim canine que ses instincts déchaînaient à tout rompre au détour de la déraison. Aussi sincère qu'un sentiment trouvant son expression dans l'hygiène de l'acte amoureux, aussi naturel que l'institution de l'amour qui n'a point envie d'être sans attenter à la pudeur, la soif de vivre s'altérait dans l'inaltérable tourbillon des sens, et livrait l'homme pressé de vivre à l'appétit de ses passions jouissives, où son esprit se suppliciait et se perdait dans l'appétit de ses préoccupations dévorantes. Pris à l'appau, il risquait d'être précipité dans une dépendance sans fin, châtiment de celui qui mêle l'esprit aux sens inconsidérément, et donne un sens aux convoitises instinctives d'un repli sur soi. Posséder était le plus sûr moyen de se jeter dans d'insatiables appétits qui n'ont

de cesse de vous rappeler votre manque. L'insatiabilité était le fait d'une nature qui ne pouvait avoir conscience de l'état auquel elle n'aurait jamais la jouissance. Comme les Danaïdes aux enfers, vous étiez condamnés à essayer de remplir éternellement d'eau un vase percé. Car il n'est point de réflexion croissante dans la distraction d'un bonheur facile où prospère d'indigence. Celle-ci le retenait prisonnier d'un feu d'artifice distractif, d'un feu de joie terre à terre qui avait le souffle court. La lutte était inégale car si l'âme était le substrat, l'esprit, lui était directement soumis aux influences extérieures, à un âge où son immaturité l'enjoignait à se rendre. Mais ce qui est de passage n'a pas vocation à durer. Le temps passait, imperturbable et monotone. Ses incessantes escapades n'étanchaient pas son âme déshydratée, isolée de sa source de vie. Inéluctablement, l'inconsistance de ses attaches le blasaient. Un sentiment d'incomplétude oppressant perturbait son mode de vie et lui faisait subir l'insatiable surenchère du besoin sans freins. Les questions se pressaient. Petit à petit, le doute l'assiégeait. Il brûlait de magnifier les passions amoureuses et chasser le spectre brutal et insatiable qui consumait un corps éperdu de sécheresse, soumis à la véhémence du désir aveugle et sourd en suspend dans l'inintelligible. Cette même véhémence dont se consumaient les oints du Seigneur soumis à leurs antagonismes, nourris de leur souffrance existentielle, empreints de leur sevrage eschatologique, rongés par l'inamissible angoisse de la disgrâce. Margoulin du cœur en pleine mutation, son apparente insincérité laissait contre toute attente transparaître une affection à peine contenue, un espoir à peine consumé, source intarissable du besoin d'aimer et son désir brûlant. Evald sentait sourdre en lui des sensations ignées, inédites même, attendu qu'elles ne furent

autrefois que douloureuses, car insatiable et inassouvie était l'imagination dans son exclusivité. Désormais, il se surprenait à objectiver des sentiments qui jadis l'oppressaient, l'endeuillaient, lorsque toujours et derechef l'amour le désavouait, démentait ses espérances, croyant pouvoir témoigner de ses pensées déréelles. Prisonnier, confiné dans un long célibat qui lui avait ravi quelques unes de ses plus belles années, il s'était laissé bercer dans son illusion de vie accomplie, et réalisait à présent l'étendue de sa myopie dont il avait cru mesurer les degrés d'expérience. Aussi, parce que l'impossible anthèse est le fait de l'union sans genèse, très vite se substituait l'idéal qualitatif au quantitatif besoin des instincts débridés. En effet, plus à l'âme, au delà du miroir, Aphrodite Ourania avait un bassin de rêve où les formes puisaient l'esthétisme d'une innocente volupté. Depuis l'Olympe, elle prêtait main forte à Hermès-Dionysos afin de protéger Hélios l'étincelle divine que le feu d'Hestia transmettait en son foyer. Et cet amour était si limpide, que les instincts les plus inavouables se parjuraient devant l'idéal de beauté pure, laquelle rivalisait d'habileté pour détourner l'homme d'une appétence oublieuse de sa faim. Elle inspirait d'autres grâces pour que les jeunes seins qui s'offraient fièrement à son regard déluré, lui donnent envie d'aimer d'amour ce qu'il voulait prendre d'assaut pour tribut. Et en définitive, elle triomphait toujours. Dès que la prédation propre aux sens d'Evald trouvait au menu un morceau de choix, elle s'empressait d'en faire une délicieuse utopie, un être d'exception qui le ravissait, une immaculée conception qu'il n'osait affleurer, une oie blanche sur un totem à qui il sacrifiait les chauds espoirs de torrides promesses. Et chaque fois qu'il domptait l'animal convoité, chaque fois il se hâtait d'en faire une belle âme, une étoile dans la

constellation de son esprit que tourmentait la création de son univers chaotique aux essences naturelles. Le feu des sens qui lui rongeaient l'esprit s'adoucissait alors, changé en lumière par la grâce d'Artémis. Dans ces rapports avec la vie, la tendresse de Philotès était un doux intermédiaire, une position d'attente qui laissait à l'esprit le temps de se réaliser sans perte et fracas, afin de rester en contact avec l'ardeur en souffrance d'une âme pudique. Les Charites répandaient une joie plus torride dans son cœur en le sensibilisant aux belles courbes de l'amour vrai. Grâce à leur souffle, celui-ci se voyait investi d'une capacité d'adaptation dont les sens avaient l'instinct secret. Au delà de toute raison, il demeurait vulnérable devant les femmes mais au plus fort de lui, la raison ne le quittait point. Si l'activité intellectuelle avait été freinée, l'atelier psychique avait toujours été à l'ouvrage, et plus sentimental que libertin, il occupait bientôt plus de temps à penser qu'à séduire. Dans l'invisible éther, il entretenait l'illusion que ses pensées communiquaient sans mots dire, et sans mots dire, il parlait d'amour. Veilleur et guide ainsi qu'artisan et gardien du tabernacle, l'esprit siégeait au pinacle de son être intime. L'équilibre était son harmonie maîtresse qui, de la bienséance à l'amour propre s'endimanchait dans l'ombre de son calvaire, se révélait dans la réserve. Consécutivement, il ne subissait plus les intempérantes convulsions d'un mental malade d'une existence imperméable aux émotions de l'âme nourricière. Il humait ce bonheur possible, inaccessible aux être matérialistes, élémentaires, aptères, dénués de toute volition, d'idéal. Ce délice comme celui qu'exsudent deux corps entrelacés dans l'union extatique, nourrie de principes supérieurs, d'une assise sérieuse. Sentiment le plus désintéressé, l'essence même de la beauté qui sommeille dans le cœur des hommes les plus entiers,

ambitionnant de sceller leur destin et agréments leur vie d'un magnifique espoir. Opis avait un beau tableau de chasse. Damastès vaincu, il était à la juste mesure de on harmonie. Par le baptême de l'esprit, le désir était purifié au plaisir d'un feu vierge, dont l'émanation subtile rendait l'écho. Alors les vagues turbulentes qui agitaient l'espace impie de son corps devenaient cascade d'eau lustrale. Inexorablement, Evald se livrait à l'irréelle incantation d'une image, d'un idéal mythique qui triomphait sur la chair platoniquement. Il s'imprégnait de cette atmosphère de tendresse, de dévotion marquée de révérence, foudroyante par son intensité, vision onirique d'un amour viscérale, irrépessible. La mystique de l'amour, profondeur et mystère, amour, image d'allégresse, abandon, douce ivresse. Encore une fois, l'amour se présentait à lui. Mais cette foi, elle lui parvenait sous la forme d'elle, sous une forme nouvelle, plus belle que jamais, plus subtile en son essence, en son intouchable vertu. Son nom était comme le vent, sans début ni fin, et soufflait à ses oreilles une traduction dont Circé connaissait le secret. Elle assaillait son esprit de questions dont elle lui imposait le fardeau, afin de briser la carapace d'un mental trop fonctionnel qui ne réalisait pas son pouvoir de séduction sur les dieux. Grâce au don d'Aphrodite, il devenait esclave de son charme divin, de sa rosée en aube, de son irrésistible emprise sur les ressorts de l'âme en dépit de ses multiples parjures. Rien ne semblait capable d'ébranler ce qui s'édifiait alors. A présent il exultait, renaissait au monde à la faveur de doux instants à jamais gravés dans sa mémoire. La plaisance avait levé l'ancre, et à vau-l'eau prenait le large, porté par la lame de la passion substantielle, exeat de l'amour. En son âme et conscience, tous les conciliabules tendaient vers la même perfection de l'être. Tendre ingénuité, grâce

angélique, esprit immaculé. Imaginaire dont l'on n'ose sentir la caresse tant le feu transporte aux confins du sublime. Déborder son cœur, vivre des sentiments inédits, pénétré du rayonnement sidéral du fruit de son imagination dans une atmosphère séraphique, tel était son vœu. Par la toute puissance de la poésie, il serait transporté extra-muros, lâché dans les airs, s'évanouissant tel un elfe, la douceur éolienne l'embrassant d'une bouffée d'air pur.

Quelle félicité intérieure provoquait l'agrément de telles sensations qui accouchaient d'un *sfumato* à l'image de ses désirs. Lorsque pégase apparaîtrait sortant de la nue de sa grâce transcendante, il ressusciterait l'âme longtemps meurtrie du Parnasse, palingénésie de l'art d'aimer, envahissant son être et ses pensées d'un odoriférant parfum, de la solitude immunisant. A l'émotionnelle apogée, il serait entraîné sur une thébaïde cordiforme, sur laquelle s'édifierait un empire céruléen et dont il serait le palladium, le noble égide. Ce qu'il avait à cœur de rendre éternel le ravissait. Il était enivré de charnelle chasteté, d'une verte concupiscence éminemment théorique qui berçait ses projets de baiser dans une licence romantique que le cœur rythmait triomphalement. Artémis avait le don pour flairer la pure intention dont s'origine l'émotion. Sous son empire, il pouvait éprouver plus fort ce qu'il comprenait, car il n'est de frustration dans l'éternité que nous inspire la beauté du cœur. Dès lors, Evald acquerrait la conviction de rester maître de ses émois les plus sensuels pour faire de toute virtualité, une âme génératrice de créativité. L'assujettissement des sens à l'esprit doué de bon sens était la clef d'une beauté sage, une euphonie qui devait s'en remettre avec mesure à la nature de l'objet en présence. Émerveillement où l'esprit donnait aux sens une raison d'être, mettre sa passion

brutale au service de l'amour. Car il n'est pas d'intentions pures dont le ressort soit rythmé par la fréquence de l'acte charnel. C'était ravalier l'âme à piètre fonction d'y voir là manifestation de son état. Le taureau de Marathon à terre, il ressuscitait ainsi la conviction que les sens étaient une perle rare à laquelle il fallait donner l'éclat. Les sens devaient subir le baptême de l'âme par l'esprit messenger qui trouve sa raison d'être en sa source l'âme. Alors, ils se magnifiaient comme un bon miel, ambrosie orgiaque d'une nourriture bacchique qui mêlait au divin amour, la spécificité humaine du sentiment qu'insuffle l'émotion. Parce qu'il n'était d'émotion plus funeste qu'un amour envisageant le sentiment comme un obstacle aux sensations. Evald ne tirait pas son feu d'une abstraction susceptible de s'ériger en maîtresse-femme. Hyppolyte abandonnée, la vague de vie devait fournir au moulin du cœur l'énergie propice à l'expression de sentiments purs et exaltants. Aussi, à chaque événement mémorable son feu sacré. Son premier rendez-vous ne se drapait pas dans la sainteté, mais l'insigne respect des usages qui le caractérisait ne se doublait pas d'arrière-pensées. Naturelles dispositions de l'être sain que ces égards où s'illustre l'amour propre, il offrait à celle qui ne l'avait ignoré, un modèle de probité.

La première approche, le premier contact lui parurent un havre de vie, un retour au sein plus épicé, un bouquet de fragrance qui parsemait de fleurs l'instant chéri. Elle était amoureuse, croyait-il, et lui donc en l'instant. L'éternité était présente et l'infini les étreignait. Ils n'osaient s'arrêter sur leurs désirs tant l'obsession de plaire assagissait, et se regardaient l'un l'autre avec le charme adolescent de l'amour vierge. Quoi qu'il put en coûter aux bienséances, son vital épanouissement avait le tort de vouloir posséder tout ce qui de beau étreignait

sa pensée. Mais aborder de face l'être convoité se révélait périlleux pour Evald qui avait à cœur de faire à la ruse l'hommage de son éternelle jeunesse. Il fallait une victime offerte en sacrifice à ses vœux pieux pour faire venir à lui le jeune fruit de son désir caché. La chance lui souriait. Involontaire alliée du maître de cérémonie, l'inséparable copine que l'espoir frivole entraînait, se prêtait au jeu fébrile d'une fièvre instinctive. Par de suggestives invitations, Evald allait lui laisser entendre sans mots dire ce qu'il n'avait le dit d'avoir dit qu'en des non-dits télépathiques et fugitifs, illusions perdues pour un cœur trompé que la perfidie sacrifiait à l'astrale vision d'elle-même. En effet, Evald avait généré une sourde rivalité entre les deux jeunes colombes dont les dehors se manifestaient par un jeu d'eau qui prenait des airs de pugilat. Enfin, il était à l'honneur, il les savait se battre pour lui, le désirer aux antipodes d'une tentation commune. Doux et rares instants d'un printemps frénétique où l'illusion d'être rayonnant ravissait au soleil une partie de sa gloire. Les dés étaient jetés. Jouant de leurs effets, ils se jetaient des regards furtifs, directs ou obliques, témoignant d'un intérêt mutuel et d'une séduction partagée. Le souffle chaud d'une passion débridée, qu'exsude des âmes, les cœurs enchantés, ensorcelle de ses chants, mélopées, pétrit les cœurs et les marque à jamais. Vain il est, face à nos vents déchaînés, de vaillamment résister, s'ébrouer. Evald ne tardait donc pas à solliciter la belle de jour pour une promenade. Elle avait accepté avec ce rien de tendresse mêlé au naturel érotisme que le charme suscite, et qui lui restituait la plus entière hégémonie. Elle avait accepté avec une détermination qui augurait bien du transport amoureux. Transport qui, tel une flambée, livrait à la plus extrême confusion, le corps et l'esprit d'Evald tout de combustion. L'ardente Provence se prêtait bien à

l'épisode fervent de leur vie nouvelle où les couleurs changent, chatoient, brillent comme des feux de Bengale. Quand le sirocco attouchait de sa caresse brûlante une peau satinée parée d'un cosmos de paillettes argentées, l'esprit ensoleillé s'alanguissait, lascif et jaloux de son oisiveté. Sous le charme, suspendu au rayonnement d'un désir fou, empreint d'un mysticisme astrolâtrique, Evald l'appelait Astrée, s'absorbant dans cette portion de ciel cristallin. Il l'était donc parti chercher, et ensemble, se plaisaient à fouler un sol où se réfléchissait la lumière du ciel qu'illuminait l'astre du jour. Ils s'étaient assis l'un et l'autre, se convoitant comme deux farouches animaux que l'amour humanise. Devant le regard idolâtre d'Evald, Astrée dénouait ses cheveux blonds dorés de ses doigts sculpturaux et diaphanes, souples et allongés, qui pénétraient sa toison fabuleuse aux reflets ensoleillés, traçant des sillons dans sa moisson de blé. Etoiles de première grandeur, ses yeux en amande dans un visage éclairé, oblong et altier, s'essoraient dans l'éther de son aura merveilleuse, interpellant l'homme du loin de son éternité cosmique, parée de ses brillants stellaires. Point de bouffissures, de disharmonie dans cette beauté qui ne souffrait sur elle et en elle ni d'un naturel ordinaire, ni du vide absolu. Loin de toute similitude, son émotion ne logeait pas dans l'habitable de l'âme futile, excellent dans les spasmes affligeants et les maladroites tragiques. A l'éclat éburnéen que publiaient ses lèvres aux contours subtils, elle suspendait les plus consommés des hommes, ainsi que les moins pensants. Sa coquetterie paraît les charmes les plus souverains, sages et savants raffinements qui offraient à ses rondeurs félines un caractère sacré. Lorsque ses formes dominantes et insinuantes assorties de ses fins habits se profilaient au vue et au su de tous, on distinguait avec

ravissement la nature des gens qu'elle gouvernait. Ils n'attendaient pas par voyeurisme au respect dû à la beauté et rendaient hommage à cette statue grecque qui les ressourçait à la vénusté de son corps parfait. Qu'elle était-elle pour exceller en cette ère d'infécondité que contrariait sa beauté originelle sans péché formel et la portée de ses traits d'esprit hors d'atteinte ? Ni accordée, ni soupirante, elle semblait inaccessible aux mâles tentations sans paraître les réfréner. Ni catégorique, si sentencieuse, elle vous oignait l'âme de sa magnanimité, de sa sagesse incantatoire, influx mystérieux prompt à rendre perméables les esprits les plus inaccessibles qui la magnifiaient dans le secret de leur cœur. Un secret dont Evald n'avait pas le fardeau. Il avait été choisi et très vite, elle lui en fit la confidence après que d'entrelacs en entrelacs, ils se fûmes échangés. Mais sauf une tendre écoute, et sans qu'il s'en aperçut, elle faisait semblant de s'intéresser aux centres d'intérêts pastels dont il peignait l'azur en apprenti artisan. Prétendant qui s'évertuait à distraire par l'ouvrage malhabile que confère l'inexpérience, et par le pouvoir discret d'une intuition muette. En fait, la maladresse d'Evald sécurisait l'ingénuité d'une belle qui de pars sa nature, se révélait ignorante des artifices dont la femme se rend maîtresse. Pourtant, le contact fut d'un tactile subtil, et en bonne intelligence, le désir et la vertu trouvèrent un compromis par une licence romantique placée sous les bons auspices de la chasteté. Bouche contre bouche, l'interminable ballet de leur langues n'exprimait plus que l'indicible incontinence. Mais point de caresses indésirables dans leurs mimes appliqués, dont le sensuel respect détournait de ce qui prête à la frivole convoitise. La divine chaleur irradiait de tout son feu sur le cœur flamboyant d'Evald, peu habitué aux sensations ignée. Il se pinçait pour le croire et exalté,

emporté, véhément, voulait se déverser en elle comme un volcan. Il brûlait de la marquer au fer rouge de son cœur en fusion, l'absorber comme Cronos pour semer en son devenir fécond. Mais il savait cet empire fragile qui, faute d'être éprouvé, devait périr inexorablement de la main même de ses bienveillants dépréciateurs. Par trop d'amour, le désespoir ne pouvait-il semer la discorde ? Par trop d'attention, la gêne occasionnée ne pouvait-elle pas faire mal aux sentiments ? Crucifiés au souci du bonheur parfait, tout bonheur n'était-il pas un poids mort ? Le désir de mieux faire ne conduisait-il pas au suicide de ce bonheur de vivre par l'expression irrésolue de la crainte de mal faire ? Le brûlot de leurs sentiments ne devait-il pas rechercher en l'harmonie une conflictualité nécessaire, afin d'établir un indispensable point de résistance propice au bon ordonnancement des rapports et des sentiments ? Ne fallait-il pas être opportunément l'étranger de cœur pour ne pas devenir frères ennemis ? Le doute l'assiégeait inexorablement. Il ne semblait plus en mesure de maîtriser l'intensité de ses sentiments dont il accusait la passion. Et de faite, leur amour ne pouvait surmonter l'excroissance avortée où la démesure des sentiments outrepassait la mesure de l'expérience. Il en résultait un grand trouble auquel s'ajoutait l'amertume, la tristesse que la fatalité ne cessait d'exalter par de funestes prophéties. Les jours passaient vite, très vite, et comme pour les plus belles aventures, les sombres heures du crépuscule avait tôt fait de jeter le voile sur les beaux jours perdus. Astrée se lassait d'Evald dont le feu n'était plus assez ardent à son goût, dont le fluide tempérament étalait un élément sans la flamme désirée. Pour elle, la vie était une immense galerie où se projetaient ses désirs. Les questions ne portaient pas sur le fond mais sur la forme, et ce qui d'excellence et de vertu montrait trop de tempérance,

s'exilait dans les replis ternes et sinistres de l'ennui. Aussi, le temps d'un feu de paille, et les cendres de l'amour tendre courraient déjà au vent futile du néant oublieux où l'amour s'essouffle et capitule. Impossibles amoureux mis en vacance par l'exil volontaire de l'estivant. La lune devait les trouver bien tristes d'entreprendre une course aveugle dans un ciel sans étoiles, le cœur chargé de leur misère infinie que lestait un pusillanime amour sans horizons. A peine la nuit les avait-elle enveloppés que leur séparation était consommée. Désormais, Astrée regardait vers d'autres horizons, soulagée de l'étreinte pubère des premières heures du jour. Comme une hirondelle au sortir des beaux jours, elle migrerait hors des trémolos d'un été éphémère. Les derniers instants de leurs noces fragiles allaient être d'une noirceur telle, que les voiles noires hissées par Thésée cachaient une mer d'amertume. Comme si la démesure détournait l'amour de l'amour pour n'en faire qu'une terrible chimère, Astrée suppliciait Evald aux âges les plus douloureux par son indifférence hautaine. Bientôt elle se paraît de ses souffrances comme des trophées, et heureux lui en prit de ne s'en être trop plaint, car la pitié n'était pas programmée dans la cybernétique de son âme, imbue de ses succédanés. Alors qu'à nuitée, Léandre traversait un détroit pour rejoindre son aimée, Evald traversait de sombres marais par l'infini détour qui le séparait à jamais d'Astrée. Hélios était parvenu à l'océan où se baignaient ses chevaux fatigués. Fatigué pour longtemps Héosphoros, le flambeau de l'aurore. Héméra avait éclipsé la lumière de ses yeux désenchantés, son espace intérieur s'était couvert de ténèbres, plongeant son âme dans le noir. Evald implorait les dieux de le transformer en Cyprès afin que ses larmes d'amertume coulent éternellement. Mais leur sagesse n'était point dupe de ses passions,

lorsqu'il était arrêté par Anankè la Nécessité que Melpomène devait instruire son esprit, et Mégapenthès habiter son âme. Le surlendemain, Astrée s'en fut donc vers d'autres firmaments, aussi silencieuse qu'un voile léger glissant dans le drapé d'un vent capricieux. Cependant, les dieux ayant pitié de lui, avaient purifié ses oreilles. Evald continuait d'entendre l'amour chanté par tous les êtres vivants pressés d'éprouver dans la joie ce qu'il éprouvait dans le tourment. Des années encore, il aurait la triste sensation d'entendre son âme tressaillir à l'évocation de son amour déçu. Le cœur faisait alors entendre, fidèle en son écho, l'étreinte rythmée de sa douleur qui l'empoignait à la gorge pour lui arracher un râle. L'empire de la déception n'avait pas tardé à trouver en la femme l'idéal d'une nature idoine. Un cheval de bataille dont les cavales emportaient loin la romantique des belles chevauchées dans une course-poursuite aux cavalières désillusions. Et quel plus bel empire que celui de la femme sur l'homme. Un homme dont la conscience manquait d'instinct pour sentir en l'universelle maternité, l'omniprésence de Léda, œuf du monde dont il était le rejeton. Une femme qui avait deux aspects. L'aspect de vie car elle possédaient l'usufruit d'un amour dont elle était la matrice, et l'aspect de chaos, car elle avait une tendance morbide à dévorer son bien. Du monde dont elle était l'origine, elle faisait figure d'ange, mais un ange qui n'écoutait que ses démons. Par le pouvoir attractif de ses aspirations contraires, elle était toujours le reflet de son époque. Elle était une entité dans une société noble et saine, mais la livrée était son état dans une société décadente. En conséquence de quoi, si la rouerie de l'homme n'était plus à démontrer, elle se démocratisait chez la femme. Matérialiste, son esprit était comme une riche porte sertie de pierres dont il manquait la clef. La clef était l'homme, et derrière la porte, le souffle courait

sur l'océan où le char du soleil attendait. Ballotté entre les années folles et l'avènement d'une prétendue libération féminine, elle avait maintenu la porte fermée. Séduite par le mirage exaltant des courants avant-gardistes, elle dérivait inconsciemment et se laissait piéger comme un lac dont les eaux prisonnières tendent à l'inertie. Sacrifiant ses hommes les plus sûrs pour l'objet de flatteuses promesses, elle pervertissait sa naturelle vocation et dévorait ses enfants sans bien s'en rendre compte. Manipulée à ses torts, livrée à l'inculture de thébaïdes viciatrices, elle était le temple le plus profané au bénéfice des festivités du vice institutionnalisé. Au passif de l'homme qui s'ammue s'inscrivait l'irrésistible lâcheté de sa nature féroce, dont l'emportement volcanique participait au crime de lèse-féminité, après avoir été lui-même la proie idéale des sarcasmes culpabilisants. En son pouvoir, elle était promise à devenir l'organe du jouisseur que prétendait improprie l'esprit sans que catéchisme n'y vienne fabuler. Et de cela, elle n'en voulait rien dire, car la seule façon pour elle d'en sortir était d'en sourire. Souveraine en son camp retranché, elle attendait l'avènement de l'homme sans tâches. On pouvait effectivement sourire de l'idée neuve consistant à montrer l'œuvre ludique du grand coït comme sociale, humaine et de salubrité publique, détentrice de sa propre métaphysique. Une bienfaisance qui subsumait le culte des faiseuses d'anges au culte pompadour jugé dégradant d'une maternelle fertilité de l'intellect. La société moderne était à n'en pas douter une épreuve réelle pour cette divinité déboulonnée de qui l'on exigeait tout. Abstraction faite de sa difficile condition en des temps peu courtois, ne restait plus de sa divine essence qu'un combustible tout feu tout flamme. Lorsqu'elle était religieuse, elle était dogmatique, lorsqu'elle était philosophe, elle était

rationaliste, lorsqu'elle était commune et citoyenne, elle était démagogique et livrait à la matière le lait de son sein plutôt que d'en former nuage. En effet, chez la femme dite affranchie, la marche en avant était toujours dans le prolongement d'un déjà fait. Elle n'était précurseur que dans la surenchère, car elle n'avait pas l'âme d'un alchimiste, mais l'esprit d'un technicien de laboratoire qui met ses ressources naturelles dans le sac à malice de ses maîtres à penser. Girouette espiègle et cassante, chatte enjôleuse et vénale, ambivalente experte et orgueilleuse, ou imbibée sottie et belle, son talon d'Achille était toujours le même. Souffrir que l'on ne parle d'elle en terme d'étoiles, que ne lui soit décrochée la lune pour l'agrément d'un peu de couleurs dans son ciel bas. Partant, aucune espèce féminine n'était garante d'attraits de nature assez parlante pour se faire idole aux yeux d'Evald. Intéressante et non intéressée, pertinente et mobilisée, insensible aux effets de mode, inaccessible aux séductions louangeuses, exercée aux mentales envolées, hermétique aux intellectuelles menées, rompue aux lutte désespérées, prodigue de toutes les sincérités, où était la femme délicate et intacte de son utopie ? Difficile de s'imaginer pareille exception dans le flot ininterrompu des femmes chichis et cosmétiques, des grandes dames sans cervelles, des cervelles sans esprit et sans état d'âmes de mantes congestionnées par l'ego de leur nature ambitieuse, et la masse compacte de l'espèce végétale, savoureuse et relevée comme une courgette à l'eau. Aussi, dans la bagarre de titans à laquelle il allait se livrer, Evald savait ne pas pouvoir compter sur une alliance dont la nature n'était pas faite pour agir sur les choses, mais bien pour réagir à leur influence, en vertu d'un équilibre mécanique. Loin de cette mer morte, à cheval sur le Minotaure, son être intime devrait un jour surmonter tout ce qui de passions

irraisonnées gouvernait les esprits pour asservir l'âme moribonde de l'homme organique. Cela promettait d'être long et malaisé, mais la turbulente maternité du grand réservoir terrestre avait à tâche d'accoucher les forces nécessaires à la grande montée du céleste feu jusqu'à l'inaltérable amour sacré. En attendant, ce qui de divin l'habitait devait rester au secret dans les eaux mères de la préformation, dans la nébuleuse de son âme où Aphrodite Ourania à la lumière d'Artémis, déposait Eros, germe d'un amour pur qui ceignait l'étincelle divine de Dionysos-Hermès attachée à la lumière d'Hélios. Mais grâce à la couronne lumineuse d'Amphitrite, l'amour pur débordait son être pour féconder l'esprit ceint de l'anneau de Minos, en plein cœur du royaume de Poséidon. Son âme échafaudait de subtils labyrinthes ingénieux comme Dédale, et dans cette complexe émanation, grâce au fil d'Ariane, l'homme de cœur recouvrait là un avantage qui se devinait. Ce qui le confortait dans une velléité toute pratique, permettait d'exercer son esprit en idéalisant ce qu'il convoitait, édifiant une mosaïque de rêves aux tons nuancés. Bien que ces nobles desseins apparaissent ennuyeux et inadaptés aux frénésies de l'âge impulsif, ils produiraient en retour les fruits d'une aube portée par Héosphoros, le flambeau de l'aurore. Hélène, enlevée par les Dioscures, permettait à l'âme humaine, son esclave, une destinée possible au delà d'un fatal trépas, grâce aux noces royales de sa nubile condition. Evald laissait Thésée à la garde de son esprit pur et vierge et marchait sur la trace d'Héraclès pour apporter à l'âme le feu par lequel il se forgeait. Là où l'Atlantide disparaissait, il prenait pied sur un autre continent, dans la migration des âmes qui traversent les flammes de l'initiation. Thésée aux enfers, Evald pouvait délier le col de l'outre à vin. Ce fut alors une longue suite d'aventures où tout ce qu'il idéalisait

prenait tôt ou tard les traits d'une hydre, d'une gorgone, d'une chimère, au delà desquelles l'astral est pur comme Hélène, appât divin vers duquel tendait son âme prisonnière tissant l'espoir d'une rédemption.

Ce vieil immeuble imposait le respect comme les fromages parcheminés. Il avait dû couvrir la vie de milliers d'être, l'amour, le tragique et le dérisoire contre vents et années. Il avait veillé à leur bien-être et lui, Evald, s'en venait à son tour entrer dans l'histoire de cette maison qui conservait sur elle et en elle, la trace et l'haleine du vivant passé.

Nouveau maître des lieux, il ouvrit la porte cochère, martelant les pavés de son pas sûr, enthousiaste à l'idée de vivre en homme libre, fier de son insouciance condition, jeune animal fébrile, beau et pimpant, fleurant le bonheur, le bon air que la brise bombait.

Contournant un tas de sable, enjambant divers objets qui jonchaient le sol, il s'engouffra sous une baie de porte, puis une autre, buta contre un pavé qui saillait, se

retrouva dans une petite cour sombre, et consultant le plan que lui avait fourni sa logeuse, il poussa un vantail et gravit un vis en pierre escarpé qui n'excédait pas deux étages. Jusqu'à la marche palière qui le trouva bien déconfit devant un tel spectacle. Sourdaient en lui une angoisse terrible, lorsqu'il pénétra dans l'atmosphère anxieuse qu'exsudait ce galetas, qui, plus digne qu'une cambuse, n'était pas plus noble qu'un réduit. Interdit, il restait prostré devant la noirceur des murs et du mobilier vétuste et rudimentaire. La croisée donnait sur un vis-à-vis tel, qu'on eût pu s'étreindre sans peine. La tabatière, elle, était le doux réconfort, offrait une précieuse clarté dans ce bouge sombre, céleste descente aux enfers qui donnait un caractère mystique au sordide. Evald regardait, effaré, ce théâtre inattendu, et en considérait les dimensions avec consternation. Pour aller à la garde-robe, il fallait descendre dans une courette nauséabonde où les chats errants s'attardaient seuls au milieu des ordures ménagères. Evald se sentait transporté dans les limbes d'un roman insolite, décrivant avec délectation les sentines macabres des bas quartiers. Mais loin de succomber aux sensations fortes d'un effroi légitime, il fut dit qu'il resterait dans le but avoué de ne point trop payer. Tout autour de lui, sa curiosité naturelle rencontrait l'Afrique heureuse d'être là, nonchalante et désœuvrée, exubérante et babillarde. Leur protectorat montrait des femmes callipyges d'une plantureuse volupté qu'administraient le mâle laissez-faire de colosses massifs. Le contact s'était révélé facile, et à force de courtoisie, deux des spécimens invitaient Evald à partager leur dîner. Le plus corpulent des deux mammifères australs était mentalement chétif, car naturellement prédisposé à dominer, il ne s'était pas moins assoupi dans l'assurance rassurante de sa nature forte qui le rendait faible. Paradoxalement, au grand

étonnement d'Evald, le mâle dominant était un myrmidon déjeté qui, plus retentissant qu'un tam-tam, roulait des yeux à chaque colère intempestive. Ces deux insouciantes personnages de films souriaient devant les affectations les plus obligées d'Evald, heureux de n'être pas en devoir de servir qui se met en devoir de les servir. Idem au dîner. Tolérant euphémisme, ils ne se pliaient pas en quatre pour se dévouer. Deux gamelles, trois mains plongeantes en forme de pelles mécaniques, chacun était fraternellement livré à lui-même, en ce qui de primitif justifiait les mœurs d'aujourd'hui. Pour sa part, Evald restait figé sur cette collante semoule, et recherchait désespérément un endroit vierge dans ce chantier sans perspectives que laminait sans vergogne leur faim de loup. Il avait sur le cœur un poids mort qui lui tombait dans l'estomac estourbis. Sa mine n'avait rien de naturel. Collée au palais, sa langue se recroquevillait comme un escargot dérangé dans sa conduite. Il serait plus abasourdi que jamais lorsque la solide et plantureuse femme nègre servirait à ses sens interpellés, une étourdissante et monumentale poitrine dressée qui le désignait fermement, et dont l'orgueil dégageait une sensualité qui devait tout à la spontanéité du geste qui la dévoilait. Sa conduite se voulait innocente, ordinaire et gratuite. Elle était effectivement gratuite, irrépréhensible, mais bien peu ordinaire. Son empire savait d'instinct que l'inintelligible dynamique des sens attentait sans la moindre problématique aux interdits d'une raison pure. Mais l'imagination livrait à l'appétit charnel d'Evald, l'austère dépouille d'une pudeur honteuse. A son corps défendant, soucieux de montrer la plus consommée des discrétions, celui-ci feignait de ne point voir. Mais elle le savait plus captif qu'un ours devant une louche de miel, esclave d'une sensualité brutale qui offrait ses formes pleines à sa

volupté en pleine forme. Enfin, lorsque l'étonnement d'Evald interrogea du regard l'étrange indifférence de ses amitiés masculines, le chef de clan ne lui fit pas mystère de sa latitudinaire appréhension de l'amour, dont il percevait le sens comme hygiène. Pour le coup, il l'invitait à recevoir dans ses quartiers l'objet consentant dont il incitait la convoitise. Etonné comme de juste, l'imagination perversie d'Evald n'en était pas moins galvanisée et livrait sans peine une raison qui n'avait pas les ressources de dénoncer l'opportunité. Ce faisant, le maître de cérémonie tenait à lui montrer son emprise sans céder à l'hôte le moindre pouvoir d'initiative. Il voulait être cocu de son plein gré, et que cela se sache. Surpris de sa fourbe audace, Evald sanctifiait de son humour l'absence total de critères moraux chez des êtres aussi peu gênés de donner à l'affaire un mauvais air de transaction. Leur était-il sympathique ? Y était-elle pour quelque chose ? Voulait-on se rire de lui ? Peu lui importait. Il éprouvait du plaisir à l'insolite, et la promesse était de taille, généreuse, immodérée, peut-être effrénée. Effrénée jusqu'à son martyr lorsque la noire titane éprouverait son état, le soumettrait à ses instincts tribaux, arrachant le blanc phallus au terme d'un rituel sauvage et purificateur. Petit à petit, son imagination lui jouait des tours d'illusionniste. Il y voyait un piège, un péril, la cause d'une sourde angoisse, le spectre de la maladie. Mais aussi, le pigment singulier d'une peau noire ne risquait-il pas de déranger le goût de ses appétits qui couraient fluides au vent de ses préjugés ? La pileuse traversée de ses caresses serait-elle l'instrument d'une main heureuse ? Enfin, l'appel d'air de sa tendresse élective pouvait-il espérer voie de salut auprès de lèvres aussi charnues dont il craignait l'envahissante frénésie ? Quant au poids de sa charpente rustaude, il en craignait les effets de foudre,

capables d'éprouver la limite de rupture de son ossature. De plus, à la pensée d'être le troisième larron, un arrière goût de lupanar éprouvait sa délicatesse que timidité achevait de rendre détestable. En conséquence de quoi, lorsqu'elle s'étendit toute vêtue sur le lit, il la trouvait aussi lymphatique que sa lâcheté le voulut, suffisante à vous attacher l'inappétence la plus impossible. Il ne la touchait donc pas, et s'en sortait par une sorte de démission, la fuite éperdue. Cependant, au comble de l'ironie, il regrettait cette belle opportunité, et ajouta à la leçon, l'universelle et intellectuelle manie de capitaliser tout manque dans un système de valeurs aux principes louangeurs. A partir de ce jour, de ces témoins fugitifs attachés à une période de son existence, il ne revit que la silhouette lointaine et évanescente. Puis Evald disparut au hasard du soir.

Existant seulement, séjournant surtout, dépourvu de tout, ne s'ingéniant pas, il musardait, butinait les boulevards surchargés de badauds, dans l'affleurement crépusculaire de l'aube vespérale. Paris, doux linceul des hommes et mère de toute beauté, avait la forme soignée que sillonnait un lacs d'artères diffusant la vie dans son cœur-poumon artificiel. Plus que jamais artificiel lorsque le pouvoir mécréant de l'homme d'appareil transformait l'historique sanctuaire en rues sépulcrales, funèbres catacombes d'un panthéon d'hommes pourquoi célèbres, traits blessant le cœur de la ville, siège de la culture stupéfié. Sorties de nulle part, ses frivolités bénites pesaient lourd dans le silence de leur évocation. Haute dignité d'une enceinte belle comme Troie, Paris avait néanmoins raison des plus rétives émotions. De loin en loin, elle étendait sa majesté, accompagnait les filles de la Seine, naïades nues et éthériques au chevet de leur mère, caressant les remous de leurs longs cheveux ondulés. Dea Séquana,

patronne et protectrice de Lutèce, palladion conducteur des muses, montrait aux mystes présents le chemin de la délivrance au feu d'une torche brandie vers le soleil d'Apollon. Arraché aux entrailles de la terre où s'activaient les forges d'Hephaestos, le feu de son époux avait traversé l'eau de son baptême d'où la déesse semblait avoir émergé de toute éternité. C'était cela Paris. Le suggestif rendez-vous des esprits du lieu dans l'astral émanation de leur inspiration. L'idéal de beauté pure évoluait aux antipodes des regards apprivoisés. Dans la tourmente existentielle, l'expérience du numineux manquait cruellement à l'homme moderne sensibilisé à ses mécaniques temporelles, à ses mécanismes spirituels. Détrouseurs d'images qui s'émerveillaient devant les agencements savants rehaussés par la brillance étudiée de cascades et jets d'eau en vedettes dans leur miroir d'eau. Les tailleurs de pierre n'avaient plus de soucis à se faire. Le tape à l'œil n'avait que faire de leur savoir faire. Un savoir faire qui démontrait pourtant combien l'architecture de tradition comblait de ses nobles bienfaits les générations successives, auxquelles il léguait l'éternel héritage d'une maîtrise enviée. Dans ce tourbillon de vie qui n'en finissait pas, l'homme imprimait dans la pierre l'éternité à laquelle sa nature mortelle devait donner vie. Il était cette poussière hors temps qui élève les montagnes et scelle son anonymat à l'œuvre magistrale qui se manifeste à l'univers, éclairée par les étoiles dont les années lumières n'ont d'entraves que pour l'homme. Et de quelles entraves était-il donc question ? En quoi l'homme pouvait-il bien être empêché ? Evald était bien trop occupé à brûler le cierge de son adolescence moribonde pour traverser le voile de son ignorance rayonnante. L'animation des vivariums nocturnes lui offrait une palpitante galerie de convoitises à satisfaire.

En l'absence d'une jeunesse diurne et maternée, l'impérieuse volupté de ses désirs illuminait son regard neuf d'une curiosité dévorante. Toute normalité baissait alors pavillon devant ses plaisirs noctambules, qui célébraient une nuit fardée de bacchanales et de lumières rythmées. Tout avait de l'allure et prenait l'air du beau. Sur fond de brunante, même les quartiers déserts étaient constellés de foyers incandescents qui brillaient comme des lucioles. Les volets à claire-voie insinuaient d'hypothétiques silhouettes spectrales d'épouses ou de maîtresses dans leur intimité, et celles apprivoisées d'hommes réconfortés. Sous l'emprise de sa propre flânerie, Evald se sentait pousser des ailes. Occupé à ne rien faire, il traversa une pièce de terre qui, parquée, ceinte de béton et désacralisée ne se montrait pour autant inculte, parsemant le sol de fleurs astreintes cultivées en massif dans l'obédience à l'homme disciplinées. Ce marathon forcé pour fortuitement entrer dans une auberge, parangon de beauté rustique, et s'installer autour de tables en chêne veinées, souches tabulaires menuisées, chantournées de manière asymétrique, éparses sur un plancher hors d'âge. Les parements montraient le relief typique des pierres de taille au milieu desquelles des fenêtres à croisillons étaient surmontées de massifs sommiers de chêne, linteaux soutenus par des corbeaux qui agréaient au bon goût. Panne faîtière et sablière, poinçons et enrayures, arbalétriers et entrants, liens et contrevents, chevrons et voliges, tous à l'ombre sous leur manteau de tuiles se croisaient et s'entrecroisaient sous des combles lignés par d'imposantes et superbes solives bistrées d'une puissante majesté qui ne forlignait pas de l'art d'antan. Au dessus du comptoir décoré d'une frise à l'abondante feuillaison, le mur forjetait sous l'inspiration d'une hotte, sacrifiant l'aplomb au fonctionnel, défiant la quadrature

en l'expression, révélant l'âme dans la forme. Tout était de bois, de chêne dans ces lares populaires, comme l'échanson, moustérien prognathe au nez camard, l'air revêche, massif facial surmonté par deux forêts de sourcils interrompus en leur centre par une glabelle déboisée, rehaussé par la grâce douloureuse d'une noblesse primitive. Pareil à une sculpture réalisée à l'ébauchoir, il mignotait sa clientèle même renchérie et force rusticité, incarnait en l'homme toute l'harmonie et le caractère du lieu. Evald s'installait au hasard d'une place vacante, et un peu surpris de son audace, savourait l'intention séduisante d'enterrer une enfance raisonnable et routinière. L'endroit se prêtait fort bien à la mise en bière de son innocence première, car dans cette noble demeure au charme souverain, les génies du lieu avaient perdus leur âme. Réserve naturelle des espèces parisiennes en voie d'extinction, ce bastringue interlope ressemblait à un tripot dans lequel un accordéon jouait legato un cantabile, dégageait une intempérance où maroufles et mazettes, maritornes et grisettes, marmouset et paltoquets, anthropes de tout acabit s'animaient sans ménagement. Evald observait la liesse populaire sans chercher la raison de cette agitation. C'était une des expressions de la vie, un des aspects vernaculaires, une des ses vésanies, l'exutoire consommation d'alcools. Aux entours de sa tablée, quelques maroufles cultivaient leur syndrome de l'œnolisme auquel nul symptôme ne manquait. Ces vibrons rossards, gougnaftiers écarlates comme escarboucles ne liardaient pas sur les gaudrioles malséantes, graveleuses et décousues, fariboles dégobillées sans parcimonies, à quoi succédait la margaille observant le cérémonial de l'intempérance. Au comptoir, dans le champ libre de sa détumescence, un joueur décavé palpait un jeu de cartes jaunies. Claustre

devant l'acescente et éructante vinasse délétère, la misère cédait à son génie, le verre toujours rempli. Au fil du temps, le chancre avait labouré les chairs délitées du calamiteux bélétre. Au pinacle de son visage vultueux culminait une fraise énorme et difforme, un appendice marbré de plaques rubicondes et acnéiques, dont les croûtes grasses ne semblaient jamais vouloir se déliter. Ses yeux, absents de leur ciel, n'avaient plus de lumières à offrir. Anémiés sur des bulbes aqueux et chassieux, ses muscles palpébraux l'affligeaient d'un regard atone et désespérant. Quant à sa bouche en passe-boules, elle anhérait, exhalait une haleine avinée prompt à détourner l'esprit de ses paroles insensées. Céans, à ses heures de gloire, il jouait au débotté les crispins alors égrillard, et finissait par gourmander son public d'une voix de rogomme à l'aspérité douloureuse, pour son indifférence lasse et hautaine. Enfin las, il retombait dans son aura et triste et juste déchéance, pour retourner vers sa mort lente, de son pas ouaté et capricant. Sur le mur marqueté de tâches, une détrempe de femme nue à l'intense carnation, madone mamelue à l'exquise morbidesse, achevait de l'absorber dans une appétence approbative de ses contrariétés. Non loin, une gironde callipyge, demi-mondaine mignarde à souhait, jacasse babillarde à la voix de crécelle, avait pour vertigo d'enflammer les jeunes mâles. Armée d'une langueur feinte ponctuée d'œillades furtives, elle minaudait victorieuse. Répondit à l'appel un lovelace donjuanesque, fleur des pois à la cambrure étudiée, damoiseau mirant sigisbée dans l'insatiable efficacité de son autosatisfaction. Ce muguet faraud guignait la belle et à son tour jetait son dévolu, s'apprêtait aux tentatives d'abouchement pour l'agrément d'une simple passade, éprouvant préalablement son adresse à travers d'industriels scénarii et dans l'inventaire de son arrière-

boutique de madrigaux divers au service de son marivaudage d'usage. Il observait au doigt et à l'œil le décorum du dandysme, et ne fut dérangé dans ses apprêts qu'au retour de son éternité chez figaro où il ne put se mirer, car flanqué malgré lui aux vespasiennes compissées, en fut dissuadé par des odeurs uligineuses exhalées. Partant, notre gandin eut maille à partir avec l'aubergiste à ce sujet. Celui-ci le rabroua énergiquement, au rire de la jeune femme et au sus de l'altièrre élégance supplanté, évincée par le cocasse à l'actif d'un vulgaire palefrenier. Aussi, il n'avait rien perdu de son charme, et si du contraire il ne se fut convaincu, à ses instances elle se fût rendue. Finalement une walkyrie, sorte de virago aux manières de vacher, l'œil bovin, l'entraîna bien malgré lui, priant instamment ce nourrisson d'une muse de bien vouloir lui ouvrir la voie qui menait à l'ouche de sa poésie, au souffle du luth. Chantre bien malgré lui, son salut valait bien quelques vers. Souffrez que mon cœur ne s'altère à cette âpre instance, permettez-vous à ma toute absence, de n'inspirer en vous que l'amère. Alors qu'une larme perlait déjà sur le visage fervent, de l'impétueux élan brisé par la prière exaucée, naissait le consentement douillet mêlé au déchirement provoqué sous l'effet du tragique couplet. Seule une silhouette aux reliefs adipeux qui bâfrait semblait ne porter attention à rien d'autre que son inexhaustible faim-ville que faim canine ne menait pas à réplétion. Entre-temps, l'inferral débit de boisson avait eu raison des inconditionnels du cru. A présent, ceux-ci jappaient tout en rotant, levant leur verre d'une main trémulante, la conversation plus débridée que jamais, les propos plus débridés qu'à l'accoutumée. Entractes philosophiques alimentées par un flot de précisions anecdotiques rapportées par d'intéressés had oc. Alors qu'à contresens, un défilé de ribaudes jouant

les rosières prêtaient aux saturnales et priapées un naturel vierge de toute immoralité, une péronnelle à l'humeur peccante, victime d'une facétie douteuse, criait d'orfraie, maugréait contre le phallocentrisme fâcheux des mâles. Alors que deux vieux m'as-tu-vu s'emparaient d'elle, des instruments scandaient un lamento, imprégnaient l'air d'un parfum de tripot. Leurs intentions s'extravasaient loin de l'idéal d'Eros et de l'alcôve, substituait au sensualisme accompli la libido de l'érotomane sous l'emprise de l'hydre instinctive. La stupéfaction d'Evald, abstème et raffiné, se décantait puis se dénuait de sa quiétude patricienne pour céder ultimo à la mésestime vicariante, et de celle-ci, se laisser à bandon. Il sortit quelques sous de son escarcelle et rejoignit ses raisons de départ anticipé, se déroband au spectacle de la déchéance, alors que déjà, l'échanson débarrassait les reliefs du repas sans plus attendre. Sans se retourner, il sortit nuitamment et pédibus, s'engagea dans les venelles sinistres, rues borgnes aux mûrs noirâtres où erraient quelques âmes catalysées par sa présence indésirable. Dans ces quartiers de misère erraient de pauvres hères désargentés qui pâtissaient sans feu ni lieu, égrotesques et faméliques. Tassés dans leurs hardes culottées, leurs visages étaient hâves et cruentés. D'autres, verminés, s'épuçaient à croupetons dans un recoin miasmatique, fouillant et raclant leur plique inapprivoisée à la compacité squameuse. Le hasard de ses pas l'avait conduit jusqu'aux portes d'un autres continent. Paris dévoyée, fille-mère d'une modernité sans patrie, trop cosmopolite et par endroits fort sale, sale parce que cosmopolite de la plus incivique désolation. L'angoissante rumeur d'une mort annoncée évoquait en Méduse l'horreur de son cauchemar dont Evald avait la fâcheuse envie de n'en point supporter la vue. Nombre de quartiers ne respiraient plus, tristes

comme les tombes sans fleurs d'un héritage perdu, où les souvenirs oubliés se rallumaient à la chaleur d'une âme évocatrice. Orgue sans organiste d'un organisme sans âme, Evald éprouvait un ciel d'amertume pour ce patrimoine déchu dont on livrait le message privé de lecture à l'indéchiffrable expression d'une folie messianique. Désormais, la civilisation ne se contentait plus d'édifier la forme belle avec les fruits de la nature, mais en humiliait le corps dans l'âme d'une expression déstructurée. Or, si la figure n'était pas le propre de l'existence, le non-figuratif en était l'antithèse. De la vie des hommes irradiait une infinité de perspectives, un bazar prismatique et diffus aux multiples angles morts, où s'enténébraient la réflexion de leur spectre. Comme un dieu sans culte et sans prières, ces quartiers subissaient la souillure mécréante de l'irrespect, l'avilissement de la plus obscène médiocrité rompue à l'insulte. dans cet espace inculte, convolaient des pigeons sans appareil, battait de l'aile le ramage d'un charme disparu. Grâce à ce grand déballage de fourniture à consommer, l'Afrique heureuse prospérait. Aux antipodes de l'avifaune, l'oiseau de paradis, gai comme un pinson, et l'oiseau de vénus à la blancheur de cygne, devisaient gravement sur le devenir de l'homme. L'oiseau de Jupiter, descendu aux lointaines aurores de son nid céleste et douillet, trouvait pour sa part le septième ciel bien pitoyable en ce bas monde. Plus à terre, des nuées de serins pris à l'appel pépiaient dans leur éden. A vol d'oiseau, gobe-mouches et vieilles chouettes épiaient. Sous l'œil glauque des volatils et volailles, une grive musicienne et un oiseau-lyre jouaient de leur virtuosité maligne à l'adresse d'un auguste enfiévré à la vue d'une souquenille ajourée de contrastes tapageurs. Il gambadait force entrechats en de petites envolées pour retomber, à jamais prisonnier

du sol. Du cœur de cette volière, des artères s'encombraient de thromboses grouillantes où grues et pies grièches en capilotade plumaient dans le nid de rencontre les coqs huppés et martins-pêcheurs en mettant à profit leurs coquecigrues. Leurs indécentes manières se prêtaient à des parades infécondes ininterrompues au mépris des saisons, découvrant les plumules de leur derrière en feu. A tire d'aile, veillaient au grain les oiseaux de mauvaise augure sous l'œil vitreux des butors en oiseaux de Junon, tiercelets d'éperviers astreints à leurs instincts d'oiseleurs. La battue dépassait la limite de toute réserve. Sans cesse détournés de leur vol d'altitude, une nuée de moineaux émigrant des champs de coton, roulaient des billes au rythme frénétique de leurs pulsions toujours de saison dans cette basse-cour en ébullition. Petit à petit l'oiseau faisait son nid, contemplé par les papes et cardinaux courroucés qui pinçaient du bec sur leur juchoir, trouvant dans la bénédiction la parade à leur exclusion. La curiosité d'Evald était harponnée par ces frasques humaines pour le moins surprenantes. Carrefours où la domesticité flexueuse au volatile entendement glanait sur tout ce que l'amphitryon maître de maison lui déployait de jouissances. Si ce n'était que le déclin de l'homme, jamais dame nature n'aurait permis telle débauche orgiaque, tel commerce avec la chair. Toutes les ouvertures sur le monde convergeaient vers le désir capricieux de satisfaire aux envies chaotiques d'une manifestation désordonnée. Rien n'avait vocation à servir l'esprit et chaque incursion de la pensée ne faisait qu'ajouter au désir le besoin de générer un désir plus incontrôlé. Dans ce productif déchaînement de la libido, la folie récoltait la rumeur d'une apocalypse orgiaque, et portait plus loin la funeste semence des anges tombés du ciel. Evald sentait bien le désir insidieux et

mensonger s'habiller de curiosité et tenter à l'adresse de l'expérience une alliance de circonstance des plus opportuniste. L'ombre régnante aux endroits dits bissait le mime sinistre de ses fantômes, incarnait le corps débile de ses tentations parodiant leur difformité. Le microclimat circonscrit à l'aura mauvaise pénétrait les esprits sans flamme, et chassait Evald qui tout feux éteints, n'en était pas moins tout flamme. Le temps n'aidait pas au retour de l'être. Pourtant, Paris montrait en son sein de somptueuses provinces dont l'amour propre trouvait sa raison d'être dans la nature de ses habitants. Mais le plus méprisant discrédit était porté sur ces havres de paix respectables au prétexte grossier d'une raison sociale. Or, la riche demeure était au particulier bourgeois, ce que la salubrité était à la dignité populaire qui s'enracinait en ce qui est enraciné. Dans l'immensité maîtresse et détentrice de la totalité, la savante géométrie des voies de salut artistiques, ne sacrifiait pas le monde des parallèles à l'abstraite conception du morbide. Evald éprouvait le respect dû pour l'altière sobriété de ces ensembles de prestige, prétoriennes architectures au teint clair et vitres propres, dont les artères drainaient une santé propre à l'hygiène d'un environnement sain. Enfin, sans se laisser distraire par les multiples historiettes surgissantes de la nuit, Evald emprunta le chemin du retour. Il déambula dans un dédale de rues, traversant précipitamment un quartier atypique dépourvu de pittoresque, pour finalement cheminer le long d'un vieux mur qui ceignait la nécropole. S'y trouvaient enfermés le colombarium, les sombres mausolées et sépulcres, ainsi que les tumulus qui habillaient d'une chemise de tertre défraîchi les tombes asphyxiées par la camarde. Terre de prédilection du chiendent qui proliférait sur ces dernières sans grand péril, à l'ombre des pierres tumulaires en signe de croix.

En ce lieu vide de toute réjouissances, les humanités gouvernées par leurs tropismes se recueillaient devant d'illustres cénotaphes. Au sortir de la nuit, le décours clignotait nonchalamment par intervalles marqués ou édulcorés, taquiné par les tampons d'ouate d'un pan de ciel moutonné, cirrocumulus laissant dans sa course des vapeurs pellucides, diaphanes et ondées puis évanescentes. La brume, mouvante au gré du Zéphir dansait, étendait sa volupté sur les bords de Seine, caressant les visages stupéfiés et chiffonnés de la vie aurorale. Tirée de son chaud logis, celle-ci était offerte aux caprices d'un froid inhospitalier qui, selon toute apparence, n'était pas l'exclusivité du climat polaire. Lorsqu'au lever du jour s'exondaient les délinéaments de la mégalopole, s'ajoutaient à la succulence du redoux les chef-d'œuvres insolés de la capitale.

Comme une ombre maléfique fuyant les premiers rayons du soleil, Evald rentra chez lui et se délesta d'une fatigue alors pesante. Aux heures tardives de son réveil, il gratta, ponça, briqua tant, que la rusticité reprit ses droits sur la vétusté et rendit au logis son aménité. Sale et fourbu, il entreprit pour lui-même et avec le même entrain, un prompt débarbouillage, une ablution lustrale qui lui rendirent fraîcheur et jeunesse nouvelles, au départ d'un état second. Les jours qui suivirent eurent d'éloquents effets sur l'aspect général de l'endroit. Le décor habillait l'indélicate nudité d'une palette d'artifices allant des pâles reflets du mauvais goût aux curiosités intentionnelles, réhabilitant le style grâce à l'originalité qui excuse tout. Désormais, il pouvait s'estimer heureux. Il avait un carré d'endroit bien à lui, une tanière où il était libre de vivre comme bon lui semblait. Seul à décider de ce qui était bien ou mal, il croyait bon devoir céder à l'enthousiasme qui sacrifiait à d'insipides notions, les instincts fous de ses démons sacrés. Il s'était privé de la

protection parentale, avait méprisé leurs perpétuelles interventions, pour s'ouvrir aux perspectives nouvelles qui s'offraient à lui. Des perspectives vastes et engageantes dans la théorie, la plus avare de pragmatisme. Il avait alors l'illusion de devenir le pasteur de vaches grasses, pour n'être en fait que le mouton d'un mauvais berger qui ne conduisait pas les âmes mais détroussait les bourses. Inévitablement, il serait aussi libre qu'abandonné à lui-même, otage domestique au gibet d'un appareil d'Etat usurpé, ainsi que gibier fatal et immanquable de créanciers chasseurs de têtes. Pour les chérubins du milieu, Evald n'était cher qu'en francs sonnante et trébuchants, trébuchants dans leurs escarcelles de géants. Il ne pouvait évidemment imaginer ce qu'il ignorait alors, et que ses proches n'avaient pas la volonté moins la perspicacité de lui apprendre. En effet, dans son giron natal, le pouls avait de battement commun, ce que le tic-tac de l'horloge familiale évoquait de l'astrolabe stérile du fétichiste sans latitude. Imperturbablement, il se contentait du petit de sa vie, satisfait d'être dispensé de morale autre que la sienne, s'il en eût. Le bonheur innocent, la félicité sollicitée puis stimulée par la frivolité et l'insignifiance de l'homme jouisseur néant par sa préoccupation première, le confort et la tranquillité, l'assujetti naissant dans la béatitude. Or, déjà la crainte et l'angoisse le pénétraient à l'idée que cet enchantement pût s'esquiver. Aux accents nouveaux, le vent du large. Au vent du large, le désert d'un horizon où il n'y a point de routes. Dans cette perspective sans avenir, le mode de vie convoité le modelait et l'esclavageait déjà, et sans qu'il réalisât vraiment, son empressement à vivre le clouait au caractère nouveau et emporté de son aliénation. Et comment n'y pas succomber. Dans cette grande vitrine de l'humanité interdépendante, les influences

exacerbaient l'emprise du désir et entraînaient l'homme dans la spirale sans fin de ses caprices variés. Son besoin du paraître au delà du paraître des autres, confisquait son ouverture sur les mondes vierges. Mondes éloignés des contingences humaines, inaccessibles aux orgueilleuses tentations, impénétrables à la pesanteur des cœurs dissimulateurs. Inéluctablement, Evald devenait un pâle reflet de la vie, le miroir des autres. Confiné dans l'espace chagrin d'un univers social imposé, celui-ci cherchait gîte. Il le trouvait dans l'affection peu farouche d'une jeunesse superficielle, avec laquelle il entretenait de bons rapports sans liens, générateurs de bons moments sans grands rapports avec le bonheur. Leur monde était en gestation dans un univers de musique rythmée qui rompait ce vers quoi les muses portaient la vibration harmonique de leurs âmes. Radio tomate, l'éternelle mouture sans blutage qui servait d'expression à leur égocentrisme, était un de ces palliatifs dont se sustentent ceux qui se nourrissent mal. Incultes et jésuitiques, incrédules et mystifiés, leur autosuffisance s'invétérait in vitro en fonction du taux d'écoute dont bénéficiaient leurs soporifiques exutoires radiodiffusés. Imitateurs surfaits, moutonniers prompts à indulgencier leur dégénérative logorrhée, ils savouraient en cœur le célèbre bonheur de se montrer au prétexte de s'ouvrir. Leur snobisme était détestable à ce point qu'ils manifestaient une volonté affichée de s'afficher sans autre volonté que de paraître sans être. Grâce à l'effet de séduction sur la nuée humaine, ils compensaient le désespoir de ne se réaliser qu'à travers et en fonction de l'autre, qui les distinguaient par l'encens de leur estime. L'enfance de leur bonheur les dépouillaient de l'heureuse volonté de l'homme à se faire violence, et dont la nécessité seule permettait la réalisation. La contrainte qui leur eût permis d'être

toujours présents dans la manifestation, leur inspirait une fuite éperdue qui n'était que l'asymptote d'un ersatz de liberté dont l'inconsistant mirage les entraînaient dans de fréquentes lassitudes. Lassitude rendue chronique par le caprice de leur matérialisme invétéré dont ils dissimulaient l'emprise derrière le laisser-faire de leur insatiable laisser-aller. Et à trop vouloir, tout vous est dû. De n'en que trop avoir, rien qui ne vous plu. Car, par le pouvoir magique de la juste mesure des choses, ce que l'on a à satiété vous prive du bonheur d'avoir, trop de prétention au talent vous empêche d'apprécier vos œuvres, trop de temps vous prive du plaisir d'en avoir. Empreints d'une insatisfaction permanente, ils se désengageaient de la contrainte chevaleresque à être ce qui de noble les eût rendu trop sage et respectueux comme des serviteurs, car leur personnalité était faite d'un prestige rayonnant autour de leur autosatisfaction. Dans le luxe douillet de leur confort intérieur, ils n'avaient pas la plus petite idée des préoccupations assorties aux questions d'intérêt général, et brocardaient les préoccupations d'Evald avec le dard amical d'un humour supposé affranchi. Devant la monotone et envahissante exhibition de leur ego, celui-ci se montrait consterné, las de cette frivole puberté qui se cherche, de cette obsession artistique uniquement soucieuse de témoigner d'une excellence sans pareil aux transports sans second. Transport qui endurait quelques carences, union intrépide dans la recherche de l'hédonisme atypique, et dont la spécieuse finitude avait un don infus pour la chimère. A leur contact, Evald végétait comme une herbe triste, puisant la lumière tamisée à travers le jour pâle de son retrait. Appelé à la lévitation narcotique de ses éthers sans dimensions, il se laissait porter par ces distractions qui en valaient bien d'autres, mais qui étaient par trop distractives. Dans le cocon vide de son

épanouissement fantomatique, il se laissait dériver jusqu'à ce que l'intériorisation de ses végétatives émotions entrent en gestation dans la projection mentale d'une révolution pensée. Une rivalité sous-jacente prenait alors racine et échauffait le centre de son être de plus en plus enclin à s'ébrouer d'audace. Surgi en lui-même, contraint par une modeste représentation réduite à lui seul, il prit le parti de reconnaître la rupture de ses liens spirituels avec les faux semblants de ses faux semblables, au mérite de révéler leurs antagonismes de toujours, jamais affirmés. Partant, faute de prendre son mal en patience pour braver l'absurde par le mal, il se livrait aux bons soins d'un départ prophylactique pour tous, un nouveau départ qui le poussait à tourner la page de ses enfantillages. Des mois s'écoulèrent, des mois à l'issu desquels Evald allait vivre le réel célibat des solitaires, comme un profès jobard tout pontifiant qui s'imagine décrocher la lune à cheval sur orbite, et s'enivrer d'espace dans le ciel bas de l'esprit terre à terre du nicodème. A tendre vers une liberté aux notions vagues, ses petits francs allaient vite se montrer pressés de courir à d'autres poches. C'était bien tout ce à quoi il se destinait dans l'absolu, avec en prime une solitude qui serait, sauf exceptions, définitive. Au reste, dans le champ libre de son libre choix, aucun répit ne lui serait permis. C'était là l'intrinsèque pendant au privilège de vivre. Il avait le temps de penser, mais faute d'en prendre sagement le temps, son esprit succombait aux premiers assauts de ses matérialisations pensées. Des pensées dont la volonté d'être mirait son panache dans le regard des autres au grand dam de l'affranchie volonté. Or, à céder au désir de plaire, les pensées faisaient allégeance au besoin de se satisfaire. En son fort intérieur, d'inexpugnables désirs instrumentaient sa nature imberbe à l'image du chien courant. Plus que

jamais, la chasse était ouverte. Evald était le fatal gibier d'une cynégétique astrale où d'insatiables penchants naturels lançaient leurs tribus dans le cycle infernal d'une battue. Chassé faute d'être chasseur, Evald subissait le siège des amazones qui habitaient les zones érogènes de son esprit. Mais un esprit dont Artémis protégeait l'accès privilégié n'avait pas de sein sans lait. Un lait dont la voie lactée montrait l'écho au cœur d'un ciel pur. Dans ce tourbillon de vie, personne ne pouvait présager de la tournure des événements à suivre ni sensément subodorer le moindre soupçon d'ombre. Tout était possible, et seule la perspective enthousiaste de séduire rivalisait avec le charme que suscitait une belle et jeune femme indifférente aux hécatombes provoquées dont elle était la cause réelle. Dans le secret de son isolement, Evald observait quotidiennement le fruit sage de son désir impersonnel. Il la contemplait buvant son thé à la terrasse d'un établissement à la mode, offerte aux regards incontinents des badauds subjugués. Beauté sculpturale, elle était vêtue d'une fourreau seyant en moire antique, fidèle à ses courbes ondoyantes, et dont les motifs ajourés illuminaient les rhombes d'albâtre visibles aux reliefs enchanteurs. Toute la grâce imaginable de son corps long et souple s'emparait du respect pour la sensualité obligé, ligne oppressive en extension, joug des instincts esclavagés et consentants. Un rebras couleur d'ambre épousait la finesse de son avant-bras, gainait sa gracieuse tendreté. L'autre main, dégantée, découvrait son tracé fragile paré d'une bague gemmée de chatons, caressait du bout des doigts des roses au sensuel éclat mariées dans un vase d'airain. Sur le guéridon étaient posés un réticule de tissu suédé ourlé de strass, ainsi qu'un élégant chapeau rehaussé de dentelles apprivoisées que ceignait un passement de perles de jais. Surajoutés à sa vénusté, de longs

cheveux auburn cordonnés et roulés sur sa nuque découvraient la blancheur marmoréenne de son cou fragile comme neige sous le feu céleste de sa chevelure époustouflante et fluide comme des vagues. Dégagé, son front olympien donnait l'illusion d'avoir incité l'œil à s'épanouir dans sa forme longitudinale et féline, alliant fauve attrait à gracile élégance, excusés devant la surenchère de son azur perlé. Dans la sclérotique de ses yeux, deux globes oculaires fusionnaient les nuances d'un univers chromatique. Magnifique habit dont se pare le regard, l'iris noisette, tel l'orbe d'un astre au cœur de sa voie lactée, dévoilait ses abysses merveilleux et secrets, ses doux éclats, ses gorges profondes, qui transmettent à l'esprit et au cœur les expressions les plus ténues. Ce type même de regard qui vole à la chair de l'esprit sa pudeur, pénètre son espace inviolé avec délicatesse pour y déposer son philtre. Quant à la volupté de ses lèvres incarnadines, on eût voulu être le fruit de ses appétits. Dans le reflet d'une profondeur insondable, il savourait son visage noble, dont les parfaits contours rendaient à la beauté ses droits et faisaient l'hommage de leur majesté à son culte. Une glace sans tain n'eût pu même atténuer sa gloire que bichonnait houpette. Pour sa part, à l'envers de Narcisse, Evald se figeait au cliché de son image. Etait-il désirable ? Etait-il investi d'un pouvoir de séduction ? L'inventaire de ses attraits pouvait-il permettre à l'esprit le zèle nécessaire au succès ? Sans autre assurance qu'un satisfecit personnel, il s'attachait à le croire comme il est de rigueur pour ne pas se perdre. A l'évidence, sans autre forme de beauté, son visage avait cette rondeur poupine, plus flagrante lorsqu'il souriait. Trait d'union entre ce visage juvénile et l'homme fait, éveillé, son sourire ne séduisait pas par sa perfection,

mais suscitait l'affection et gagnait par le charme de ce vestige de l'enfance resté intact dans ce corps d'homme.

Fatalement, le jour arriva où n'obéissant plus à son attente, il s'installa à la terrasse de l'élégante brasserie tapissée de miroirs, où se précipitaient d'innombrables rayons lumineux en une multitude d'échos. Il se consumait d'impatience devant cet endroit dépouillé de toute simplicité qui vampait innocemment l'œil, sauve-qui-peut du pilier d'estaminet, appendice des starlettes en herbe et de l'anonyme désireux et altéré, ombre du lieu sans reflet ni éclat.

La mignonnette gracie et fraîche se posa à l'heure attendue à proximité d'Evald qui, pressé de n'en pas finir, commandait une seconde consommation qu'il s'offrit de bon cœur. Edition ne variatur de la femme fatale, le joyau présentait une envie qui eût pu être l'estampille du créateur de l'œuvre d'art, assurait et certifiait l'unicité de la chose rare. Localisée sur la pommette et au dessus du sourcil, elle parsemait ses chairs d'un ton framboise à peine distinct, souveraine imperfection et sa majesté, guipure dont le feu survivait sous l'impétueux et chatoyant soleil qui enflammait le corps de la jeune femme. Soudain, l'intérieur de la brasserie était devenu sombre à présent que la clarté du dehors étalait sa magnificence inopinée, noble règne du feu céleste sur le phare éblouissant d'un pédant tape-à-l'œil.

La jeune femme s'était mise à lire et ne prêtait nulle attention à l'impétueux désir qu'Evald avait peine à contenir, pendu à ses appâts. Et de quel trésor de richesses n'était-elle pas le verger dans sa mise de printemps. Sur ses menus poignets se gênaient des falbalas de colifichets, brimborions qui émettaient de petits sons cacophoniques, éprouvaient le tympan pour séduire le regard. Sur son cou, un jaseran en or allumait

la blancheur lactée, l'éclat marmoréen de sa peau. L'échancrure de son corsage plissée d'un feu d'étincelles, de délicats éclairs, illustrait la gorge d'une guimpe ajustée qui moulait ses deux seins charnus à la rotondité parfaite. Noué au dessus de la taille, un chemisier jaspé découvrait l'espiègle nombril, dont la puissante magnitude inspirerait l'imagier pour personnifier l'attrait sensuel, voluptueux mais sorcier fieffé. Sa coquette jupe était entraînée au rivage de son bassin dans un maelström de volutes qui ornait ses hanches persuasives, près d'un châte en émoi dont l'étamine de laine soupirait de n'être plus conjoint aux rondeurs distinguées, innocentes de leurs effets.

Il captait chez elle une subjacente amertume et eût dépensé sans compter sa mâle véhémence pour soulager sa peine. Aussi, secrète réalité fut qu'en elle nichée, il prescrivait cette saveur amère, et n'eût pas voulu la soulager de son déplaisir en la délivrant, mais projetait de mithridatiser son âme, afin que connexes émotions mêlées, de ses affres elle se fut soustraite, pour en lui se livrer, ressuscitée à l'orient de sa clarté offusquée. Il sortit de sa poche un petit livre sans arriver à le lire, car le désir engendrait une série de scénarii toujours plus canailles, ivraie du pape, de cette imagination qui vous meurtrit dans l'inaction, vous aliène de l'amour magnifié, et de la femme, obombre le vestale respect. Lui conter fleurette eût autrement réjouit ses sens, l'eût encouragé à se réaliser, à éployer ses talents et qualités inusités, pensées moirées, diaprées d'arabesques, ourlées de superfluités, ouatées de dictames, vêtue arachnéenne, badin marivaudage sans privauté, oaristys fleurant le tuf et l'hymen. Mais c'était sans compter l'envoûtement de cette femme capiteuse qui s'emparait de l'espace. Les mots ne pouvaient contenir le trop plein d'un cœur tendre avide de

caresses, dont le désir de parfaire sonnait le glas de ses dispositions idéales. Le rêve n'était qu'un bien maigre arsenal pour prendre d'assaut les citadelles les plus redoutées. L'envol paraissait difficile et l'acrobatie périlleuse, car dans l'appréhension grandissante, rien n'équivalait la peur des autres, dont la jalouse hostilité dissimulait ses tentatives de meurtre, invoquait le ridicule. Malveillants, leur regard de prédicant dardait le fer rougi de leur mépris, lorsque l'augure d'un bonheur étranger avait l'impudeur de n'être pas le leur. Evald ressentait l'aura mauvaise dont il était la cible. En son fort intérieur, afin de ne pas céder aux infernales pressions, il s'armait de cette rage délicate après en avoir désactivé la nature féroce. Sans faillir, il s'approcha d'elle, magnétisé, et lui chuchota des mots choisis avec un soin qui parut insensé au conventionnel ostracisme du décalogue social-identitaire. N'en déplaise aux bienséances révoquées au gré des circonstances, Evald alliait avec un art sui généréis le vers à la prose en un mariage symbolique et sommital à la stupéfaction de son entourage. Harmonie parfumée de nuances ténues d'un style raffiné dont les fioritures, ambages, euphémismes et métaphores, brouillaient inopportunément les époques. Plus encore, elles dérangeraient le conformisme hautain rompu aux écolières constructions grammaticales, qui réservait les mondanités au style hyperbolique de l'alambiqué bourgeois, notabilité usufructière des deniers du peuple rayonnant avec ostentation sur les bonnes éducations, entéléchies des classes privilégiées.

Quidam sans halo et infortuné, Evald avait l'impossible tâche de plaider son modeste cas, car, dans l'imagination populaire, adopter d'élégantes manières revenait à se surfaire en jouant les magisters. Ennobler disette majesté grâce à la maestria du verbe, c'était

abuser de recherches ressortit à l'infatuation. Pourtant, ce perfectionnisme avisé, agrégat de sensibilités pondérées dans une harmonieuse mosaïque, était le seul luxe qui ne commandait que la volonté et le noble idéal au sus des transactionnelles dignités. Seul le raffinement se révélait capable de distinguer la préciosité de la portée, magnanime élévation de l'esprit bandé. Evald rejetait le principe inique et insensé d'une dignité cooptée d'où l'impersonnelle fortune se substituait aux états de conscience volontaires. En vertu de quoi cette échelle de valeur versait-elle au régime des plus nantis une version exclusive de l'amour propre, dont la face hautaine terrait sa pudeur farouche dans un monde fermé ? Un petit monde surprotégé qui n'avait pas la décence et la hardiesse de justifier de son excellence, au risque de n'en plus être la figure parlante. Mais à tout bien considérer, l'approche n'était pas plus heureuse chez les gens communs. Pour eux, un langage basique et insipide était ce qui de convenable, devait ambitionner le correct en guise d'excellence, lorsqu'il n'était pas dans les mœurs d'auréoler de simplicité ou de modestie le piètre et dérisoire marché d'opprobre à grand renfort de trivialités. Par voie de conséquence, aucun mors ne pouvait freiner la folle cavale, les mots sans fond se précipitaient dans le vide des idées creuses, confinaient dans l'avilissement, l'indigence ou la difformité, la déchéance de l'esprit. Face à pareilles contrefaçons, tout devait être fait pour conduire à réhabiliter les manières distinguées. Malheureusement, à vouloir s'improviser porte-parole d'une aristocratie naturelle, Evald n'était pas en faveur avec lui-même. Détourné de son naturel par le terrorisme intentionnel de ses propres effets, il avait composé sans la sincérité d'une noble démarche dont le juste équilibre fêtait ordinairement les noces grâce au mariage heureux des justes proportions.

En tout état de cause, l'harmonie ne pouvait entrer sereine dans les cas de conscience d'une conscience abusive, où les intentions légères cachaient derrière les bonnes manières, matière à se satisfaire. Or, entravé, enclos dans le cercle vicieux de ses envies passagères, Evald avait cédé au désir de séduire le mirage de ses charnels fantasmes. Enfin, parce que l'on ne pouvait être entièrement soi au détour d'une tentative de séduction qui vous enjoint à composer, la résonnante malveillance du monde extérieur lui montrait le seul chemin destiné à l'expression de son accomplissement. Par le pouvoir sans tâches de dame nécessité, la souffrance devait tracer la voie du cœur à destination d'un esprit sensitif et distrait, réfractaire aux émotions sensibles. La souffrance venait à point nommé lorsque, échappé à la nécessité d'être, on se brûlait les ailes à vouloir étreindre opportunément ce que l'on ressent loin du cœur. En l'espace sensible de sa présence dissimulée, la fatale prédestination s'était plu à observer les projections d'Evald. Garante de la bonne administration des manifestations dans l'espace et dans le temps, elle avait cru bon devoir mander le tourmenteur afin de briser dans leurs tréfonds, d'enivrantes émotions qui, métamorphosées en mécomptes, étaient entraînées dans le néant corrompu du désespoir. Dans un ciel sans vie, inéluctablement, la nue forma nuages. En un éclair, dans le sillage de son transport sans contreforts, l'horizon s'était voilé et l'orage menaçait. Les abords s'étaient alors révélés ombrageux dès l'accostage, et le baptême échouait sur les rives de l'incomplétude. En son cœur naufragé, de la déconvenue à l'exil malheureux, la guerre n'avait pas eu le temps, que le fer avait déjà rougi. En effet, inopinément, la fine et belle lame s'était plu à croiser le fer au sortir de sa réserve. Elle l'avait reçu comme un chien dans un jeu de quilles,

et lui avait donné l'estocade. Sans faire de quartiers, elle avait sectionné la branche sur laquelle il composait, animée d'une intention mauvaise. A cet instant, la réalité semblait avoir ôté son masque peint de rêves pour lui révéler des traits amers ponctués d'expressions sarcastiques labourant la jachère. Ni galanterie, ni grâce, de la fleur qui se glace, son parfum qui terrasse, que Marivaux trépasse, bercé dans la disgrâce. Habile bretteur, Evald se crut en mesure de la désarmer. Malheureusement, sacrifiant sa rhétorique à une élocution hésitante, défranchi puis liquéfié, son impulsion fut inhibée. Empêtré dans sa difficulté à gérer le conflit, les dieux lui apportèrent l'apaisement d'un mutisme caractérisé. Il lui avait fallu une rupture, une digression dans son empyrée, son cosmos. Ici-bas, il lui fallu détruire son propre temple afin de n'avoir pour tout désir que d'être loin, loin de ses désillusions. A ses yeux, la clarté du dehors s'était soudain couverte d'un voile noir pour donner le jour à une obscure comédie dont il ne voulait être l'ambassadeur idéal. Longue plainte du désenchantement, vacillement, trémulation de la flamme que l'on s'était promise et ses convulsions dans une agonie lente. Pourtant, dans l'hilarité générale du sourire des autres, il surmonta son dépit et fit le deuil d'une rancœur cachée qui le voulait châtier. Echappé du cauchemar où les âmes montraient le dard, rien ne pouvait plus lui faire injure. Le ridicule n'était pas le fait de son incarnée bonté, mais de tous à l'en faire devenir, comme est contempteur qui n'est pas légaliste de pure forme, ou s'amende l'homme qui se distingue brillamment. Enfin, il se ravisa, prit congé de ce qu'il avait cru de nature à lui sourire, et délivra de sa torpeur une colère qui l'étourdissait. Peine infinie, l'époque ne tarissait pas de ces travers humains qui menaient la conversation tambour battant, et n'avaient d'autre but

que de satisfaire les appétits les plus féroces. C'était l'expression du mépris en des temps revendicatifs et vindicatifs où les uns marchaient sur les autres, où chacun ne concevait sa place qu'à la place de l'autre, où chacun écoutait l'autre pour mieux s'entendre reprendre, cherchant non pas l'issue mais l'impasse.

S'il ne subissait l'expérience, il n'eût cru que l'opprobre ou l'inimitié avait à cœur de se déchaîner sur l'impudique innocence. C'est pourquoi, souffrir le feu de la forge était inimaginable si l'on ne plongeait dans l'image réfléchie de son âme reconfortante, afin d'extraire de ses bénéfiques souffrances la délicate substance de la fleur de sel. A bien y réfléchir, l'orgueil blessé était une aubaine. Son empreinte était une passerelle entre l'homme et le trésor qu'il renfermait. Sans être le jouet d'une fin en soi, il avait vocation à ménager l'instinct de conservation, et conduire à l'individualité dont la nature était fonction de l'esprit, de sorte que l'esprit se révélait être de nature à faire l'individualité. Une passerelle dont il fallait quitter le caractère provisoire une fois ressenti ce dont l'homme avait l'apanage, et s'atteler à la fierté maîtresse, garde-fou d'un orgueil démesuré. Une noblesse de cœur qu'il fallait suivre sans faillir, afin d'abandonner sur le rivage de ses désirs vaincus, l'amour d'une belle dont la beauté avait grandi. Alors, en l'eau extraite de son puits, Evald pourrait mirer le reflet de son âme. En attendant, par la toute puissance d'une immuable fatalité, dans le champ virtuel de son état conscient, pleine lumière était fait sur l'incommunicable expression d'une harmonie dont l'homme ne pouvait trouver son pareil en l'autre. L'autre était en son être intime avec lequel il avait à rechercher l'union sacrée. Désormais, point ne lui serait possible de se faire comprendre d'une humanité cultivée dans un espace clos d'une terre aride. Devant l'autel éprouvé, au

chevet de son cœur abîmé, il se suppliciait et paradoxalement ressuscitait sa raison d'être dans l'éréthisme de son ressourcement, savourant l'étreinte de ses pensées dans la paix de l'esprit retrouvé. Une paix virile et altière, sensible et emportée, ébauchant une réflexion qui s'achoppait aux conformités. Depuis son enfance, des sensations indicibles survivaient à l'usage futile et dommageable de ses facultés longtemps ensommeillées, farcies de fausses données depuis l'âge tendre de l'être s'éveillant avec sa compréhension. Naguère occupé à des vétilles, gâté par l'assommoir de sa niaise et monotone instruction soporifique, il s'extrait enfin de sa léthargie, du tourbillon des hommes effacés, des falots qui n'étincellent jamais. Autopropulsé sous son autorité résolue que générait sa libre expérience nourrie de ses prospections multiples, le vent du large soufflait sur son initiation personnelle et distinctive. Son espace mental s'arrachait en un vigoureux déploiement d'énergie au petit bonheur radié de sillons sabrés par la captivité, lézardés au fil du renoncement pour débourrer de la touffeur de son amer bien-être au revif de sa vitalité. Alors désenchaînées, ses facultés sourdirent à l'envolée de ses vertes et primordiales inspirations pour donner le jour à une noble quête parsemée d'embûches, dotant sa raison d'être de perspectives nouvelles. Dès lors, il se trouva soulagé du souvenir de ses multiples activités oiseuses, fréquentations insipides dont la marginalité sans attraits exsudait une saveur fade, mêlait le tragique au comique. Dans la peau d'un Héraclide, il était motivé comme personne, et comme un argonaute, il allait s'imposer une expédition qui, loin d'être une épreuve de forçat, serait aussi aliénante qu'une prison. Dût-il être maudit, il assumerait son travers. Il ne serait l'épigone de ses contemporains ni de ses pères. Le lion du Cithéron

battu, l'esprit novateur reprenait ses droits. Coupé du monde matérialiste et vénal, il était parachuté sur d'autres parallèles, à nouveau naissant. Défrichant le sol d'une terre inculte, son être réel formait sa genèse avec une lenteur créative, tissant une trame nouvelle stimulée par le monde en formation qui commandait à sa nature. De petites touches en petites touches, il élaborait le trouble reflet d'une religiosité qui ne pouvait imaginer ce qui n'avait d'existence qu'au su de son ignorance. Quelquefois dérangé dans sa conduite par l'intervention d'un brouillard occultant, il dépeignait ce qu'il voulait définitif avec cette conviction d'avoir abouti chaque fois que d'une source qu'il voulait sûre, il remplissait l'océan qui le séparait de la connaissance. Mais à l'aube de la nuit, grâce à l'ascensionnelle effervescence de ses sens, Evald rejoignait sélééné sur son char d'argent traîné par deux chevaux. Ordonnatrice de ses pensées, elle se prédisposait à la philosophie d'une sagesse clairvoyante grâce à la sereine méditation qui tamisait sa récolte journalière. En son cœur, Endymion l'assistait, inspirait en son âme ce que le beau suscite pour l'élever aux sources de l'éternité. Puis, au matin, l'astral tumulte de la vie battait les contreforts d'une raison sage pour en éprouver d'entrée l'inachevée pertinence. Ainsi se manifestait le cycle cher à son évolution, qui devait à un effort constant de ne pas s'interrompre. Porté par le désir de prétendre au plus fort de lui-même, Evald s'imaginait alors l'homme monument qui ne cherche à se concilier les faveurs de la vie, se gausserait d'un séjour qui prendrait des allures d'éternité, brûlant ses calendriers, se détournant des chemins sécurisants, édifiant sous de durs climats un rêve mué en lyrisme, et rayonner au nez de la paresse intellectuelle, maîtresse de l'indifférence et de l'ignorance manichéenne pour la gifler de sa superbe. A ceci de compatible, le geste

souple de ses attitudes singulières qui avivaient sa stature élancée dotée de muscles longs et déliés, suave orchestration que viciait jadis l'esprit musant dans la béance du néant. Sobre individualité au frugal désir, sphinx méditatif dans ses derniers retranchements, il s'absorbait dans l'élaboration d'une société plus idéale, affinant le sensuel éclat de ses pensées qui n'avaient pas la même gestuelle, n'obéissaient plus aux influences mais à la sagesse. En son panthéon, l'homme qui rayonnait était tout cérébral, sans cérémonie, chevauchant imperturbable la noble raison de ses démêlées incessantes. Devant pareille échappée, aucune aura mauvaise n'était de nature à lui en imposer par ses mauvaises propensions. Point de séducteur, d'original ou de comédien jouant la carte de l'expérience à l'invite de son âge, mais l'homme qui économise les mots, se soustrait aux apparences trompeuses et instruit, agit à sage portée, fort d'un impact sûr qui se suffit à lui-même. En somme, cet espèce d'homme qui ne revendique rien, car rien ne saurait valoir ce qu'il renferme à l'abri des envieux pleins de ressentiments. Aussi, les mois s'écoulant, il n'existait pour personne. Plus fréquemment à son foyer, il étudiait à nuitée, forgeait son mental, l'accordait à ses découvertes et désenchantements, régulait ses hypertensions, l'acclimatait aux humeurs de son temps, le préparant à l'envol et à l'épreuve. Le cours des événements empruntait les voies insoupçonnées d'une excellence dont la déferlante conduisait au large sa lumière intérieur. Et grâce à cette distance, lui était transmise la faculté de comprendre le drame humain. Dans le creux de la vague, le doux transport de la perspicacité venait à point nommé fleurir le sentier de sa destinée dont les horizons montraient l'éclaircie d'un devenir parfumé aux essences d'une senteur rarescente. De fait, au fil du

temps et grâce à de passionnels efforts, l'intelligente orchestration de ses intuitions permettait à sa modeste nature rompue à la soupe populaire de barrer devant le leurre discursif et asémantique de l'idée fausse. Par les pouvoirs que lui conféraient l'autodidacte souveraineté de l'esprit libre, il plaidait pro domo, engravant tout postulat sur l'écueil de l'indigence propre aux pseudos élites, colporteurs d'un syncrétisme patent.

En effet, l'exploitation de l'idée était monnaie courante et pour le moins fatalement, conduisait sans faillir à l'utopie, à la démagogie ainsi qu'à la servitude du plaisir. De tout temps, l'ivresse de son mirage livrait l'homme à d'indécentes rivalités, à la mort des géants, au calcul des tièdes, larmes et sang dont s'abreuve la belle. Résolue à faire illusion, elle offrait tous les visages de l'abus, de la tromperie, pour déraciner, abuser, désabuser par son équivoque et immoler la passion, prenant les plus belles vies pour n'en rien faire. Immuablement, chaque époque témoignait de la suprématie d'idées maîtresses dont la mauvaise foi triomphait dans le consentement quasi général enchérit du zèle des exaltés les plus insincères. Jansénistes discutant sur le sexe des anges en des pensée voietantes et philippiques de rédempteurs. Colporteurs de chimères en quête de concetti illustres. Habiles et informels métaphysiciens de la liberté s'essorant de compendiums en leitmotivs protéiformes, vision synoptique et fuligineuse constituant l'armature d'une néo-pédagogie égarée dans le dédale insensé de leurs pensées étriquées. Doués d'une infamie providentielle, ils gauchissaient les faits, décausaient et daubaient les réfractaires à l'ersatz social et culturel. Insatiables mangeurs d'hommes, ils menaient la traque tambour battant afin de débiliter les audacieux qui tentaient d'émerger de la plèbe statique, inepte et lâche.

Tréponèmes pâles des temps modernes dont l'aheurtement à tous les biblismes et fables conceptuelles engeançaient celui qui pourpensait et se distinguait nesciemment. Culture de misologues endiablés qui magnifiaient le mauvais goût, palliaient la médiocrité sursaturée de stars surfaites derrière les ramas et oripeaux de talents postiches. Instrumentistes caudataires, praticiens thuriféraires dont l'écheveau de pensées spéculatives et automatisées avait pour but l'éclatement spirituel du corps social désuni. Zélateurs d'une morale esclavagiste destinée à maintenir le consensus morbide et syndical d'une paix contractuelle afin de protéger les privilèges sociaux des plus immoraux. Partant, toute la respectable civilisation du progrès, quarteron de boutefeux ubuesques aidés de leurs capitans estafiers, prêchaient avec fanatisme les ferments d'un dogme qui rayonnait sur le désert amène de la démocratie. Une démocratie travestie en arche de Noé occupée à vulgariser la cène et partager le modeste trésor d'une dialectique messianique, dont l'esprit de ralliement était l'artifice, et la mort, le tableau de chasse d'une raison d'Etat. Car, au nom d'un modèle de sainteté, lorsque les vents lui donnaient du fil à retordre, elle s'accordait tous les abus pour satisfaire à l'harmonie d'une paix impériale par l'intermédiaire d'un chapelet de bombes. Ou bien encore, de façon plus homéopathique et moins chirurgicale, elle emmenait par delà la mort autant d'âmes que n'en pouvait perdre cette diversité dont elle altérait le caractère au prétexte de promouvoir la diversité. Dans l'honneur et le devoir, tous les partis reconnus démocratiques participaient d'un exode massif face aux principes structurels et fondateurs des peuples libres. Comme un seul homme, ses opportunistes sectateurs se ralliaient formellement et de façon informelle à un marxisme éthique que commanditait

l'expression d'un lâche diktat, l'influence d'une incurable déloyauté en son innommable réputation. Qui plus est, rien ne pouvait lui être reproché. Dans le même temps où la démocratie subissait les effets d'une surenchère mondialiste et culpabilisante, son évocation culturelle résonnait d'une innocence première. Pourtant, si elle n'était pas à proprement parlé une dictature, elle n'en conférait pas moins à son abstraction un pouvoir de censure sans précédent. Un despotisme moral et sectaire aux chastes accents de liberté, dont le règne absolu administrait le bonheur des peuples malgré eux. L'absolutisme de son arbitraire ouvrait la voie à toutes les inquisitions, aux systèmes de pensées uniques, au matérialisme le plus impie qu'une foi aveugle ne maîtrisait plus au point de muter vers les formes de pensées les plus intransigeantes. Les politiciens cautionnaient, les journalistes promouvaient, et le peuple, dans son infinie et contradictoire cacophonie, trouvait dans l'approbation de tout ce qui est obscène, le chemin de la cohésion. Et de quelle indécence étions nous les pourvoyeurs pour oser parler de démocratie ? La France était une monarchie bourgeoise drapée derrière des principes républicains décapités puis dévoyés. Quant à l'homme fort de la Vème République, il était un président de droit divin sous couvert d'une irresponsabilité juridique, autant dire civile, pénale et politique. Intouchable comme le Dieu des écritures, il justifiait la validité de sa nature pharaonique en se cachant derrière un peuple dont on administrait l'âme, victime exposée utile à son impunité. Plus nantis de pouvoirs propres et exceptionnel qu'astreint aux compétences liées, il pouvait sinistrer le pays sans bien s'en trouver affecté. Dans l'absolu, puisque rien ne pouvait l'y obliger stricto sensu, il ne se trouvait d'obligations à consulter un citoyen dont l'électeur n'était

plus sollicité. Quant aux révisions de la constitution, elles passaient couramment par l'approbation de délégués plus représentatifs d'un système gestionnaire de portefeuilles, que d'un peuple révoqué, empêché de pouvoir sur ses élus. La cause était entendue, dans son propre pays et au nom de la démocratie, le peuple n'était pas souverain. Seule la nation l'était. C'était une vérité constitutionnelle dont le français n'avait pas idée. Que l'on songe aux purs dont la tête était tombée, c'était une bonne raison de recouvrer la raison. Abstraction faite des simulacres, entre un despote déclarant la nation c'est moi, et la république déclarant la nation c'est moi, il n'y avait de différence qu'en ce qui distingue un homme d'un collègue d'hommes. Sournement, d'une abstraite et habile façon, de concrets intérêts se voyaient gérés à l'abri des regards indiscrets par un pouvoir absolu entre les mains liées d'une chambre basse vénale soumise au bon vouloir d'une chambre haute, dite assemblée des sages. Quant à la saisine du conseil constitutionnel par le citoyen, ça n'était pas son affaire. Et la saisine de la cour de justice de la République ? Classons l'affaire sans suite ! C'eût été faire couler de l'encre pour bien peu de chose. Le sang avait assez coulé en vain. Mais alors que tout échappait au peuple dépossédé de sa souveraineté, se substituait l'expression d'une opinion publique dont le sondage n'avait aucun autre empire que celui de fausser le libre exercice de la démocratie, et auquel se substituait le subterfuge orienté d'une immaculée propagande. Démocratie bâtarde d'une monarchie fantôme, souveraineté fantôme d'un peuple bâtard, la magie était noire. En fait, tout cela n'était que trahison et accaparement des richesses d'un pays contraint au productivisme. Tout mandat impératif était nul. Le peuple n'avait qu'à se taire et faire amende honorable de ses velléités d'en sortir, en se déclarant

démocrate et serviteur loyal de principes intangibles cher à la monocratie d'une oligarchie masquée. Il n'est pas difficile d'illustrer les raisons de l'attachement aux principes de raison d'un peuple avide d'allégeances. En récompense de leur respect aux saints sacrement et à l'image du baptême chrétien qui rendait pur les pires dissimulateurs, les sophistes dilettantes étaient laurés par les représentants des mandarinats littéraires, artistiques et politiques, eux-mêmes écrémés, écrétés, châtrés et dressés à la servilité. Les intellectuels convertis au nouveau messianisme se surpassaient en vue d'échafauder un culte fangeux qui ne puisse sécréter un ensemble cohérent et constitué. Magistères de la pensée, rien en semblait avoir d'attrait dans leurs lumières. Leur touche finale était le nec plus ultra d'une pensée première qui, loin d'emprunter, authentifiait par l'expression d'un verdict sans appel. Juristes improvisés d'une pensée spéculative et régimiste, les intellectuels ne se pouvaient complaire dans l'aveugle observation d'une idée prémâchée susceptible de mettre en doute l'inspiration de leur ego créatif, mais suivaient le souffle informel de courants d'idées pré établies. Ils s'enivraient, grisés aux volutes de leurs souffle court, de leurs mots creux en forme de bijoux sertis. Leurs pensées étaient mortes, mais leurs voix résonnaient comme les campanes des ruminants. Ils consommaient l'herbe riche de leur jardin privatif que les esprits désertaient à chacune de leurs transhumances. Pour ces songes-creux endémiques avides de sanctifier une œuvre insane, parler d'harmonie relevait du supplice. A la botte de leur satisfaction personnelle, ils récitaient leurs psaumes, babil à l'argutie discutable, et n'arguant rien de leurs spasmes, supprimaient tous les explétifs de la forme vivante. Pour la pompe d'une gloire sans vie, ils enlevaient le goût au sens, le rayonnement aux effluves,

épris d'une voix sans timbre qui tombait à plat sans toucher aux essences. Intelligences vaines occupées à se mortifier l'esprit, ces mauvais messies en oracles funestes s'étaient arrachés aux milieux naturels pour souffrir dans l'intemporel et la psycho-fiction, afin de corroder les rouages d'une société en quête de certitudes intuitives. Emules dopées du progrès, le constructivisme psychique de leur édification mentale validait un humanisme de psychopathe dont l'idéal synthétique avait un arrière-goût de mauvaise tisane. Un de ces stupéfiants dont le système vous rend dépendant, et de main de maître, sans y rien toucher, vous garantie un sauf-conduit pour l'honneur décadent. Leur esprit migrateur était agressif, conquérant, revendicatif, issu des strates lointaines où les hommes grandissaient dans la soif de conquêtes. Cet archaïsme survivait dans l'intellectuelle préhension de l'esprit. L'attrait séduisant de son havre de vie n'avait d'idéal qu'en sa tactique de la terre brûlée où ses errements spéculatifs trouvaient patrie. Désormais, les huns des temps modernes avaient figures d'anges. Ils faisaient et défaisaient les mondes au gré des bonnes causes grâce à un cheval de Troie universel. L'hallali commencé, les femmes étaient prises en otage et les hommes, obligés de se justifier, étaient aisément contraints au sevrage des bonnes causes. En définitive, l'intellectuel n'avait aucune existence propre et s'en laissait imposer par une mécanique de la pensée aux performances inhumaines. Pet de loup docteur honoris causa, l'oïnt de rien était un drôle de zig, bien grotesque, bien possédé, conchié, dont l'intempérance extra-sensorielle servilement extralégale se rassurait au chevet d'un système dont le régime observait la loi. Aux petites phrases, aux concepts et aux idées, rien de vrai ne survivait. De la souplesse du verbe, il tirait ce qui de rigide tuait l'idée, et

vous forçait à une redéfinition qui transformait la conversation en une épreuve mentale sans objet. Cette démarche intellectuelle avait pour but d'imposer aux esprits constructeurs le principe de leur autodestruction, d'imposer le dogme d'un scepticisme permanent, la mécanique d'une raison sans fondements. Par vice et par voie de conséquence, l'intellectuel finissait toujours par tuer l'idéal qu'il berçait. Son totalitarisme conceptuel ne supportait pas l'idée de fidélité. Cette absence de rigueur dans le propos, cette volonté du tuer la pensée pour faire de la pensée matière à tuer, était à la fois inhabile et meurtrière volonté d'une machine affable qui laissait accroire qu'elle était un homme. Or, on ne pratique pas l'autopsie d'une pensée. On lui prête vie, on l'élève, on l'éprouve, on la sculpte, on la patine, mais on ne la décortique pas. Les vampires existaient bel et bien, plus inhumains que jamais, plus humains que l'homme de bien dans la surenchère. Parmi les appendices culturels de cette mégalomanie, les intellectuels les plus lumineux, les élites les plus avérées se faisaient illusion en militant pour un anticonformisme puéril, fantomatique et soufflé par la subversion, qui masturbe les esprits puceaux de nos stars estudiantines. Au grand dam de leur esprit de façade, n'était pas possible de se complaire sous les dehors très à la mode de l'anticonformiste en suivant un courant anti-conformiste. Le suivisme n'était pas une manifestation indépendante, et les distinguos anarchistes les plus autorisés sous couvert de raison sociale s'accommodaient du simulacre le plus domestique. N'en déplaise, on ne se veut pas anticonformiste, on l'est malgré soi par le choix de ses engagements. L'anticonformisme authentique n'obéit qu'à ce principe. Cela n'est pas une mode ou une raison d'être, mais une conséquence passive qui n'a aucune fonction directrice. De la sorte, on pouvait être

anticonformiste de synthèse, mais on n'en était pas moins conformiste si l'on se fidélisait à l'organisation de cette réaction. Dans le ciel intellectuel, rien n'était le fait d'une maîtresse pensée mais bien plutôt d'une pensée maîtresse mise au goût d'un particularisme égocentrique et sectaire, travesti de toutes les manières. Grâce à la véhémence des mieux-disants frénétiques, le raz-de-marée de philosophies infinitésimales et logomachiques ennuageait la conscience, inondait le champ de son entendement de futilités accommodées de métaphysique humanitaire, sustentait la morte cérébralité en caléfaction des bernicles qui donnaient dans le godant, friands d'attrapes-minons. Soporifiques supercheries, affabulations endémiques et discursives, galimatias pour névroses chroniques marinées dans l'assuétude de la dialectique psychanalytique, prépotence sur les esprits perméables qui entraînait à sa surface les hommes noyés dans les clapotis aberrants de son mirage existentiel. Le non-sens est science, l'abstrait est nouvelle vérité, l'incontestable contesté, triomphe de l'incongruité. En réalité, les grandes orientations portaient d'idées simples, de raisonnements élémentaires. Pourquoi s'attacher à compliquer d'entrée ce qui aurait tout lieu de l'être dans son développement futur. Les raisonnements compliqués qui abusaient de théories, d'éthers et d'à priori étaient le fait d'une servilité qui faisait allégeance à l'opacité d'un système impropre. Système impropre à la transparence grâce auquel les convaincus, gavés d'illusions, prospéraient dans le noir le plus statique.

Dans ce grand déballage d'idées sans horizons ni encrage, l'orgueil populaire grimait la réalité métalogue, converti aux savantissimes amphigouris qui donnent l'air de savoir aux plus dupes. Expression dissonante de fragments d'individualités cordialement

invités à s'assortir dans un ensemble instrumental cacophonique qui ne comptait parmi les constellations mais prétendait en être la légitime illustration. Personnification aux moindres frais de la connaissance, l'homme moderne enluminait son ego de succédanés morbides pour illuminer son existence malade, stimulé par sa vaniteuse ignorance, mu par son obséquieuse servilité. Un peuple laborieux qui gobait la connaissance comme l'actualité, à l'oreille, par l'entremise de, orphéon subissant les fluctuations de chacun des spécimens inféconds et paresseux, s'accréditant d'un génie ou d'aptitudes cocassement fantaisistes. Hostiles à l'exercice compromettant d'une pensée claire, ils sacrifiaient l'idée à la conversation sans flamme ni passion, en y intégrant l'usage systématique d'une duplicité poussée à son paroxysme. Ils se réservaient toutes les portes de sortie et s'affirmaient sur ce qui ne les contraignait pas. Il n'avaient plus l'ombre d'une dignité, ayant fait le plus mauvais usage de leur personne, et méprisaient la dimension de l'être qui tendait vers d'inactuelles vertus. Aux interrogations, l'homme répondait non sans perversité de ses traits d'esprit, dissimulant ses inavouables tropismes, faisant boulevard de ses découvertes invétérées. Charabia d'aliénés, galimatias double d'infatués contagieux, dont la fièvre infusée de symptômes obscurs empêchait de fusion les pensées. Mais en dépit de cela, ils s'aimaient, ils s'écoutaient. Leurs gestes étaient copiés, leurs expressions et l'intonation de leurs voix, uniformément cocasses. De vrais théâtres jouant de contrastes entre l'air pontifiant de l'évêque et l'ample sourire de star qui jouait les oreilles complices et vous en faisait accroire sans scrupules. Ils préméditaient une brutalité toute en pensée, fatale en sa dimension mesurée, en son inéligible exactitude sous le masque de la tolérance. Une

tolérance aux antipodes de l'absolu, mais une tolérance dont l'usage inconsidéré entraînait irrémédiablement dans l'absolu. un absolu si théorique en réalité, qu'en matière de vérité, tout bel esprit s'appliquait à relativiser pour effet d'éviter l'entrée en matière de toute réalité, substituant à la démesure le sage fantôme de toute mesure. Ce sens de l'esquive était caractéristique de l'homme contemporain aspirant à être courtisé pour mieux vous dédaigner de sa superbe et illusoire impartialité d'homme libre. Tout devait conduire à livrer la passion religieuse au gibet d'un scepticisme positif pour mieux nier, avec le confort d'y être autorisé et au plaisir de faire impression. Par cette pondération sans substance et fort bien pourvue d'orgueil malséant, le modèle de raison première excusait une pusillanimité gagnée à la circonspection. Puis, il vous faisait affront en désignant votre lyrisme intempestif qu'il corrigeait d'une retenue suggestive, feignant de dévoiler les dessous d'une excellence cabalistique, inspiratrice de fantasmes impénétrables. Au mieux, lorsque son temps vous offrait sa dédicace, rien de son obligeance n'exprimait le désir naturel de vous être sympathique. Ce qu'Evald croyait être de l'attention n'était en fait qu'une jalouse dérision, un insensible mépris, voir une patiente indifférence. Evald ne pouvait se faire aimer d'un genre humain pris dans ses liens. Parce que son approche des causes premières était plus objective que spéculatrice et plus sensible qu'idéologique, se brouillait d'étonnement le regard hagard de ses interlocuteurs. Contre toute apparence, personne ne lui pardonnait de mettre en relief ce que tout le monde s'autorisait à ne pas considérer comme vrai, à feindre de ne pas soupçonner l'existence même. Nier la question vous autorisait à n'en point donner la réponse. Il en était même qui, d'aise, se mentaient avec une sincérité religieuse, s'étant autorisé

à croire ce qu'ils disaient, pour finir par le penser comme de juste. D'autres, plus tragiques et moins cocasses, jaloux de n'avoir pas la volonté ou la force d'être ce qu'il n'étaient pas, et jugeant opportun le constat exalté de ce qu'ils étaient, s'érigeaient en principes. Cerveilles molles au suivisme outré qui s'entendaient comme larrons en foire pour simuler avec la conviction partagée d'une insoupçonnable honnêteté, la légitimité d'un raisonnement point sujet à caution, inspiré par des sources incohérentes aux colportages trompeurs. Echansons désenchantés subjugués par l'ambitieuse vanité rédemptrice du rationalisme démythificateur attelé au char émancipateur du nihilisme post-moderne. Pétrisseurs de l'absurde qui fustigent l'expérience d'un passé éternel, détrousseurs de normes garantes d'un présent créatif et sensible à l'esthétisme édifiant. Clercs de rien cueillant la pomme de discorde, avides d'asseoir la domination de faux saints pour l'amour de leur confortable et tranquille réussite. Laboureurs de fumier suicidés dans un Niagara de poncifs, prompts à faire périlcliter les plus élémentaires tentatives de bon sens. Baliseurs balisés, cœurs de bêtisier au panthéon de l'ineptie, prêtre de Belzébuth au pays des merveilles, faux monnayeurs à la solde de financiers cleptomanes. Funestement, quand les facultés analytiques étaient privées d'une volonté réflexive impartiale, l'incongru mettait son œuvre au service de l'absurde. Philistins à l'ignorance plébéienne, joueurs impénitents, aliborons qui s'acagnardaient dans moult drogueries du plus triste arbitraire pour se rendre devant les plus grossières piperies. Sommités stellaires revêtant les symptômes cocasses de la cause recherchée qui n'est pas maîtresse de ses effets, et s'affichent ostensiblement, se vantent, mésusent de leur intellect, célèbrent leurs carences et réclament quittance au souverain talent.

Tourbe végétative qui, dans sa néantise, macérait dans son farrago fi l'intelligence au plaisir de fanfrelucher. Boue humaine qui baignait dans son eau croupie, ne montrant d'autres signes de vie que cliniques, effrayée à la lumière du cheminement des réflexions nobles et courageuses dont elle s'appropriait la censure. Si pour l'homme ignorance est vertu, il n'est indifférence qui ne soit voulue, c'est le prêt-à-porter de l'homme qui a peur, qui se nourrit de leurres en quête de bonheur. Et l'esprit infécond, fuit l'idéalité mort dans son embryon, avant d'avoir été. L'être hors nature privé d'espace, d'histoire et de dieux intelligibles et mécréants proches de l'être vrai, s'épuisait dans la quadrature du cercle. Grâce à Dieu, la vie se résumait en un mot, et pas des plus apéritif. Dans ce vaste théâtre à l'infinie parodie, la comédie était reine, et sous son règne, la souveraine majesté de l'esprit succombait ou s'encanaillait dans sa morte-saison sans jamais se déboutonner.

Ses dix-huit ans sonnèrent bientôt le rappel. Evald était majeur. Belle affaire ! Une légitimité nouvelle s'inscrivait sur sa liste de revendications. De grands espaces s'ouvrant à lui, tout lui était théoriquement permis, surtout l'espérance. Il fermait la parenthèse de son adolescence qu'il aurait la délicatesse d'ouvrir après avoir vécu, et courait à des obligations militaires qui marchaient à la tête de ses devoirs d'homme. Aux prises à un enthousiasme bon enfant, il prit le parti de procéder à un devancement d'appel, pressé d'être fier et admiré comme un glorieux. Il voulait aller chercher le graal de la vertu et de l'honneur, et quitter tous les égoïsmes patentés qui s'émerveillaient de leur nombril plus insignifiant que la condition d'un gueux sans prétentions.

En cette école de la vie, il était sûr de trouver la rigueur des principes qui manquaient à une société dissolue, à l'accaparement bourgeois nappé de sa morale puritaine, à l'exploitation d'une laïcité aussi progressiste que le peut être un nihilisme sauvage. Surtout, il ne voulait plus se terrer dans un bonheur narcissique et narcotique sans objet, plus soucieux d'un plaisir tangible à l'échelle de soi, que des réalisations effectives au départ de soi. Il avait l'ambition d'aider à la réalisation d'une œuvre commune pour le bien être commun, et non cultiver un hédonisme eschatologique et mécréant qui ne jurait que par lui. Un hédonisme jaloux de son autosatisfaction, projetant sa raison de vivre dans l'inertie d'une constante stérile, soucieux d'être sans chercher à devenir. Depuis enfant, Evald berçait une authentique passion pour son pays dont il était le fils comme par miracle. Il se laissait gagner par l'innéité de ses bonnes dispositions sevrées de tout secours intelligent, et courrait sabre au clair à cette institution qu'il voulait noble entre toutes, survivance inespérée d'une classe noble, citadelle inexpugnable de son naïf entendement. Ce qui de patriotisme l'animait, se dégageait encore de toute obédience politique. Il faisait le vœu de suivre la trace de ses ancêtres charnels dont il avait fait sienne la piété filiale qui l'unissait à eux, attendue l'émotion de leurs affections communes. Leurs mânes avaient investi son âme et se chauffaient à sa flamme qui les revivait. Ils avaient élu foyer dans le suaire déroulé de son imaginaire enraciné, et par la puissance évocatrice de leur présence dévoilée, la conscience avait accès aux inactuelles et mystérieuses sensations dont se grise l'esprit. Manu militari, Evald vouait le panache de sa jeunesse à son insatiable prestige. Pourtant, l'administration froide et impersonnelle avait reçu cet acte de dévouement comme une affaire banale, bradant

le volontarisme pour ce qu'il avait d'obsolète dans le contexte frappant d'une situation coercitive. A l'évidence, cette institution militaire était aussi marâtre pour le peuple que n'était renégate la république pour ses pionniers idéologiquement à l'opposite. Esclavagiste en chef, elle se révélait plus en marge du sens civique que tous les sens réunis des quartiers chauds de Paris. La fine fleur de la démocratie montrant le plus grand art dans la contrainte, il n'était ni plus ni moins, que la matière première d'une formalité obligée qui relevait d'un patriotisme de façade. Peu importait le choix d'un devenir confisqué. Par la plus incroyable des constatations, la détermination de l'affectation n'avait pas vocation à être la traduction de la bonne administration des aspirations. Le laissez aller et l'ignorance d'une administration routinière avait tôt fait d'aéroporter dans une structure aérienne, une armée de terre qui n'en avait par l'air. Fusilier commando de l'air, titre pompeux et impropre pour d'apathiques guichetiers à charge de contrôler le badge flambant neuf des fiers employés coca-colas. Toute l'année, nuit et jour, Evald allait être préposé à la garde de zones grillagées, alternant poste chauffé et guérite réfrigérée, quatre heures au chaud, deux heures dans le froid glacial de l'est conquérant. Une journée sur deux, chambre d'alerte avec corvées et alarmes se succédant, jetant l'agitation dans la troupe simulant une meurtrière détermination. Mais entre la chorégraphie militaire et la séance de tir, le premier emportait le pas. Les fils de pauvres exerçaient leur marche triomphale au rythme cadencé d'un inutile savoir-faire, en évitant, tant qu'à faire ce peu, d'avoir l'air enjoué. Pour plaire à l'exemple virile d'un cliché surfait, il convenait de ne pas onduler les hanches, avachir les bras, relâcher les muscles du cou, arrondir le dos, sortir les fesses, se croiser les doigts en somme. Et la somme

se chiffrait en un nombre d'heures qui vous engourdisait jusqu'à l'esprit. Les quartiers libres étaient extrêmement rares, les manœuvres inexistantes, l'intérêt nul. Cette école décevante appauvissait la volonté d'Evald, la dépouillait et l'exploitait, la manufacturait comme une chose sans vocation. L'école de l'homme au service de la patrie était en réalité un pénitencier pour citoyens de seconde zone, où l'être humain apprenait à n'être rien pour n'avoir pas le loisir de choisir d'être. D'entrée, Evald ressentait le climat délétère d'un nuisible esprit de caserne où les mentalités dégénéraient. Tout sentait le désintérêt pour la chose publique, la dérision et le désaveu pour sa mission, la mise au ban du drapeau, l'abandon, voire la trahison de l'idéal ancien, pour n'en respecter en apparence qu'un protocole privé de sa substance. Lupanar soumis à tout quidam emperruqué, confit dans son culte, illuminé dans l'aveugle obéissance, possédé par sa morale servile, suri dans son esprit de caste, armée qui au lieu d'être garante des libertés, se faisait l'outil de la servitude. Evald éprouvait le dur contrecoup d'une réalité hostile à sa vérité. Pourtant, surmontant l'épreuve de la déception, il voulut être malgré tout bon soldat. Mais à le vouloir trop bien, à vouer ses services à l'institution sans contraintes, il allait être mauvais sujet pour ses compagnons d'arme. Sur leurs faces muettes s'imprimait un air de reproches. Jouait-il aux cartes sans convictions, il s'illustrait. S'illustrait-il par conviction, il se perdait. Il était le traître que ses détracteurs ne s'estimaient pas être, d'un point de vue plus moral que déontologique, d'un point de vue plus psychologique qu'éthique. Par le plus sourd des consensus, la fraternelle confrérie des tires-au-flanc tirait sur tout ce qui avait le dit de n'être pas comme eux. Esprits prétendument libres de tout modes de pensée normatif, les petits idéaux en mal de grandes passions

conféraient à leur grogne, l'expression très à la mode d'une résistance au pouvoir liberticide, servitude qui n'avait rien d'une émancipation. Evald les regardait, gloussant comme des femmes, fraternisant comme des enfants, plus sûrs d'eux que jamais, petits mecs stériles persuadés de donner le jour à une relation d'hommes, aussi spirituels que larrons en foire, talents insignifiants à la mesure de leur exubérante crânerie. Exubérante crânerie que cette gente réfractaire confite dans le rôle séduisant d'une sympathique échappée, sans verser dans l'impopulaire responsabilité d'une attitude sincère. Pacifisme outré de charmeurs poussifs et cocasses empreints de principes archangéliques, dont les puérides simagrées amusaient leurs démons pugnaces. Exubérantes crâneries que cet interminable production de contestations adolescentes faites pour dire à qui veut entendre son désir de plaire. Par ce désir de plaire, le soldat inverti succombait à l'embuscade victime de son propre feu, lorsqu'à force de se mentir la conscience rendait l'âme, laissant errer le fantôme d'un esprit hanté par l'insatiable empire de sa propre malédiction. Au cœur de cette légion d'infantiles déserteurs, douter de l'utilité bienfaisante attachée à l'impératif d'une nécessité suprême était implicitement recommandé, car l'encadrement montrait l'exemple de sa démission. A condition de ne point troubler le bon déroulement des carrières militaires, le chef pépère jouait les appelés dans la surenchère. Pour celui-ci, le but de la manœuvre était de faire l'impasse sur un sens du devoir hostile à son bien-être, et susceptible de mettre à pied d'égalité les soldats de circonstance qu'étaient inexorablement les obligés du contingent. A ce dernier, point n'était demandé d'y croire et surtout point trop. Dans cette optique, Evald avait le devoir de s'exécuter à la tâche tout en se désengageant d'une morale pleine et entière,

pour absorber un ersatz superficiel plein d'une coquetterie virile qui sauvait les apparences dans l'illusion retrouvée d'une destination perdue. Aussi, à l'impossible nul n'est tenu. Fais ce que tu dois, adviene que pourra, Evald avait à cœur de donner un sens profond à chacun de ses actes. A bon chat, bon rat. Il n'allait pas s'en laisser montrer, et soutenir le siège que lui imposaient les mauvais esprits. Il était décidé à agir selon sa conscience, et non en opportuniste, engagé pour un long séjour monotone, enfermé dans un camp inhospitalier entouré de compatriotes prêts à toutes les épurations, mais trop lâches ou indifférents pour oser faire le moindre coup de poing. Fatalement, à ne pas accepter de jouer les sympathiques mais non moins dociles contestataires, Evald allait se mettre tout le monde à dos. Les appelés naturels et légitimes détracteurs de l'armée, au plus fort de leur cœur, reconnaissaient en lui une sainte rampouille, quand les matons du métier méprisaient sa vocation à devenir ce qu'ils n'étaient pas, et sanctionnaient le principe vivant qui les rappelait l'ordre inopportunément. Une de ces injustices dont l'homme est le maître et le héraut. Les quelques rares militaires à l'être de cœur n'en voulaient rien montrer, de peur d'être désignés par des collègues réprobateurs, ironiques de voir un des leurs cracher dans la soupe pour une bleusaille sans envergure, toute théorique et inactuelle, sans faits d'arme, prétentieusement puérile et moralisante car indécemment exemplaire. De cette outre pleine de fiel, le vin était tiré, feu à volonté, il fallait le boire. Encore et toujours, le monde des apparences l'emportait, mais n'existait qu'en apparence. Il n'y avait pas d'armée, point de sentiments commun attachés à la notion d'intérêt général. Aucune mission n'avait vocation à être sérieusement appréhendée, car le ludique besoin primait

en de puérides manifestations martiales et distractives. C'était un monde en perdition qui avait cessé de croire en son investiture, pour rendre les honneurs à l'effrontée supériorité que confère le désinvolte et vaniteux désengagement. L'insulte avait sa place d'honneur, et l'honneur son quartier de misère. Seuls d'insoupçonnables transfuges qui procédaient de l'ordre civil pouvaient se réjouir d'un avenir prometteur riche de toutes les promotions et gratification. Etat major affinant sa condition de nervi au détriment du soldat dont le prestige sans mérites prospérait dans l'absence totale de dignité. Quel que soit le manager, il était de l'équipe et serrait les rangs autour du pavillon terni d'une noblesse d'argent sans aristocratie, ambassadeurs dignitaires qui faisaient feu de toute leur lumière sur le champ mort de l'entendement populaire. Porte-drapeau des premiers de la classe, le cassant état major était d'une soumission exemplaire à l'exécutif pouvoir d'ouvrir le ban sur le mérite tout en couleurs de son derrière, couleurs portées haut sous l'insigne honorable de dame carrière. Soumission exemplaire pour sa domesticité au règne des marchands, pour sa loyauté envers les voleurs omnipotents qui semaient la discorde et la désolation, exploitaient l'esprit de sacrifice des pioupious, goumiers et mangeurs de boudin. Mais dieux à témoins, le sens du devoir n'appartient pas aux laquais qui n'en comprennent ni le sens, ni les attributs, à leur gloire fors l'honneur de vouloir en ignorer les tenants et les aboutissants. Sans désillusions, Evald apprendrait bientôt que l'ordre était aux ordres lorsque tout ramenait immanquablement à la politique. En attendant, il devait terminer son temps de reclus là où il purgeait sa peine. Pour ne pas faillir, Evald faisait montre d'allant, d'une irrésistible hardiesse de sabreur. Il engageait là ses dernières forces et ses dernières cartouches dans ce qui

ressemblait au dénouement de ses bonnes dispositions. A partir de ce jour, il tournait le dos à l'orgueil national moribond, qui était décidément à l'image de ce qu'il servait. Enfin, au terme de son devoir d'homme, après avoir été douze mois exploité et mal nourri sans avoir rien appris, Evald n'avait pas le cœur à la fête. Sans un mot, dans les effluves de cigarettes et d'alcool, il prit le parti de s'en aller sans point de cérémonie, paroles et embrassades intempestives. Terrassé de multiples fois par la vacuité interdépendante des hommes obscènes, il fuyait leur virilité de bas-étage, le microcosme de leur intellect asphyxié d'alcool et dénué de toute motilité. La quille, à d'autres ! Ca faisait six mois qu'il l'avait faite, en son âme et conscience. Sa vocation à être soldat ? Elle s'était dissipée comme cendres au vent. En cet instant privilégié, Evald avait de la reconnaissance pour ceux qui l'avaient mal servis. Merci à l'administration militaire qui, après avoir éclaboussé le blanc porte-drapeau de sa dix-huitième année, lui avait fait gagner cinq calendriers grâce à cinq minutes de sa suprême incompréhension.

De retour d'exil, Evald allait s'employer à sortir de l'impasse où l'armée l'avait conduit, en corrigeant ses méfaits par l'entreprise de ce qu'elle n'avait pas su ou voulu lui enseigner, le dépassement de soi par les vertus alliées de l'esprit et du corps purifiés. L'éthérique berceau de la réflexion n'était pas sorti indemne de la mitraille, dont l'effet de loupe découvrait les meurtrissures. Surgi dans le net reflet d'une approche virginale, s'interposait le visage grimaçant d'une souffrance fœtale. Toutefois, le miroir de l'âme avait préservé l'éclat de son image originale. Aux souvenirs repensés de ses sensibles envolées, Evald se remit à parcourir monts et rivières dans l'inépuisable réservoir de son esprit, à la recherche d'une brise légère et pure. Ce qui fut dans la volonté des dieux se réalisa non sans

l'aide qu'ils ne manquaient pas d'apporter aux âmes bien nourries qui les servaient, en semant de constance et de passion leur longue pérégrination. Ce nouvel état allait être capital dans sa nouvelle destinée. Sous un ciel à la fois plus lumineux et moins clément, il édifierait le nid serein où son intelligence interpellée consacrerait ses vierges étendues à l'édification de l'être, dont l'ontologie première promettait un magistral futur. A l'évidence, Athéna veillait toujours sur lui. Plus sûrement et plus justement que ne l'aurait fait une mère, de manière plus achevée et universelle que toutes les sciences humaines réunies, et plus durement qu'un père, elle lui apprendrait à appréhender tous les outrages de la rigueur connaissante. Au débours de son expérience, la formation de son esprit allait progressivement donner forme à la nébuleuse mentale non moins consciente des essences qui réalisaient son potentiel. Faute d'outils de culture étudiée, celle-ci n'avait pas su réaliser la somme dont elle n'était que l'opération possible et réalisable, tant son panorama en gestation démesuré et informel, dévorait comme Cronos l'infinité de jardins qui languissaient en son champ clos. Ces outils, Evald n'allait pas tarder à les avoir à portée de main. Il les trouverait au carrefour de l'information, là où le malheureux employé avait à tâche de servir les inconditionnels de la presse régimiste, toute tendance respectable confondue. Il les trouverait là où l'humaine providence décidait de l'humaine destinée, en faisant la part belle à l'opportunité. Ces outils n'étaient que matière à faire l'esprit pour forger le mental, mais ils permettaient le choix, l'identification, la diversité d'un savoir manifesté. En somme, ils matérialisaient le flux pensé de ses intuitions afin de réaliser le fer de lance d'une acuité nécessaire à l'essor spirituel, pour effet de favoriser la mise à jour d'une réflexion bien conduite, à l'appel du

bon sens exhumé par un instinct sûr. A la fraîcheur matinale de son printemps, il allait enfin inséminer de connaissances une matière grise vierge de toute notion, et par la découverte du silex, éclairer au feu d'une lecture comparée, la réalité ensevelie. L'âge de fer allait tourner la page de sa préhistoire, une préhistoire noble et belle qui lui avait livrée un éventail d'impressions, de pensées intuitives, de réflexions jurisprudentielles sans esprit de loi. Il allait entrer dans la manifestation social par le chemin le plus inévitable, la politique. A partir de ce jour, il s'extrayait d'une ignorance léthargique qui n'en finissait pas de peser sur un mental exercé au vide des heures creuses. Par ricochet, plutôt que d'appesantir de son poids mort l'humaine réalisation, il devenait soucieux de manifester la dynamique bienfaisante du présent par ce qui de créatif et de constructif le caractérisait. Mais son entrée dans la manifestation du monde profane ne pouvait lui permettre d'accéder à l'essentiel. Il devait d'abord maîtriser tout ce qui de sacré se lovait dans le monde matériel avant de pouvoir prétendre à d'autres dimensions. Les indices étaient rares et les pièges nombreux, mais l'enjeu de cette quête était à la hauteur de sa difficulté. C'était donc vrai, Evald avait accès à toute la presse, aux journaux les plus divers et les plus conformes à l'archétype le plus dirigé, au canon d'une religion d'Etat le plus intangible. Et c'était au départ de ce fondement dogmatique que la liberté d'expression la plus illusoire et conditionnelle éployait ses fleurs de rhétorique en des simulacres dont on pouvait se faire une petite idée, car une petite idée suffisait à les mettre en lumière. Pourtant, cette matière première allait lui suffire à dresser le portrait robot d'une société inique et avilie, monde oublieux de tout ce qui exigeait de son universelle faillite. A la clarté réfractée d'une intelligence sensible qu'il savait grandir en lui, l'inspiration lui révélait

son mystère avéré, intrinsèque et incréé, comme si l'ouïe, l'odorat et la vue touchaient au génie de leur nature pour insuffler le bon sens capable de nourrir en l'esprit une terre vierge que la subtile raison humaine cultivait avec passion. Par son action fertilisante, les pousses neuves naissaient d'une source limpide de toujours existante, montrant à l'homme où son attention était requise. En ses vertes étendues, quand la volonté se voyait comblée par un service d'exception, elle réalisait l'exception. Et ce miroir réfléchi permettait aux sensations perceptibles à l'âme de se manifester à l'esprit par l'action de la pensée qui s'évertuait à rendre sensible l'éventaire des sens par l'apport de son examen volontaire. Tout cela n'avait pas pour seul but de recevoir et de transmettre vers l'âme ce qui d'immuable en vient, mais transformer les espèces en devenir, pour conduire au divin ce qui d'humain le devient par la méditation. Progressivement se dessinait une image plus claire du panorama politique et social propre à l'époque où son entendement cherchait ses marques. Non seulement il était prédisposé à la clairvoyance par une nature profonde qui ne s'en laissait imposer par des sens capricieux et récalcitrants, mais il avait en plus adopté la redoutable méthode comparative. Celle-ci lui permettait d'établir une nouvelle palette de couleurs conventionnelles, dont l'unicité révélait une parenté sur le fond que les apparences avaient le triste devoir de parjurer. Sans relâche, Evald comparait les journaux régimistes à leur bête noire, si bien que plus belle révélation n'eût pu être que divine. Ce qu'elle était déjà, divine et délicate comme une femme qui vous émancipe de l'emprise maternelle, comme la vie amoureuse qui vous pénètre en tout sens et vous rend plus fort que n'y peut prétendre votre constitution. De fil en aiguille, il entrait dans une vérité que les hommes

avaient soustrait à son innocence aveugle et bientôt, il se rendrait coupable de comprendre et d'exprimer ce que d'aucun feignait de chercher pour n'en rien dire, même et surtout s'ils savaient ou soupçonnaient ce qu'ils auraient le dit d'avoir toujours su, du jour où il en serait officiellement entendu. L'analogon le plus caractéristique se donnait à voir dans les arguments absolument identiques entre le journal d'une droite conformiste et celui de son adversaire social-communiste non moins conformiste. Il était confondant de constater avec quelle complicité de supposés adversaires politiques appréhendaient les problèmes en écartant les solutions les moins en vogue. Même les libertaires de tout poil, les opposants les plus apparemment farouches au système, s'entendaient avec le régime contre l'authentique réaction qui menaçait la prospérité des théâtres nantis. En fait, les partis n'étaient que l'instrument de duels fratricides au service de groupes d'intérêts. Au centre de tout cela, le néant des possédants choisissaient leur club en fonction du corporatisme qui les nourrissait, filiation dynastique qui entretenait son fond de commerce d'une fidélité d'intérêts. Sous les pas feutrés de tout ce petit gratin de gens précieux, la terre se devait de n'être pas dure à travailler. En son rayonnement, ils ne voyaient que le rubis de leur nombril, centre de rien pour tout ce qu'il avait d'une sédentaire supériorité. Au nom du bien commun, ils se consacraient pour l'agrément d'un luxe sage où la satisfaction posée procédait de l'investissement bien placé d'un engagement confortable et délicat. Dans cette grande bouffe, l'idéal se limitait à l'exposition d'une cerise sur le gâteau des prébendes et donnait à l'industriel amalgame, un côté présentable. Par voie de conséquence, l'hémicycle d'élus livrait à ses commanditaires le tableau pittoresque d'un marché de gros, où l'ambition ne touchait qu'à l'intérêt. C'était une

grande famille, une corporation d'initiés qui se partageaient fraternellement l'administration des problèmes de société en joueurs avertis, les uns misant sur le cheval spéculatif de l'écurie commanditée, les autres rejoignant le brouhaha des mauvais pronostiqueurs. Tous avaient le sport dans la peau. Payés comme des footballeurs professionnels, ils pouvaient s'envoyer la balle à toute volée, à condition de respecter les règles du jeu. Le ballon passait de camp en camp, et les buts marqués faisaient la gloire d'un sport prisé où chacun gagnait à être perdant, laissant passer à tour de rôle l'inique entreprise de se dégager de toute contrainte déontologique. Les hommes jouaient les hommes, les femmes jouaient les hommes, et tous montraient l'enthousiasme satisfait d'une affaire qui marchait. C'était un fait, la raison sociale était la colonne vertébrale de l'esprit moderne, et rien de ce qui n'y souscrivait n'avait vocation à être. L'homme était ainsi confiné dans un contexte tangible où la servitude lui permettait toutes les libertés. Une servitude sans conscience mais consciente de ses surenchères. Une servitude qui coûtait à l'honneur mais permettait tous les honneurs, et conférait à l'homme sans dimensions la stature d'un homme d'exception. Devant pareille enseigne, rien n'autorisait un quidam à se montrer perspicace et honnête. Son esprit était fait pour servir, et son âme, pour être jugée par l'empire sans failles d'un modèle présanctifié. Au sommet de cette Jérusalem terrestre vers laquelle toutes les têtes se tournaient, l'étoile sans firmament laissait tomber de son céleste désert, le rayonnement sans perspectives d'un arbitrage inaccessible à toute interprétation. Indubitablement, l'homme de tous les calculs s'était vendu en coulisses et n'était plus son maître. Chacune de ses fonctions mentales était hypothéquée. Ses actions étaient

parlantes. Il se devait d'être fuyant aux promesses, imperméable aux principes, indisponible aux devoirs, et surtout miscible comme une huile destinée au rouages d'un système sans merci. Elite par excellence, il n'en était que dans la mesure où il incarnait l'excellence sans pareil à se prétendre meilleur en toute modestie. Constamment, d'un commun accord, l'efficacité la plus évidente était l'objet d'un rejet concerté. Cela sentait la corruption dissimulée derrière de grands principes républicains dont on interprétait le sens au point de n'y point vouloir donner de sens. Crépuscule d'une clarté de la chose publique exercée sans passion qui se mettait en devoir d'affubler l'agonie réaction d'un passéisme mesquin et étriqué, enchéri d'analogies à toutes les plaies de l'histoire. Une réaction au sein de laquelle on qualifiait de dictateur l'homme dont le nom faisait l'unanimité en son peuple. Quant à ce dit peuple, il perdait sa raison sociale pour satisfaire au qualitatif de rigueur dont la raison d'Etat lui imposait la marque. Soit il était fanatique, soit maintenu dans la sujétion la plus absolue. Car, par le plus impossible orgueil jamais rencontré, imbu de sa raison d'être passionnelle, l'esprit français considérait l'unanimité comme une injure à son excellence. Cette attitude significative était un décalque pur et simple de son élévation formelle, empirique, idéale, synthétique, et dont chaque aristocratie revendiquait l'oscar. Il était à ce point tourné sur lui-même qu'il occultait de son échelle de valeur tout ce qui ne faisait pas allégeance au luxe modeste de sa préciosité dissimulée. Dans les sombres coulisses de ses noires démêlées, il tuait le plus clair de son temps lorsqu'il ne trucidait pas de toute sa hauteur ce qui ne lui était pas présenté selon ses goûts. Tout ce qui pouvait faire gloire aux peuples envers lesquels il entretenait un complexe d'infériorité lui était insupportable. En

revanche, tout ce qui faisait gloire aux peuples qui lui sollicitaient les palmes, ou dont l'histoire narrait la soumission, était accueilli avec une bienveillante condescendance. Peuple insensé qui cherchait ses marques dans la dissidence, son unicité dans la réprobation. Systématiquement, le français se faisait un honneur de mettre sur son cœur la main qui le trahissait. Il était très attaché au faste décadent des causes morbides car, par la plus triste des constatations, il avait muté vers le noir capharnaüm d'un phénotype autodestructeur. L'acte volontaire de rallier son bourreau lui défendait tout assujettissement, quand l'orgueil se plaisait à n'y voir qu'un caprice facile. Tout au plus quelques charges symboliques sur des problèmes contingents finissaient la patine d'un portrait surfait. Les français étaient à ce point habitués à se perdre qu'ils en avaient perdu toute notion, mûrs pour toutes les trahisons. Une gaule pacifiée pour ne pas dire soumise où l'homme livrait ses enfants en otage et payait rançon. Ils prenaient grand soin de ne pas se compromettre, et cette capacité mentale à n'être que des suiveurs les plaçaient à la tête des figurants d'un monde dont l'œcuménisme servile se faisait illusion. Triomphe de la superficialité dans la césure de l'âme avortée, ils cherchaient à faire impression dans l'examen volontaire de leurs viles impulsions. Leur réputation, leur assujettissement aux blandices d'un statut, en faisaient des laquais du plus bel effet. Peuple rééduqué jusqu'au berceau des sens, combien lui plaisait de chanter ses louanges sur le juchoir de son échelle de valeur où le social était la clé de voûte. Devenus médiocres en ce qui n'a d'atours, ils se paraient de toutes les vertus dont ils n'avaient ni le cœur, ni le luxe. Leur honneur ne vivait que du passé dont ils occultaient le déshonneur par l'exercice mercantile d'une interprétation louangeuse, et

traînaient leur honte au regard d'un avenir dont la vierge nature subissait l'outrage. En définitive, plus le passé se chargeait de leur honte refoulée, plus l'avenir se chargeait d'une malédiction dont l'incontournable sentence n'était que juste rétribution d'un destin dont ils n'avaient pas le contrôle pour en subir le mérite. Par nature, le français était individualiste parce que celui qui le contraignait était aussi des siens, parce que son rival honni lui ressemblait, parce que les hommes de la même veine ne lui laissaient pas tout loisir d'être le premier. En mal d'être, il portait son regard vers d'autres cieux, et vers d'autres continents, exaltait son orgueil par l'exercice d'une supériorité militante, sacrifiait au visible l'invisible pour satisfaire à son image de marque. Diffuse ouverture d'esprit qui réhabilitait en une noble cause l'image effacée de ses arrières pensées, encensait ce qui générait la pitié pour mieux déshonorer ce qui ne s'inspirait pas de ce dont elle avait l'inspirée vertu. Venin qui se cristallisait en ange de justice, châtiât le sang impie de ses frères ennemis. Duplicité que mobilisait la raison d'Etat, pompe aspirante d'intelligences domestiques dont l'élégance recherchée trouvait à se manifester dans la superbe d'une réserve empruntée lourde de sous-entendus, afin de s'inféoder innocemment au conformisme le plus originel, celui du pouvoir. Partant face aux excroissances morbides, la croisade morale consacrait son divin mandat au châtiment des individualités. A l'abri d'une conscience collective, tous les gens du sérail manifestaient un dédain nauséeux dévidaient leur chapelet de catilinaires, abominaient sur le même ton belliqueux des hommes, femmes, mouvements ou pensées philosophiques ou politiques étrangers aux clivages de leur classe privilégiée. Fatalement en marge de ce petit monde bon chic bon genre, l'opposition véritable était de la revue.

Sa piété filiale ne venant à chef que de ses déconvenues. Dans la barbotière républicaine, elle se faisait canarder pour avoir mauvaise presse, subissant la mordacité de leurs diatribes, de leurs péremptives et arbitraires manifestations d'improbation. Traînée comme un fétu, elle se faisait écarteler par le jeu pervers des grandes formations politiques qui boursicotèrent sur ses abattis. Unilatéralement, la haine promise était pour la victime expiatoire brûlée pour faits de sorcellerie, sanctionnée en raison de la nature de ses traits aiguillés. Une sorcellerie que le principe de raison jugeait contraire à son éthique pratique d'une raison pure, éthique exclusive saturée d'exclusion, bonne à toutes les épurations. Dans le paradisiaque miroir de l'enfer, le cœur se purifiait à l'hygiène mentale. Et plus l'on était pur, plus l'on était discriminatoire, au point de voir du racisme là où il était question d'éthnodifférentialisme. Or, là, il s'agissait bien de racisme pour lequel le problème se posait sous la forme d'une adversité à éradiquer. Dans la logique de sa raison appliquée, si la victime suscitait la haine, il fallait que ce fut parce qu'elle l'incarnait et la générait. Opportunément, occasion était donnée d'ouvrir la voie sainte aux hommes excusés, avec la bénédiction des syndicats aux instances bien pensantes jouant les irréductibles. Occasion était alors donnée aux envoyés spéciaux d'observer la règle d'or du système : ménager le mimétisme des lâches à la modicité consommée, banaliser les gabegies et l'impéritie des classes dirigeantes, mais encore et surtout, détourner l'attention des puniques agissements de la gent du tabellion et consorts. Evald n'en était évidemment pas à tout savoir, mais les interrogations fusaient dans son esprit investi. Comment donc des hommes que les apparences séparaient pouvaient-ils se retrouver aussi religieusement qu'au temple, non pour

aimer un dieu, des dieux, mais pour combattre le compatriote honni. Il n'était pas là question d'heures chaudes de l'histoire. La paix était trop nécessaire au progrès d'une économie mondiale ambitieuse. Sur la galère des pauvres prospéraient les riches et parvenus, quoi de plus banal et désuet. Même les monopoles riaient de voir les nations endettées pleurer leurs capitaux en fuite, et leurs intérêts foulés au pied du drapeau. Non. Cette chasse avait la froideur de l'exécution méthodique. Ça sentait le mot d'ordre, la directive, le gagne-pain. Comme si toutes les vociférations journalistiques sortaient de la même tête. A y bien réfléchir, Evald était dans le ton, ils sortaient de la même bourse. Surtout, c'était la peur qui les rendaient mauvais. Tous avaient peur, mais de quoi ? De qui ? Peurs de la puissance implacable d'un maître utilisant le personnel interchangeable d'institutions dont il s'était rendu propriétaire ; peur d'un maître capable de provoquer la déchéance d'un employé insuffisamment persuasif. Mais peur aussi d'un adversaire dont l'insoumission ne ferait qu'un pogrom des forfaits les plus impunis, des connivences mal famées et de leur larcins cooptés. La reptation était donc de rigueur pour l'homme politique à la solde d'un système garant de sa survie électorale. A l'adresse de la réaction s'imposait donc une inquisition dotée d'instruments de torture modernes, le délit d'opinion. Corollaire corroborant les préjugés qui font autorité au sus de l'indésirable contestation. Jugement d'exception amendée par l'inculture citoyenne et dégénérative imbibée d'utopies et de prénotions inconsidérées. En réalité, la moralité publique s'émouvait d'une croisade aux vieilles reliques. Et ceux-là même qui juraient après l'église en s'indignant de sa mémorable inquisition, montraient le même zèle qu'elle à l'égard de ceux et celles qui ne déposaient pas

devant les droits de l'homme. Tout en méconnaissant le mystère de la foi, ils exorcisaient ce qui de foi existe en l'autre. unilatéralement, l'inculte faisait montre de perspicacité dans ce qu'il méconnaissait, en imposant à l'univers l'observation de règles d'or plus imprescriptibles et indiscutables que la parole de Dieu lui-même. L'homme détrônait le tout puissant pour mettre en pratique la toute puissance de son arbitraire. Pourtant, consubstantiels à la déclaration, les desiderata étaient innombrables et culminaient dans les interprétations multiples qu'elle recelait. Interprétation faite des dits et écrits d'illustres hommes, l'idéal de son originel message était mort et enterré, s'il n'avait jamais existé. A l'origine, destinée à garantir les droits du peuple, l'é républicaine liturgie lui ravissait à présent davantage qu'elle ne lui avait apporté au nom d'une exégèse à la dialectique adaptée. Dans cette plaque tournante du politiquement prêt à tout pour resquiller, la religion du peuple n'était que le blanchiment d'idées sales. Lumineux était pourtant le flambeau hérité des lumières. La déclaration des droits de l'homme était la proclamation d'une souveraineté bourgeoise appuyée sur la légitimité d'un peuple dépossédé, et la déclaration universelle, l'instauration d'un régime oppressif instituant une liberté conditionnelle à plus grande échelle, appuyant les pleins pouvoirs de sa morale totalitaire sur l'usage d'un mantram nivellateur. Au grand dam de l'humanité, l'humanitaire de ses enchantements participait d'un dualisme sclérosant, destiné aux introvertis de la démocratie coloniale et civilisatrice. Pour se donner les moyens d'être impérialiste sans en avoir l'air, la haute bourgeoisie n'avait pas lésiné. Rédemptrice jusqu'à l'imposture, elle avait institué l'égalité face à l'impôt, et imposait des devoirs liberticides par le biais de droits civiques générateurs d'une égalité devant la loi,

imprescriptiblement soumis à la loi. Jamais autant de droits n'avaient autant floués. Et de droits, les ennemis du peuple en distribuaient à la volée, toujours plus avides de flouer, toujours plus pressé de tout détruire, de tout emporter. Et à l'arrivée, tout était sans dessus dessous. Par le biais de la dernière déclaration en date, les hommes étaient universellement égaux, par le créateur doués de la plus indéniable distinction à n'être pas différents. Désormais, l'homme ne se contentait plus de gérer les rapports inhérents à la grâce pesante de ses conceptions, mais instruisait la nature. Bientôt les poules auraient des dents, car le seigneur des temps modernes aurait décidé d'une injustice à corriger. Injustice dont ses propres notions avaient l'universelle vocation. Ainsi, la rouerie et l'artifice avaient trouvé refuge dans ce bouillon de culture moralisateur qui embastillait de savants principes humains dans le carcan universel de sa légitimité formelle. Une savante manière de plaire, déterminante auprès d'une masse d'électeurs avides de s'immoler pour d'objectifs intérêts détournés du public, plus privés et plus humains que jamais. Un système sur mesure, taillé dans la masse, à l'image de la masse. Une masse en principe souveraine qui n'usait qu'en principe d'une souveraineté destinée à sa domestication. Une ordonnatrice duplicité confinant dans la nuit noire l'esprit des libertés étayées au fronton des droits de l'homme, dans le but inavoué d'alanguir un peuple soumis au dix commandements des harpies inspirées. A tâche de promouvoir les plus funestes illustrations irradiant des deux tables consubstantielles mises en lumière sous l'arche d'alliance, ils privilégiaient la chaire qui se devait de générer chez les peuples subornés et flexibles des valences positives pour toutes les décadences, déshonneurs et compromissions. Elevage d'agneaux pascal instruits dans la stricte

observance des lois de la sujétion, dévoués corps et âmes aux laïques œuvres pies, et que foules pénitentes n'aient de cesse de tendre la gorge pour gober l'aigre fruit de la sinistre et lucrative charité, emmaillotées dans leurs reptations, enlisées dans la bauge de leur intoxic balsamique. Comme l'honnête homme qui prête le flanc à la critique, ne voyaient goutte les soucis de l'eau croupis dans l'écume de leur eau saumâtre. Car, aussi puissant que jadis la volonté de Dieu entre les mains du roi, cet intouchable symbole avait la duplicité d'une institution profane, religieusement attachée à l'apocryphe d'une religion d'Etat. Introduite dans le sanctuaire de l'humanisme cartésien, la croyance en l'idée pure d'une notion abstraite était le dernier avatar et substitut théorétique au catéchisme unidirectionnel d'un dieu unique. Monothéisme du Dieu despote héritier du monoïdéisme sacerdotal d'une bourgeoisie culturelle entrée dans l'alliance pour la religion contractuelle, sa nature transcendante ne se prêtait pas à discussion. Institution d'une théologie profane, disciple d'une république universelle et intemporelle, son ministère avait vocation à excommunier l'église de son dogme à seule fin de matérialiser la conversion de Dieu au grand œuvre. Sur le plan social, le passage du religieux au mercantile usage de son potentiel pratique livrait les masses hagardes au devoir de servir, et se révélait comme une habile manœuvre destinée à responsabiliser ce qui menaçait d'être inexploitable. En laïcisant les ferments de sa morale reconvertie dans l'Etat de droit, le pouvoir temporel s'adjugeait donc matière à faire du fidèle un dévot du régime. Dans l'éclat de son ostensor, l'illumination noétique lui apparaissait à travers le dernier héritier du principe de raison, ceint par l'auréole du rationalisme moderne. Reconverti dans sa réelle égalitaire, l'élus noché s'insinuait dans son brumeux

éther, cap sur le déluge. Confirmation du testament de ses évangiles, jugement dernier généreux de bienveillance en se noyant dans le baptême d'une religiosité retrouvée, défunte naufragée. Un dévot par l'entremise duquel l'église réincarnait la nature profanée de son vieux larcin, grâce à l'indélicat commerce de ses tractations souterraines. Pour complaire au noir dessein d'un mobile humain, la séparation de l'église et de l'état se parjurait dans la clandestinité d'une complicité libérée des contraintes inexploitable d'un mariage de raison honnête. Par le pouvoir propre d'une diabolique capacité d'adaptation, l'église retournait aux démons de ses ambitions matérialistes par l'exercice d'une reconversion plus pratique qu'éthérique. Contraint à redescendre sur terre, l'hospice papale s'était donc transfiguré pour se montrer plus humain et dévoué au pouvoir d'Etat en transmutant l'esprit du verbe et rallier son monopole religieux à l'institution morale. Prisonnière de l'homme dont elle avait perdu la nature, la religion n'évoquait plus qu'un magma d'idées confuses et vulgaires, plus sensible aux débordements de l'esprit qu'aux effluves de l'âme. Pour embrasser l'abstraite spéculation d'une société rationnelle, l'église répudiait la rationnelle pensée d'une société pieuse. Malheureusement impropre à l'exégèse, ce temple de l'athéisme séculier ne conduisait qu'à l'institution d'un esprit déréel sur la dépouille formelle du monde substantiel. Dans ce grand schéol, les chrétiens impie étaient enfin jetés aux lions, et l'intégrisme devenait humanisme grâce à son habileté à manier l'illusion métaphorique en but à toutes les métamorphoses. Mais lorsque tout va bien, rien ne va plus, et ce qui contrevenait à la sagesse n'avait que trop visage humain. La piastre est pour l'artificieux, ce que la mort est au héros. Le capital chante dans le creux des mains moites, la souffrance des peuples est son puits,

s'y abreuve de tout son mépris. L'égalité restait le seul privilège des pauvres et le nourrissait de rien. L'égalité entre ceux qui n'avaient rien n'avait pas lieu de déplaire à l'inégal privilège de n'être pas sans rien. Or fussent-elles représentatives des lois naturelles, pour en être l'expression, les inégalités ne devaient pas persévérer dans la démesure tel un indéfectible mascaret, mais rester proportionnées selon les qualités et mérites. Pour le monde des nantis, cette judicieuse répartition des pouvoirs était une énormité tant pour le bon sens vers lequel s'orientaient leurs intérêts, qu'en vertu de leur psychose de faillite, nuages virtuels menaçant leur prestige de banqueroute. Outre pour les nantis, les principes progressistes de l'humanisme dictatorial étaient inféconds. Dans l'absolu, ils devaient garantir la liberté du peuple et non le ban et l'arrière ban de toute la planète, astreinte à la morale calviniste de l'efficiace au bénéfice du despotisme internationaliste. Ce même despotisme dont la révolution française avait été l'illumination, l'exemple brillant, phare du monde ouvrant le champ libre au succès de légendes gagnées aux lumières de ses préoccupations égalitaires. En fait de lumières, la révolution française n'avait pas éblouie par sa justice sociale. En réalité, elle ne s'était révélée être que le transfert de l'Etat théologique à l'Etat politique au sein duquel le libéralisme substituait à l'esprit la mécanique économique d'un athéisme hédoniste attaché à l'opulence d'une démocratie ploutocratique. Dans les remous vicieux du socialisme, l'intérêt suprême saluait l'avènement d'un individualisme utilitariste, base et finalité du sacro-saint Etat tutélaire armé de ses tables de la loi. Ordre nouveau dont le mystère saint œuvrait en vue de la rééducation du monde, fructueuse exploitation d'un filon administré avec maestria et force duplicité pour satisfaire au tout puissant prodige de l'affairisme

trionphant issu de l'économisme au pinacle. Entreprise drainant les intellectuels et marchands, prophètes modernes ayant à cœur d'abroger l'âme indo-européenne afin de reconvertir l'homme des sociétés holistes dans une altérité névrosée sur les dépouilles opimes de sa nature profanée. Emasculation des œuvres vives de peuples profanés dans l'âme, aux fins dernières réduits à néant. Pour leur bonheur, ce que les esprits avaient aimé et entretenu devait éclater pour se fondre dans l'absolu d'un supermarché unique sans sources et sans frontières, soumis aux impératifs d'un impérialisme inhérent au libéralisme naturellement bourgeois. Un bourgeoisisme particulièrement satisfait de retirer aux âmes modestes l'ontologique besoin d'une union sacrée, pour grandir le privilège de son petit monde distingué. Un snobisme intellectuel qui balayait de ses effets et du haut de sa sécurité, les règles morales dont le tourbillon des hommes exposés avait le devoir. Bourgeoisie frileuse et cabotine constituée de bonneteurs matois et fats, plus enclins à suivre leurs seuls profits qu'à servir un bien être général sacrifié aux perspectives économiques de groupes d'intérêts, et dont les dépenses étaient impenses voluptueuses que justifiaient de dispendieux caprices. Esprits lilliputiens empesés d'une intelligence strictement pratique, cupidité gargantuesque, appétits pantagruéliques, dont l'édification mentale se réduisait à être l'instigatrice d'une préhension impérieuse et éprouvée qui thésaurise jusqu'à lésine. Dans leur sillage, les scories de la conscience humaine transparaissaient, la roture de la moralité corroborée par la duplicité et les simulacres insinuaient le sceptre de transfuges. Inéluctablement, dans l'espace laissé libre après que dignes spécificités humaines s'en furent allées, s'installait un régime boulimique de fesse-mathieux mégalomaniacques

généreux de leurs inimitiés à nulle autre pareilles pour leurs dissemblables, et dont le rayonnement sublunaire n'avait au cœur que d'enluminer le suaire d'une alliance impossible. Discrète et on ne peut plus respectable autorité à l'identification inhérente à l'offense, si la transcendance de sa lexie nominative n'était pas nimbée de laudatives épithètes. Puisse-t-il être possible à l'imagination d'évoquer, rien de vivant n'était aussi imbu de soi qu'il faille innover en terme d'orgueil. Leurs gestes hiératiques, leurs professions de foi pathétiques et ampoulées agenouillaient les âmes, amnistiaient les palinodies de leurs protégées perpétuellement en état de grâce. Caciques gourmés au pinacle glosant ex cathedra dans leur pandémonium en des dictames et grimoires, et dont la morgue, chère à leur personnalité fardée drainait un respect quasi religieux. Tous les suffragants de la bonne parole intriguaient en boutefeux sous l'œil indulgent et compréhensif du peuple léthargique, complaisamment résigné à voir dans les malheurs et la misère de ses contemporains, la triste normalité d'une chronique fatalité. Que nous inspiraient ces générations de petites vertus démissionnaires et désenchantées qui, pour ne pas se compromettre, laissaient aux générations futures dont ils n'avaient cure, le soin de régler des problèmes pour lesquels ils ne voulaient rien sacrifier. Que la vertu ne soit en mesure d'inspirer la solidarité aux foules tourbillonnantes n'est peut-être en soit qu'une nécessité pour les dieux sauvegardés, car, que serait la vertu si tous les hommes sans cœur en savaient le bien-être et la beauté. Mais lorsque l'on renonce au devoir de transmettre, la honte est plus criante. Se risquer inutilement eût été contraire aux règles élémentaires de toute prudence, mais rien ne justifiait la volonté morbide de se soustraire aux devoirs d'où l'homme tirait son existence d'homme. En conséquence de quoi, gratifiés

d'une tacite reconduction en terme de résurrection, les maîtres du capital marchand ne se contentaient plus de livrer les richesses encore inaccaparées aux exactions spéculatrices de leurs pratiques immorales, mais opéraient sur les esprits circonvénus et oublieux, l'ablation de leurs âmes gouvernées où l'esprit de compromis n'avait pas vocation à être sage mais délicatement lâche. Dans leur sillage, les cales de Diomède tournaient bride dans les cœurs. La pandémie des plus insatiables déloyautés avait déferlé sur les hommes jusque dans le berceau des familles. Aussi puissants que Dieu et Diable sur terre, leur pouvoir absolu jouissait de privilèges sans pareils, dont la constitution ventriloque cachait les nombreux abus derrière l'expression d'un peuple fantôme. Leur nom répandait sa rumeur funeste dans la confection et le négoce des personnalités produites à la chaîne, et faisait frémir qui ne jouissait pas de leur accréditation. Enchaînés à l'exemple modèle de leur omnipotence, tout le cortège démoniaque de la condition humaine renchérissait à la bénédiction de l'abject, prononçant l'oraison funèbre de la manifestation dionysiaque par la débauche orgiaque d'une existence déshonnête. Imposteurs stipendiés cachés derrière les billevesées égalitaristes. Hérauts modernes de la félicité par la compréhension alias écornifleurs patentés. Hyperesthésie miséricordieuse de prébendiers et prévaricateurs âpres au gain. Faux magnanimes à l'aspect hiératique ouvré se tricotant des idéaux à vocation philanthropique. Estimateurs des bienséances intellectuelles en zibres zélés du régime. Tartuffes doux à la privauté étudiée en irréprochables académiciens du nihilisme en vogue. Ramas de judas putrides crucifiant l'humanité sous une pluie battante de prosopopées moralistes. Adamique et pharisaïque

innocence de sicaires et bourreau affidés. Fétides potentats et potiches tenant tout de l'escobar. Perfides tyranneaux au regard torve en commis subornés. Séides qui à la hussarde, lançaient leurs exacteurs et sycophantes sur le peuple mis en coupe réglée, livré aux escarpes. En tout état de cause et au nom de la liberté, le peuple s'esclavageait dans l'affranchie torpeur de son enthousiasme. Sous l'enseigne de la grande distribution, les quidams de toutes les agglomérations se faisaient injure en tressant des couronnes de lauriers au chevet de leurs éminences béatifiées. L'idolâtrie pour l'inculte élection testamentaire des pistoléros du capital, conduisait à la mainlevée de toutes les retenues. Les mendiants de l'esprit imploraient la protection des maffieux gourous en se prêtant à une danse macabre. Dans la galette de l'universelle fraternité enrubbannée naïvement d'une faveur aux tons discordants, les natifs au piquet du contribuable s'adjoignaient pour verser généreusement leur obole de soumission. Consentement enragé par l'apéritive perspective de l'aubaine égalitaire, à laquelle souscrivaient sans peine les peuples insensés. Un principe d'égalité qui avait pour vocation de confondre les spécialisations et l'incurie pour exploiter la première en faisant pression avec la seconde. L'égalitarisme n'avait rien d'une répartition des richesses et du pouvoir. Egalité de principe abstraite et raisonnable, elle n'était pas représentative d'une totalité constituée de parcelles de pouvoir réparties entre les citoyens. En fait, bien que divorcée avec la foi, elle n'était que l'empreinte d'un substrat religieux. Par l'exercice d'une souveraineté nationale, elle n'était que théorique répartition d'un mode d'élection au profit d'une bourgeoisie décideuse dans l'horizon de l'Etat providentiel. Aux esprits étiolés et leurs infinis palimpsestes, à la masse lymphatique des approbateurs

serviles tout de venette en marottes de faire chorus avec enthousiasme lorsqu'une volonté dysgénique frelatait leur quintessence et ce qu'elle véhicule jusqu'à l'âme. Foutriquets et capons, buses turpides au sens obvie perclus de crainte à l'idée que leur existence ne se désaxe de leurs trantrains et accoutumances, qu'arias ne s'immiscent dans leur vie. Jaloux de leur exil confortable, les oisons oublieux de la modernité conjuguèrent égoïsme et anthropocentrisme dans une illusion de liberté évoluant dans la perspective d'une universalité aveugle et sourde. Perdue dans la démesure de son arbitraire, l'unité se voyait morcelée par l'individualisme coupé de tout sens commun au bénéfice d'une abstraction sans bornes. Dans l'espace désert d'un plat sans frontières, chaque citoyen avait le devoir moral de souscrire à l'invite d'une charité de principe, qui dispensait le monde des magnats et leurs bons apôtres d'une charité pratique pour le peuple paupérisé qu'ils administraient. Entre leurs mains, l'exercice du pouvoir débordait le cadre des intérêts du citoyen pour servir les intérêts français de la France de tout le monde. Sous leur aile, l'esprit de caste bradait la patrie du cœur pour l'esprit de chapelle, en adorant dans l'objet de culte d'une vitrine propagandiste, le substitut morbide d'une révolution morte et enterrée. Cortège funèbre se prêtant bon gré mal gré aux délicatesses posthumes de ses funérailles pensées, endeuillées jusqu'à l'âme passée de vie à trépas. Plus aucun être d'exception n'avait vocation à monter au front. Parce que l'exercice d'un tel pouvoir se traduisait en principe par des devoirs, l'irresponsable conglomerat humain préférait se faire déposséder plutôt que d'en supporter la jouissance compromettante. Par la même, elle abandonnait son destin à une humanité bien en vue et bien pensante qui n'avait de bienveillance que pour son règne et ses intérêts. Loin de revendiquer ce

dont la république la flattait, elle se satisfaisait d'une délégation qui la dispensait. Cédant à la facilité, le peuple sanctifiait le révolutionnaire simulacre en ne cautionnant pas de ses suffrages la souveraineté populaire que réclamaient les révolutionnaires les moins populaires. Parce qu'au troupeau revient l'animal, l'ivraie noyait le bon grain dans un déluge inculte, plus fidèle à ses instincts qu'à ses principes. Comme un archéologue reconstituant une histoire perdue, oubliée ou controuvée à l'aide d'une volonté en quête d'indices servant de relais à l'intelligence comparative, Evald confirmait ses impressions sans que rien ne vint troubler cet ordre logique. Tout concourait aux mêmes conclusions. Tout allait de concert en droite ligne vers les saints écrits d'une république laïque inspirée d'une morale judéo chrétienne forgée en esprit de loi. Un esprit de loi qui, fort de sa bureaucratie et de sa police, isolait le parent pauvre de l'homme dans l'intrinsèque mouvoir de sa transcendante dichotomie. La boucle était bouclée, Marianne était laurée. Sa noble image n'avait plus l'expression guerrière, mais canonisée, elle avait l'air d'une vierge. Le régime ayant élu domicile pour longtemps, son chaperon pouvait désormais bercer le peuple endormi. Heureux l'aveugle que l'ignorance illumine de mirages exaltants. Il vit sans éprouver d'autre peur que son ombre, donne à ses contrariétés la dimension d'une catastrophe, et méconnaît le drame qui le touche car il est aveugle. Psychiquement à fleur de peau, ses souffrances sont superficielles, et il exprime devant la vie l'exubérance ou la légèreté propre à l'enfant terrible à qui tout sourit. En effet, tout sourit à l'homme enfant qui ne se compromet et ne participe point au devenir des autres. L'individualisme dévoyé par l'égoïsme rencontre en cette démarche féline, l'écho trompeur d'une âme vide, et le berce dans une illusion

de bonheur qui l'exclut de toute manifestation. Marianne angélique, Marianne tyrannique. En elle le bâton ou l'union bidon des divisions. Le petit lait de sa révolution avait suffi à sa couronne de lauriers dont elle n'avait récolté le symbole prestigieux que grâce à son aptitude à être l'incarnation de tout, et surtout de rien qui ne fut l'objet d'un triomphe opportun. Impassible, elle montrait une souveraine indifférence pour ses infidélités de toujours, ses tromperies sans noms, et ses innombrables crimes dont elle avait l'immaculé privilège. Vénale Marianne, qui, à l'image des trois glorieuses, avait l'impudeur de laisser paraître un sein nourricier échappé du linge propre et délicat de ses idéaux trahis. République ordurière où désormais, les casseurs pouvaient se prétendre artisans de la relance économique, puisque tout ce dont ils avaient soin en appelait à la reconstruction. Sur le malheur des uns, le bonheur des autres prospérait. Le grossiste se régalaient du détaillant malheureux, les concessionnaires se frottaient les mains, le carrossier s'échinait, le vitrier s'affairait, et les vigiles démotivés se substituaient aux forces de l'ordre démobilisées, occupées à limiter tout délit en dehors du périmètre de sécurité d'une gestion ciblée. Grâce à la menace du vandalisme, les commerçants soignaient leur image de marque auprès des assureurs, dont la démarche citoyenne courait les rues afin d'assurer le relais du plan Marshall pour le commerce au sein des zones franches. Quant aux particuliers, seul un examen de conscience était à même de leurs faire admettre qu'il était inique de provoquer les mouvements sociaux par l'exposition provocante de leur investissements égoïstes. Par la même, c'était les sensibiliser au risque d'une mauvaise socialisation, et si le contribuable en payait les pots cassés, la raison en était que sa tirelire était pleine d'une exclusion

conservatrice. C'était à en perdre la raison. Dans l'arène politique, plus aucune forme d'être ne résistait à l'incurie de cet intarissable supermarché du vice proliférant sur les faiblesses humaines assorties à l'ignorance instruite. Syndicats, politiques, malfrats, tous menaient bon train leurs petites affaires et s'accordaient l'immunité. Au nom de l'universel principe du droit à la tolérance, l'incivisme s'associait au consensus politique d'une trahison universelle. Or, sauf la trahison, rien de ce qui existe n'est universel ou absolu. La multiplicité dont l'étant est l'infinité prend un caractère relatif pour celui qui réduit à une logique inopérante, nivelée en une fin de non-recevoir ce qu'il n'a pas la faculté d'interpréter. Un esprit bien fait ne fait pas de chaque existence déterminée un ensemble vaguement personnalisé. On ne fait pas d'académiciens cultivés une académie d'imbéciles. Quoi que ? L'exemple n'était peut-être pas bien choisi ! La dictature du nihilisme avait ceci de singulier qu'indéfiniment indéterminée, elle adoptait toute forme sur un principe informe, au point que parodier un homme politique conduisait à œuvrer pour son fond de commerce. Organiser d'interminables campagnes contre la drogue revenait à s'assurer une clientèle adolescente ou désespérée qui cherchait à souffrir ou désobéir à ce dont elle n'avait pas idée. Idem lorsqu'au nom d'une prévention relative aux maladies sexuellement transmissibles, on institutionnalisait le sexe dans les écoles par la mise à disposition d'articles destinés à sa pratique. Au prétexte d'une lutte contre l'intolérance, on la générait en créant les conditions nécessaires pour mener son développement à son paroxysme, pour objectif de forcer les barrières naturelles garantes de la réaction au nihilisme. Intolérance ! Quel merveilleux mot dans la bouche du prosélyte moderne. Quelle douce liqueur sur les papilles du bourgeois qui se prêtait vertu

à n'avoir aucune espèce de tort. Le confort d'une sagesse acquise à si peu de frais se révélait être de ces gourmandises qui ne souffrent pas l'abus. Chacun pouvait y mettre de son noble zèle et tout un chacun pouvait s'estimer lavé, grandi et même nanti. Aussi, pour permettre l'exercice spéculatif de cette pseudo démocratie permissive, on restreignait la liberté d'expression selon des normes garantes d'un plus grand exercice de la liberté, de cette liberté qui ne profite qu'à ceux qui en vivent. La complicité s'ingéniait partout. Tout cela dans le but de tuer l'esprit, et retenir l'homme dans le règne domestique qui assure la prospérité du marchand d'orviétan. Merci à votre gentillesse infinie assortie à votre prévenance pleine de bon vœux. L'homme n'était pas rare qui regardait ce mirador trôner comme un symbole de liberté, gardien jaloux d'intérêts usurpés. Parce qu'un peuple perverti n'a plus d'autre sagesse que la mort qui le frappe, il se repaît de l'apparente fortune de sa misère reconnaissante. Fataliste, il regardait le train passer sans bien comprendre la raison d'une marche forcée soumise à un train d'enfer. Au contraire, l'Etat appartenait à qui s'en emparait, et tout ce qui de média colportait, tout ce qui de ministère s'affairait, tout ce qui de police s'exécutait, était voué infiniment à une cour de notables fétichistes empressés de réussir en s'associant aux effets d'annonces, pour conséquences heureuses, d'énormes profits, des protections à la carte, et la publicité malsaine d'une générosité affichée au grand jour. Paradoxalement, lorsque le capital dénonçait le capital par l'intermédiaire de ses anges gardiens, c'était pour répondre à l'impérieuse nécessité de ne pas laisser l'occasion à ceux qui l'avaient reconnu de le présenter d'une manière moins surfaite. La vérité était le privilège du pouvoir. Or, le pouvoir n'usait pas de la vérité pour,

loin d'en abuser, l'abuser. Le bandit s'était offert la loi pour couvrir son anonymat sous couvert de principes constitutionnels de haute volée. La discussion était close au nom d'une liberté d'expression conditionnelle. Le marxisme, pour ne citer que lui, toujours bien portant en dépit des apparences n'avait pas la plus petite hostilité pour le libéralisme d'autant plus ultra. A la solde du capitalisme frère, il était plus présent dans le monde culturel et artistique que dans le parti communiste lui-même. Père spirituel sorti de sa mue, il était maître partout. Pire qu'une fin, il était un moyen redoutable pour en imposer aux prolétaires de tout poil, et un mirage attractif pour la réaction immature et prosaïque. Sa morale nihiliste était la religion d'un système qui cultivait et exploitait l'union des contraires, de manière à déplacer les repères hors d'un monde contesté. A son contact, l'homme qui s'imaginait trouver en marge du système le moyen de réaliser ce que générerait son émotion, dégénérait. Par l'habile concours de toutes les structures subventionnées, et comme autant de chevaux de troie, les multiples aspects du marxisme étaient montrés comme l'efficente liberté d'une contestation préconisée. Plus encore, derrière son mépris belliciste pour la vie, il incarnait la sauvegarde pour le fétichiste idolâtre dont le snobisme isolait son esprit pour fondre sa nature générique dans le creuset mental d'une société sans classes. Inexorablement, le peuple se laissait abuser par les prétoriens qui jouaient à lutter contre un système dont ils soutenaient le régime. Des hommes de main feignant de secouer le joug et faire ombrage aux obscurs et inavouables malversations, le fanal à la main en signe de reconnaissance. Immanquablement, lorsque l'électeur tentait d'échapper au système, il tombait dans son reflet le plus authentique, au delà des clivages d'appareils, dans la

sphère d'influence d'une prosélytisme nivellateur. C'est pourquoi, soucieux de n'être pas en reste, Evald redoublait d'efforts pour percer le mystère présent, et pendant de longs mois, se plongeait dans une presse de moins en moins occulte à son œil exercé. Afin de ne pas succomber aux doux enchantements du conditionnement, il se procurait les journaux que l'établissement politique avait la pudeur de ne pas introduire dans le service de presse. Il devait lire même et surtout ce qu'on lui dissimulait. C'était la règle du bon sens et enfin, c'était donner un droit de réponse à ceux qui étaient sans cesse la proie de calomnies. A jamais insatisfait par la soupe populaire, il avait surtout le plus grand besoin de connaître la raison de cet ostracisme. Il ne pouvait décemment se contenter d'une diversité de pensée inconditionnelle qui prospérait sur la forme. Pour rétablir la trame, Evald ajoutait donc à l'envers l'endroit, et à l'endroit de l'envers, la preuve formelle que contre toute apparence, l'Etat n'aimait l'ordre et l'harmonie qu'envers et contre tous. Il aurait en tout cas très vite l'occasion d'apprécier ce que la société liberticide des droits de l'homme avait de dissimulé, et ce qu'elle avait le dit de ne pas vouloir le laisser dire. Aussi, en empruntant le chemin de desserte conduisant au sanctuaire d'une presse marginalisée, on ressentait l'emprise d'un autre monde. Ce vestige de l'éthique en exil attirait à lui l'homme désireux d'éprouver sans chercher à plaire, et s'arc-boutait à l'intègre vocation de son patrimoine en péril. Dans cet autre monde, la passion du pays montrait un réel esprit de communauté qui ne se perdait pas dans les manifestations démagogiques que les plus naïfs croyaient tirées d'une vague tradition ouvrière révolutionnaire. Ils avait eu un langage clair qui ne se perdait pas en conjectures, riche en démonstrations, et rehaussées d'investigations

productives aux restitutions certifiées. Ils engageaient de multiples débats dont Evald ne soupçonnait pas même l'existence, et prodiguaient une sensibilité qui ne lui était pas étrangère. Evald ne consacrait pas la moindre écoute aux préjugés susceptibles de détourner son attention. Avant que ne s'exprime la raison, c'est le cœur qui parle. La première impression ne trompait pas, même si la raison vous défendait d'y croire. Malheureusement, dans l'opposition véritable, outre la causticité et la succulence, il n'était guère possible d'éviter l'ironie déplaisante face à l'abus de pouvoir qui socialisait les trahisons sous l'apparence bon enfant d'une braderie philanthropique et bienfaitrice. Il déplorait que probité ne soit pas contrainte précipitée dans le pamphlet, partant impopulaire. Redoutables stylos à usage de stylets, fers de lance d'une prose d'avant-garde, voltigeurs d'une verve intraitable, ils avaient la prétention de faire le miracle là où leur esprit commandait à leur plume acérée. C'était le lourd fardeau d'une presse qui pouvait rebuter l'homme sans problèmes. A leur corps défendant, montrer la sérénité du vainqueur n'était pas pensable aux esprits en rébellion, et se manifester d'une manière posée les eût rendus inopérants ou soupçonnés tels. Sa volonté surmontait donc ce léger agacement qui irait s'estompant lorsque la relève d'une jeunesse moins vieille France donnerait le ton à l'adresse d'une contestation décomplexée. Progressivement, à la lumière de cette lecture comparée, il acquerrait des notions qui transformaient les idées vagues, les intuitions sans noms. Il dégrossissait les aspects les plus vulgaires des ses observations, les polissait, dissipait les zones d'ombres, chassait les images d'Epinal, et rassemblait en son âme et conscience une foule d'informations plus vraisemblables et plus honnêtes que

les saints écrits d'une presse laïque ou d'une littérature religieuse, qui entretenaient le flou derrière un paravent de fausses révélations. Comme le temps présent que l'on embrasse dans l'instant sans songer à l'avenir, Evald appréciait le théâtre d'une époque dont les événements composaient la trame, plutôt que se jeter avec une passion gloutonne sur une histoire synoptique au mépris de toute compréhension. En ces instants privilégiés où la connaissance libre et inapprivoisée vous pénétrait, vous aviez le sentiment profond de rendre justice à quelqu'un. Ce quelqu'un qui souffrait du déclin de l'historienne vertu et réclamait son dû. Ceci au grand dam des excellences contemporaines qui voulaient que leur soit contée l'histoire sous forme d'une historiette simple et linéaire. Pour les conquérir, il fallait les amuser, leur conter fleurette, et force était de constater que lorsque l'historien se prêtait à cette mascarade, l'histoire n'était plus qu'une bibliothèque rose où les éléphants sont fantastiques. L'instructeur qui séduit égare les esprits distraits. Evald en avait conscience et ne s'en laissait montrer. Il commençait à avoir en mémoire une pensée claire, déterminée à réviser l'histoire que déshonoraient la plume vengeresse de vainqueurs insatiables et omnipotents. Parce qu'il était de plus en plus évident que l'histoire écrite était fonction de la réalité politique du moment, la contre-vérité primait sur la réalité historique interchangeable. Le partial fanatisme ne tardait d'ailleurs pas à former ses contingents d'inquisiteurs ayant toute autorité à vous apprendre n'importe quelle sornette. Pendant cinquante ans, aiguillonner le communisme était porté au compteur de l'obscur et amer préjugé du réactionnaire. Les crimes enneigés d'un voile de pureté n'étaient que les aléas malheureux d'une lutte sociale ou d'une guerre défensive imposés par la force des choses aux libertés

menacées, et la tyrannie, la mauvaise mère des jeunes et innocentes démocraties travesties en anges de justice. Mais depuis que les eurocrates avaient décidé d'annexer les provinces de l'est aux superpuissances de l'argent, tous les historiens étaient d'accord sur les méfaits du démonisme humain avec lequel ils s'étaient alliés, et qu'ils étreignaient chez eux sous un label différend. A l'antienne d'un mantram démocratique, les vieux démons étaient alors chassés et les esprits salvateurs et bergers reposaient en paix dans le cercle vicieux de leurs hontes inavouées. Mais aucun procès en vue pour les mercenaires du grand Sam. Nuremberg devait seul couvrir de ses ténèbres un monde obsédé sous l'emprise de ses démêlées. Dans le même temps, devenu désormais l'outil économique désiré, le potentiel germanique était au cœur de toutes les convoitises, si bien qu'on ne parlait plus que d'entente et d'amitié, avec une supériorité autoproclamée soucieuse d'amender, sans réhabiliter, le mauvais teuton retranché dans les productifs quartiers de sa prison dorée. On construisait l'avenir sur un bon tas de fumier, et c'était tout ce qui plaisait aux français. Dans cinquante ans, l'Europe mondialiste aurait perdue ses fidèles, pendant cinquante ans, elle serait la plus belle. Les plus fourbes crétins instruits que la terre ait jamais portée faisaient et défaisaient l'histoire à leur convenance, avec l'active bénédiction des instances culturelles et politiques dans la sphère lumineuse d'un univers médiatique omnipotent. Attroupements médiatisés qui évitaient soigneusement de s'en prendre au siège d'une conjuration légale, dont l'entité étendait ses ramifications au sein de multiples composantes, organes du pouvoir. Evald ne cherchait donc pas à réviser par manie, orgueil, ou pour s'endimancher par coquetterie, mais pour des raisons plus impersonnelles et immanentes qui

échappaient à toute contingence individuelle. Cela s'imposait spontanément lorsque d'évidence, par le biais de recoupements ou par le simple usage du bon sens, l'officielle vérité branlait sur ses fondements de fortune, incapable de résister à l'expertise de l'intelligence indépendante et bien assise, alliée à une sensibilité responsable et désintéressée. Officielle vérité que l'on armait d'une souveraine impunité érigée en esprit de loi, décousue dans son tissu d'interprétations, et cousue de fils d'or dans sa finalité pour le moins suspecte. La vérité, de laquelle tous de réclamaient, était privée de son caractère discriminatoire pour servir de luminaire à tout contexte. Toutes vérités en une, une en toutes, constellation d'une tolérance ayant à cœur d'inscrire dans son système, le simulacre d'une idéalité qui dispensait la réflexion de ses contraintes, et l'entendement, de son fonctionnement chronologique vers la logique. Or, simple instrument, la logique ne devait pas s'ériger en système. Elle n'était autre que l'heureuse association de bonnes substances capables de prospérer dans les bons coins seuls, et non pas la mécanique d'une question trouvant réponse, à cheval sur une forme géométrique sans fin. A la réflexion, la matière étant le lit de noces des esprits, il convenait de n'en point faire une couche stérile. Naturellement soumise à l'empire du bon sens, la vérité supposait l'ouvrage d'une intelligence débridée aux libertés restrictives et aux essences multiples, dont on prolongerait le génie bâtisseur sans toucher au fondement de règles immuables et génératrices, squelette de l'entendement cher à l'humaine vérité. Aussi, parce que la croissance suscitait la faim et l'appétit venant en mangeant, il allait entreprendre par le livre les sujets que l'article de presse ne pouvait aborder de manière exhaustive, faute de place et de rigueur

stylistique. En effet, l'information journalistique ressassait, brassait et rebrassait les mêmes ingrédients, les mêmes mesures, à la même cadence. Elle se soumettait à un impératif de courte durée où l'expressivité s'attachait à mettre en relief une conviction empreinte d'enseignements canalisés qui se substituaient au laborieux développement d'une étude plus exigeante et honnête. C'est pourquoi, chaque lecture apportait sa pierre à l'édifice, et cette attrayante perspective gagnait en dimension à chaque pierre. Progressivement, le monument du passé prenait la forme d'un présent obliaté, réchauffé à la chaleur d'une rétroaction qui montrait ce en quoi se caractérisait la genèse d'une excellence sans pareille. En son cœur, la source de la substance même de ses préoccupations trouvait à s'alimenter. Se créait alors une résistance à l'oppression versée dans les justes causes, sans pour autant figurer au palmarès du prix nobel des bonnes causes, car Dieu n'aime que les minorités qui sacrifient au temple des bons intérêts. Dans le limpide reflet de son flux, Evald brûlait ses pieux icônes, et de leurs cendres recréait la société en sous-œuvre, une société à l'historicité délivrée des spéculations outrancières de son temps. Ce livre, Evald ne le trouvait qu'en de rares et modestes endroits. Ces quelques endroits où les vaincus de l'histoire entretenaient la flamme d'une contestation qui n'avait pas droit de cité. Dans l'insolite pied-à-terre des brûlantes révélations, il découvrait l'oasis de la réaction, la vraie, la face cachée où se faisait jour ce qui lui était occulté, où l'honnête dépense avait mis à nus les sombres desseins des hommes les moins en vue, l'obscur imposture des textes les plus éclairés. Et cette contestation s'était révélée telle sans plaisir, au contraire de ceux qui revendiquaient des singularités recherchées sans déplaisir. La légitimité de

leur raison d'être entrée en résistance les privaient de toute coquetterie. Coquetterie qui profitait aux dandys intellectuels du régime, girouettes aux vertus postiches accaparant le scénario d'une tragédie plagiée, aux ressorts confisqués. Ecrivailleurs bricoleurs carriéristes complaisants avec leur bienfaiteur perceuteur, qui fait ou défait un historien selon qu'il assoit ou n'assoit pas le pouvoir ambitieux et jaloux de son seigneur et maître sur la légitimité d'une raison première historique. Fatalement, l'opportunisme, mué en conservatisme opportun, avait instauré une succession de légendes conformistes qui se nourrissaient du miel des vaincus. Or, ces vaincus, Evald commençait à les aimer. Fruits de l'hymen du peuple rayonnant au flambeau de leur sagesse patricienne dans le mérite des non-inscrits. Rompus aux outrages, perclus de douleur et élevés dans la peine, ils étaient plus combatifs que les vainqueurs et paradoxalement moins forts. Ils n'avaient que le verbe et le courage, comme de distinguées virgules qui n'arrêtent pas l'exercice d'un pouvoir discrétionnaire. Ils montraient une connaissance stupéfiante qui puisait dans une passion désintéressée, la curiosité qui les portait à rendre justice à ce qu'ils n'avaient plus peur d'aimer. Ils puisaient dans les causes et les conséquences, des flagrants délits qu'ils avaient le soin de vérifier, et d'évidence, dispensaient le sel de la mer qui les reliaient d'un trait à ce qu'ils avaient ignoré d'eux-mêmes. Ils étaient profondément aimant de ce dont on les frustrait à grand renfort de mensonges, et pour sa part, Evald n'avait jamais ressenti une telle foi chez quiconque. Une foi intelligente et sensible qui distinguait le politique de la politicienne comédie propre au système. Surtout, ils manifestaient une réelle volonté de magnifier la vie, en réhabilitant des sources vitales intangibles que l'allégeance au capital anonyme et

vagabond noyait sous une vague de corruption, dans le tourbillon d'une insidieuse désinformation. Leur idéal de paix et de justice faisait partir l'esprit productif et lucratif du bonheur de vivre enraciné. Rien de plus fertile et de plus légitime que la spécificité individuelle au service de la spécificité naturelle du groupe. Tout y était plus heureux, solidaire et fructueux d'une dynamique bienséance. Partant, Evald éprouvait la sensation délicate d'un retour au foyer. Un foyer perdu depuis que les générations s'étaient engagées dans les couloirs carcéraux d'un rêve sans objet. Un foyer brûlant pour ceux qui étaient à pied d'œuvre, mais un foyer sans vie pour le verbe exposé au ressac de son inopérance. Mais à trop se rapprocher d'un foyer, la paranoïa brûle le cierge de vos pensées. Un foyer où il faisait escale au détour de son chemin lorsqu'il allait vers Antoine, l'ami. Ils discutaient avec une certaine verve, et une ferveur certaine, attelant la prose au fiacre de leur orgueil. L'instant était délicieux car chacun lâchait ses bombes sur d'inaccessibles cibles, sur le champ de leur impuissance. Ils se passaient le relais avec la naturelle dextérité de champions concourant seuls. Mais en leur fort intérieur, bien qu'ils avaient le sentiment obligé de se sentir utiles, personne ne s'y trompait. Leur attitude représentait ce qui existait de plus tragique, le ridicule. Manifestement, aussi injuste qu'il puisse être possible d'être, ils l'étaient. Bien que sincères et point snobes, ils étaient inéluctablement risibles, aussi perspicaces qu'inefficaces, comme tous les contre-révolutionnaires de salon. Triomphants à l'issue de ces heures passagères, ils retournaient le dos rond graisser les rouages de ce qu'il fustigeaient la veille, avec la conscience tranquille que conférait la fatalité et la résistance passive. L'être humain avait cette tendance morbide à se corrompre l'esprit en partant d'une belle

âme. C'était en de pareilles circonstances que nos modèles de raison première, dans l'illusion de leur être accompli, portaient leurs édifiantes vertus à prêcher qu'il n'est point sage de montrer l'enthousiasme d'un enfant. La passion et l'enthousiasme étaient de bien capricieux transports et pouvaient effectivement conduire au confinement si l'on en maîtrisait les effets. L'esprit libre devait avoir à cœur d'échapper sans cesse au confinement. Pour autant, la passion n'en était pas moins l'œuvre accomplie d'un homme aimant. Certes, il devait modérer son engouement pour laisser à son entendement le temps de reconstituer et de réaliser ce qui n'était pas du goût de ses contemporains, surtout les plus éminents. Il apprenait à sa passion le goût du raffinement qui ne s'acquiert que lorsqu'il naît de soi dans le calme serein d'une patience religieuse, conférant à ses sens l'avenir le plus riche qu'il ait été donner d'envier par l'usage d'une modération fondamentale. Il dut même réfréner cette patience qui se muait en épargne lorsque celle-ci réservait à un futur de rêve, des lectures par trop palpitantes. L'avenir privilégié frustrait alors la matrice du présent, dont le rôle formateur se voyait entravé par la position d'attente d'une hypothétique résolution. Evald n'avait pas été sans réaliser que l'on tuait ce que l'on aimait à vouloir le préserver dans l'épargne. Mieux valait investir dans la manifestation d'un présent capable de façonner le futur à son image, le futur du possible plongé dans l'obscurité d'une précréation, œuf du monde fertilisé par la semence cultivé à la chaleur du rayonnement ambiant. Candide comme un bienheureux, il devrait cependant dresser impitoyablement son être à l'adversité. Une adversité plus funeste que l'antre de l'épouvante qui déchaînait les hommes, enflammait la matière, décidait du sort des êtres et des choses dans l'apothéose d'une

malveillance infinie, jalouse de sa mécanique meurtrière, et pressée d'en finir avec ceux qui plaidaient pour leur liberté de penser. Il observait avec des yeux neufs cette spirale humaine où les hommes s'entraînaient mutuellement, et lorsque l'insouciance ne l'aveuglait pas, il réceptionnait tout élément susceptible de l'aider à dresser un portrait fidèle du monde manifesté dont il était une active composante. Il était la représentation de ce qui, à une autre échelle, s'instaurait en plusieurs siècles. A ne rien négliger, il en serait resté là si il n'était pas sorti des sentiers battus. Il aurait jeté le fruit pourri sans regarder l'arbre. Il se serait imaginé avoir tout compris et se serait acquitté avec les victimes innombrables de ce qu'il ignorait encore, par le rejet pur et simple de la bourgeoisie ou du domestique qu'il aurait le loisir de flétrir. Impotente et vague accusation pour le moins inopérante, empressée d'éluder l'essentiel. Il était confondant de réaliser à quel point l'on pouvait se satisfaire de solutions simplistes qui suffisaient à l'orgueil, encourageaient la paresse, et n'obligeaient pas la conscience à se substituer au bien-être réducteur. Et ce bien-être, il allait le perdre au fur et à mesure de ses découvertes, plus tabous les unes que les autres. Pour autant, la difficulté ne le rebutait point. Le plaisir que stimulait une passion émerveillée de la vie ne l'engageait pas dans la voie du renoncement et du découragement. Le présent que les dieux lui avaient fait, il allait le vouer à l'intérêt général d'un principe supérieur générateur de foi. Expérience obligée, nécessité absolue pour que l'esprit rompu à la lutte puisse prétendre à d'autres cimes, accéder à la connaissance des hommes par l'étude de leurs sociétés, et par la voie du politique, entrer en contact avec la philosophie sacrée, austère antichambre du monde religieux qui l'habite et l'enveloppe de son éternel mystère. Car seule la

philosophie politique permettait une crue propice au franchissement d'un stade initiatique, prolongeant le politique au religieux, reliant la conséquence à la cause, permettant du bas astral, le passage à l'astral supérieur, retrouvant l'aura du mystagogue dans le message des dieux présents sur les sentiers perdus aux confins de l'entendement humain. L'enfer du politique, le séduisant engouement qui nous y porte, se donnait pour objet d'éprouver l'esprit et briser la joie qui détourne de la sagesse, pour amener à une sérénité conséquente et connaissance puisée dans l'au-delà de l'homme, prolongement de ce qu'il ne pouvait trouver dans le gréganisme matériel et temporel. Evald devait s'y préparer seul, et seul, entrer dans la prairie d'asphodèle pour défier le lion de Némée, sans savoir que son esprit vierge aurait à subir le viol de l'expérience difficile en solitaire, sans savoir que sa jeunesse allait engager toute la force de sa nature jusqu'à ce que mort s'ensuive. Après l'épreuve, une renaissance propice permettrait d'entamer une initiation religieuse, ascension qui emmènerait le philosophe guerrier dans la quête sans fin à laquelle il se prédestinait. Comme un ange en quête de ses attributs perdus, il allait devoir traverser l'enfer, l'allégorique séjour des morts dont il avait déjà foulé les sombres destinées. Comme si toute vie, désireuse de se régénérer, devait passer par le royaume d'Hadès et traverser les épreuves les plus douloureuses avant que l'eau du styx ne consente à devenir pure comme l'ablution qui lave les peines et fait germer l'âme. La nécessité en avait voulu ainsi. Dans son initiation collective, l'homme devait éprouver sa perception sensorielle et renaître seul et mieux armé pour appréhender ce qui se donnait à voir à la vue de l'esprit. Evald avait une échelle de sa vie pour atteindre le printemps de Perséphone, fille de Zeus et de Styx et

compagne d'Hadès. Une goutte d'éternité pour émerger à la lumière d'Héméra, fille de la nuit, de l'érebe et sœur d'Aether, lumière de ce qui éclaire et que faisait croître l'eau baptismale du ciel d'Héra. Il était promis au sacrifice pour une âme trop belle et exigeante, mais jamais trop belle pour prétendre à l'éternité. C'était sa destinée voilée, l'éprouvante pudeur de l'avenir formateur en devenir. Il allait être l'alchimiste de tous les jours qui consacrait le plus clair de son temps à transformer ce devenir en présent par la manifestation de son éternelle volonté. Or, cette volonté pouvait être sujette aux égarements de l'esprit orphelin, contraint à allaiter une clairvoyance mort-née, faute d'intimité avec l'âme. C'est pourquoi le monde intérieur qui l'habitait prenait grand soin d'honorer Athéna afin qu'elle lui accorde l'usage d'intuitions indispensables à l'édification de son esprit. Celui-ci brûlerait de rapporter à Héra, mère des dieux, la transfiguration du présent reçu à sa naissance, en vue du baptême permettant à l'âme délivrée du plan astral, d'évoluer dans la sphère divine, afin de rapporter dans l'olympé ensoleillé, le feu du ciel et de la terre enfin réunis, époux de toute éternité. Le temps étant sujet à un débit alarmant, que Lachésis ne se presse pas de couper le fil qui le reliait à la vie. Si les dieux voulaient du miel, il ne lui serait possible de leur apporter sans délais. Evald voulait avoir le loisir de les aimer, sans se montrer obligé d'obéir aux bourreaux dépêchés, si Clotho voulait bien l'entendre sans déroger à l'impérieuse rigueur que lui commandait Anankè. Quant à Atropos, elle ne serait sans savoir que plus longtemps elle filerait, plus longtemps Evald honorerait les habitants de l'Olympe que sa vie s'était donnée pour but d'atteindre. Des entrailles les plus infâmes à la source religieuse la plus insigne, on reconnaissait les cours funestes qui avaient portés à conséquences sur

l'espace temporel dont l'homme était la résultante, et le contemporain la prison d'airain. L'avenir n'existant pas encore était incompréhensible. La connaissance était toute portée sur le passé où la pensée achevée n'enviait rien à l'embryon d'espérance. Pourtant, plus il étudiait, plus se révélait une ignorance engendrée pour une ignorance de toujours à laquelle il avait beaucoup de mal à faire entendre raison. Pis, ses laborieuses constructions intellectuelles venaient quelquefois contester l'essence subtile de ses intuitions pour le jeter sur la voie d'une maturité aux attraits aussi séducteurs que réducteurs. Evald savait le péril le guetter, le doute tenter de le surprendre dans ses doutes. Maya voulait encore le faire douter, lui faire perdre le bon chemin par un labyrinthe de couloirs d'une inopérante complexité. Dès lors, pour avancer, il n'y avait pas de mystères. L'expérience s'imposait là où l'idée n'avait pas idée. Evald devait franchir le pas et se précipiter vers l'avenir pour charger le passé. Pour réaliser l'impensable, il lui fallait le vivre. Et pour le vivre, il lui fallait entrer en campagne, être agissant pour honorer le présent par son engagement personnel, car dissenter était un raffinement, un luxe stérile si le débit n'alimentait pas l'action constructive. Partant, la nécessité d'entrer en manifestation chevauchait la jeune monture de sa volonté, car d'instinct, il reconnaissait bien là les signes manifestes d'une extraordinaire décadence qu'il ne pouvait contempler sans rien dire. Il ne pouvait cautionner ce ralliement des facultés et des énergies aux causes facteurs de leur disparition. Se réformant pour plus d'efficacité, il devait laisser de côté ses coquettes particularités idéologiques afin de coller ses ailes aux matérialisations réactionnelles qui convenaient le mieux à cet impératif, afin d'édifier à l'échelle de l'adversité, plutôt que d'ajouter au morcellement des plus sûres

mais des plus vaines volontés. Ce qui manquait souvent aux gens d'esprit était cette forme objectivée de la pensée, où la nécessité chargeait de devoirs l'empreinte conviction. Seulement, à se vouloir plus républicain que la république, Evald allait vite sacrifier une indépendance qu'il croyait acquise au profit d'une stratégie qui lui imposait la tutelle d'attractifs systèmes et auxquels il livrait les fruits de sa peine confisqués. Car il n'y a d'indépendance que dans l'individualité qui ressort d'une expérience heureuse en solitaire. Mais cette individualité ne devait pas perdre son âme et faire allégeance à l'individualisme. Un individualisme jaloux de sa propre épargne, et dont l'illusion de souveraineté donnait une impression de liberté à des individus coupés de tout sens commun, livrés à l'égoïsme le plus réfractaire à l'intérêt général. Or, le don de soi en rythmait le battement non sans renoncements. Que l'amour lui soit témoin, s'il n'était pas dans les mœurs courantes de moraliser la conduite personnelle de chacun à destination de l'exclusive fidélité aux principes d'un ego souverain. Non, la fidélité ne pouvait aller sans une haute idée de ce qui faisait la nécessité de l'union, à laquelle toute finalité vouait au sacrifice l'élégante tentation d'une indépendance particulariste. Au couvent de l'expression personnelle se substituait donc la fidélité aux appareils, mécanismes standards d'une traduction impropre, approche vulgarisée génératrice d'une identité collective caractérisée. Toutes les énergies devaient donc converger vers la pompe aspirante des aspirations communes. Malheureusement, faute de se donner avec parcimonie et en totale harmonie avec soi-même, la biche aux pieds d'airain allait bon train. Emporté dans sa course à l'absolu, il n'échappait pas à ses travers dont l'effet de groupe amplifiait la nature toute cocardière. Mais cocardière, point s'en faut. Pour réagir aux méfaits

d'une république qui avait tout du tyran, Evald se rapprochait d'une monarchie qui avait tout du martyr. Le parlementarisme dont il connaissait l'exemple ayant donné la preuve de son inexistence, il se confortait dans l'absolu d'une souveraineté de droit divin intimement liée au christianisme pour de bornés partisans, qui le rejetaient illico dans le précieux compost du laïc terreau où la franc-maçonnerie fertilisait la république bourgeoise. Tout de go, ce qui du régime l'insurgeait, l'envoyait illico dans la boutique de ses frères ennemis. Et lorsque lui en prit de tenter de fuir l'absolu des doctrines du capital et des systèmes de pensées monothéiste par le recours à l'anarchisme, il retrouvait cette unicité démesurée dans la libertaire absolutité assortie à l'universel rejet qui faisait illusion au mépris de toute raison dans son opposition conformiste à l'absolutisme. Et à se retrouver de plus en plus minoritaire, il devenait l'absolu de tout le monde. Il n'échappait pas aux systèmes. Surtout aux préjugés, systèmes de pensées uniques. Pour autant, si sa déconvenue était de taille, il accusait réception d'une expérience féconde. En fait, Evald était de toutes les contestations, pourvu qu'elles découlent d'une souffrance humaine et non d'un snobisme. Mais en raison de ses convictions, les raisons dont le cœur avait l'impulsion ne devaient pas servir d'attrape-nigauds en livrant la fine fleur de l'humaine candeur aux desseins exclusifs d'une ambition de caste. La fidélité aux principes aristocratiques de sa noble mouture ne souffrait pas l'allégeance aux idées mises en batterie, et la sincérité ne retrouvait pas dans l'union de circonstance le principe de sa particularité. En dépit de tout, avant tout et parce que dans l'impasse où l'intellect conduit, l'instinct commande au bon sens le plus orthodoxe, Evald prenait soin de se rallier à ce que

bannissaient les partis du régime unanimes. Ce faisant, l'absolu changeait de camp. Il n'avait pas besoin de l'assurance de tous pour être appelé là où il choisissait d'aller, et cela suffisait à son indépendance. Au demeurant, cette ultime alternative offrait une garantie de bon sens qui n'avait rien d'une idée fantaisiste. Plus que l'intellect, l'intelligence faisait allégeance à ses principes. Elle mettait en lumière la loyauté et l'efficacité tant redoutée par la trahison généralisée qui vouait aux gémonies ce qu'elle voyait de mal dans le bien qui ne la servait point. Une noblesse de cœur qui n'avait pas vocation à s'ériger en système car un système noble ne pouvait satisfaire l'incurie des appétits. Appétits d'une noblesse en titre égarée dans l'âme depuis le déluge. Issue de la transsubstantiation de son éthique dévoyée née du parjure de Clovis dans le crépuscule des peuples libres crucifiés à l'aube de l'histoire. Noblesse parcourant au fil des dynasties le chemin de croix désertique de son âme pervertie, jusqu'à son agonie où suppliciée elle expira dans son sang maudit, livrée à l'impie troupeau par l'élu berger des lumières, châtiant le schisme du haut de sa chaire. Conscient d'évoluer dans un monde où les bonnes causes avaient toujours été annihilées, Evald n'en était pas moins animé d'une volonté opiniâtre. Pour son désespoir, il n'avait pas connaissance d'une seule cause raisonnable qui ait triomphé de la perfidie. Cela tenait peut-être du fait que seule une extrême minorité pouvait rassembler les caractéristiques de bon sens et d'incorruptible dévouement, nécessaire à une présence effective dans le cercle lumineux de la gente historique indépendante. Alors, que restait-il au bon droit si ce n'était le bon sens ? Or, même le bon sens n'était pas insensé au point de s'impliquer. Le bon sens voudrait même que l'on n'y songea point. Restait le vote qui ne nécessitait

pas la veine du putschiste. Et c'était en cela que l'espoir renaissait. L'espoir était permis. Mais c'était en cela que la réaction s'essouffait et dégénérait, soumise au poids du nombre et de sa médiocre représentation. Partant, avec une savoureuse débauche d'énergie qu'insufflait une volonté tenace face à une concurrence déloyale et dotée d'effectifs importants, Evald entrait de plain-pied dans un militantisme dont il voulait faire l'expression du don de soi. Ce militantisme lui faisait côtoyer les insoumis, de cette jeunesse baignée dans les circonstances qui la trempait et la retrempait dans le feu de l'action, une autre cérébrale, grave et tragique, idéalisme vénusien, contrainte à l'absoluité de ses convictions par le pragmatisme source d'espoir, qui expirait dans les méandres de la violence où la détresse épouse la mort. Venait le chérubin, l'esprit étioilé par l'enseignement et la morale imposés, se livrant fidèle jusqu'au-boutiste à l'antithèse archétypale de ses idées reçues. Mais le plus mémorable était bien ce citoyen ordinaire absent des livres d'histoire. Insensible aux théories, tête-bêche avec les salonards et rhéteurs, laissé pour compte de la mémoire dont le courroux n'avait d'égal que la probité et la force dignité, soucieux des bienséances, supplicié et promis à la décoction de coups de bâtons. L'ahan du camaïeu contingent, hosties promises à leur coryphée, l'esprit qui faisait don de sa chair et disparaissait au souffle du vent. Dans cette grande vendetta, Evald distribuait des journaux, se consacrait à la tenue et l'entretien de panneaux électoraux, des bureaux de vote ou des stands, boîtait des tracts, assurait la sécurité lors de manifestations, lorsqu'il ne participait pas à la distribution de vivres et de vêtements pour les compatriotes nécessiteux. Mais encore et surtout, en des temps tout feu tout flamme et par tous les temps, il collait des centaines et des milliers

d'affiches de jour comme de nuit. Il se dépensait sans compter, laissant à son bonheur le goût amer d'une espérance sans issue. Nul ne lui reconnaissait son mérite, car tout devient normal lorsque le service aux autres ne se rémunère que d'un naturel désintéressé. Inventrice du joug, Athéna lui en fit don afin qu'il puisse s'atteler à la tâche. Soucieux de satisfaire à l'école formatrice du sacrifice personnel, elle lui tendait la corde qui permettait de remonter des enfers pour échapper à la foire d'empoigne. Evald creusait alors son sillon en posant sur ses épaules le joug volontaire dont il était fier. Cela dura près de trois ans au cours desquels son statut d'homme jouissait d'un ascendant qui ne tenait pas du prestige du saltimbanque. Dans la tourmente, il développait d'incontestables talents d'organisateur, mais aussi une énergie dont il n'était pas prêt de refaire les frais. Ce faisant, il goûtait avec délectation les joies ineffables de l'idéalisme. Un sentiment de grande ampleur où culminait le désintéressement. Une catharsis des mystères mineurs qui permettait à l'esprit d'entrer dans un au-delà pensé grâce aux passions évocatrices attelées au char émancipateur d'une mystique sincérité. Malheureusement, dans l'espace chagrin du collectionneur de bon sens, se vouer à un idéal, prendre parti, c'était cause de l'énorme gaspillage d'esprits vierges qui s'en allaient faner sans marcotter. Une abnégation qui profitait à des notables locaux peu portés au dévouement, et dont l'opportunisme serait seul remercié des chastes exploits. Administrant le désintéressement du haut de leur superbe afin de se hisser vers une respectabilité tranquille, les compétences improvisées feignaient d'ignorer les gueux et brocardaient l'altruisme de leur nègres. La manœuvre était souveraine. Dans la galère démocratico-électorale, l'homme maintenu dans l'obscurantisme

était plus et mieux utilisé à l'aide de simples stimuli psychiques constitués d'idées vagues et générales, logogriphes savamment agencés. Naïfs passagers d'un au-delà social, inconvenant excédent pour la distribution de l'inestimable considération et sa précellence si généreusement distribuée entre nantis répartiteurs. Pour lui, les promotions carnavalesques qui accouchait son ego en général africain. Pour lui les sombres coulisses du tartare où il cherchait les forges d'Héphaïstos, dieux boiteux centre ciel et terre. Evald s'était constitué prisonnier, un prisonnier qui traçait une route, enfoncé dans l'épaisse toison d'une forêt légendaire. Il était le pigeon du gratin qui prenait son envol dans la cage aux lions, l'oiseau de paradis en oison impétueux dans la gueule du chat. Aux yeux physiques du quidam, son désintéressement endeuillait ses naturelles prédispositions qui n'étaient jamais mises à contribution. Mais c'était sans compter le libre exercice de la réflexion. Pour Evald, l'action n'était pas une fin en soi, mais le moyen de parvenir au fin mot d'une connaissance accrue qui menait en soi. En son âme et conscience, au cœur de l'effort et des réalités de la vie quotidienne, la pensée et son cortège dionysiaque s'extrayaient pour offrir le pendant d'une nouvelle jouissance, celle de l'esprit qui se donne à l'esprit. Dans les faits, ce qui pour des raisons conjoncturelles n'était pas réalisable, n'avait rien pour autant d'utopique. Cet idéal n'avait rien d'un rêve. Les chimères n'en vivaient pas, les illusions n'y siégeaient pas, et l'irréalisable avait fait son deuil d'une virtualité qui n'en finissait pas d'exister, émergeant de la terre nourricière au printemps de l'histoire va t'en guerre. En guerre contre l'ignorance proluxe ou béate, en guerre contre le vol et l'usure rehaussés du diadème de la corruption. Afin de porter le fer au cœur même de chaque question, plutôt que

discuter sur le sexe des anges en dépassant Dieu dans l'inconnaissance le plus doctrinale, Evald commençait d'en bas, par ce qui d'essentiel ouvrait la voie sacrée d'un apprentissage qui ne limitait pas son champ d'entendement aux verts pâturages de maîtres à penser. Il partait donc à l'aventure par le chemin le plus droit et le moins linéaire, où le laborieux discernement ne vouait pas sa raison d'être au théorique sans le dépasser d'entrée. Dans le feu de l'action, le théorique cédait donc au spirituel grâce à l'expérience formatrice de l'esprit désintéressé dont l'habile monture délivrait son intelligence débridée du joug instructif de ses rôles conductrices. L'action au centre de toute pensée sincère, là était le caractère sacré. C'était un acte volontaire qui sonnait le glas de sa dépendance spirituelle, là où le lion de Némée gisait sur le tertre sacré de l'expérience concrétisée. Evald irait jusqu'à s'engouer pour les travées et ses impondérables en coryphée ubiquiste au diabolique algorithme tribunicien, les foules à sa parabase ralliées, exaltation moissonnée d'un peuple enfin réconcilié. Discourant de sa tribune la plus exemplaire au réveil de ses illusions stimulée, ses harangues se plurent à restaurer le sceptre du mérite et de la vertu, pour effet de mettre flamberge au vent, fourbir ses armes et battre campagne contre l'Etat profiteur. Il n'avait pas attendu que grâce justificante n'atteignît jamais les cœurs en pensées de ses traits divins et magiques pour s'ébrouer dans le pragmatisme à l'instar de son amour oblatif éprouvé pour le peuple dont il avait l'idéal. Ainsi donnait-il au pouvoir régnant l'occasion de lui faire grief pour sa démonstration plus qu'inutile d'un brouillon d'activisme. Jusqu'aux rives de l'Achéron, peu lui importait. Evald pouvait suivre la progression de son avancée. Mais bientôt, la nuit infernale absorbait le feu de son enthousiasme dans

l'établissement d'un numérus clausus. Pour les hommes emperruqués, son action était synonyme de provocation, insinuant de sourdes craintes et presciences. L'inébranlable institution n'avait que faire des états d'âmes et révélations qui ne relevaient pas du potin. Quant aux excellences, elles étaient réservées aux dite élites, selon leur degré de fortune et leur secrète filiation. Au nom de la démocratie, forts de l'exaspération d'une opinion publique dérangée par le bruit, l'éradication trouvait sa justification dans l'intérêt général. Un intérêt général dont l'administrateur voyait son portefeuille et le peuple son nombril. Un nombril soucieux de préserver l'épicentre d'un phénomène de classe où la majorité des bien lotis travaillent au désespoir des sans logis. Dans ce vulgaire étal de viandes molles, aucun avènement ne pouvait voir le jour car tous les efforts, toutes les révolutions périlclitaient entre les mains du peuple. Il se trahissait lui-même. Il se traînait ou conspirait au sus de la minorité agissante, et s'agrégeait à l'image de ses tyrans, corruptible à souhait. C'est le peuple et sa morale servile qui hâtait le trépas de ses dévoués serviteurs. Tous les révolutionnaires avaient été dévorés par le peuple. Ballotée comme un ludion, la masse et son poids mort paralysait le ressort. Ses maîtres n'avaient plus sûr complice et n'ignoraient pas dans quelle mesure sa flatteuse célébration était la garantie de son ralliement. Son expression était l'assise la plus durable, mais aussi l'appât le plus racoleur dans son aveugle exaltation. Derrière la sage et débonnaire position de leur situation privilégiée, ils savaient que le fruit était tributaire de l'arbre. Or, celui-ci restait enchaîné au sol, riche et figé, sacrifiant les feuilles de son ramage pour la promesse d'une nouvelle robe. Sans point se faire du tort, mais en bon ténor, le cartel des partis régimistes mobilisait la lourde phalange des bonnes consciences,

zoïles résolus à tailler des croupières aux féaux de l'antéchrist, à tâche de pourfendre la résistance aux ukases étatiques. Tout ce beau monde attendait qu'Evald se collète méchamment urbi et orbi en malandrin hagard, sur leurs pugilistes promesse horions, en eux son naufrage indubitable. Ne devait pas subsister un zeste de son audace. Inévitablement, d'étincelles en étincelles, le feu s'allumait en tous points, de sorte que réactions caténaïres allaient avoir raison des témérités les mieux orchestrées. Evald avait du guignon. Menacés chaque jour, ses amis se désistaient, jetaient le manche après la cognée, pendant que les autres rendaient coup pour coup et dormaient chez les cognes. Jusqu'au jour où fatalement, la persécution arrive à ses fins pour mettre un point final à sa violence par la violence de son agression défensive, défensive parce qu'autorisée à se défendre de toute opposition véritable au système en son état. Sans espoir d'échapper, Evald et son inséparable noyau de fidèles militants allaient faire connaissance avec la meute justicière, dont la politique n'était qu'une pâle démonstration des haines rentrées, pâle représentation des arrière-pensées d'une époque ivre de sa thérapie de groupe sur fond de libre-arbitre. Et là encore, la méthode se passait de commentaires. En effet, tout ce qui n'entrait pas dans les vocations étatiques entrait dans les compétences d'agitateurs commandités, habitués à faire usage d'une violence habilitée. Harnachés comme des personnages de bandes dessinées japonais, ils n'avaient pour autant la magnanimité des héros du soleil levant. Pour la réaction, le ciel s'était obscurci. Devant pareille délinquance, assaillis par le bras armé de toutes les décadences, Evald et ses camarades d'infortune étaient acculés. Leurs visages se convulsaient sous les coups, et leurs corps meurtris, pliaient sous l'impact brutal pour

s'effondrer, colorant le gravier du sang de leurs plaies béantes. Dans la mêlée, Enyo déchaînait la folie des hommes emportés et véhéments. Tout en les martelant, les agresseurs dissonaient et sonnaient la curée à l'expression d'une démocratie dont ils prétendaient être les anges gardiens. Evald restait coi. Ses yeux étaient inondés de larmes à la gouttière de ses paupières, pluie lacrymale ocrée du sang de son crime de lèse-majesté, qui débordait, perlait le long de ses joues brillantées. Il eût voulu révoquer en doute ce cauchemar, mais l'épreuve savourait goutte à goutte ses effets dans son développement jusqu'au paroxysme de l'horreur. Pourtant, le temps d'un bref martyr, et le temps courait déjà à d'autre bûchers. Evanescant et mortel témoignage d'un passé toujours plus fugitif issu d'un présent transitoire qui n'attend pas, bientôt oblitéré. Pour sauver la face, l'étalage de poulets se déployait sur ses ailes, simulant une manœuvre d'enveloppement au cœur duquel ne restait plus l'ombre d'un agresseur. L'agitation allait bon train dans les rangs des sympathisants pour lesquels s'opposer par la force à la police de la pensée n'avait aucune raison d'être en matière d'esprit. S'ensuivit un quiproquo lorsque préférant au corps armé du stipendié agitateur la dépouille du dit provocateur, les roussins, carêmes-prenants sans muselières, intervinrent en force pour conduire au poste les victimes sous le choc mais néanmoins entassés à même le sol d'un fourgon cellulaire, dès lors maintenus dans la sujétion, par l'hydre carcérale embastillés. Illico, les autans emportèrent Evald et ses amis, autorités répressives qui décideraient leurs destinées judiciairement envisagées. Lorsque la voiture cellulaire s'arrêta devant le poste de police, ils en sortirent, menottes aux poignets, sous les regards accusateurs des passants. Sans autre courtoisie

que sommation, leurs poches durent être délestées de leur contenu séance tenante après qu'entraves leurs eurent été enlevées. Lorsque précipités au bloc chacun à leur tour, s'offrit à leurs yeux l'affligeant spectacle de cellules alignées et de grandes cages grillagées, sortes de caravansérails dans lesquelles s'affalaient dans leur vêtue mâchurée des épaves brindezingues et sales. Deux sbires, manitous du lieu, accompagnaient Evald dans cette avant-chambre et lui commandèrent de se déshabiller. En dépit de son air absent, il sentait en lui mourir l'ardent tribun et le virulent politique l'abandonner en même temps que ses forces qui s'amenuisaient aux injonctions de sa raison. Il réalisait qu'en ce lieu, l'homme n'était plus un citoyen comme les autres, digne, armé de ses droits, lorsque livré à une préfiguration de l'univers carcéral, il était déjà mort pour la collectivité, ignoré sinon renié par ses représentants. Il réalisait tant et surtout combien l'homme était insignifiant et misérable lorsque, écarté des structures sociales qui le personnifiaient, il ne représentait plus alors qu'une existence organique bien anodine. Egards à l'ombre intacte de pudeur restante, il s'exécutait sans broncher, contint tant qu'il put l'humiliation qui l'envahissait inéluctablement, et parvint à surmonter la brimade dans le dépouillement de sa fierté d'homme libre. Le ton péremptoire témoignait d'une profonde antipathie. Ils se montraient menaçants et hostiles dans leur comportement et dans les non-dits. Tourbe de béni-oui-oui sans scrupules, ils obéissaient aux lâches instincts et razziaient la vie des viciateurs et vénéreux insoumis dont ils avaient la hantise. Une heure plus tôt, Evald n'aurait pas permis la moindre allusion, le moindre geste susceptible de porter atteinte à son honneur immaculé dont il s'enorgueillissait. A présent, il était flanqué dans une cellule d'un mètre carré, elle-même dépouillée de

tout, munie d'une anfractuosité rectangulaire sur la porte verrouillée, seule communication avec l'intérieur de la prison, triste air de liberté absent de sa cellule. Ses compagnons qui suivaient un   un, au même sort furent livrés, avalés par les miniatures bouges sombres. Il e t été difficile de se gober dans ce trou sordide que corrompaient la putréfaction de macchab e, les odeurs hircines, les relents douce tres d'ineffable malpropreté, de décomposition de sueurs, humeurs et crasses indatables dans lesquels mac rait l'endroit, et dont la pénombre masquait les macules certaines qui en étaient   l'origine. Quant au bout de quelques heures les jambes fl chissaient, d'autres appuis que les murs t ch s ne leur apportaient qu'un illusoire secours, supplice lorsqu'ils n'offraient aucune prise et les laissaient choir. Voisiner verbalement e t été possible, mais en était rigoureusement interdit l'objet. Dans ce tragique état, l'homme qui ne se fût pas avoué traitable passé un temps plus ou moins long raval  comme bétail, e t été ou singe ou brave. Mais les bravades n'étaient pas du goût des cerb res embrigadés qui se faisaient fort du carcan de leur autorité. Aux revendications, les coups de cave on participaient de l'intimidation si tant est que ces jupit riens hommes de main ne fissent litière de l'innommable. Pas de civilités pour la bête qui subrogeait   l'homme. Nus de tout viatique, Evald et ses amis étaient oppr ss s, le cœur tenaillé par l'espace restreint et l'air vicié privé de sa salubrité, accablant moribond que ce fluide jadis bienveillant désormais hostile, climat pas moins inique que les propriétaires du lieu. Quant   l'estomac, tassé dans le creux de son propre isolement, il jouait de borborygmes   l'adresse d'Evald sourd aux prières. Ce n'est que le lendemain matin que les roussins, frais comme des gardons vinrent les chercher. Marchait   leur tête un Ésope aux chairs

flasques, nez écaché, une espèce de portefaix malitorne sans foi ni loi, flic à plein temps. Le bruit des verrous claquait et détonnait dans le cœur et l'esprit comme des coups de feu. Déjà, les traits accusés, les visages fripés, les yeux cernés par une longue nuit debout dans un espace clos de la dimension d'un petit placard à balais, avait affecté leur résistance d'une manière visible pour mettre bas la soumission. Les chaussures elles-mêmes semblaient avoir expiré. Sans lacets, elles paraissaient fanées. Evald et ses camarades tendirent une fois de plus leurs poignets, obtempérèrent à l'impératif commandement de leurs geôliers lorsque ceux-ci montrèrent inamicalement d'hostiles menottes. Sitôt enclos lorsqu'entraînés dans la bétailière à l'air libre, ils n'eurent le temps que d'entre apercevoir le ciel pour être transférés ipso facto à la centrale de police et croupir intra-muros dans un boiton collectif, bouge aussi infect et infamant que le précédent, et comme lui, propice au bourrèlement. Cinq heures s'écoulèrent encore avant que sbires ne désencombrent l'endroit de quelques uns de ses relégués pitoyables déclassés. Suivirent de peu Evald et ses amis, hâtés dans un lacs de couloirs, puis introduits menottés dans l'antichambre d'une destination inconnue, sous les moches et méprisables regards chargés de défaveur d'inclémentes filles publiques en uniformes dépourvues de bénignité. Les gardes-chiourmes poussaient les compères avec un zèle que justifiait la primordiale exemplarité de traitements constitutifs d'un châtiment adapté à la nature du délit, en sus de la peine privative de liberté. Argousins dont les coquecigrues railleuses permettraient d'appréhender la compréhensibilité policière, au gré de chacun d'imaginer l'anthropophage à jeun. Les vexations inquisitoriales, légales et morales des cagnes employés de maison prenaient des allures de spectacle sous le regard amusé

de leurs congénères, domestiques et suivantes, friand divertissement de cow-boys transportés dans leur Eldorado d'ânes bâtés. Fidèles au rite de la dactyloscopie, la pratique gestuelle n'autorisait pas le propriétaire des membres actionnés à presser ses extrémités digitales sur le tampon encreur en toute liberté, pour en imprimer la fiche signalétique en complément des renseignements anthropométriques. Puis ils furent placés successivement le long d'un mur, et durent s'exposer de face comme de profil devant un objectif photographique en maintenant une ardoise matriculée, enfin prêts pour le fret, comble de l'avilissement, alors que fluaient de derrière la cloison mitoyenne où s'étaient retranchés quelques bourres, des brocards et plaisanteries caustiques dans un caquet sonore et intempestif, à plaisir, uniformément outrageux. De retour au boiton, Evald était exposé aux âcres lamentations de ses camarades aveulis au préjudice de leur valeur. D'autres, estourbis, syncopés, morfondus, n'avaient d'étai qu'eux-mêmes et se lovaient dans l'incuriosité, dans l'autisme du paria, habitacle de l'athymie. Afin de soutenir le moral chancelant de ses pareils, Evald ne tarissait ni d'à propos, ni de cette mâle énergie dont l'âme avait le ressort. Dans cet exorde, si se brise notre cœur se bronze. Telle était la lumière à tirer de l'obscurité. Quels que fussent les ressauts de leurs ascensions, les compères ne se négligeaient pas. Aux conations du cœur et de la raison, l'amitié prévalait comme la nécessité de faire bloc. Toutefois, leur nonchaloir à se mettre à table n'empêchait pas aveux et non-dits de faire mention de leur état. Mais faute de preuves, les chiens devaient se tenir en laisse. A présent débutait l'interrogatoire que langues d'aspics menaient au gré de leurs fantaisies combinatoires en interprétant de concert la même antienne, hommes de main qui,

grâce à une casuistique stéréotypée, de leurs méfaits absous. Sourd aux dénégations et contredits, leur système de pensée était en quête d'indices subsidiaires susceptibles de constituer ad litem une littérature accusatoire, probante et accablante, sorte de marqueterie cohésive destinée à fleurir le char funèbre de la vindicte publique. Tantôt papelards et bienveillants, tantôt adoptant des inflexions comminatoires, tous ces reflets spéculaires de leur alter ego s'ajoutaient aux caractéristiques diacritiques, parachevant l'inétendu descriptif du portait de flic. Un flic dans le droit fil de la trahison des politiques, des clercs de rien et cætera. Et Cætera, jusqu'aux juges béatifiés par l'inamissible grâce divine, basoche qui maudissait la vie pour son inobservance à ses commandements, pour sa survivance à ses excommunications, et menaçait la création de sa colère que bien évidemment, ange de justice gouvernait. Puis dans l'intervalle d'un élan de commisération pour l'homme subissant le joug de son essence mauvaise et coupable, les avocats du diable imploraient à leur tour la voûte céleste dans une dépréciation pour l'humanité pécheresse, de résipiscence et componction oints. Finalement, contrits, béants, le regard vide, éteint, privé de son feu dans la contemplation du culte de latrie, leurs coreligionnaires en avocats généraux revenaient sur la terre non consacrée, où s'obstinait l'hérésie afin de sanctionner les suppôts dont ils avaient la peau. Toute cette comédie s'était donné pour vocation de bricoler un verdict destiné à justifier les châtements infligés par anticipation. La sanction pécuniaire représentait pour l'Etat une justice utile au linge propre de son appareil coercitif, auquel s'ajoutait sans complexes un simulacre de clémence dont le calcul ne pouvait qu'ajouter à son économie. Une faveur divine dans toute sa bienfaisance, soucieuse de

briser à jamais le moral des martyrs en souffrance. Au prix de son amour-propre, Evald avait payé au prix fort le sauf-conduit pour les voies navigables ou l'expérience levait tout barrage. Désormais, plus rien ne serait comme avant. Il ne saurait plus n'être qu'un suiveur impersonnel, mais artisan de sa propre destinée, il allait rompre les rangs avec l'informel troupeau des hommes. Ce faisant, il serait seul à faire les frais de ce dont il avait le secret. Et toujours l'invincible fuite des jours éperdus au déplaisir de l'homme néanmoins pressé d'embrasser l'événement futur, impuissant à secouer le joug du temps. Le temps de disparaître à la vue, d'entrer dans l'atmosphère intérieure dont s'était entouré le monde médité, et l'âme montrait l'étendue d'un ciel ouvert aux formes pensées les plus subtiles en son affinité. Aux sources vives de l'inspiration dont s'origine l'âme, il n'y a pas de maîtres. Tout coule d'où tout découle. Car seule l'âme peut rendre l'esprit fécond, et seul l'esprit peut sauver l'âme en l'accouchant. Partant, l'Atlante enterrait l'âge tendre de son souvenir dans le bronze et l'airain, et d'une poigne de fer, l'homme entraînait dans l'âge de raison puis défiait les enfers pour renaître par le fertile exode de la brume matinale. Une brume matinale chargée d'orage qui exposait la vie à de mortels défis car, lorsque l'âme fait feu de toutes ses bouches, le tonnerre de l'épreuve surajoute à son éclat. Epreuves qui devaient faire mourir tout ce qui n'était pas propice au printemps des âmes auxquelles seuls les fleuves purificateurs permettaient l'accès. Car l'homme ne peut réaliser l'épigenèse dans l'aether seul. Il doit tracer la voie qui mène à l'âme par les chemins du cœur et de l'esprit mariés au rond point sacré d'une catharsis mentale. Un mental qui avait à tâche de se purifier dans l'exil de son expérience en solitaire pour tâche de sculpter sa statue intérieure et transcender son état hors des frontières de

l'esprit terre à terre. La conquête était en soi, devait provenir d'en soi, mûrie à la chaleur parlante de sa consciente migration, divine projection de laquelle luisait une lame rougie du sang chaud de ses crimes futurs, des sacrifices nécessaires dont l'initiatique appréhension réclamait tribut pour tirer de la matière, matière à faire l'esprit. Le sel de la terre brûlerait les plaies de ses désirs les plus passionnels, de ses luttes intestines qui mortifiaient sa volonté d'être saint, l'empêchaient de s'instruire, d'entendre ce qui se ressent en l'absence de toute partition intransmissible, inexprimable, unimaginable, informelle, la mise en présence de son existence dans la plénitude où le conduisait la sagesse. Celle-ci n'avait rien à envier au bonheur fait de plaisirs fugaces qui tuent ou détournent l'esprit, de ce qui fleurit bon à l'orgueil, procure une jouissance proche de l'orgasme et retombe dans l'autosatisfaction résiduelle. Dans la foi, les sensations touchaient à l'émotion de façon permanente. Elle ne s'altérait pas, n'abîmait pas l'être, mais le rendait meilleur. Seulement, pour atteindre cet état, il fallait muer. En son fort intérieur, il y avait une gestation à accomplir, comprendre les ressorts du monde, savoir les raisons de son divorce avec les hommes qui paraissaient vouloir lui vouer une lutte sans rémission. Déceler ce qui l'empêchait de communiquer avec les dieux dont il soupçonnait l'existence, et si ces contacts privilégiés supposaient le désaveu de ses semblables. Une longue attente, une longue plainte avait mortifié son âme saine pour mieux la rendre malade. Malade d'aimer ce dont la vue était privée, ce qui de beau vous ravit, cela qui même vous étreint. Or, ce détachement ne devait pas aller sans armes et bagages. Il ne devait pas brûler ses ailes comme Icare. Evald devait s'élever sans disparaître à la vue des autres et apprendre d'eux par lui-même. Il devait faire peau neuve

et se prédestiner à être plus vivant que tout, élaborer dans l'échec mais construire sans bruit, pour offrir à son âme une nourriture impérissable que les hommes lui jetteraient en pâture. Une nourriture trop riche et trop pure pour les esprits gouvernés par leurs secrètes ambitions. Des hommes qu'il aurait le tort de révéler à leur insu, d'accoucher aux forceps. Il devait couper la racine de ses désirs les plus dépendants, refouler l'appétit de l'envie qui opprime la volonté. Car, à l'insu de l'être, le désir s'était matérialisé dans les corps lorsque le plaisir de sentir avait délaissé la force de ressentir, abandonnant aux mortelles destinées l'autosuffisance d'une émotion nourricière pour l'insatiable et naturel besoin d'une palpable expression pensée. Pour autant, le désir n'était pas un mauvais génie. Principe générateur de la vie, il permettait l'existence et selon sa nature, pouvait se révéler générateur d'une intelligence formatrice. Une intelligence qui permettait un retour à l'émotion avec une présence d'esprit telle qu'en l'âme, l'émotion rendait consciente l'essence révélée de sa divinité. En somme, le désir et l'expérience terrestre avaient vocation non seulement à mettre en présence, mais encore à approcher en son sein ce qui de divin existait en substance à l'état latent dans la multiplicité d'une abondance riche et vierge de toute volonté. Une volonté dont il devait apporter caution, qu'il devait tirer de son giron afin de refouler la fallacieuse tentation d'entrer en harmonie avec des apparences trompeuses, d'être au diapason d'une dissonante fanfare qui se jouait des interprétations les plus fidèles. Enfin, Evald avait à tâche de tuer toutes les manifestations de l'hydre, et brûler au feu d'une incontournable purification, l'idée que celle-ci ait pu trouver sur le chemin de son âme, de quoi lui prêter attention. Au venin de sa magie noire, il jetterait le masque de l'homme tombé du ciel, et du cancre marin

qui accompagnait la constellation de l'hydre, il briserait la cuirasse libératrice de son cœur, siège de Dionysos et genèse de l'âme, gouvernée par la constellation du lion. Par la plus inégalable sensation jamais ressentie, il se sentait invulnérable. Il savait sa détermination plus infaillible que jamais et réalisait les fondations sur lesquelles l'équilibre mental et la pureté assuraient l'existence d'une constante inébranlable. Evald ne devait pas s'en laisser montrer par les mécanismes intellectuels, les fantasques errements psychologiques, les fausses convenances qui simulent la plénitude et prohibent, morale surfaite qui n'empêche que vous, tous les attractifs dévoiements qui brident et aliènent. Il ne devait pas s'effacer devant le jeu des attitudes qui n'en finissait pas d'innover dans la plus totale vacuité, et donnait à l'hydre la faculté de se régénérer sans cesse. Il avait à cœur d'interdire au désir de nuisance de cette hydre la mainmise sur le potentiel multiforme de son mental. Il reconnaissait ses traits hideux chez les spéculateurs de tout poil, les sournois, les complotiers, les affairisants nec plus ultra, les plus fieffés mécréants de l'intelligence faite vertu, qui s'ingéniaient à faire la démonstration d'une aristocrate candeur que réfrénait et transcendait de pâles instincts. Insigne fierté sans amour propre, ils mettaient un point d'honneur à ne pas respecter l'ordonnance de ce dont ils n'avait cure. C'est pourquoi, marcher la tête haute en son fort intérieur était pour nombre de ses contemporains une notion révolue destinée à l'exploitation des plus naïfs. Rien ne pouvait les contraindre à l'exemple. Sans peine, ils s'acquittaient d'une prise de conscience dont la raison parlante n'avait plus de raison d'être, si ce n'était déranger le bonheur dans la vaste étendue de son insouciance. En déboulonnant le monument de son âme, l'homme contemporain croyait s'être affranchi et contemplait son

œuvre. Orgueilleuse exaltation d'un égo imbu de son moi, imbu d'une conscience infatuée d'elle-même, il produisait les bons sentiments à la cadence infernale de ses gloutonnes prétentions et jouissait sans modestie de sa modeste illusion à n'avoir jamais été aussi juste, doué et distingué. Son orgueil le poussait non à s'accomplir, mais à se spécialiser dans un présent montré en exemple de fatuité, et dont la morgue endeuillait l'idiosyncrasie d'une nature joyeuse. Or, sans vie, le temps n'avait plus de sens. Le présent n'était éternel que parce que les vies successives faisaient de son existence la condition de leur présence, et de son éternité, la condition de la survie de l'existence. Comme Méduse, l'homme transformait tout ce qui vivait en matière inerte. Il acquérait l'assurance de ce qu'il constatait dans la mesure de ce qu'il connaissait, et se perdait en conjectures sur l'angle mort de ses rationnelles avancées. Hors de lui, il développait un arsenal de connaissances spécifiques qui l'éloignaient fondamentalement d'une approche plus naturelle et sensible, caractérisée par une simplicité objective et mesurée. Inégalable dans sa faculté à s'excuser tous les crimes, pollution, vivisection, guerres, inculture, il se manifestait en complice innocent, sinon en défenseur incontesté de l'incontestable pestilence morale et boutiquière d'une science indifférente à la souffrance des êtres non conformes au modèle humain présanctifié. Son aura n'avait de la chaleur animale que la bestialité, et de l'instinct, la nature criminelle. Nature criminelle lorsque la faconde de son apparente pitié ne souffrait la jurisprudence du cœur. Aucun mot, aucune mesure n'était assez discrétionnaire pour dénoncer les barbaries dont son propre diktat se défendait. Et pour le dire, Evald surmontait ce qui de positif l'animait. Il allait en deçà d'une vérité où les chefs d'accusation se multipliaient,

pour émettre un jugement sommaire et imprescriptible. Son tribunal extraordinaire s'inspirait de ce dans quoi l'homme était passé maître, l'établissement légal du meurtre moral. Tribunal fantôme aussi vivant qu'une tombe qui hantait le présent d'un enfer latent. Morte conscience collective errante à l'ombre d'une personnalité dénaturée subissant la peine incompressible de ses travers. Le vol, l'usure, la ruse, le mensonge ne soulevaient plus l'indignation car ces affres avaient élu domicile dans tous les esprits, sur l'île stérilisée où l'âme s'était vue privée de cité. Devenait irréel l'espoir toujours reconduit de rencontrer le panache d'un homme qui se respectait. Un homme d'honneur et d'esprit identique à lui-même jusqu'à l'éternel. A l'être noble, se substituait une contrefaçon qui épargnait dans le simulacre. Excepté ce moyen pervers de parvenir à de médiocres fins, le dialogue était rompu dans l'espace intérieur où tout n'était que calculs, projets lucratifs, élaborations de stratégies, envies, jalousies et son cortège de calamités, car pour le non-être, être c'était réussir, quand pour l'être, réussir, c'était déjà s'oublier. Comme les secondes dans le temps, la terre fourmillait de ces âmes qui, dans l'œuf, étaient couvées dans l'oubli. Leurs esprits, livrés aux jouissances frénétiquement laissaient filer la plénitude, s'attachaient à l'ivresse du bonheur en hédonistes obsédés. D'autres, livrés par intervalles réguliers à la morosité ou à l'anxiété, s'arc-boutaient à toutes les perches piégées, se laissaient enfermer dans la bétailière moraliste, s'affaissaient ou s'égarèrent sous une pluie de conseils diluviens et radioactifs. Et lorsqu'il vous prenait de vouloir les soulager, votre jaillissement avait tôt fait de noyer le fruit déshydraté de l'esprit outragé. Ils craignaient les clichés dans lesquels ils avaient été enfermés. Dans l'excès de libéralité par

l'intermédiaire duquel ils espéraient n'être plus considérés en sexistes, ils asservissaient, livraient la femme aux individus qui manipulent les esprits. De façon tout à fait irresponsable, ils devenaient des rabatteurs pour le compte de proxénètes racoleurs, coutumiers de modes de pensées assénés comme mots d'ordre. Ils cherchaient à se déterminer, à se réaliser, et cette carapace qu'ils se forgeaient en hâte était très composite. Ils transformaient ce qu'ils s'adjugeaient d'autrui, lui donnaient une apparence grotesque et le plantaient tel un épouvantail au milieu d'une terre inculte dont ils réservaient l'usage à leur usage personnel. Ils constellaient de distinguos un ciel sans étoiles et s'écoutaient parler. Ils altéraient tout jusqu'au sens des mots dont ils consommaient l'art comme une quintessence. Ils n'avaient de cesse de définir l'indéfinissable en des termes insipides et feindre de ne pas comprendre pour souffrir l'espérance. Leur pensée mouvante et irrésolue engloutissait toute réflexion susceptible de lui faire défaut, tout trait d'esprit susceptible de mettre à mal l'artifice. Ils jetaient à tout vent des clichés dont ils reflétaient la mentale et sordide obsession, s'excusaient sans cesse pour s'autoriser tous les abus, habilités à pousser au delà des frontières du convenable, l'exercice pervers d'une immunité contraire aux bons usages. Ce travers social de l'excuse était le moyen le plus autorisé de s'autoriser d'autorité ce qui ne se fait pas, car, en un monde où plus aucun serment ne lie l'homme au vivant, il n'est de vertu qui ne soit l'auxiliaire de mauvais desseins. Au besoin, ils s'accablaient de tous les défauts, de ces défauts qui ont la vertu de vous dispenser des qualités qui obligent, et dont la révélation vous permettait d'être ceint d'une auréole d'honnêteté dispensatrice. Viol tranquille et raffiné du sanctuaire de ses propres démons, raison

d'être d'une vénération pour l'honneur décadent en sa modeste gratuité. Une modestie dont la démocratisation encourageait l'usage nivellateur d'un snobisme abrogeant le clivage des classes. Les plus tragiques n'étaient pas moins ceux qui faisaient la chattemite, chauvaient des oreilles ou clabaudaient en public, pour ensuite venir à votre rencontre clandestinement et vous gratifier de leur généreuse et charitable compréhension. Ils avaient l'insigne toupet de vous oindre après vous avoir frictionnés. Ils vous rendaient un peu d'honneur volé que vous deviez enfouir dans les recoins de votre mauvaise tête reconnaissante. Seuls avec vous, ils vous confessaient leur parenté d'idées en de pesantes démonstrations. Du tonnerre de Dieu que ces impétueux. Ils vous révélaient leurs secrètes vertus que de nobles valeurs gouvernaient et auxquelles ils n'avaient jamais dérogé. Ils vous en remontraient tous les jours. Aux yeux d'Evald, ils semblaient vouloir se purifier de leur mauvaise conscience, et avaient tôt fait de n'avoir jamais fauté. Etonnante migrations des âmes qui allaient et venaient d'un pôle à l'autre, dans l'horizon dénudé d'un espace sans vie. Sans honte et amicalement condescendants, ils semblaient persuadés de vous faire une faveur devant laquelle il était convenable de se montrer content. Du haut de leur nanisme, ils se croyaient grands. Pourtant, sur un plan dont ils n'avaient pas idée, ils avaient la faiblesse de leur ignorance, l'ignorance de leur faiblesse dans le mirage de leur prétention. Ils le voulaient attaché à leur plaisir, à les séduire, prit sous le charme discret de leur majestueux recul, captivé par la perspective de leur ralliement. Ils se croyaient sollicités comme électeurs. Or, Evald n'était pas prétendant à l'élection. Gardez vos bons présents. Il ne se destinait rien, comme ne leur était pas destinée sa fureur de vivre. Pensez mal ou ne

le croyez pas. Mais point de bons vœux dans ce jeu des comportements qui donnait le ton à une insincérité croissante. Ce prêt-à-porter était aussi inutile qu'utile. Utile à la fortune parce qu'il usait d'artifices en donnant une fausse idée d'idées fausses, par l'usage d'attributs aussi démonstratifs qu'absents. Démesurément inutile parce qu'il évoluait dans l'hypocrisie la plus improductive à l'échelle de l'esprit sclérosé dans l'exercice d'une simulation par trop soucieuse des formes. Le comportement le plus prisé aussi bien des êtres culturellement doués que des natures ordinaires, était la fuite débonnaire, l'esquive pondérée et la bienveillance de circonstance. Une bienveillance au faîte d'une compréhension qui jouait sur les apparences, témoignait d'une autosatisfaction si profonde, qu'à visage humain, l'empreinte sagesse faisait illusion. Le chic du chic consistait à faire montre de style dans l'art de se dérober aux compromettantes prises de position par l'usage d'anecdotes périphériques qui dispensaient le cœur d'être en devoir de dire. Tout ce qui d'équivoque sanctionnait l'esprit pour y substituer l'illusion d'une surenchère et stérilisait l'intelligence. L'aveugle et sourd folâtrait comme papillon et l'air serein qui le portait sans mot dire lui laissait tout loisir de se surfaire. Fausse sérénité que cette autosuffisance laisse paraître chez l'homme insuffisant. Fausse attitude que cette duplicité qui abuse de paradoxes, de tout ce qui d'informe et spécieux se tapit derrière la tolérance, de tout ce qui de stérile usurpe la sagesse. Lorsque les lâches compromissions identifiaient leur fatuité au cœur pur d'une raison sage, elles portaient haut et à grands frais leur prétention à être propre et légitime. Or, la sagesse passe par la recherche intérieure dont l'honnêteté ne souffre pas les combinaisons. Et même si l'on trouve une raison de se mentir, le contexte à vite fait de

démentir ce que l'opportuniste raison prétend à elle seule dans le plus total dénuement. Il n'était que de ressentir ce vers quoi vous portait la foi, pour comprendre qu'on ne pouvait faire illusion sans se faire des illusions. Plus rare que l'or, la sagesse ne s'acquière pas comme un sou, ni par le sou. Métis lui avait fait entendre par la voie d'Athéna. Douce musique que cette vertu inaccessible à l'orgueil malséant des vues courtes, de ce qui d'impalpable la préserve des mains sales. Elle ne s'adresse qu'aux hommes ou aux femmes doués d'intelligence spirituelle et dotée d'une sensible culture édifiée sous l'emprise d'une perspicacité empreinte de bonne foi. Elle n'exclue pas les indigents, ils seront absents d'eux-mêmes. Elle substitue aux arrières-pensées, l'innocente légèreté qui permet au vol gracieux de l'esprit, l'altitude où l'homme voit son âme, le recul où l'âme retrouve l'homme. Elle est sans attitudes et l'âme chante en son espace intérieur ou souffle le vent de l'ouvert. Mais d'ici à ce qu'elle chante, elle est un calvaire pour le naïf, un purgatoire pour le héros. La vertu est son pénitencier, un mouiroir pour réfractaires aux invites diaboliquement bienveillantes de nos maîtres missionnaires. Car, la foi n'avait pas vocation à faire de la vie une épreuve. L'épreuve n'avait pas besoin de la foi pour exister et se manifester à la face du monde. Au contraire, grâce aux divines offrandes, la moisson était d'une toute autre nature, et parce que surnaturelle, immortelle. Pourtant, si l'on ne déposait pas la semence de l'esprit au-delà de l'opaque miroir d'une existence réfléchie, la mort serait consommée et l'âme n'aurait pas de printemps. Imaginez oh athés, esprits de pierre dans une prison de chair, Imaginez ne fut-ce qu'un instant qu'il vous ait été donné de ressentir si bien que vous n'en soyez que plus vous-même sans bien vous reconnaître. Qu'il ne puisse s'agir que d'une

transsubstantiation, un changement d'état transcendant l'originelle prédestination à n'être qu'un exécutoire de l'existence. Imaginez que cet état nourri et cultivé puisse s'affranchir des contingences humaines au point d'attirer à soi l'état d'une autre nature mise en présence par la proximité d'un nouveau printemps. La perspective était d'une rare beauté ! C'est pourquoi, afin de n'être pas en reste, Evald consacrait de vivantes journées à tracer dans les noires ténèbres, le sillon qui conduisait à la survie post-mortem. Mais pour que sagesse reçoive l'âme en son sein, il fallait que l'esprit se lave de ses souillures afin de renaître immaculé, et faire place nette d'une pesante dépendance à la facilité par le don de soi. Ce faisant, plus on donnait, plus on s'obligeait, car cet acte entier ne souffrait pas l'inachevé. Mais l'éternité était à ce prix. Du sein de l'âme, elle nous pénétrait par cette volonté d'être et de vivre au delà de soi-même, pour devenir semblable à un petit enfant et rire aux anges. Tout bien pensé, lorsque l'on s'inscrivait dans une perspective d'éternité, donner un sens à une mort fertile valait bien d'écourter un vie stérile, pour commencer ce qui n'a de fin qu'en toute éternité. Point n'était censé d'aller chercher une dimension dans la démesure et démesurément loin dans l'inaccessible, lorsque, à portée de soi, abondait le sacré. Un arpegge sacré dont l'écho était intrinsèque à qui se jetait à cappella dans l'instrumentale appréhension du monde, en commençant par ce qui d'essentiel ouvrait la voie sainte de l'apprentissage. Evald n'avait rien perdre que la vie, et la vie n'était rien quand seule, elle ne s'inscrivait dans un projet cohérent. Au delà d'un possible humain, il avait soif d'excellence, d'unicité colorée. Aussi, long serait le chemin de la reconquête, inaltérable don de soi qui comblait de joie son âme endeuillée. La route promettait d'être longue, et chaque

modeste embûche devait lui coûter un temps infini. Mais parti sans compter, qu'importait le décompte des jours. Il devait souffrir tout l'amour d'une passion car la souffrance était un passage obligé dans l'art d'aimer. Ceci étant, si l'homme savait souffrir cet expédient aux affres de la raison, sa difficile progression ne serait que manifestation passagère et l'agrément des dieux n'aurait de commune mesure. En attendant, il devait l'endurer seul, car l'amour était associable dans la mesure où il n'était pas partagé. Et comment partager les sages déraisons d'une quête personnelle avec des êtres pesés qui ne voyaient que par le concret et de surcroît, tronqué. Chaque fois que cédait une attache qui le retenait au sol, se dérobaient l'espoir de se faire comprendre. Soustrait à la vue des âmes sans cœur, il devait garder pour lui ce cadeau des dieux. Non par égoïsme, mais parce que l'ennui se lisait sur les visages qui s'interrogeaient mal à propos. Pour les uns, suffisant, précieux, Evald était l'expression d'un orgueil lyrique et démonstratif. Pour les autres, simulateur, il était le spéculateur patenté qui s'arrogeait le droit d'être sans sauf conduit, quand les plus mercantiles qualifiaient de fuite ce qui ne s'appuyait sur une raison pragmatique. Pour leur mental informatisé, ses libéralités paraissaient inadaptées à la prédation d'une concurrence effrénée. Mais de concurrence, il ne pouvait être question puisque l'homme d'esprit n'était pas un homme d'argent. Pour les gens du commun, vous déposiez alors dans le luxe sans valeur des hommes de rien, dans la frénésie futile qui ne mène à rien, intangible viduité des choses inutiles et sans lendemains. D'aucun ne pouvait s'imaginer de quelle foi Evald était animé tant l'esprit synthétique avait pignon sur l'âme. Par dépit, le clair instinct se chargeait de noirs desseins afin d'imposer à l'Olympe souriant un petit peu du calvaire humain. Mécaniquement entraînés

par l'esprit malin, chacun se plaisait à faire découler d'un système moral l'idée surfaite d'une rédemption, qui cédait à une mort certaine le flambeau de toute raison. En fait, son essor dérangeait, car il pouvait se satisfaire de ce rien qui le comblait si bien. Au comble de l'exaspération, ils observaient son portrait de la mort se rehausser d'un charme divin, et jalousement, ils se révoltaient contre la providentielle injustice d'être liés à la conviction enracinée au triste sort de leur fin. Ce qu'ils ne pouvaient évidemment comprendre passait par ce qu'ils étaient incapables d'éprouver. La vie après la mort n'était que l'effet porteur des émotions éprouvées dans l'espace formateur de l'instant présent, et le bien-être en résultant était fonction de ces émotions dont ils ne soupçonnaient la chaleur parlante. Une raison de vivre plus forte que toutes les raisons d'être, et plus propice à l'être qu'une leçon de raison. Au plus fort des discussions, la suffisance était dans leur indulgence de magistrat. Une indulgence teintée d'un mépris bon-enfant qui crucifiait l'esprit lorsqu'il n'était pas béatifié par les distributeurs d'honneurs. Ces belles âmes avaient un poids au cœur, et sans qu'Evald n'y puisse rien, son envol spirituel consommait la fracture sociale. La dissimilitude était inévitable. Trop intellectuel, l'homme moderne passait à côté de l'essentiel. Malade chronique de ses réflexions parcellaires, techniques et fumeuses, il ignorait l'immunité d'une nature profonde et surhumaine qui replaçait les faits de société dans le coffre à jouets d'un système bancal et captatif. Pourtant, sa terre pouvait être fertile. Mais la culture intensive de l'être transgénique altérait l'esprit exilé au ponant de l'âme. Or, si celle-ci émettait un signal pieux, le réflexe conditionné de l'homme saturé d'expédients le conduisait tout droit aux institutions religieuses chargées de défaire ce qui provient d'un au-delà non conforme,

juste rétribution des espèces consacrées dont l'homme était la victime et l'officiant. Entité religieuse au secret alliage qui faisait de l'amoralité le ferment de sa politique religieuse et civile, garantie bienfaitrice de sa fortune, principe sacramentel de son mental, et condition fondamentale de sa domination sur les peuples. Main de fer qui interdisait au destin l'accomplissement de sa tâche et assurait la félicité en une vague promesse reportée à un éternel lendemain sans retour. Pour satisfaire au besoin urgent de plaire au tout puissant, l'homme travaillait contre lui-même, et plus il travaillait dans l'ombre de son calvaire, plus le temps rendait indécemment la perspective d'un rachat en un monde sans tâches où la dette n'existe pas. Aussi, fatalement à l'écoute d'elle-même et sans trop savoir qui croire, l'humaine condition s'arc-boutait au butin dont elle s'était rendue maîtresse, enchaînée au service de ses intérêts. Vénale dans la contrainte, elle se croyait libre de fuir toute profession de foi extra professionnelle, qui ne soit librement conditionnée à son bien-être à venir, libre de se vendre, de singer son libre-arbitre dans une vaniteuse autosuffisance en l'absence de tout engagement compromettant. Elle était pleine d'assurance parce qu'elle n'entrait jamais en campagne sans garde-fous, protections, garanties et compensations, jalouse des succès qu'elle ne payait de sa personne. Elle savait qu'elle pouvait jouer sur les apparences, tricher, piocher dans un passif qu'elle voulait sans conséquences et en elle-même confidentiel. Pour l'humaine convoitise qui n'en pouvait plus de se savoir si parfaitement objective et sûre d'elle, mauvaise conscience et bon karma n'étaient que superstitions populaires destinées à la masse léthargique et soumise. Ambassadrice de ce renversement pompier où l'esclave se croit roi, elle redéfinissait le sens de chaque mot. Révélation étant,

elle empruntait au mégalomane la fine fleur de son orgueil assortie à la modestie recherchée qui fait illusion. Au dessus d'un au delà silencieux dont elle brocardait les spéculations, sa jalouse prétention se bornait aux cimes de son ambition. Parce qu'elle n'était pas plus vraie que l'illusion d'être qui désaltère sa soif de paraître, l'humaine condition passait des cimes les plus concrètes et prodigieuses de l'hypocrisie faite vertu, aux cimes les plus abstraites de la considération acquise. En apparence, l'esprit de calcul triomphait donc, mais il n'avait pas idée du coût de cet investissement rémunérateur auquel il sacrifiait. L'individu n'avait pas notion d'une meurtrissure qui ne soit diagnostiquée. Pour l'homme d'avenir, c'était Evald qui s'attachait à je ne sais quel archaïsme servile dont l'attachement désintéressé ne devait qu'à la naïveté. Il ne comprenait pas. Plein de suffisance, il lui prêtait ses démons cachés. Vile haleine des lâches en puissance qui mendigotaient sur ses paroles, lui cherchaient torts et contradictions, faiblesses et contredits. Or, chercher la contradiction chez celui qui prenait soin d'épurer ses réflexions au pouvoir filtrant de sa naturelle honnêteté, revenait à se faire l'avocat du diable. On oppose pas à la grandeur et à la vertu l'esprit du génie qui les génère, à plus forte raison lorsque la qualité a tout loisir de transcender l'état d'une apparence trompeuse. Mais pour le jacobin détracteur, on ne vivait pas d'amour et d'eau fraîche. Ce rejet pur et simple de toute excellence, de toute beauté, de toute élévation de l'esprit, validait le principe d'une tâche originelle propre à justifier la suspicion, la convoitise des biens de ce monde. Mais également, propre à juger l'homme irréconciliable avec la nature ignée de ses dieux morts, ou à motiver la volonté d'anéantissement des victimes malheureuses soumises à la sentence sans appel d'un système

accusateur. Un système accusateur qui tenait la bride haute aux raisonnements non conformes à l'orientation d'une raison d'Etat, filiale d'intérêts privés. Cette raison d'Etat, travestie en loi naturelle sous couvert de civisme, autorisait toutes les impositions, toutes les interdictions de nature à permettre les abus d'un pouvoir sans conscience. Dans ces conditions extrêmes, le mur n'était pas accrocheur pour l'escalade suicidaire. Ainsi, de ces nombreuses distorsions, naîtraient d'incessants conflits avec ses semblables qui lui étaient si étrangers. Mais la capacité à se faire des ennemis trahissait la faculté naturelle à avoir du cœur sans en faire commerce, pour être enfin la conséquence directe de l'expression et de l'usage d'une sincérité trop idéale et sélective. Le fossé se creusait inéluctablement. La lutte s'engageait. Qu'y avait-il de pire que ces préjugés proprement irraisonnés de la foule agressive et envieuse, sevrée de tout ce qui fait d'une horde un peuple, formée de tout ce qui fuit la connaissance au grand dam de l'intelligence. Maudite engeance que cette innocence coupable qui livrait aux prédicants avides les fruits du passé pour oublier dans l'instant le cliché de leur honte. Lâcheté bavarde qui réduisait ce qui la transcende aux soucis de ses pauvres années. Le passé est le passé. Voici ce que l'éternel mérite de nos ancêtres inspirait à l'orgueilleux égoïsme de nos contemporains. Le passé est le passé. Or, si l'avenir n'existait pas et si le passé n'existait plus, le présent, si prompt à n'être qu'un souvenir, devait son éternité partant de rien. Pourtant, si l'avenir était la matière première de l'homme présent, seule sa forme achevée et projetée lui donnait la forme. Par le plus incroyable mépris de soi, point ne leur coûtait de se rouler dans l'abjection lorsque l'on revêtait d'élégance les formes les plus vulgaires de l'esprit humain. Avec un zèle servile et criminel, ils maniaient le mensonge et le

reniement avec une duplicité effrontément honnête. Ils se gâchaient la vie dans les contraintes faites de faux-semblants, plébéienne diplomatie qui se donnait une peine infiniment narcissique à courtiser les humaines caricatures. L'aspect était propre, le geste souple et détaché, la parole douce et visqueuse. Une attitude qui vous donnait l'illusion de pouvoir et d'assurance pour n'être en fait que falbalas de snobes fourberies suintantes de servitudes. A telles enseignes, lorsque l'intelligence était entraînée à se montrer, que restait-il d'intelligence ? Que restait-il d'intelligence lorsque la réflexion n'avait d'elle-même que l'image déformée d'une virtuosité extravertie dans le miroir des autres ? Celui qui n'a pas connu l'intelligence peut au moins avoir la réflexion de ne pas se compromettre dans la contemplation du paraître. Pour celui qui n'a pas connaissance de l'essence, le silence peut être profitable et s'assimiler à une sagesse connaisseuse. Elle ne pouvait bien sûr que tromper son monde. Pleins de prévenance, leur nature à penser ne tarissait pas cependant de ce mauvais temps menaçant derrière la façade bleu azur. Vous leur inspiriez une grand nausée si pour votre malheur vous aviez l'âme pure et l'esprit de même facture, avec tout ce que cela a d'incidence. Il n'y avait rien à attendre de leur carcasse vide. Le précipice était leur seule bonté. Ils vous y précipitaient dès que possible. En cette perfide Albion, si vous pouviez souffrir mille morts et mourir de vous-même, voilà qui était de nature à les toucher profondément. C'était le sort fatidique de celui qui faisait exception. C'était l'humaine expérience de l'homme sincère. L'expérience de l'homme sans détours qui plongeait dans les abysses profonds des mauvaises révélations. Que pouvaient-ils attendre en retour qui soit de nature à plaire aux seuls atours ? L'âme n'avait que faire de pareils colifichets !

Elle n'avait besoin de parements à la robe sibylline dont les voiles ne dévoilaient qu'un proche reflet. Pire que l'adversité, Evald ne comprenait ni la duplicité du lâche, ni la démagogie du traître. Quant à la bêtise, il pouvait y avoir cumul !! Pouvait-on imaginer plus tragique malédiction que cette faculté de trahir sans bien le comprendre ? Plus civile et mondaine que l'inintelligence, elle était en cela l'expression d'un péril constant sujette au mieux disant. Afin de conjurer pareille déraison, Evald ne tarissait pas d'objections. Les mots ne lui faisaient pas mal et les bienséances ne lui en imposaient pas. Enfin, il ne se trouvait aucune espèce d'intelligence avec l'homme qui abusait du compromis pour en imposer adéquatement aux faiblesses humaines. Le compromis était un moyen de parvenir, pas une fin en soi. L'objectif de cette fin était d'une vérité plus crue qui ne s'embarrassait pas de compromis. Quant au mouton qui rugissait de façon contre-nature, il fourrageait dans son mental grégaire pour en accoucher le petit de la brebis. C'est pourquoi, sous pression, Evald ne pouvait que se créer des inimitiés car chaque manifestation de son esprit révélait l'indigence de ses interlocuteurs qui manifestaient, en auditeurs avisés, un silence réprobateur. Pourtant, il ne compromettait personne à le dire puisque personne ne se reconnaissait. Il suffisait de les voir tourner la tête lorsque dissonait une voix, et emporter leur viande molle dans une fuite éperdue de peur d'en avoir trop entendu. Les plus contorsionnistes, eux, s'aménageaient un air absent, supérieur, lorsque le syndrome de l'époque ne hantait pas le spectre froid des gens aimables et affables, dont la nature vile dissimulait leur visage hideux sous le masque de la cautèle à figure d'ange. A la franche estocade, ils substituaient le doux poison de leur tendre inquisition qu'ils réservaient pour l'occasion. En

fait, ils étaient les agents d'une perpétuelle discorde qui empêchait les osmose. Des petits despotes mal dans leur peau, des jeteurs de doute, des empêcheurs de tourner en rond par leurs vues courtes. L'orage passé, ils moralisaient à tout rompre et fustigeaient ceux qui n'avaient pas la sagesse de ressembler au label conforme. Car, par la plus belle paire d'œillères qu'ânes puissent s'offrir, ils ne voulaient voir dans les agissement singuliers d'Evald qu'un phénomène explicable en terme d'échec dès lors que la finalité ne s'inscrivait pas dans un concept de réussite. Or, s'élever au dessus de l'échec nécessitait souvent que l'homme fatal se soumette à l'administration nouvelle du déshonneur. Eviter l'aiguillon du revers pouvait bien ne conduire qu'à ne plus pouvoir supporter la surenchère dans l'effort au bénéfice de l'orgueil sans exploit. On ne pouvait être que plus attaché à l'homme qui se relevait sans cesse dans son bras de fer avec les titans, qui cultivait l'échec et flirtait avec la réussite sans jamais l'atteindre. Cœur centrifuge de toutes les énergies, tout en lutte, il recevait et décochait les traits les plus marquants de son éternelle jeunesse. « Echec, don de soi, offrande au dieu des combats, souffle dévolu au dieu des forges, témoigne que je n'a pas triché, que je n'ai pas cédé à la facilité, que les vents mauvais n'ont pas déchiré la voile dont je suis fait ». Mais par tous les maux de l'enfer, en quoi l'homme en titre était-il plus apte à jauger l'esprit sans normes, à peser l'âme sans bornes, et décider du destin outre-Rhin sous la coupe d'un jugement restreint ? Par quelle veine de putschiste pouvait-on bien précipiter le pouvoir désintéressé dans le tartare des mauvaises fréquentations ? Par quelle prouesse du genre l'étranger de cœur était-il maître de justice ? De quelle légitimité se prévalait l'échec dans l'univers sans espace de l'impartiale chimère ? En quoi pouvait-on bien

décider pareil constat ? La réussite était-elle en règle avec la justice ? point de justes en ce monde ! Il était dans la nature humaine de ne pas consentir à accorder la reconnaissance à qui pouvait y prétendre. Il fallait que cela soit imposé par la force des choses, et alors, la reconnaissance n'était déjà plus la reconnaissance car, en ce rapport de forces où l'étiquette prévaut, l'acte volontaire n'était plus spontané. A l'occasion, le dû se convertissait en aumône et s'apparentait d'avantage à la courtoisie d'un esprit de façade. Dans un contexte social de cette nature, que restait-il à l'homme nu si ce n'était l'éden d'un échec. Une ablution de l'âme par laquelle la pensée se lavait de tout apport surfait. Grâce à elle, un échec n'était plus un échec si le champ de l'expérience individuelle ne se voyait pas dérangé par ce qui avait le don de déplaire. Un échec n'était pas un échec si l'on ambitionnait en la tentative la notion cardinale de l'action, si l'homme ne se sentait diminué en son fort intérieur par ce qui avait vocation à servir d'échelle, si l'esprit ne souffrait pas dans l'âme des sélectifs jugements, si le cœur ne pinçait de douleur pour l'orgueil naufragé. Un échec n'était pas un échec si le concept humain ne freinait la marche de l'esprit, n'entravait le ressort de l'âme, si la mesure comme système de valeur ne réduisait pas l'intelligence au seul entendement d'une impudique vertu. Enfin, un échec n'était pas un échec pour celui qui labourait la terre des hommes afin de nourrir les dieux, car il n'existait d'échec que dans le regard de l'autre, et l'autre ne voyait rien qui ne provienne de lui-même en son système de valeur propre. Malheureusement, le contemporain avait une conception bourgeoise de l'homme accompli, concrète, hiérarchisée, pratique et surtout opportuniste. Un développement se devait intéressé pour être constructif, les causes premières qui en constituaient la trame

s'identifier en de simples moyens. Que l'expérience puisse être un observatoire pédagogique plus instructif dans les circonstances les moins administrées dérogeait à la certitude des esprits les plus dépendants. Désormais, l'expérience n'avait d'autre but que se tuer à la tâche et se taire. Le monde n'était plus monde. L'humanité était enfin arrivée au panthéon de l'ineptie. L'expérience servait désormais à la mise au point technique de concepts élus en vérités intangibles. L'homme voulait tout soumettre à l'absolu de ses caprices d'enfant intéressé, dans l'univers restreint de son entendement voulu. Mais plus encore, l'individu en quête de distinctions et de reconnaissance, soumis à l'appréciation d'une autorité normative, se hâtait de contester ce qui menaçait de révéler l'inavouable haillon de sa superbe. Par dessus tout, son intellect était incapable de se surdimensionner. Même lorsqu'il faisait montre d'une étendue connaissance pour le moins stupéfiante, sa terre fertile n'était que le vassal du pré-carré de son esprit. Dès qu'il fallait dépasser l'aspect technique, le clone cérébral indigent de l'encéphale montrait des mots creux qui reposaient sur un vide patent, là où la vie s'est tut, là où le cœur n'est plus. Seul le social était monnaie d'échange et le clapotis de ses remous berçait le rebelle d'opérette dans la raison d'être intellectuelle d'un cadre régimiste. Si vous surnagiez, on vous opposait un esprit de contestation railleur ponctué de mépris qui revêtait une attitude de rejet dissimulé. Les raisonnements les plus élaborés, les plus inébranlables, les arguments les mieux choisis ont la consistance du vide lorsque l'on est rien. On est toujours prêt à trouver les allégories jolies dans la bouche de certains, et excessive dans celle des autres. Les jeunes loups acquis au prêt-à-porter de la réussite étaient au cœur du dispositif où les vocations préétablies

rendaient intelligibles qui s'attelait à la monture productive et galvanisait le sentiment d'être des esprits anémiques par la spécialisation de leur potentiel investi. Ils avaient comme sacrifié leurs facultés réflexives les moins académiques à la prédation de leurs préoccupations terre à terre qu'ils voulaient privilégiées. Peine perdue, un monde privilégié sans dimensions n'était qu'un microcosmique îlot de souveraineté sans fond, perdu au milieu d'un océan de perspectives inconnues. Par souci d'être aux yeux de leurs proches, ils avaient oublié leur intimité aux portes du purgatoire où le monde profane se vouait à la profession, pressés de se vendre pour mieux se parjurer. Leur exubérant égoïsme les conduisaient droit à la fortune par d'économiques désertions. L'hédonisme obsédé propre à leur sociabilité souscrivait aux balivernes démocratophilanthropiques humanitaro-simplistes, car leur sujétion à n'importe quel Etat était total, et leur collaboration exclusivement motivée par l'aspect pécuniaire. Entre eux, la surenchère était inévitable. La luxure mentale inéluctable. Du plus modeste au moins pauvre, ils réjouissaient leurs sens, et leurs sens les confortaient dans l'idée que le bonheur le plus privilégié était le poulx de leur vie. Or, dans le lupanar des fortunes malhonnêtes, faire la putain était une carte maîtresse, un imbattable joker. L'homme d'honneur, à sa seule évocation suscitait l'ironie, le mépris ou la pitié, habillait de puérité ce dont il était porteur. A l'invoquer, vous étiez le diable dont il fallait exorciser la morale par une licence salvatrice. Tout devait prêter à l'hilarité, rien ne devait s'y soustraire, sauf mot d'ordre. L'homme d'honneur n'était pas à l'honneur dans cette débauche prisée où chacun jouait au plus cynique. Au contraire, pour le paria désintéressé, objet de toutes les railleries, il ne s'exprimait de reconnaissance qu'en lui-même,

discret, constant et intérieur. Et plus il donnait, moins il prenait, car tout décompte sacrifiait l'honneur, au contraire des notables gâtés qui s'imaginaient en être la représentation, car la société le leur accordait sans note de frais. Partant, plus l'homme d'honneur réalisait son excellence, moins il revendiquait. Cette mentale condition, en l'absence de tout mécanisme, créait des sentiments que l'âme éprouvait. Au contraire, le calcul, lui, n'avait pas ce saut du cœur pour résultat, cette diable de clé qui permettait l'entrée dans la vie de l'esprit si d'esprit vous étiez fait, au delà des critères préétablis. A l'affiche, les humanoïdes du plan de carrière qui torturaient leur esprit coulé dans la méthode dès que l'intelligence s'en remettait à d'autres configurations. Epris d'eux-mêmes, ils tuaient dans l'œuf tout ce qui n'était pas transmutable en concrètes réalisations. Par goût du triomphe facile, ils rationalisaient l'irrationnel ou revêtaient d'abstraites oripeaux l'étude de faits tangibles qui n'entraient pas dans leurs calculs. C'était une technique éprouvée. Court-circuiter un raisonnement en déplaçant son objet dans l'espace étrié de son entendement voulu, là où l'appréhension s'inscrit dans une perception inversée. Mais l'attraction qu'ils exerçaient sur les mentalités profanes se payait au prix fort. A l'abri de toute déchéance, ils dissimulaient ce qui ne pouvait se voir derrière les artifices de leur condition. Soumis aux caprices d'une mort lente, ils couvraient l'âme de leur linceul sans en avoir conscience, lorsqu'ils commandaient à leur atone perception de ne transmettre en eux que ce dont elle n'avait cure, déterminés à ignorer de la vie le drame fantastique dont celle-ci était faite. Leur chapelet de mérites reconnus valait pour une société bien en vue, non pour la transparence d'un monde sans artifices. Jamais plus alors ils ne ressentiraient ce que la vie de l'esprit conférait et

générait à l'issue de son lent essor, affranchie de tout, inaccessible aux écrasantes manifestations de la vie matérielle, fatales aux hommes qui en jouissent dans la démesure. Jamais ils ne ressentiraient le bien-être de l'infortuné riche en pensées qui se délestait de ses entraves pour donner à son cœur les ailes nécessaires à la découverte la plus indépendante. Il existe une faute collective, une lâcheté collective génératrice de calamités. C'était une maladie de l'âme qui s'emparait des hommes dans la manifestation de l'esprit. Lorsque celui-ci n'était plus prêt à payer un sacrifice régulier aux dieux, sa tête n'avait plus d'échos qu'en l'homme livré à ses luttes intestines. Montrer d'altières prétention vous rendait trop humain et vous aliénait le ciel. Or, si l'homme s'endormait, il cessait d'exister. Il n'avait plus que l'illusion d'être dans ce qui de physique ne ravissait que les sens avortés d'un mental en retrait, effrayé à l'idée de tomber dans la disgrâce de son moi. Il fallait un autre courage pour accepter de n'être personne pour être quelqu'un. C'était en cela leur vouer la pensée qu'ils méritaient. A les voir comme Evald les voyait, nul doute que rien n'était invisible à qui ne voilait pas sa conscience dans la camisole d'un esprit étriqué. Le cœur léger, ses yeux voyaient tout. Les masques tombaient. Pour lui, dire des imbéciles qu'ils occupaient le terrain n'était point bête puisque le disait l'imbécile qu'il était pour eux. Par tous les dieux, n'était-il pas ce modeste imbécile qui additionnait les absurdités avec une satisfaction évidente ? La chose était entendue, Evald les laissait juges et parties dans ce que d'aucun avait le dit de dire en mieux disant, et pour son salut, prenait le parti de ne pas se prêter aux causticités qui ne lui ressemblaient pas. Ce faisant, que l'orgueil n'y voyait point matière à se réjouir, l'air supérieur n'était pas à l'honneur, là où Evald ne cherchait pas à convaincre.

L'homme adhéraît ou n'adhéraît pas et alléguait ce qu'il voulait bien entendre. Lorsque malgré lui, Evald ennuyait le lecteur, c'était preuve que trop de vérité l'exaspérait, lui en remontrait par trop, obligeait l'auditeur à porter le faix de ses responsabilités ou insuffisances. L'homme du monde n'en voulait pas de la vérité. Elle l'irritait, l'exposait en public. Et puis, elle était menaçante la vérité, si bienveillante soit-elle. Elle pouvait mettre en péril la vie pépère, les cordiales relations, les promotions, les bas de laine, l'épargne, le bien-être, l'ersatz d'honneur, les projets ambitieux. Le consensus était si général, qu'on aurait cru la trahison démocratique. D'ailleurs, l'actualité en témoignait à l'insu de la grande presse. Ce qui était humain était ce qui ne l'était pas nommément, et ce qu'il y avait d'inavouable se drapait derrière une morale toute faite. Rien de plus humain que la peur d'un futur incertain. Mais quand la trouille paraît dans une armure étincelante, l'acclamer eût été indigne. La tolérance n'étant que l'orgueil des vainqueurs qui s'en prévalent, Evald ne laissait passer aucun de ces guerriers fantoches, sans leur donner une claque mémorable qu'il ne lui pardonnaient. Il se jouait de ces gens qui, témoins de ses manifestations, chauvaient des oreilles ou clabaudaient pour s'ennoblir de leur moralité au dam de sa nature cabrée. C'était une question de sincérité. Il ne pouvait leur donner l'absolution. Il voulait les forcer à jeter le masque. Le masque tombé, lui serait reproché d'avoir fustigé puis saigné un bourgeois magistrat fort de mépris et imbu de son moi. Au dire du subordonné témoin, Evald s'était montré blessant en toute impunité. Pour l'accusé, il n'en avait rien été. Face à pareille gorgone, il fut sans pardon et sans égards, car un être bâti sur une personnalité affirmée n'use pas d'une supériorité issue d'un pouvoir ou d'un avantage que confère sa position. Il s'illustre là

où on ne l'attend pas ou d'une manière qui n'est point attendue, à armes égales. Il ne se prête pas au jeu des attitudes qui trahit l'inconsistance, sacrifie le fond à la forme. Il n'use pas de l'affable courtoisie avec condescendance, et ne fustige pas sans raisons. Faute de quoi, lorsqu'on le prenait d'assaut, Evald se montrait d'une dureté qui faisait mal à l'âme, une raideur défensive. Avec sa verve habituelle, il opposait une résistance opiniâtre à l'oppression qui voulait forcer son être et lui réclamer tribut. Il préférerait porter le fer au cœur de l'adversité que déposer en lui l'incalculable rayonnement de sa dignité. Il préférerait le faire lui-même que distribuer les munitions comme des bibles. Il avait à cœur de résister à l'envie d'altérer son individualité par l'usage nivellateur d'une démagogique pondération dont il était d'usage de ne pas pondérer l'usage. Il ne voulait pas tempérer la vigueur de ses propos au point d'en circonstancier l'objet, ou pour adoucir l'expression d'une vérité crue. Sinon, l'interlocuteur avait beau jeu de relativiser et enterrer l'affaire dans l'arrière-boutique des faits divers ou dans les pertes et profits d'une société imparfaite, de l'avis unanime. Plein d'une ardeur liée à l'intelligence au service de l'utile, Evald se jetait du haut des grandes questions, et là où les problèmes se heurtaient aux solutions, il entrait en contact pour ne laisser jamais passer l'occasion d'en dévoiler les assises. Il était difficile de n'être le jouet de rien, mais on l'était de tout lorsqu'on ne disait rien. Les jeux étaient faits. A bon chat bon rat, il entrait résolument dans la folle cabale de l'esprit qui s'ébroue. Pour le modèle citoyen, il devenait une malédiction. Mutin, mutin, ne dérange pas les bienheureux. Tu troubles la paix des cœurs et l'harmonie des saintes ententes. Mutin, mutin, pourquoi diantre édifier la pensée dans les esprits inhabités par la lumière de ton verbe. Tes véridicités ne

sont que pieuses révélations à jamais alliées à l'éthérisme d'une foi stérile en dépit de tes savants examens. N'a raison que la foi en la raison d'Etat qui donne foi aux raison les plus absentes de véridicités. Le principe de raison a enfermé la foi et la foi dessert la raison du plus fort. Mutin, mutin, tu marches à contre-voie, à l'écart des chemins empruntés par chacun. Tout rebelle, fidèle, le martèle de ses pas. Toi, mutin, l'infidèle tu cours au châtement. Le monde te dénie même le droit d'exister. Mutin, mutin, pour qui donc offres-tu la moisson de ta peine ? Qui peut croire de partout à l'image souveraine, de l'auguste bénévole qui fait don à l'idole ? Il n'est pas d'êtres saints qui croient en tes paroles. Hâte-toi de désobéir à tes mauvais démons ou bien soit contumace par l'histoire jugée, au jugement de l'histoire.

Evald se sentait comme emballé, son emportement comme de juste fouettait à tout vent et croisait le fer interminablement. Toutefois, ses lances verbales aiguës avec zèle se brisaient sur l'égide de l'hypocrisie. Ses adversaires s'étaient donnés toute la contenance, toute la superbe de l'humaine grandeur d'âme. Douceur supérieure d'une sereine préciosité qui révélait la pondération religieuse du défroqué laïc, maternelle générosité de l'énarque sociale qui vous trouve pas beau du tout. Une véritable coterie de sounois se faisaient fort de lui travailler l'âme en sous-main, armés de mille artifices, forts de privilèges qu'Evald n'avait pas. Comme presque tous les autochtones du monde, Evald était asservi par l'ineffable interdiction de dire qui le faisait parler. Et parler, il savait le faire. Seule sa volonté servait à sa clémence. Aucune institution ne recevait délégation pour administrer la mise de son esprit dont le flegme naturel démocratisait la majesté. En lui, le bon sens n'avait besoin de

grammaire. Il avait la riposte aisée, la verve haute, primesautière, et l'assaut ravageur. Il avait voulu faire de son expression un art martial et l'administrait avec une adresse circonspecte qui lâchait la bride aux colonnes infernales de ses dissuasives éclairs. Sans vergogne, il sabrait ses adversaires avec la verve subtile faite de raisonnements et d'expressions qu'il allait chercher jusqu'aux contreforts de son âme. Lorsque la mauvaise foi tentait une manœuvre d'enveloppement, il la harassait au corps à corps jusqu'à ses derniers retranchements. En face, à la tête d'une phalange humaine consternée, de saints tirailleurs maniaient le bon sentiment comme une masse-d'arme. Mais leurs habiles manipules n'étaient pas légion. Alors que la diplomatie se soustrayait à cette joute pour se replier devant la détermination d'Evald, celui-ci imprimait un plaisir féroce à fouler du pied ce simulacre de vertu. Il se sentait comme emporté dans une spirale infernale qui le plongeait au cœur des enfers. Sa soif de justice était prête à tous les meurtres. C'est pourquoi, en dépit de la pureté de ses intentions, il s'emportait au delà de toute mesure. Bientôt, Amphion cédait à Zéthos l'esprit et la manière, au déplaisir de réduire en bouillie le contrat social, cette grossière manifestation socialiste et son long cortège d'âneries, hygiène morale vulgaire qui lui garçait les mains. Sans peur et sans reproches, il cinglait, mouchait cette hydre maléfique. Calme, il les réduisait, le philosophe cravache. Il brûlait d'abuser, froid, fermé, désagréable au possible, méprisant à son tour. Malheureusement, comme une cavalerie victorieuse pressée de se perdre dans la poursuite effrénée de son action, il laissait aller une victoire plus décisive au delà de laquelle Arès se repliait, blessé, l'œil vengeur, poussant des cris horribles devant les corps sans vie de ses deux fils, Cycnos et Lycaon. Sous l'effet

de sa colère, Zeus, dont la foudre était tombée, l'arrêtait dans sa douleur aux injonctions des destins, dont les arrêts devaient être observés dans toute leur rigueur par ses plus implacables exécuteurs. En définitive, Evald devenait comme ses détracteurs à cette différence près qu'il voulait s'éprouver, quand eux craignaient de se compromettre. Paradoxalement, dans le même temps où s'arrêtait le temps, certains dissimulaient une sorte de compassion trop empreinte de jalousie, pour émerger d'une terre noire, noire de leur plus mauvaises pensées. Les moins hostiles et non moins funestes émules trouvaient dans le bouc émissaire d'Evald, le prétexte pour dénoncer ce qu'ils n'avaient pas le dit de dire en le signant de son nom. Ils jouaient les pompiers pyromanes pour étouffer un feu qu'ils activaient sans cesse, soulagés de pouvoir s'enhardir sans craintes. Autorisés à faire fructifier leur haine dans la surenchère, leur opportunisme exultait sans états d'âme, mué en ardeur militante. Et ce qu'ils voulaient montrer de leurs pulsions incontrôlées, participait de l'existence d'une meute sournoise et jalouse de son territoire. Terre de misère dont Evald irriguait l'inculte désolation, grâce aux eaux vives de son esprit. Mais pour leurs démons, sa croisade était une hérésie, et ce qu'ils y voyaient de mal avait trop bien rempli son office. Si peu de considération pour l'esprit acéré qui fait ombrage aux silhouettes fugitives qui ne savent l'intelligence, là où l'irraison fait foi, là où l'ivraie sustente. Il leur faisait peur, et pire que tout, il les avait humiliés. La satire et le sarcasme étaient les seuls alliés qu'il avait trouvé pour faire le vide autour de lui. Ce vide, il le comblait de lui-même à la lumière de ce qu'il savait. D'instinct, le temps d'appeler leur grégarisme carnassier à ne plus compter les moutons, et vous aviez tôt fait de ressentir le martyr d'une bête à tuer dans l'arène publique. Soudain, au hallali du peuple uni, toute

l'humanité rampante se dressait à la dérobée contre Evald, forts de leur condition, soulagés d'être autorisés à libérer leurs profondes aigreurs, renvois d'arrière-pensées et de haines rentrées. Ils honnissaient tous l'image de celui qui leur dédiaient ce qu'ils étaient contraints de voir en eux-mêmes, de montrer au grand jour, de reconnaître implicitement. Et quelle délicieuse satisfaction de s'offrir toute légitimité d'exécrer par le blanc-seing que confère l'unanimité en pleine cabale. Confortées dans leur esprit de nuisance, les mentalités faisaient corps dans un esprit de chapelle, et se revendiquaient en signe extérieur de richesse. C'était l'œuvre d'une névrose profonde et collective, la concorde des lâches en harmonie avec le concert des cloches. Dieu qu'ils lui en voulaient de ne pas leur ressembler. Dieu qu'ils lui feraient payer de leur avoir montré. Ils allaient lui faire regretter un comportement à la hussarde lourd de défi. C'était l'hystérie. Ça sentait l'épuration. Les visages convulsés ne faisaient plus mines d'incarner la bonté, la fraternité de l'être convivial. C'était tout le dépassement dont ils étaient capables, estomper leur bienveillance feinte, pour faire venir à la présence la haine dont ils étaient faits. Certains le haïssaient tellement qu'ils n'avaient rien trouvé d'autre que s'allier contre lui avec leurs ennemis d'hier. La haine avait son échelle de rancœur. Mais aucun ne l'affrontait de face. Il était en quarantaine avec cinquante poignards dans le dos, mais bien qu'éprouvé, aucun n'osait lui donner l'ultime estocade. Sa volte éloquence restait imprévisible et aucune de leurs armes fatales ne l'empêcherait de touiller ses piques dans leur mélasse, car la raison commandait au silence lorsque l'ignorance se flattait d'avoir raison. Faute de quoi, ils assouvissaient leur dépit dans les supplices surérogatoires aux châtiments à l'adresse d'édifiantes propriétés aux vertus

inactuelles en état de disgrâce. Ils étaient tout chose, étrangement mal. Ils piaffaient entre eux comme canailles et s'essoufflaient l'air soulagé. Evald savait très bien ce qu'ils tramaient dans leur mauvaise tête et leur jetait en pâture l'illusion de leur peine perdue. Enfin, il les avait accouchés. Il regardait le mal en face. La haine et la crainte qu'il suscitait chez autrui, il la canalisait en lui et s'en absorbait pour en maîtriser le poison désactivé. Il devait en résorber le sombre déboire dans les profondeurs insondables de son immunité, et s'atteler au char de braise d'un soleil renaissant, comme Chrysaor en avait l'accoutumée. Aussi, à se cabrer sans cesse, on s'abîme. A un contre tous et faute de débats contradictoires, futile il n'était, futile il devenait. Devant l'instinct de mort, la vie de l'esprit faisait son deuil. La bête aux abois, la chasse tournait au meurtre. Grâce à Athéna, il comprenait où l'entêtement risquai de l'emporter. Il avait lumineusement ressenti où son impétuosité pouvait entraîner une sagesse en devenir car, dans l'intervalle de ses luttes multiples, Anté s'efforçait de le ramener à une réalité dont la funeste illusion le rattachait à la pesanteur des sens communs. Consumé jusqu'aux épaisses forêts de sa tanière désolée, l'homme semblait vouloir échapper. En désespoir de cause et a contrario de ses usages personnels, il se mit alors en tête d'immoler son âme en quête, en introduisant les germes de sa discorde en son chaud logis. Mais de quelle misère était-il donc fait pour se livrer aux soucis de ses préoccupations. Dans le feu de sa pâle inaction, il brûlait de toutes les flammes de l'enfer. Que lui en prit ? Que n'avait-il pas enfreint de plus sacré ? Et quel avait été son mobile ? Cherchait-il un soutien désespérément ? Ou bien, jaloux de ce que les hommes n'étaient tous que d'heureux hâbleurs sous l'œil admiratif de leurs femmes, s'était-il senti lésé de ne

jamais vanter les exploits d'une bataille gagnée, ou les mérites d'une guerre perdue sauf l'honneur ? Avait-il ressenti une frustration ? Un sentiment d'injustice de n'avoir personne pour penser ses plaies ? Car pas âme qui vive n'avait de devoirs envers lui, et bon cœur n'était point justice lorsqu'il battait sans états d'âme. Le désespoir de sa chère moitié hantait sa mémoire. Triste et désolée, elle le regardait de ses yeux tendres et accablés. Parce que son innocente tendreté était insupportable à sa déchéante humeur, Evald molestait son bon cœur de ses vilaines pensées. La bonté de son aimée l'horripilait, car la bonté ne trouvait plus foyer en sa Rome incendiée. Plus encore, en se frustrant de ne pouvoir être plus excessif, son hostilité s'embrasait de plus belle. Bien que les légions fidèles de ses sentiments tentaient d'endiguer l'incendie, les ravages touchaient au fléau. A l'évidence, on ne pouvait taire le feu par le feu. Sur les cendres de son déchaînement, il fallait se jeter à l'eau, afin que l'amour purifie de son bûcher festif une clémence accordée aux torts de l'atrabilaire surchauffe dont il subissait l'enchantement. Plongé au plus profond de son cœur, il respirait le grand air. Pourquoi donc chercher à plaire et à convaincre ? N'était-il pas écrit en chaque homme et à l'encre rouge l'expression d'un idiome unique et intraduisible ? Fort de sa réflexion et à l'appel de son détachement, il évitait in extremis la déferlante de l'orgueil qui se posait en retour comme une alternative au doute, sûr de son emprise. Dans sa retraite la mieux choisie, Evald s'immolait avec piété sur l'autel d'Artémis afin de maîtriser la biche de Cérynie aux bois dorés qui balladait sa conscience, empêchait sa présence à la vie de l'esprit, et l'obligeait à la poursuite incontrôlée de désirs indésirables qui faisaient beau jeu de ses plus claires pensées. Pour lui donner le courage d'être lui-même, Arès allait jusqu'à l'inciter à agir contre

la félonie de son atomisme premier, dont Maya avait fait l'esclave d'instincts collectifs. Le suicide en résultait avec les conséquences obligées de son divorce avec les hommes. Voué aux causes perdues, tous les torts devaient être son fort. On le voulait mué, docile à souhait, et en effet, faute de prendre le pas sur les indigents dont les interprétations partisans fleurissaient le char de ses détracteurs, Evald se résolut à blinder sa dialectique à grand renfort d'arrière-gardes, pour finalement se confondre en retraits dans un mutisme opiniâtre et salvateur. Enfin, aux regards, il distribuait le service minimum d'une mécanique stoïque, affable, et le comportement déshumanisé du modèle standard de l'être sociable. Il était seul, toujours seul, toujours plus, un cratère à mille lieues sous les mers. Dans les abysses d'un monde silencieux, il s'était isolé, et son périple en solitaire risquait le naufrage si son intime valeur ne tenait ferme le gouvernail de sa destinée. Naufragé dans une mer hurlante, turbulente, les âmes noires et déchaînées s'encourageaient à le défaire. Elles s'unissaient de concert et tourmentaient les éléments dont il était dépendant. Noyé dans un déluge de ressentiments, sa nature émotive opprimée par tant de pression se battait force énergie et se faisait violence. A cœur ouvert, une longue agonie sous-jacente ouvrait ses plaies. Agonique, il hurlait sans cesse, repoussant son trépas aux confins de la souffrance, comme la mer se précipite écumante dans le ressac d'un suicide perpétuel. A chaque déferlante, le baptême d'Aphrodite le sauvait des remous et le rappelait à elle pour épancher son besoin d'en appeler aux esprits de plus haute volée. De partout l'instinct de mort chargé de toxicité assiégeait la forteresse imprenable de son âme. Aux frontières de son incorruptible volonté, les tentations étaient grandes de tendre la main aux perfides

simulacres de ses faux alliés. Mais que le diable les emporte, il n'allait pas céder. Pourtant, si sa bannière était intacte, les bras commençaient à lui tomber. Il semblait abattu, splénétique, après s'être livré à une lutte contre lui-même. Ce besoin irrésistible de s'enflammer l'avait consumé. A leur orgueil, il répondait par ses humiliations, à leur ignorance, par son silence. Il devenait le cimetière pathétique des causes perdues, l'austère caveau de toutes les amertumes. Rien ne semblait pouvoir lui rendre espoir, et de l'espoir, il s'affranchissait. Toutefois, si l'on ne pouvait prendre d'assaut ses plus intimes raisons d'être, il ressentait néanmoins le besoin impérieux de se confesser au fur et à mesure que se succédaient les retraites sous les coups de boutoir incessants d'une haine collective exercée aux plus vils méfaits. Cette bordée d'affreuses Erinyes dressées à la servilité voulait le contraindre au repentir. La grande nouveauté de cette fin de siècle, mettre à nu le vaincu. Ils sont bêtes éperdument foutre cons. Au zénith. Si cons qu'ils sont obscènes. Imbus, fats, cons. Et puis faux, faux, archifaux. Ils voulaient dominer ce qui les dépassait. Depuis belles lurettes, ses hyènes guettaient le moindre de ses faux pas. Ils rodaient, l'œil vengeur, incontinents. Ils rêvaient de le voir faillir, contredit, de trouver en lui lacunes, délits, brûler le nécromancien. Désormais, ils le voulaient défait, humilié, battre en brèche ses plus fertiles pensées sous le poids du nombre. Ils pouvaient être tranquilles, Evald prenait tout à ses frais. Ils pourraient à loisir se braquer, s'indigner, vitupérer, accuser son associable bêtise d'abîmer tout ce qui fleure bon dans leur bauge commune. A nettoyer les écuries d'Augias, il n'en pouvaient plus laver d'humiliations. C'était l'amour vache des faibles pour le fort, la trouille des bons cœurs, l'union des sentiments les plus respectablement comme

il faut, qui générerait le meurtre avec préméditation. De retour en ligne et peu enclin à prôner une voie qui ramenait inmanquablement au point de départ, Evald se réfugiait plus que jamais en son fort intérieur, ne faisant état de rien qu'à lui-même, et de tout à personne. De sa sagesse qui touchait à la foi, il sortait grandi. Par la toute distance qui les séparaient, il était hors d'atteinte et se ressourçait en son âme, dissimulant en elle l'exclusivité de ses pensées inactuelles. Il comprenait soudain où l'instructive expérience cessait d'être instructive, où l'épreuve cessait d'être bénéfique. Car, dans le monde des hommes, ils ne devait pas espérer triompher. Il devait apprendre et surmonter. Augias était le meneur d'un jeu servant à sa réalisation. Grâce à lui, il avait tout à gagner et rien à perdre. Au contraire, le perdant était celui qui se confortait dans l'illusoire excellence de son autosatisfaction résiduelle, et la mort dans l'âme, se mentait à lui-même dans une fuite éperdue, ou se laissait prendre à son propre appât lorsqu'il dépassait toutes les espérances d'un état stérile. Dans l'au-delà du monde profane, on se perdait dans l'outrance des mots qui blessent, dans les spécificités des vues courtes. Hadès pouvait bien attendre à sa table, il n'était pas prêt de dîner avec lui. Partant, plus présent que jamais, il était loin désormais. Réchappé, il ne se résignait pas la mort dans l'âme, mais léger comme l'air, il laissait aux êtres primitifs le lourd héritage de leur fardeau. Il était déjà sorti de leur champ d'action lorsque la meute ne fit qu'une bouchée de ce dont elle était friande. Une meute grouillante de centaures qui déchiraient des lambeaux qu'ils voulaient de chair, des lambeaux saturés d'une aura de mort, noirs du sang le plus noir, collants de la plus incurable misère. Plus que jamais, il était une plaie dans leur cœur de pierre, une plaie qui les rendaient fous, un gros nuage dans leur ciel sans vie où les vents

mauvais gonflaient sa voile blanche. De ce nuage, il avait décoché aux éclairs de leur rage des flèches dont ils n'avaient pas idée, imbibées du venin dont ils étaient imprégnés. Des flèches dont ils ignoraient la portée et qui précipitaient les oiseaux du lac Stymphale dans le tartare d'une chasse maléfique, dans l'élément solaire colérique où ils se consumaient d'une mort insoupçonnée. De cette intempérance originelle, son esprit s'extrayait, en marche vers Manas pour se purifier au soleil levant, porteur du rayonnement que son cœur pulsait. Chevauchant Areion à la belle crinière noire, il se portait là où les grandes douleurs sont muettes, et s'était mis à écrire tout ce qui ne pouvait se dire, tout ce qui ne devait s'entendre, tout ce qui d'invisible voulait naître à la vue de l'esprit. Aux mots revenait l'art noble de montrer ce qui s'épanouissait au delà de la conscience. Dans cette optique, leur donner la dimension voulue était à la portée de sentiments parvenus aux latitudes les plus éclairées, expression d'une lente et laborieuse compréhension de l'âme. Mais avant de s'en remettre à elle, il devait faire place nette. Dans l'écriture, il devait révéler, matérialiser ce qui se dissimulait derrière la divine comédie des acteurs d'un monde comme il faut. La souillure devait être lavée. Redoutable stylo à usage de stylet, fer de lance d'une prose d'avant garde, voltigeur d'une verve pamphlétaire, il avait la prétention de faire le miracle là où son esprit commandait à sa plume acérée, ridiculisant les cacographies des plumitifs à l'honneur. Grâce à cette purification, l'esprit se libérait d'un fardeau lourd à porter, et lâchait du lest pour permettre à son essor spirituel l'altitude où il avait pied. Pour autant, Evald ne tombait pas dans la phobie prétentieuse de l'écrivain qu'il n'était pas, attaché à noter chaque petit vent de son cerveau de peur d'y perdre la divine maxime. Il ne surestimait pas ce dont il était

l'auteur et lui accordait simplement la qualité méritée, méritante eût égard l'exil dont sa prose faisait l'objet. Car aucun éditeur n'acceptait son manuscrit, ou bien lui était clairement spécifié que seule l'œuvre ad usum delphini pouvait être considérée. Nombreux, qui pis est, ne consentaient même pas à le lire, surtout lorsqu'ils en flairaient l'esprit, car en fait, aucun aléa ne détournait d'un quelconque déterminisme une phase-clé pour en altérer la décision. Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, les éditeurs étaient unanimes. Evald sentait le fagot. Il pouvait se battre les flancs, il n'y changerait rien. Subtile méchanceté en l'indifférence que lui vouait l'intelligence stérile de ses relationnelles avancées. Les plus insidieux d'entre eux l'encourageaient pour mieux jouer les critiques et redorer leur blason terni par la brillance de ses pensées florissantes. Comme des charognards, ils tentaient de faire main basse sur ce qu'ils putréfiaient. Evald les écoutait le raccourcir, le passer à la moulinette en même temps qu'ils se grandissaient, gagnaient en dimension. Ils marginalisaient sa prose en ruinant son œuvre, desservie par la jalousie et la rancœur cachée. Et tout cela philanthropiquement, en toute courtoisie, en tout bien tout honneur, au service de l'humaine délicatesse désintéressée. Ils pouvaient s'estimer heureux, c'était eux qui avaient réussi. Ils avaient réussi à lui ravir la matière sans vie de ce qu'ils ne comprenaient. En silence, Evald empruntait le sentier de probation, bouleversait ses rapports avec le monde, inversait la tendance et changeait radicalement d'existence, dans l'intégrité de son être en son prolongement. Des normes garantes du plébiscite populaire, corporatiste et politique, il s'affranchissait. Il emportait la vierge nature de ses traits d'esprit hors d'un monde imperméable aux eaux vives de son arc en ciel, dissimulant en son cœur l'absinthe de sa mise en

bouche aromatique. Retiré dans la citadelle inexpugnable de son âme victorieuse, il ne voulait plus être lu. Il larguait les amarres. Il laissait derrière lui ce monde turpide, cette meute enragée par le miroir d'une insolente noblesse qui réfléchissait son visage hideux, l'affreuse animalité du bas astral, l'infâme borborygme de l'enfer des hommes. Du sceau de leur infamie, son âme trop sage serait enfin libérée. Délivré du centaure femelle et de ses mâles déviances, il aurait payé le droit à n'être plus des leurs, il se serait purifié à révéler leur vilenie, à rejeter hors de lui la jalousie, la brutalité et la haine dont elle était la mauvaise mère. Il avait défié la puissance aveugle et sourde du taureau furieux qui détruit tout sur son passage et fait couler le sang humain, l'amour bestial des hommes livrés à leurs démons. Il avait chassé puis maîtrisé le sanglier d'Erymanthe, ce reste d'animalité propre à l'homme, et dont l'homme dégénéré n'avait qu'une bien petite idée, pour se fondre au cœur des forces vives messagères des dieux, dont la divine portée s'offrait aux esprits passés au-delà des idées toutes faites. Car en l'animal, l'émotion prédominait. Et au-delà des mots, passés les mots, on ne recherche plus l'existence qu'en l'émotion. Or, si l'esprit se spécialise, il cesse d'être en phase avec ce dont il est la résultante et dépérit dans ses stéréotypes. C'est pourquoi avec l'animal, il retrouvait le goût d'un langage émotionnel émanant d'une nature divine latente. Evald n'était pas au berceau de sa vie lorsque la lyre d'Orphée se fit entendre. Il n'était qu'une promesse qui devait tirer sa joie de l'esprit, et son feu, du sein de l'âme. Là où le voile léger de l'éther enveloppait les contours et les monts oblitérés de cet espace protégé, les sensations prenaient forme et les dieux se révélaient. Comme un mort qui fait retour à la vie, détaché de l'inférieur, Evald sortait de l'obscurité en

hibernation dans les mortes-saisons. Livrés au trauma convulsif du venin de l'hydre, les centaures extériorisaient de l'aigre méchanceté, un mépris dont lui était décernée la palme opportunément. Car aussi paradoxal que cela puisse paraître, seuls les pervers à figure d'ange avaient l'art d'émouvoir une opinion dont l'impartialité n'était au bas mot qu'une gageure. Ils étaient estimés désespérés. A Evald, le qualificatif de méchant lui allait comme un gant. Désespéré ? Qui se l'imaginait ? La méchanceté ? Evald savait ce que d'effroi ressentait celui qui en était dénué. Avec cette muette candeur il recevait les coups comme autant d'épreuves fatales et humaines, qui se traduisait par le règne et la prospérité pour le malfaisant, et l'enseignement pour le pur chemin faisant. Evald savait ce qui d'humaine et légitime jalousie détournait l'homme d'une bienveillante ascension dans les paradis invisibles et impalpables où se jouait la musique des sphères. Il savait ce qui distinguait celui qui médisait de la méchanceté et le bon qui ne médisait pas. Il savait que le détachement n'était pas un exil et que l'attachement n'était pas esclave de l'absolu. Qu'il n'était point impératif d'être dans cet absolu ou en tout point relatif, mais bien plutôt cohérent et présent partout où la vie se faisait sentir, en harmonie avec ce qui culminait en soi. Ce don qu'Hermès avait à charge de lui insuffler et qu'il lui fallait deviner, révéler puis développer grâce au modèle toujours présent, grâce à l'aide d'Athéna qui trempait sa foi pensée et repensée dans la lumineuse intelligence héritée de Zeus. Dans la paix doyenne de tous les âges, il découvrait la voie sacrée. Il devenait le fidèle représentant des vertus antiques qui méprisaient les biens de ce monde et avaient horreur du mensonge . Il avait résisté vigoureusement à la passion mauvaise, à la douleur, et s'exerçait désormais à une modération de

longue haleine. Ce faisant, fort de son retour aux sources, il vivait sans lois et nourrissait son esprit bourru des fruits sauvages de son âme jaillissante. Son évasion était telle qu'un homme formel n'en pouvait avoir qu'une vision de rêve. Une passion pure et volcanique le centrifugeait si bien, qu'il en arrivait à se confondre dans l'espace. A l'horizon, il voyait enfin la silhouette du temple. Ses colonnes majestueuses se dressaient devant lui. Sur le fronton, les dieux regardaient la vache accoucher d'une génisse. Ils ne pouvaient l'aider. Ils ne pouvaient aider Evald à venir à la vie dans la peau neuve du myste. Zeus lui-même ne le pouvait. Les dieux étaient formels. Il devait assurer seul sa douloureuse parturition pour naître homme et livrer les dépouilles opimes de ses mœurs vulgaires sur l'autel de son ascension. Or, parce que ce qui existe n'avait été ni pensé, ni créé, ce qui existait trouvait l'origine de sa réalisation au carrefour inéluctable d'heureuses et fortuites conjonctions dont les dieux étaient l'orphéon. Conjonctions de natures étant de nature à se rencontrer, et dont l'homme pouvait rejoindre le destin par l'action de sa volonté. Aussi, parce que l'homme n'aurait pas la possibilité de remonter à la source par l'esprit si celle-ci n'était pas faite d'esprit, Evald se dépensait comme un bon diable pour faire venir à la présence ce qui ne pouvait être appréhendé qu'à l'acuité persévérante de la méditation. Afin que les dieux lui soient attentifs, il devait ouvrir grand les yeux sur les mondes invisibles et renaître à l'image du plus petit. Enfin approchaient les jours de l'alcyon qui ne connaissent pas de tempêtes. L'esprit ne broyait plus de noir car les dieux étaient là où se manifestait la sagesse, intelligence de l'âme qui siégeait en leur assemblée. Dans la mesure où il se donnait dans l'optique sans limites d'une foi grandeur nature, le présent s'était plu à le transporter loin de

l'âpreté humaine. Il lui accordait mille joies. L'avenir lui tendait les bras. Des bras qui menaçaient son devenir, des bras trop courts pour étreindre son amour infini.

Sobres et occasionnelles, ses escapades permettaient la relâche de ses facultés intellectuelles et cognitives surmenées, sourdes aux injonctions, abîmées aux longues contentions absorbantes. S'accotant au parapet d'un vieux pont aux réchamps effacés, gommés par le temps, Evald se tenait immobile sur le platelage du tablier en bois. Serein, il regardait sur ses collatéraux les badauds flâner, les taxis en maraude, ainsi que les péniches qui provoquaient dans leur sillage, de puissants remous écumants de vie. Puis, bercé par le charme paisible de sa distraction, il se retourna par instinct sur l'accorte sportive, couventines court-vêtues, demi-vierges affranchies de leur duègne, qui ravirent à quelques isolés un sourire mérité. Chaleureusement, aux aurores du printemps, les fleurs en bouton

s'abreuyaient en chansons, ouvraient les yeux avides sur les choses sapides, sans connaître le goût des passions, des tabous. Car à cet endroit et en cet instant précis, la vie déployait l'exubérante expression de son renouveau sur l'âge tendre. Tendre jeunesse, légère et spontanée, insouciante et emportée, qui prenait la vie comme un cadeau des dieux, et s'en allait butiner le petit rien qui l'amusait, sans point de récoltes.

Au soubresaut de son intuition où la féerie de ses pensées quittait son extase, Evald eut la sensation exacte et importune d'être fouillé. Son regard s'immobilisa sur celui de l'inconnu dont l'expression familière tirait son pouvoir de plaire d'une incantation mystérieuse. Cet homme avait l'air champêtre. Ossu, courtaud mais bien campé, il promenait un nez en pied de marmite sur un phanère prodigieusement démesuré, au beau milieu d'un visage tapé et chiffonné. L'air de rien, il imposait le mâle respect, de cette considération qu'inspire une singulière élégance sans fard jointe à l'aisance d'un corps bien charpenté. Mais de n'être rien, il n'en avait pas l'air. Sous un front sabré, la limpidité de ses yeux pers dans son regard doux n'enlevait rien à l'immanence pure et généreuse qui transsudait de sa bonhomie. Grâce au charme dont il avait le secret, son invite à manifester la complicité d'Evald n'eut pas le moindre mal à entrebâiller l'entrée dérobée de ses plus virtuelles affinités. L'inspiré mystère en imposait à Evald qui éprouvait le désir de découvrir de quel bois était fait ce vieil arbre, en prêtant l'oreille aux sensations fortes de ses discrètes intuitions. Intuitions surgies du livre ouvert de son âme sœur, et dont il confiait le souffle porteur à l'usage sacré de la parole génératrice. Les premiers mots échangés eurent d'abords le souffle court. Puis, les vents se mirent à virevolter dans l'espace privilégié de leurs pensées dont l'architectonie révélait l'exacte et

même transposition des sens en devenir. En fait, dans le miroir de leurs mutuelles envolées apparaissait un même être, une même âme. L'image reflétée de leur transport menait aux mêmes confins de l'intelligence pure où l'esprit faisait retour à l'esprit. Dans cet échange sans exemples, les mots n'avaient pas le pouvoir de dire l'invraisemblable et se comportaient en témoins zélés de l'impossible. Pourtant, au delà du mode d'expression, l'irréfragable bon sens du vieil homme acculait progressivement Evald, lorsque désarmé il se rallia. La passion irradiait en l'esprit galvanisé et son cœur battait à se rompre d'enthousiasme pour cet homme simple et verveux qui, tassé, gagnait en dimension, fort de sa joute oratoire. Le flux semblait irréel et plus réel que tout, les sens touchaient à l'essence d'une sensibilité surréelle. Toute une maïeutique faite d'intelligence et de charme vous stimulait d'intellect tant on eût voulu plaire à ce mentor fabuleux. Nûment, il vous oignait un catéchumène de l'énergie que requiert l'apostolat, de la raison supérieure à la mystique exaltation, doué d'une industrielle parturition. Soudain d'aplomb, le prosélyte se dépouillait de sa mésaise et d'audace, livrait son corps et les entrailles de son cœur. Mais le temps de pénétrer plus au cœur des choses, et du tréfonds de son âme, l'Apostat laissait transparaître un ciel bas. Surgi des remous profonds d'une nature opaque, l'attrait du vivant avait laissé lettres mortes les plus belles pages de son esprit exilé dans le mouvoir d'un retrait discret.

L'Apostat, ainsi baptisé pour avoir renié sa foi ainsi que tout principe doctrinal, souffrait du déni de son ego dominateur. Outre de sérieuses assises, il n'avait pas de droit fil. Jadis revendicatif, il avait choisi de tremper son feu profane dans l'eau sainte de la foi après que jeunesse se fut consumée. Mais bientôt, le critique avait fini par avoir raison de l'exégète, et l'homme retrouvait

ses vieux démons qui soufflaient sur les braises ardentes dont il n'avait raison. Malgré lui, battu en brèche par le jeu de ses propres obsessions, ses démons l'avaient fait abjurer au grand dam de sa défunte cohésion. Scrupules et doutes le possédaient alors inéluctablement, lorsque transi à l'idée de n'être en fait qu'un rodomont, ses rétroactes le pesaient. Bientôt condamné par delà tout jugement à battre sa coulpe, tous les dogmes trouvaient à qui prêcher dans sa géhenne personnelle. Dans le cercle restreint de ses affabulations, et faute d'espaces foulés au détours de ses multiples traversées, son esprit s'était synthétisé. Poète virtuel sans prises sur le réel, ses espoirs s'immolaient à un rêve au départ d'un hiatus, et par dépit, il se mit à appréhender la vie avec la sagesse audacieuse d'un bonheur coupable dont la volupté mortifiait l'innocence. Ce dolorisme ostensible dissimulait l'être quiet, passé maître dans l'art d'éprouver son nonchaloir. Son mental siégeait dans la paix partagée avec toute l'administration du corps humain. Pourtant, cet équilibre bénéfique, pour essentiel qu'il fut, avait une âme perméable qui, par instant, rendait l'esprit, lorsque celui-ci, dénué de toute immunité en sa quiddité malléable, subissait le ressac de son corps apathique. Malgré lui, sa lucidité nageait la marinière dans un éther soporifique dont l'instantanée dissolution permettait l'éclaircie d'une libération stérile. Mais à présent, sa fatigabilité confondait sa bonhomie en le réprimant de ses symptômes. Dans la mer asséchée où gisait le fossile de ses pensées, l'existence avait corrigé sans les amender ses idéaux de toujours, et d'usure en usure, l'homme devenait l'ombre de lui-même. En définitive, le parcours torrentueux de sa vie qui eût dû l'ossifier, au contraire l'avait désenchanté. S'accommoder à la société de mercantis avait altéré son cœur pur, par

l'altérité profané, à l'observance réduit. De son être abîmé ne subsistait aucune résistance aux fêlures que lui avaient infligées ses vulnérantes désillusions. L'arrière-fond est un brûlot que jamais la vie n'apaise. Mais jamais le feu de ses recensions piaculaires ne l'avait fait tant souffrir. Néanmoins incapable de renier la vie, celle-ci avait été toujours maîtresse de ses appréciations. Dans son sein, il s'était alangui pour toujours en un *taedium vitae* dont la pudeur, forte de ses discrétions, le dissuadait de mendigoter quelque compréhension. Du plus profond de son isolement la lave avait ses coulées, et ses manifestations le consumaient jusqu'aux cendres pour ne renaître, dévitalisé, qu'au prix de sa peine. Il savait à présent que pour tout népenthès, il n'aurait que trépas. Désormais, avec des yeux effarés, il regardait le monde. Effarés, non plus émerveillés, car son enchantement s'était envolé. « C'est le monde crédule, qui maltraite les siens. L'homme vertueux, notre Hercule, succombe à son venin ». Un cruel venin qui s'activait à le persuader à seule fin de tuer son feu, là où le fruit de son expérience sanctifiait la pondération. Et de sa pondération, il en faisait une démission. Dans l'espace réfléchi de ses rapports avec le monde, il ne catéchisait pas, ne prêchait rien, tant est si bien que lorsque la science infuse et primesautière s'essayait à sa gymnastique quotidienne en des gestes confus et effrénés, il ne desserrait les lèvres et se rencognait en lui-même. Point lui était primordial d'être l'esprit conducteur, les hommes véhiculant toutes les maladies de l'âme, il n'était ni exorciste, ni médecin, et ne s'insinuait en rédempteur incarné. Résigné, il s'efforçait simplement de supporter la vue des calamités pour ne point démoraliser ni faillir. Au fil du temps, toute raison lui paraissait contestable, à la limite d'une déraison qui plaisait à l'oisiveté.

Désormais, il se trouvait animé d'une philanthropique vocation à faire le bien, mise à part de convulsives aigreurs qui le torturaient. Il ne concevait plus rien qui ne soit universel, et tout ce qui avait figure sociale recréait de façon dogmatique l'osmose de ses concepts humanitaires. Il montrait une si grande tolérance pour tout ce qui vivait qu'il en tuait l'esprit. Le vocable devenait euphémisme au feu de son exaltation sauf hyperboles. Dans son éden totalitaire, d'un rien, il en faisait une montagne, perdait la tête et le sens des choses. Une once d'affectivité hypertrophiée au souffle grossi de ses principes ventilés faisait de lui un homme chatouilleux, susceptible à souhait. Mais dans le monde fermé d'où il projetait ses abstractions, la mauvaise foi montrait parfois le drapé d'un caractère séduisant. Délibérément entêté, obstinément autodidacte et diable de prolétaire, l'Apostat n'était pas prédestiné aux premiers rôles. Gibier contumace des agents de la finance, pâture sauvage et cible manquée, il avait fini par trouver gîte et s'embusquait sans débucher, attendait l'hallali des trompettes de Jéricho. Fin comme l'ambre, il feignait d'approuver Dieu et son auguste arroi, ne cédant pour autant aux assauts de ses objurgations. La meute forlongée, il s'éloignait à jamais de la vénerie humaine, forte de la probité de ses victimes à roustir sinon impuissante. Mais la chasse recommençait sans cesse. Une chasse devant laquelle il se terrait, impuissant, n'ayant pas force d'être.

En son fort intérieur, réfugié dans le royaume du cœur, il restait néanmoins indissociablement lié au monde matériel dont il avait la peine. C'est pourquoi une partie de lui-même espérait le trépas de l'homme, et l'autre partie s'accrochait à l'espace temporel des tactiles sensations aux plaisirs fugaces. Quelquefois, au sortir de sa torpeur, le vieux sage espérait de l'âme,

quand le coup d'Etat permanent de son institution mentale en réprimait l'expression. Mais aux temps morts de son esprit souffrant, l'amour était toujours au faîte des sentiments latents et rien ne pouvait réfréner l'éternel instinct des sensations nues en mal d'émotions. Toutefois, en l'émotion il perdait raison, lorsque l'âme attendait le messie sauveur de ses émois profonds dans le même temps où l'homme en suppliciait l'idée. Et le messie sauveur était Evald, sorti d'un songe et plongé dans le pays réel de ses préoccupations. Grâce à l'interprétation de leurs natures réactionnelles, l'émotion baignait les deux hommes au delà des gorges de l'intellect, si bien que toute expression, si adaptée fût-elle, eût été par trop insuffisante et superflue. Il n'y eut pas d'avantage d'effusion. Aucun trémolo. L'entente était naturelle et sincère, de nature à les dissuader l'exercice des sempiternelles et futiles questions de principes déplacées selon les sensibilités, qui, de même nature au levant, confluaient au coucher, à chacun ses horizons. Sous un ciel ouvert, le débat restait ouvert en permanence et jamais chapitre ne voyait le jour de sa fin. Par cette ouverture magistrale, leur mutuelle complicité s'emparait d'un satisfecit, le cœur manifestant sa déraison par un humanisme vrai sans cérémonie. Par l'effet sympathique d'un réel enchantement, ils se montraient sémillants, égrillards même, bientôt survoltés, empruntant les sentes de l'amitié aux extravagantes configurations du dehors. Pour autant, la rêche et pudique contenance quasi soldatesque de l'Apostat lui défendait l'usage d'une franche paternité dont l'aspect séducteur était mort-né. A cela, il préférait s'attacher la douce complicité d'une civilité retrouvée, et travaillait à en restaurer l'empreinte dont s'était emparé le mouvement continu des années. Bientôt surpris, Evald subit l'assaillant remugle lorsqu'il entra chez l'Apostat

qui, sans plus attendre, enfila ses vieux ribous après s'être déchaussé. Sorti en taille, il ne se délesta de rien. Passé le vestibule d'entrée, il pénétra dans son séjour proprement agrémenté de rideaux de cretonne vert céladon à gros bouillons richement passementés, que galbait la soie coordonnée maintenue par des embrasses. Dans l'angle, une cuisine rudimentaire à l'humble provende fut aussitôt l'objet de convoitises, un prurit qui d'instinct se manifestait au signal de l'Apostat qui s'appliquait déjà à la confection de mets, alors qu'Evald s'attablait à l'invite des sacramentelles formules de politesse de son ami. Beaucoup de livres se superposaient d'une manière très ordonnée dans une encoignure, dans cette pièce qui prenait des allures de musée, altière relique où l'ordre revêtait sa forme sacrée. Cependant, quelques rogatons, vestiges de la dernière lippée, subissaient déjà les métamorphoses qu'infligeait le temps aux natures périssables, semblaient massés autour d'une rafle de chasselas, jadis pampre délicat à la robe légère. Sur les murs dépouillés, un putto vermiculé offusquait l'espace jauni où dominait jadis un christ, contrariait la pudibonderie du lieu qui mettait à nu son aura puritaine. Enfin, l'Apostat, maître queux à l'imagination redoutée, un peu gâte-sauce, servit à Evald une soupe melliflue, galimafrée suivie d'une raiponce en salade sauce ravigote, et lui désigna la noble grigne d'un chateau de pain bien boulangé, pour achever le repas sur des pets de nonnes, véritables étouffe-chrétiens. A l'exemple d'un chef, sa cuisine avait quelque chose d'incomparable ; elle ne s'exposait jamais à la critique. Par le doute qu'elle suscitait, jamais l'hôte ne savait si le mets, au goût indicible, méritait que l'on s'y attardât. Or, les yeux riboulants, l'Apostat regardait avec stupéfaction Evald pignocher, rétif, pour songe un rot. Son dépit ne s'exprimait par quintes, mais en un placide nonchaloir,

une quiète stupéfaction de salpêtre dépourvu. Puis des ridicules apparurent sur son visage rasséréné qui riotait. Un visage dont Evald régénérât les traits d'une grâce régence et primesautière, lorsqu'un revif de gaieté illuminait le masque de son teint, stimulait son laconisme. Pour l'Apostat, la présence d'Evald était une palpitation ressuscitant son cœur froid et meurtri par la déception. Nonchalamment, il se leva et se dirigea vers le foyer d'une petite cheminée auprès de laquelle se trouvait le margotin d'un bois ramassé alentour de la maison, en préleva quelques morceaux qu'il posa délicatement dans l'âtre, d'où crépitait l'instant d'après un petit riffle tout follet, régala de qui déjà, cédait son feu aux lumignons. Dans l'ombre de sa nuit, Evald le regardait subir de plus belle l'étreinte de ses angoisses, lorsque passant et repassant, il errait dans l'enceinte comme une âme en peine. Hypochondriaque, il s'interpellait en maugréant, chassait le noir dessein de ses démons infatigables. Cela ne durait que le temps d'une éclipse. Le nuage passé, le sacristain du bavardage brillait de toutes ses flammes, réinvesti d'une ardeur rayonnante. Puis, au sortir de sa nuit, il se prit d'une envie d'aller au clair de lune jusqu'au lieu de perdition où les hommes avaient l'ambition. C'était un endroit insolite où la retenue n'était pas de mise, où il était de mise d'entrer nu, nu de toute arrière-pensée, nu de toute réserve empruntée. Assis au beau milieu d'une foule babillarde, ils furent accueillis par un heureux calamistré sur bobine ravinée, couturée et rehaussée d'un quart de brie turgescent, qui exhibant l'adipeux canapé de tatouages de ses bras, montrait l'entrain du patron qui sert d'employé, par l'usage d'un langage putassier. L'ambiance était au beau fixe. Evald, à son tour, servit le nectar de son atticisme et lyrisme à la pesanteur des sens communs, irriguant l'instant de son

philtre dans une invitation à l'amour de l'aube au crépuscule. Au faîte d'une gloire éphémère, son esprit le sublimait par l'effet d'un caractère invraisemblable, l'embellissait d'imaginaire et magnifiait en son sein l'occulte merveille cachée, séduisant l'esprit du lieu qui pétrarquisait sous l'incantation du mythe. Des odeurs de petun aux relents de sauvagin, l'inodore incandescence de l'aura en avait le cœur chagrin. Mais tous avaient le souci de rire, surajoutant leurs gloussements au hourvari général, car dans ce soir d'allégresse, la reviviscence étendait sa bienfaisance et préjudiciait aux flux et reflux des opinions contraires dans la collusion des esprits focalisés sur l'homme. Au matin, fermes sur leurs étriers, bien en selle, une taie sur l'œil, le soir, mot du guet renié, le citoyen était mordu de la tarentule pour la camaraderie entre contradicteurs. Tous les adventices de la fraternité et ses admixtions inconsidérées semblaient surgir de l'on ne sait où pour aller nulle part rejoindre leur objet, s'épuisaient dans la quadrature du cercle. L'illusion faisait charlemagne après avoir infligé à l'homme alors repic, le supplice de Tantale. Le bouquet advint en un feu d'artifice d'idées maîtresses exprimées de part et d'autre avec éloquence, facondes voletantes entrecoupées de badinages aux entractes salutaires. Evald était aux anges. En son cœur, sauvageon et sa ramure était au soin de sa cérébralité, sans cesse y portait la sève et battait le rappel à l'adresse d'un ramage dont l'excellence ne lui montait pas à la tête, car, plus fort que tout, il était poète. La veillée se termina par la rituelle poignée de main à la dextre sûre, promesse d'une ritournelle. Mais de ritournelle, il n'en serait rien, et tout un chacun s'en doutait bien. L'Apostat le premier. Dans le bleu de ses yeux, Evald devinait un adieu. Enveloppé du linceul de sa nuit, il savait les douze coups de minuit mettre un terme à ses ennuis. Hors l'ombre de

son calvaire, Evald ne tarderait pas à y voir clair, car les songes entraient dans le champ d'action de leur révélation où la voix se fait entendre par delà le tympan de l'âme. Et ce qu'il entendait tournait la page d'une complicité qui n'en pouvait aller sans disparaître aux doux enchantements d'une aube purificatrice. De ce qui lui serait donné de voir, il était appelé à en supporter le brûlot parce que les dieux lunaires, maîtres de ses nuits, commandaient à sa nature encore incapable d'assumer les dures réalités de l'invisible destinée. Enfin, débouchant de l'on ne sait où, Evald entrait dans le monde du silence où les sensations vous transportent au delà de la vie et de la mort. Au sein de cet espace protégé dont la terre avait le secret, les mondes se pénétraient et s'éprouvaient dans la différenciation de leur essence. Aux portes de toutes les influences, l'émanation d'Evald se présentait donc dans le dépouillement le plus fantomatique, mais néanmoins parfumée aux essences dont le cœur avait l'alchimie et l'esprit la façon. A l'embouchure de ces mondes, la nature semblait vierge de toute présence inopportune, et par le hasard le plus impossible, il retrouvait là celui dont la présence lui emboîtait le pas, l'Apostat. Ils se retrouvaient tout naturellement comme si rien ne s'était passé, comme si ils s'étaient de toujours connus. Et c'était peu dire. L'Apostat n'était autre que l'Evald vieilli du passé dans le miroir déformé de l'effet de serre présent, et dont il avait à dépasser l'amère. Il était aussi Méduse, gardien du monde astral dont le mental intellect était l'homme de main. Tous deux s'étaient alors rendus aux noces fragiles de leur rupture, dont le prodrome présageait l'effervescent avènement de l'homme. Pris dans leurs pensées, ils devisaient sans trop s'émouvoir de leur décalage. Sans se montrer pressés, ils traversèrent un pont et passèrent à travers un canevas

de rues impopulaires pour s'engouffrer promptement dans l'embrasement d'un mur. Puis ils empruntèrent un chemin hourdé, relayé à l'approche d'une propriété par une sente à la rudération constituée de pierrailles et bordée de statice rose tendre. Les lilas en fleur étendaient leur resplendissante inflorescence devant les arbres encore nus dont la peine infinie était sereine. Certains, au contraire, parsemaient le sol de petits pétale rosés, comme un tapis de fleurs dont ils habillaient le sol dépourvu. Le croassement des corbeaux se mariait au pépiement des oiseaux, dans le charme vivifiant d'un printemps annoncé. Le pigeon faisait sa cour, et le merle, exposé à l'œil impatient d'une merlette jalouse, cherchait le ver dans le sol d'un gazon toujours vert. Là, s'offrit à leurs yeux une somptueuse demeure en tuffeau immaculé blanc. Sous chacune des jolies croisées de noyer, la façade ressautait pour former un appui en glacis mouluré, couronné d'une cimaise, porté par des consoles en forme de volutes et terminées par deux petits jambages torsés garnis de palmettes qui, insinuant des cariatides, nidifiaient l'espace fenêtré. Ces belles soutenaient claveaux et clef de voûte, arceau dont les tons nuancés, ocrés, rubigineux couvrait la porte cintrée, chambranles de pierres sous lesquelles des bossages vermiculés brodaient la façade entourant la baie. L'huis, riche de fleurons sur son pourtour, se haussait d'entrelacs et d'arabesques en son centre, ceindait le heurtoir d'un diadème. Aux angles de l'édifice, des atlantes portaient une corniche architravée qui ourlait le faîtage, et dont la modénature révélait une doucine sous laquelle la plate-forme était d'astragales végétales décorée. L'ensemble était coiffé de rampants d'ardoises rondes cendrées au faite desquelles la ligne de couronnement se paraît d'un faîteau en poterie vernissée couleur de bois de campêche, terminé par un

épi de faîtage ornant la crête du toit. Passé la surprise de l'instant, la patiente indécision substituait l'appréhension à l'ineffective intervention de l'étonnement supplanté. Car, selon toute vraisemblance inévidente, cet insigne endroit était le temple de la forme ou l'homme se confrontait à ce qu'il avait pu être pour se fondre dans ce qu'il allait devenir. Aussi, au fur et à mesure de leur approche, Evald ressentait l'inquiétude croissante dont l'Apostat montrait l'aura. A l'appel de son intuition, ce dernier travaillait désormais à le dissuader d'entrer. Mais lorsque l'émotion touchait à l'âme, les dieux montraient la voie et ne s'en laissaient montrer. Devant les marches du temple, Evald regardait sans stupéfaction ce qui échappe à la raison pure, cueillant au delà d'une intuition mûre, l'intelligence de sa révélation. En désaccord, ils entrèrent malgré tout dans la demeure de rêve où les rêves semblaient aller. Passé le corridor, ils entrèrent dans une vaste salle illuminée de cristal où tout était de poirier. Evald s'était accoté sur un des meubles enrichis d'objets orfèvrés, laissait vaguer son esprit en regardant des bustes sans têtes sur des socles en bois, acrotères qui entouraient la pièce et semblaient surgir de leur éternité. En demi-cercle, de petites tables et leurs objets de tabletterie étaient disposés ci et là, laissaient aux hôtes la place restée vacante. Des hôtes dont la vertu, à tout bien considérer, était l'unique religion, la religion de l'un qu'aucun dogmatisme ne venait pervertir. En l'unique condition d'une réelle transcendance, toutes les grâces prodiguaient leurs folâtreries à leur façon et selon leurs moyens. D'autres, plus souveraines, étendaient leurs prérogatives, attributs insignes et élitaires. Au milieu d'un tout le monde statique, semblait surnager un être doué de toutes les beautés dont la mouvance ne pouvait aller sans la présence. Vêtue d'une robe princesse d'un bel incarnat,

elle était le substrat de toutes les manifestations de l'élégance, du déploiement de l'excellence vers la perfection de l'être transcendant l'humaine nature, porté par sa volonté de séduction. Lorsqu'ils se virent, l'ineffable se produisit. Le saut du cœur débordait l'immanence et touchait le principe de l'être alors ensemencé du don de soi. Mais alors qu'un myrmidon déjeté extravaguait, discourait et interpellait de nobles gens depuis longtemps défunts, la belle s'en était allée. Puis, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle surgissait à l'étage par le pouvoir enchanteur de la projection pensée, d'où elle fit signe à Evald. Sous le charme, celui-ci la suivit. Il empoigna un ove fleuroné et mordoré qui ornait un pilastre équarris ouvragé de rinceaux, et d'une main heureuse, caressait la rampe décorée d'une cadenette ondoyante et losangée de balustres armés d'écailles. Comme un serpent malin, il se glissait jusqu'à l'étage qui paraissait onduler au contact de ses pensées, et au delà duquel l'image convoitée s'était dérobée. Il avait mué et passait le seuil fatidique où le divin côtoie l'homme spontanément. Comme par enchantement, il abandonnait la forme d'être dont il avait en partie subi l'usage pour renaître à l'interprétation d'une symphonie dont les morceaux choisis guidaient l'existence formatrice des sons et lumières en son âme légère. Léger comme l'air, il se posait en orbite d'un univers sans pesanteur où la station devait permettre à l'homme un transfert au delà d'une souffrance existentielle. Du miroir de ses vies passées, il était réfléchi vers le futur, et regardait derrière lui l'invisible et subtile effervescence, qui empêchait d'envol l'émotion terre à terre. Hors de lui, l'Apostat se voyait refoulé par l'expression subtile de douces sensations inédites jusqu'alors et dont le spectre grandissait dans le trouble reflet de son âme déposée.

Le cœur délavé, son calvaire le laissait maussade à l'idée de n'avoir goûté toutes les saveurs et ses nectars que la vie offrait à ses créations dans une vasque emplies des fruits de l'amour, et dont l'imaginaire était un réel jaillissement pour son ami. Enchaîné à la roue de ses souffrances terrestres, il torturait son esprit tant qu'il pouvait, soumis à l'aiguillon d'une réflexion obsédée par elle-même. Prompt à rejeter la faute, il jurait contre Evald en apostat, mutilait l'embryon d'amitié et s'enfermait du même coup, prononçant l'oraison funèbre de leur complicité. Au dépend de son amour-propre, il se débattait contre lui-même, laissait paraître le fond de ses pensées en grognant de rage, possédé par une humeur de dogue, en but à toutes les transformations, emporté et véhément, convulsionné sous la mer sinueuse et agitée d'une pelote de serpents à travers laquelle transparaissait le visage torturé de Méduse. Or, loin déjà, Evald était entraîné aux rivages de son royal détachement. Il n'éprouvait aucun trouble pour le martyr de celui dont l'amitié lui faisait alors défaut, et ressentait là comme une nécessité de ne pas se retourner sur ce qui avait vocation à passer. Dans le grand périple de ses survivances traumatiques, l'Apostat comme Achille, trouvait la mort devant les murs de Troie, reconnaissant en Evald le vainqueur de ses propres émois. Au terme d'une manifestation dont l'esprit lui échappait, point ne lui avait été donné de voir qu'à l'intellect, orgueil de la réflexion, l'amour ne répond. Dans la sphère de l'humaine appréhension le calvaire de la foi se caractérisait par l'impossible transcription de sa passion, mis à mal dans sa course folle par la coupure franche de son tendon. Victime de cette ingrate prise de conscience, l'Apostat n'en était pas revenu. Que la gymnastique pensée n'y voie point matière à discussion, il n'existait pas de subtiles expressions capables d'en

éprouver la portée. Seules les émotions infusées pouvaient faire l'objet d'interprétations dont l'homme avait l'intuitive vocation. Pour comprendre, il ne s'agissait pas de croire, mais d'éprouver et ressentir ce dont la méditation permettait la révélation. Seul l'esprit affranchi de ses mentales attaches possédait la corde sensible qui ne pouvait aller sans une qualité innée. Seul le cœur était au secret d'un monde dont il n'avait pas l'initiative. En définitive, la réflexion ne pouvait aborder que les rives lointaines de l'âme, grâce à l'action réfléchie de sa projection et transmutation pensée, mais perdait le fil ou la tête dans l'espace chagrin de son potentiel restreint. Et pour cause. L'amour provenait du champ magnétique d'un panthéisme fondamental, dont la vierge nature n'attendait pas que la réflexion lui en impose avec raison, mais pénètre et cultive le jardin incréé dans sa tellurique vitalité. Une vitalité qui transmuait son feu en désir. Un désir informel dont la gamme donnait forme à l'irrationnel en générant l'originelle pensée propre à exciter l'intelligence nourricière. Une intelligence nourricière dont l'action réfléchie sécrétait le miel d'une approche sensible, récolte journalière inséminée dans les alvéoles d'une mémoire sensorielle. Grâce à l'action fertilisante d'une spiritualité plus empreinte d'esprit que de son ersatz, l'intelligence permettait la recherche d'une alchimie dont n'avait pas le ton, l'intellectuelle culture de la raison. Tout naturellement, Evald était mort pour les hommes auxquels il laissait la dépouille de son mental grégaire et individualiste, partie de lui-même abandonnée à ses démons. Par le plus grand des enchantements consubstantiels à la nature des sacrifices, la terre lui dévoilait les charmes de sa toilette merveilleuse dont elle éployait la grâce au delà de son propre éther. Dans le champ virtuel d'une distance informelle, l'amour gonflait

les voiles d'une approche rendue possible, et ablutionnait son âme alors immergée dans une mer de sensations brûlantes, brûlantes d'une volupté pleine et entière, pleine et entière d'un empire insouillé vous imposant sa grâce. Le vide n'existait que dans les cervelles creuses dont le trou noir n'avait pas le moindre souffle. Et de souffle, l'amour avait besoin. Point d'austérité obligée en un monde sans mentalités où la préhension ne trouvait matière à satisfaire le culte possessif de ses objets pensés. Sans craindre le péché, la pensée pouvait se montrer nue dans le miroir sans tâches de ses images projetées, et faire des apparences le vivier exaltant d'émotions nées. La portée du raisonnement n'avait aucune espèce de réalité sur le fond virtuel des formes, à l'orée d'un monde où les sensations ne matérialisaient un champ visuel que pour mieux faire ressentir ce dont l'homme avait le clair instinct. Dans l'esprit d'une telle perspective, Evald suscitait l'espace conducteur de son ciel étoilé au gré des influences variées dont il avait la clé. Lorsqu'enfin il se fut arrêté de tourner en rond, il arriva dans une pièce circulaire encombrée de matière à penser. Là, dans le sanctuaire de l'évocation, il n'en pouvait plus souffrir d'émotions. A la vue de cette divine émergence, sa mentale adresse plongeait le sensible panoramique de ses pensées dans le plus complet effroi. L'effroi du bonheur qui vous transporte au delà du possible humain, lorsqu'il vous est donné de suivre du regard les gestes savants d'un faiseur de miracles, astreint à la servitude de son art. Une servitude dont l'abnégation n'était autre qu'une liberté sincère dont la facture surpassait la nature. En effet, maître-sculpteur, l'homme de cet au-delà avait été à bonne école. Point de catéchumènes sous son ascendant. Très esthètes, ses émules possédaient l'art de bien faire, ambitionnant l'art de

mieux faire. Artistes prodigieux, ils s'absorbaient dans une forme d'art semblait-il hiératique, qui, en ces temps bouleversés, réhabilitaient la forme au delà du monde formel. Et de quel ressort la volonté se trouvait-elle gratifiée ? De quel philtre les cœurs se trouvaient-ils chargés ? De quel esprit l'âme se trouvait-elle habitée pour permettre à l'homme de tels prodiges de qualité ? Messie et créateur, le génie personnel du sculpteur inspirait la révérence au fur et à mesure que l'évocation gagnait en dimension dans l'inaccessible expression d'un divin enchantement. A l'appel du statuaire, la mise en relief d'une éternité émergeait de l'oubli d'un lointain passé, extrayait l'homme et la femme épris du fruit de ses évocations en ronde-bosse. Ivres de leur retour à la vie, les dieux vivants dérangent les critères de beauté les moins éthériques, exécutant une danse pyrrhique ou se livrant à des lustrations purificatrices. Point de gisants ou d'orants, de martyrs en effigie. L'atelier était habité des trois grâces qui prodiguaient leur divine excellence aux savants regards émerveillés. Et d'un savant regard, l'esprit s'instruit. Indéfiniment, les représentants de toute éternité invoquaient les esprits éclairés prédisposés à l'entendement dans la projection sensible qui force à la connaissance de l'intelligible. De cet observatoire intérieur, Evald pouvait mirer la forme soignée de ses pensées dont il avait à faire le portrait pour en évoquer la grâce, car il était de ces élèves dont le ciel montrait les étoiles, à la lumière desquelles il pouvait aller rejoindre son jardin de prédilection dont l'amour jaillissait tout entier en l'expression de son adoration. Et cette adoration, il en fit don à une statue qui n'était autre que cette femme dont il avait suivi la trace. Corps lilial dans son lit de liliacées pourpres, elle possédait en son immanence généreuse, l'art de se mouvoir dans l'âme humaine. Irrésistiblement, Evald se perdit dans l'intense

plénitude d'un amour dont elle suscitait la gamme en l'espèce sacrée d'une pure convoitise. Mais rien de plus éphémère qu'une victoire sur l'homme. Celui-ci n'avait pas la constance de l'âme libérée de ses entraves et fondamentalement vulnérable, pouvait s'en retourner à la nature profonde de ses instincts omniprésents. Bientôt, la pesante attraction matérielle avait raison d'un esprit dont les formes pensées ne pouvaient se maintenir en lévitation. Mais désormais, Evald avait les choses en main. La matière ne pouvait plus être pour lui une prison, car il connaissait le chemin du ciel.

En attendant plus complète conquête, il se retrouvait sur la terre mère où la vie lui était si chère. Pour autant, il regrettait d'en avoir quitté l'intrinsèque pied-à-terre dans l'au-delà de son immanente présence, et dont l'émanation formait nuée au cœur de son éternel mystère. A présent, il ouvrait des yeux embués de nostalgie aux sources vives de ses fraîches pensées désaltérées, qui jaillissaient dans la paix d'un vaste domaine. Domaine dont la beauté semblait être le trait d'union entre la riche nature et l'ordonnatrice pensée. La maison avait disparue si elle n'avait jamais existé, en ce lieu médité où la terre se paraît de tous les attraits. Son transport merveilleux avait-il été un rêve ou l'image insaisissable d'une fuyante réalité ? Seule certitude, la réalité des émotions ressenties, dont la subtile nature pouvait se détacher sans périr hors la vie d'un monde formel. En ce lieu sans nom, l'âme survivait. Elle n'avait plus mal, soulagée du poids de l'expérience dont elle ne gardait qu'un souvenir, transmué en potentialités absoute de tout clivage matériel. Rien à voir entre ce qu'il y avait à voir de ses yeux vu, et ce qu'il y avait à voir dans le regard porté sur les mondes supérieurs dont l'espace intérieur était le miroir pensé. Du jardin cultivé dont l'homme avait la passion, la beauté était toute

esthétique, enivrante de ses olfactives senteurs. Mais au-delà du voile, Evald ressourçait l'inflorescence inapprivoisée de son âme à l'océanique perle tombée du sein dont l'Aphrodite beauté ne faisait plus mystère, et au sein duquel fleurissait le jardin incréé de son amour divin. Et de l'amour divin à l'amour de la vie sur terre, il n'y avait qu'un pas. Point de prétentions en la terre mère. Elle réalisait la beauté, l'harmonie, et ce, dans la durée, l'inimaginable, pour transmettre à l'orgueil humain l'inexplicable génie de sa nature incréé.

Sous la douce clarté de l'astre nocturne, Evald marchait depuis des heures lorsque la nuit courait à son encontre. Dans le noir manteau de la terre endormie, la lune lui montrait le chemin de la vie. Jadis, il était entré dans l'âge d'homme, habillé comme un dandy de ses nobles certitudes, mais en ce jour naissant, l'amour avait quitté le linge blanc d'un commun sentiment pour la singulière pluralité de ses nuances individualisées en l'âme jeune. Une âme jeune à cheval sur deux mondes, flambeau des générations successives et garante d'un au-delà plus au-delà, riche de ses nouvelles contrées. Car, de plan en plan, les mondes se touchent et se ressemblent. Aussi, l'harmonie trempée dans l'au-delà de l'homme n'était jamais sans rejaillir ci-bas en son émanation. Point n'était censé d'attendre la mort pour

jouir de ses propres effusions. Les dieux n'étaient pas aussi incléments que les hommes de foi. Seul l'après vie pouvait remettre en question ce que le présent manifesté n'avait pas vocation. C'est pourquoi l'amour dont Evald avait nourri le sein par sa naissance astrale, allait à son tour le gratifier de son lait en sa terrestre émergence, et s'incarner en la sculpture vivante de son divin transport. Intimement attaché à la transsubstantiation de ses émois les plus profonds, l'amant solitaire jouissait des divines offrandes en leur écho. Dans le sillage de son détachement, le tison existentiel perdait son feu au ponant d'un insensible brûlot dans la plénitude vespérale de son lit nuptial. Un espace où rien n'était restreint, où l'abondance était reine le pénétrait infiniment. En sa fluide étendue, il plongeait sans remords. Elle entrait dans sa vie, plus rayonnante qu'une perle rare, si subtile en son essence que la femme rêvée en rougissait d'absence. Elle s'appelait Harmonie, maîtresse d'un monde dont les femmes avaient perdu la volupté. Elle était la digne figure d'Athéna dont les yeux pers montraient le chemin du ciel, dans le reflet changeant attaché à la grâce d'Aphrodite. Une grâce d'une intelligente pureté qui ne devait rien à l'austère cliché. Vêtue d'une robe blanche tissé par les charites, elle portait haut la ligne pure d'un esthétisme envoûtant, rehaussé d'un collier de perles nacrées, œuvre d'Héphaïstos. En elle, Evald trouvait le calme apaisant de ses plus chers instants. Nantie de pouvoirs discrétionnaires sur son emportement, elle en apaisait la fluide étendue. Elle était un baptême, une terre vierge de toute sécheresse, de tout débordement intempestif, l'astre flamboyant de son existence d'homme. Dès lors, le monde changeait de figure. L'attrait changeait de nature. La vie se changeait en divines offrandes. En l'espace intérieur de leur mutuelle rencontre, celle dont il

avait eu l'intuition se dévoilait en son tréfonds. Elle se manifestait en l'insondable profondeur où ses pensées puisaient le subtil écho de ses émotions, et dont elle était l'authentique reflet. Alors, comme une cascade jaillissante en ses sens bousculés, elle entraît dans l'étreinte amoureuse de son cœur émerveillé.

Fille de l'aube et du vent du Nord, elle préside à toute vie, temple éternel en mon être mortel, je m'en suis épris. Le soleil clément a préservé sa peau des noirs ténèbres, la pulpe de ses lèvres parfume le fruit de son excellence, du foyer de ses yeux jaillit la claire intelligence, miraculeuse embellie dans le naufrage des âmes funèbres. Sa membrure souple et ferme a le geste solennel, à l'image de son rayonnement, sa chevelure étincelle, quand le nectar de ses joues pleines exauce ses vœux charnels. Les muses ont fait d'elle la volupté pure et l'ingénuité, son charme diffuse un charisme qui relève de la foi, et sûr de son emprise sur moi, je ravis mes yeux de son habit sacré. Son âme d'aventure, étoile suprême, brille de tous les feux, puisse l'éternité de pas attenter à ce don des dieux.

En effet, messagère inconsciente de ses dieux captifs, elle avait en son âme l'espace désiré pour l'envol inespéré vers son éternité. Une éternité dont elle partageait les faveurs à la faveur d'un bonheur partagé, s'épanouissant en chaque élévation de l'être.

Ma compagne, ma douce, mon firmament, j'ai fais de toi l'autel de mes sentiments. Je t'ai élevé en mon âme à la ferveur divine, lorsque éperdue au delà de notre espace-temps, je t'ai choisis, toi seule et uniquement. Depuis que vie naît dans le cycle printanier, il n'est pas d'œuvre humaine qui put te ressembler. Tu es l'unique étoile d'un monde constellé, et tu brilles d'un feu dont tu as le secret. Tu as su découvrir, ma réelle nature, ma sensible blessure, tu as su la guérir, et fidèle à me lire, tu

fais taire les murmures, de contempteurs fielleux, qui t'exhortent au parjure. Ton sanctuaire abrite le pouvoir de mon âme, ma vie n'a d'énergie qu'en ta vie rayonner, à vouloir déchiffrer l'énigme de ton âme, mon esprit se découvre à te deviner. Ravi en ton temple, mon amour n'est pas enfermé car il se plaît à te regarder. Tu es belle à jamais, c'est ta grâce, fraîcheur, qui fait battre mon cœur, s'offre et saura t'aimer. Dans ta source, je bois, soif de ta chaleur, si tu pars, je meurs, te perdre, quel effroi. Offre-moi ton abris, je n'ai d'autres soucis, que t'aimer, te cueillir, t'aimer à en mourir.

Evald voyait Harmonie comme si elle survivait à l'espace intérieur et ôtait le voile. Elle s'offrait à ses yeux idolâtres, émerveillés par la puissance évocatrice d'un esprit tout de lumière. Son image l'interpellait jusqu'au plus profond de son être, et l'invitait à se rendre en son sanctuaire pour lui vouer l'amour suscité. Elle remplissait les espaces vides de son jardin d'hiver, et réduisait l'espace profane à sa stricte nécessité. Tout ce qui gouvernait sa vie lui faisait allégeance. En lui, le chaos du drame humain se constellait d'étoiles aussi éternelles que sa vie était mortelle. C'était cela le miracle de l'existence. Si vous interpelliez les dieux dans leur infinie sagesse, ils n'attendaient pas le jugement dernier pour vous faire goûter le fruit de votre méditation. Il n'y avait pas faute à ne point voir de chute en l'originel pied-à-terre de son destin serein. C'était l'effet sympathique du commerce avec les démons bienheureux. C'était ainsi sur le plan pratique l'action divine dont la magie prenait source en la rétribution de dons. Et parce que la note était juste, le cœur se mettait au diapason de la plus pure démonstration. Démonstration d'adoration en sa plus libre expression sensible, où les mots en enfilade ceignaient sa nuque jolie d'un collier de nacre et d'harmonie, rehaussait l'esprit d'un diadème chéri.

Tu m'inspires de belles choses, et grâce à toi, je m'épanouis. Et ce lait que tu répands sur moi, cette intime alchimie que tu verses en mon tréfonds, sont autant de pollen à mon transport. Tu as jeté un pont à mon âme isolée qui se perdait dans l'amertume. Tu as hissé à la gloire des dieux mon âme dépeinte que tu voulais ressourcer aux subtiles étreintes d'un monde disparu à la vue. Tu m'as fait entrer dans la manifestation comme on enfante, et tu m'as dévoilé comme ta chair pour ce qu'elle renferme de beau et de sacré vers l'extérieur magnifié. Tu m'as fait naître entre tes bras comme on aime à tout rompre, et à tout rompre, tu nous a unis pour le meilleur, car, par l'amour que je te porte, et de toute la force de mon être que tu as révélé, je te promets d'écarter le pire. Je veux boire et manger quand tu n'auras plus soif et faim. Dormir quand tu seras reposée. Supporter le poids des épreuves pour ne point t'en accabler. T'épargner tout le labeur que mes mains d'homme ont la charge d'assumer, et n'avoir de cesse de te soustraire les sourires dont tu as le secret, qui préservent l'âme bucolique que tu recèles en ton charme discret, jeune à jamais. Je veux devenir meilleur et meilleur encore. Atteindre l'inaccessible pour te porter au ciel. A ce jour et pour toujours, je vis pour toi et par toi, à la force que je puise en toi, en moi. Que mon amour te soit aussi léger qu'il s'élève au delà des contingences matérielles. Qu'il étreigne nos âmes de son halo en plein ciel d'été, à la chaleur et à la lumière de son rayonnement, car été sera notre amour, même au crépuscule de notre vie.

Au delà du temps, il se projetait en elle, et consacrait en son feu sacré leur union de tous les instants. Parvenu aux régions fertiles du secret de la confession, il se fit l'échanson divin de la plus indéfectible union dont il tressait les liens avec soin.

Nous avons vocation à servir notre amour sacré au sanctuaire inspiré de nos âmes échangées. Que ce bonheur d'aimer nous aide à franchir les obstacles de la destinée. Sous son impulsion, qu'il nous assiste dans l'ascension de notre quête que nous voulons digne et pure comme la cime, là où l'air est balayé par un grand vent divin. De ce haut lieu de l'esprit où l'amour verse en libation aux émotions partagées, qu'il nous soit possible de parler le langage du cœur, un langage informel en l'écho duquel la présente ascension façonne le futur par amour et s'inscrit dans le passé pour l'éternité. Et le présent, c'est toi qui me le fait découvrir. Le futur, c'est encore toi qui l'inspire à mon âme éblouie par ton soleil qui brûle en moi. Et c'est nous grâce à toi, qui comblerons de pages choisies, l'éternité d'un passé que le temps n'atteint plus. Car au delà de nos mémoires, ton astre sans fin rayonnera sur le foyer de nos deux flammes palpitantes. Jamais éternité n'aura connu plus ardent désir de s'aimer pour toujours. Tout le souffle que notre amour m'inspire ne grandit pas avec le temps pour expirer avec le cœur. Il dépasse l'imagination parce qu'il s'affranchit de tout ce qui n'est pas toi. Il t'emmène en voyage au delà du temps pour toujours, et pour toujours se livre à toi, fidèle d'entre les fidèles. Rien ne nous arrêtera. L'éphémère emportera nos vies vers l'oubli. Nos chemins s'effaceront après chaque hiver, mais notre aura transportera son immortel génie, à l'abri du tumulte et de nos cimetières. Nous aurons vaincu, point ne l'oubli, le silence du temps, soufflant sur nos bougies. A l'aube de notre vie, nous et notre amour. Au crépuscule de notre vie, nous et encore nous, par l'inaltérable soif de notre amour invaincu, ne boirons l'eau du léthé.

Par la magie de leur communion, le ciel s'unissait à la terre nourricière dans cette étreinte cosmique d'où la vie

s'originait, manifestation de puissance à l'œuvre générant le sacré. En l'humaine transposition de ses émois profonds, Evald mettait le feu de sa manifestation en harmonie avec l'eau lustrale de sa foi. Enfin, cet essor lui avait permis de se regarder mieux, à la lumière de ce que l'âme consent à dévoiler, et que l'esprit messenger décrypte et transmet au fil du temps. Il avait construit, édifier l'œuf, le fluide nécessaire à l'association, à l'union de ses natures distinctes et complémentaires. Et cet œuf, il le couvait jalousement. A quoi bon éclore au grand jour ce qui motivait sa raison d'aimer ? Et cette légitimité, il la trouvait dans l'apport volontaire de son examen, dont la réussite était l'enfant légitime de son adoption, le lauréat qui le faisait entrer dans la manifestation en vainqueur. Par delà les frontières de l'esprit, il réalisait ce qu'il idéalisait dans le roman de son histoire. Dans ce voyage d'une vie auquel il invitait ses mutuelles affinités, il pourrait alors prétendre à l'éternité. Le divorce de l'âme et du corps ne signifierait pas la rupture des liens indéfectibles qui l'unissait à la vie, comme la terre qui meurt et se réincarne après chaque nuit cosmique. Car, que serait l'amour si l'homme n'avait que l'ambition d'exister. Que ce soit Prajapati en Inde, Apis Osiris en Egypte, dionysos-Zagreus en Grèce, ou Odin-Slepnir sous le ciel de Borée, la mystique union voulait que se rejoignent deux morceaux de ces dieux qui s'étaient morcelés dans le monde manifesté, deux étincelles divines qui offriraient au foyer de l'âme un retour dans l'Olympe, grâce au nectar de leur miel divin. L'harmonie. Là était le fin mot dans une manifestation occupée à brouiller les cartes et menacer la justice des équilibres. Et en effet, la menace pesait. Evald avait peur de la perdre que l'éternité lui soit refusée, de n'avoir pas le pouvoir de lui offrir ce qui ne se donne pas. Il avait peur d'être séparé

d'elle, de subir la justice vengeresse des hommes à trouver cela nécessaire, inéluctable, et le jugement des dieux à ne trouver d'humanité qu'en la divinité. Il craignait d'être égoïste et lâche, il avait peur d'avoir peur et craignait même de n'avoir plus peur pour soulager ses peines. Il redoutait qu'une conscience de mort matérialisée ne réduise son amour infini au terrible sort d'une expérience qui ne finit. Il voulait faire mieux qu'un héros, et pour cela, il n'avait besoin d'être révélé comme tel. En réalité, l'approche idéale obéissait à une simplicité enfantine. Plus vraie que nature, elle était surnaturelle, limpide, divine, et ne participait pas d'un psychisme mortificateur. Partout, elle se voilait d'une pudeur farouche, ne laissant paraître en ses dehors que la vue partielle de ses succédanés. Aussi, le parfum subtil qui s'en exhalait au delà du voile permettait aux sens la reconnaissance dont l'esprit saisissait le sens. Enfin, par ce qui de sacré et de subtil les unissait, Harmonie était pour Evald davantage qu'une singulière opportunité. Parce que les sentiments sont dits lorsqu'on les édifie, parce qu'ensuite on les devine puis on les sait sans point les exprimer, il la devinait au delà des mots. Des mots dont un silence évocateur en dépassait le sens, et en la source duquel l'âme puisait l'écho pour en abreuver l'esprit d'ambrosie. C'est pourquoi, à sa vie qui était plus précieuse que sa chair, à son âme poumon de son âme, il consacrait toute la volonté de puissance à laquelle il pouvait prétendre par la force et la bonne mesure de son amour. Qu'Athéna, la déesse aux yeux pers, guide ses pas et unisse le flux migrateur de ses natures distinctes et complémentaires dans l'amour d'Aphrodite, et par l'inexorable intercession des destins dont Arès était l'âme sûre, pour le règne virginal et immuable de leur fille Harmonie, dans l'éternité de ce qui les unit. Avec une piété religieuse sous la lumière

expressive d'un croissant de lune, Evald ensevelissait le corps étendu des amazones. Passée l'inévitable omniprésence du recueillement, il portait haut l'âme sœur d'Hippolyté, et prétendait l'aimer. Puis, au terme de sa prière, il s'en alla dans les vertes étendues où la brise portait le nectar propice au printemps des âmes. Il n'était que de regarder la nature pour s'apercevoir qu'Harmonie ne se laissait entrevoir, que pour mieux faire voir de quelle élégance elle était l'essence et la jouvence.

Sous un dais de feuillage, il s'extasiait devant les terres déclives et fertiles de plantureux pâturages. Plus en altitude, sur un mamelon, entre des arbres chenus, le vent faisait tinter les campanes des ruminants. Sur un versant, les chevaux de Diomède paissaient l'herbe jeune. A cette heure, sous l'orbe solaire, l'adret semblait frémir, luisait et jouissait de son voluptueux bien-être. Une cascabelle cristalline sourdait d'une nymphee pour se jeter dans la combe, et s'offrait de bon cœur à la majesté, s'élogeait en un ruisseau qui s'en venait chanter et danser, au rythme de ses irisés friselis, devant une jolie chaumine que circonvoisines demeures dominaient. Le splendide jaillissement vernal et versicolore dédiait à ses admirateurs la joliesse d'une

charmille d'Etoile de Hollande, berceau d'une roseraie rouge foncé teinté de saumon. Et partout des corbeilles de fleurs d'une grande variété de couleurs entre lesquelles s'attardaient les crocus printaniers jaunes et violets d'une singulière et coruscante beauté dans une invasion de gramens. Altère élégance et ligne pure des tulipes rouge grenat alliées aux bouquets d'hémérocailles jaune orangé, ainsi que des narcisses de poète blanc transparent, dont l'axe ouvrait son cœur d'or, nimbé d'un halo embrasé. Sur un talus, à quelques brassées de là, des iris amarante cuivré, violet magenta et rouge grenat, s'unissaient aux liliums Martagon rouge violacé pointé de carmin en leur intimité, faisaient rougir les pivoines de chine carminées au feu exalté. Le massif était radié à l'orée de chaque bouquet de rubans de pavots roses à fleurs frangées, et couronné d'un diadème de lupins passionnément unis, sous le faîte desquels se dressaient des iris rose saumoné à barbes rouge orangé. Une allée encadrait les parterres de fleurs au bord de laquelle resplendissaient un forsythia jaune d'or, un groseillier sanguin, une reine-des-prés aux petites fleurs blanc pur, un deutzia Mont-rose couvert de pourpre clair, ainsi qu'un weigelia aux fleurs tubuleuses roses et blanches au pied desquels se dressaient les girandoles de dauphinelles impériales bleu d'azur. Des bordures de fleurs ombellées d'un bleu indigo, parmes et vermeilles chamarraient l'allée à l'instar des rhododendrons, dont la sainte plénitude vampait un Kalmia aux fleurs rose carminé ainsi qu'une azaléa cuisse de nymphe émue. Au détour d'une architecture de pierre, à l'angle d'un jardin, des tamaris rose vif, cornouillers à fleurs blanches, glycines de chine violacé et lilas Belle de Nancy bordaient l'intense et chatoyant foyer géminé d'une liaison intime où les couples de fleurs rose satiné avaient le cœur dans les feuilles. Pour

satisfaire à l'impérieux désir de plaire, le spectaculaire épanouissement de la vie contraignait une tortille, laquelle se frayait un chemin dans la glèbe et la végétation. Une végétation qui déployait son faste en une diaprure irisée dont la vague porteuse chamarrait les flancs jumeaux échancrés de la sente. Plongées dans les reliefs changeant où dansait le mouvement ininterrompu d'un ballet de couleurs, des ibéris Corbeilles d'argent et alysses Corbeille d'or enlaçaient des aubriétias Cascade pourpre, ensemble blotties. L'alternance des coloris révélait l'herbe d'amour en l'incarnée myosotis des Alpes Merveille bleu indigo, des Dames-d'onze-heures en ombelle blanc satiné à revers bleuâtre, Belle de Naples sensuelles au vieux rose, et des benoîtes à grandes fleurs rouge feu qui achevaient l'union et le galbe du massif. Mais alors qu'Evald butinait les senteurs colorées, l'effluve de son transport le conduisait à voir ce qu'il ressentait à la barbe de son nez. C'est alors qu'il aperçut au milieu de ce jaillissement de vie un être surréel dont la forme paraissait flottante, et l'aspect, dérivé d'une mythique réalité. A l'aide de son gradus, il colligeait ses poèmes, ses églogues et ses épîtres, pour, en bon nourrisson, au chant de la harpe et du cœur de sa voix céleste, couvrir la muse de ses fleurs de rhétorique. La sylve sauvage et légère. Un sylvain tapi dans les fougères. L'épeire filipendule sous la feuillée du chêne. Un fil de la vierge dans la brise zéphyrienne. L'augure magnétisé, envol de tourteraux. Posés sur l'espace montueux ourlé de filets d'eau. Cet être drolatique au visage faunesque, chafouin et tavelé d'éphélides avait l'air malingre, efflanqué, sec comme un cotret. Au premier abord il était laid, mais sans qu'il n'y paraisse, tout laissait supposer qu'il ne l'était pas, malgré son allure intrigante, puis séduisante. Encore une fois, à l'approche de l'indéfinissable

expression de l'être beau, les apparences ne comptaient pas. Entouré d'une myriade d'abeilles, il distribuait son miel. Son entregent que poétisait l'esprit quintessencié le faisait apprécier de toutes les manifestations de la terre dont l'hermaphrodisme avait le sens de l'union. Tout de lui respirait le vécu sur lequel Evald avait vue. Toujours à tirer des plans sur la comète d'une exquisité toute singulière, d'abord dubitatif puis ébaudi par ses gentils démons hâbleurs et extravagants, il s'engouait de leur esprit canaille. Contre toute apparence contemplatif, il n'en était pas moins preste, allègre, semillant et surtout disert, lorsque lui en prenait de courir partout, au plaisir de parler à tout ce qui avait forme ou point de forme, au son vibrant de son accent difforme. Et à proprement parler, tout ce qu'il disait était beau, plus beau que n'en pouvaient dire les mots. Puis soudain, ne laissant derrière lui de trace que dans l'esprit, il disparut au beau milieu d'une ronde de lys blancs immaculés à la senteur céleste. Evald crut bien ne pas pouvoir s'écouter penser pour croire, et courir à la folle déraison d'une raison contrariée. Mais la réalité du cœur venait à son heure et à point nommé confirmer le caractère emporté de ses pensées, dont l'esprit n'avait plus le cœur à en brider l'indéniable portée. Du visible à l'invisible, il n'y avait qu'un pas où les distances brillaient par leur absence. Evald ne connaissait qu'un lieu saint où se pouvait exprimer pareille manifestation divine. La terre. Grâce à l'inaltérable vivier dont elle était le jardinier, il se laissait porter par le charme de ses rencontres variées. Par le pouvoir enchanteur dont il ressentait les effets, il savait qu'il lui serait permis, un jour, d'avoir une appréhension plus globale de l'univers, un jour lointain, quand la vue lui serait rendue, au-delà du géon dont il avait l'intuition, au chevet des dieux dont Zeus permettait l'assemblée en différents points du cosmos. Transporté de joie au

cours de cette longue marche transposé, les pieds sur terre ne lui pesaient pas, et le cœur léger, il allait à son rythme poursuivre un chemin dont il humait le refrain. Oh, journée ensoleillée, pleine de brillants et de strass, enveloppe-moi dans ton manteau doré, et chéri moi de ta grâce. Partout se lisait le bonheur d'exister sous l'empire des destins les mieux représentés, loin de toute idée. Difficile d'imaginer pour celui qui s'écoutait parler sans le moins du monde observer. Au-delà des subtilités de la dialectique, s'il était un dieu dont les bienfaits visibles à l'œil même du profane n'était plus à démontrer, c'était bien le soleil éternel. En lui résidait la nature ignée dont Zeus était la flamme, et rien ne permettait à un autre dieu prétendument plus grand de lui ravir la couronne dont il était ceint. A chaque pas, Evald se laissait gagner à la certitude d'être au cœur des essences les plus sensibles aux sens. Autour de lui, tout concourait à lui montrer. Du végétal aux manifestations cachées, le secret le mieux gardé se ressentait. Plus avant, en bordure de la tortille, des fourrés de mûriers noirs mêlés aux clématites bleu pourpré foncé à revers argenté, regardaient folâtrer deux bombyx qui s'accolaient sous le chant des grillons qui stridulaient. A travers une haie de rosiers rugueux aux fleurs simples roses, une brèche permettait l'accès à l'antichambre d'un spacieux domaine, magnifié grâce aux inflorescences multiples à la faveur desquelles l'esprit se voyait comblé d'un ravissement parfait. Des petits rhododendrons pourpres violacé entouraient des pyrèthres roses, leucanthèmes blanches, ainsi que des helléniums dont les tiges florales portaient de grands capitules aux ligules jaune d'or. Celles-ci émergeaient de rosettes de feuilles lancéolées ayant à cœur de ceindre l'orbe de leur soleil vivace, à seule fin de les embrasser, pour effet d'éblouir les reines de mai séduites par leur

étrainte. Une plate-bande enlaçait en partie l'endroit, le chamarrait de ses multiples espèces et variétés. Corymbes de sedum brûlant jaune vif, silènes rose tendre, némophiles bleu clair au cœur intact, gentianes bleu velouté pur, cynoglosses immaculé blanc, œillets des Alpes rose très vif, lin rouge au cœur fauve, asters bleu violacé, lobélias Dame blanche, miroirs de Vénus, princesses d'argent, éclairettes safran, concubinage ourlé de dentelle blanche. Jaloux de leur indépendance et de leur beauté pure, une pivoine en arbre rose chair aux étamines dorées, une aubépine et ses corymbes de fleurs blanches, un pommier à fleurs rose nacré aux bouquets pendants portés par des pédicelles écarlates, un magnolia aux pétales blanc lavé d'un pourprin violacé, et un cognassier du Japon et ses trochets de fleurs en forme d'églantines rouge feu se disputaient l'étoile. Autour, des marronniers d'Inde touffus éploient leur bras ligneux sur lesquels s'épanouissaient de belles fleurs tâchées de rouge à la base, et groupées en panicules coniques dressées. Passé l'aristocratique boudoir, s'étendait le spacieux domaine envahi d'une nuée d'amourettes et de crêtelles des prés qui réprimaient de leur bien-être quelques touffes de fétuques, menaçaient la joliesse bleuté glauque intense. Au loin, une brande constituée de genêts à balais frémissait au vent, soupirait, s'étendait luxuriante par bribes au hasard du vent, sinon à la liberté du caprice végétal. A flanc de marmiteaux se dressait le beffroi d'une antique chapelle près de laquelle de petites fleurs en corymbes inondaient la terre de fleurs rosées, la saupoudrait de leurs tons pastels et délicats. Au cœur de cette inflorescence multiple, la pollinie s'en donnait à cœur joie, approvisionnait de laborieuses abeilles. Surgie d'un espace libre, la ramée d'un sophora pleureur entrecroisait ses branches tortueuses en des

successions d'arcures et de crosses, faisait trempette dans une mare spumescence où flottaient les feuilles rondes et brillantes de nymphéas s'apprêtant à fleurir l'eau stagnante. Dans le sillage du vent, un andromède penchait ses panicules de grelots blanc mat, petites sœurs du couvent dont les cœurs cloîtrés se voyaient privés de la clarté du ciel, détournés de l'infinie majesté du monde cosmique. Quant au muguet des bois, il scrutait le nombril de la terre à l'invite des saints calices, en bon enfant de cœur repent. Dans leur prolongement, les spadices blanc rosé des gauras offraient une toile de fond aux ancolies chatoyantes et variées auxquelles se mêlaient indécemment des funkias mauves gratifiés d'intenses feuilles vertes que ceignaient des œillets mignardises pourpres aux pétales laciniés. Là, une pergola se laissait amoureusement étreindre par le chèvrefeuille des bois indigène, alors qu'en sous-bois, des touffes de muscaris élevaient leurs girandoles de lanières frisées bleu violacé en panache léger. A la lisière des grands conifères se dressaient des érémurus de l'Himalaya, dont les hampes interminables et nues étaient dotées respectivement au pied et à la tête de longues feuilles en rosettes rubanées et de grands épis à fleurs blanches. La nouaison et bientôt la déhiscence annonciatrice du renouveau de la vie offrirait demain la clef des champs à la plantule sommeillant au cœur de l'albumen, comme la bractée florale annonçant l'éclosion de la corolles habillée de ses coronaires sépales de calice, et resplendir jusqu'à leur marcescence annonciatrice de la mort. Comme les cépées, drageons, germes et bourgeons, toute la vie à l'exemple du jardin, triomphait par sa perpétuelle renaissance, sur l'éphémère de l'existence. A l'ombre d'un houpplier, une rangée de mascarons assiégeait, festonnait de mousse et de scolopendres une clef d'arc qui croulait sous le

triomphe de la fugitive fragilité. A présent, parsemaient le sol les blocs éparses de ses débris antiques où croissaient des plantes rudérales ainsi que des ruines-de-Rome aux fleurs lilas clair nichées à l'aisselle des feuilles. L'arc surhaussé, vestige du mur d'enceinte aux impostes déchirées, paradoxalement endenté par la misère de l'extrados en ruine, rompait l'harmonie du cintre, disparaissait progressivement pour offrir aux regards deux superbes rangées de colonnes rudentées d'un temple hypostyle. Leur base aristocratique était habillée de discrètes scoties, tores de lauriers qui ne déparaient pas la ligne parfaite des escapes majestueuses constituées de cannelures et méplats, au faite desquels resplendissaient de magnifiques chapiteaux composites de feuilles d'acanthé corinthiennes et volutes ioniques coiffés d'abaques aux angles curvilignes. L'épistyle était couronné d'une frise dorique où triglyphes surmontés de mutules se séparaient par intervalle de métopes représentant les idola temporis assortis à l'homme. L'ensemble était chapeauté de rampants sur un larmier constituant un fronton au cœur duquel un tympan sculpté montrait une fresque cornélienne où les héros guerroyaient contre les créatures chtoniennes. L'édifice représentait jadis le propylée d'un sanctuaire inconnu dont la continuité fermée et sacrée enfermait l'intimité du lieu, le saint des saint, naguère salle capitulaire et discréttoire. Derrière l'ancre travesti, toutes les herbes de la Saint-Jean mises en œuvre sanctifiaient un jardin de curé où fleurissait le désespoir des peintres. Portée par Sainte-Lucie genre pleureur, la guigne immature cerise vif, aigrette à souhait, priait de n'être point aoûtée à cette fin de n'être pas croquée, laissant dans la bouche un goût amer comme chicotin. Des œillets Vampire rouge cramoisi, adonides Goutte de sang, et anémones Sainte-Brigitte

violet, mauve composaient une bordure qui délimitait l'espace d'une cerisaie. La monnaie-du-pape, vierge de carnation, portait aux nues ses fleurs couleur d'évêque purpurin disposées en panicules dans l'apothéose d'un pittoresque réformé. Le chardon bénit qui végétait, hérissait sa couronne d'épines et menaçait l'inflorescence confinée, les bourses-à-pasteur promises à la terre inculte donnant du cœur sec à l'ouvrage, tandis que le bonnet-de-prêtre louait la foliation pour mieux taire le feu dérisoire de son coupable avortement floral. Plus à l'ombre, absorbé dans ses menées souterraines, le sceau-de-Salomon dissimulé au jour, marquerait bientôt de son empreinte cicatricielle la défunte vie qui avait commis le péché mignon de répondre à l'appel du soleil. Là, un hiérophante apologiste contemplant son indolence, à confesse dans les vignes du Seigneur à défaut d'y travailler. Ce poussah adipeux et déchaux, animal mort-né à la flaccidité halitueuse, gras comme un chanoine, le ventre en besace, plus sûrement cellérier que frère convers, se gardait d'avouer ne pas baptiser son vin ni se ceindre les reins. Plâtras lymphatique et suiffeux à la lippe épaisse et tête chenue, il était en pleine oraison jaculatoire pour l'œuvre pie de ses obsessions d'aliéné, portant la huire et le cilice dans l'âme. Dans le seing de Dieu, il rendait grâce et, en action de grâce, s'empressait d'aller se signer en ex-voto sous l'humble blquette de son épanouissement, ombre fuyante qui louait le céleste époux en essuyant ses gros doigts poisseux sur un chapelet de larmes de Job. Reconnaisant jusqu'aux larmes, il le remerciait pour la mission charismatique dont le saint objectif consistait à crucifier la nature pour l'amour sans tâches d'une destination sans terre. Par l'action souveraine de sa vitale éclipse, l'arbre de la croix planté dans les esprits substantiellement vides, clouait les âmes dont l'esprit

connivait à la supercherie, alors que soumis au règne impie de ses démons dont il n'avait raison, il se confondait en confessions pour en conjurer l'obsession. Enfin, de genuflexions en genuflexions d'usage, il en oubliait ce pour quoi la vie le portait, et balayait le chemin de croix stérile des oints du Seigneur, pâture à laquelle ne pouvait se plier le corps impie qu'il endurait de toute éternité. Evald considéra le triste sire cloîtré dans son calice parcheminé, lorsque subitement, il eut diablement froid. Là où la vie resplendit, le deuil observe et attend. A la mécréante bénédiction de cette aire de fécondation au ravissement parfait, se substituait le sanctuaire de procession à l'eucharistique affliction.

Il y avait dix ans de cela. Déjà dix ans versés au débit du temps. Dix années entrées dans les grands espaces libre où l'on ne fait que sortir. Mais en dépit de cet équilibre instable, Evald ne s'était pas égaré. Il avait l'instinct sûr, la foi solide et l'esprit bien chevillé à l'âme. Il était en bonne voie. Une voie à l'horizon si familière que les espaces lui paraissaient toucher à la proximité. Mais alors qu'il se croyait arrivé, il n'en était en réalité qu'à ses premiers pas. La route était si longue que l'esprit n'en avait pas idée. Il ne fallait pas perdre de temps. Il ne fallait pas perdre la tête. Il ne fallait pas perdre de vue que l'invisible ne se donnait à voir au premier venu. Aussi, le temps était le principal adversaire de son devenir. Et dans cette sphère tranquille, l'au-delà du passé marquait un retour

continuel dans la manifestation présente et futur dont il était l'horloger. Dépendant de sa nature périssable, il avait à tâche de ne pas se perdre dans le décompte incontrôlé de son existence d'homme. Sur son sommeil seul, il pouvait économiser quelques heures à destination de sa méditation. Mais le corps ne souffrait pas d'être mis sous tension au grand dam de sa nature sans considérations. Inflexible était le temps. Inaltérable était l'hypothèque de la vie sociale sur le flux de son cours. Sans réserve était le crédit de la vie sentimentale dont il inscrivait le débit sur son solde de toute compte. Que lui restait-il de loisirs à offrir au sanctuaire de son âme ? Ses dieux lui montraient du doigt l'éternité, et lui offraient du pied gauche l'éveil hypnotique de ses nuits blanches. Au fil des mois, le jardin fertile de sa discrète intuition voyait le jour en un panthéon qui multipliait les questions tous azimut. Tout le jour, les contraintes accaparantes de la vie matérielle ne permettaient pas à Evald de tisser l'harmonie de son être intime. La mort dans l'âme, le cœur sans vie, il devait travailler aux réalisations matérielles dont il avait le joug. L'esprit était absorbé par le sens commun de ses préoccupations obligées dont l'empire concentrait les horizons en son objet. Les forges titanesques activaient en vain le feu de ses forces vives car la nature sacrée avait besoin d'un autel inaltéré. Funambule dans l'espace de son devenir, Evald devait avoir les pieds sur terre et la tête dans les étoiles. Né centaure, il devait trouver dans l'équilibre de sa double nature le chemin de l'esprit dont la constance permettait la subsistance d'un état de l'être ayant à cœur de demeurer l'esclave intrépide d'une âme insatiable et belle. Et au centre de cette déité, l'éternité. Une éternité dont le cœur s'ouvrait à la révélation de l'être qui maîtrise toutes ses transformations. Le défi était d'une rare portée. Dans cette perspective, la virtuosité seule

conférait à l'esprit le langage de l'âme. Si l'offrande, dont il était la maigre source, ne suffisait pas à étancher la soif des dieux, qu'il puisse, tant qu'à faire ce peu, lui être donné de payer un tribut pour ne point déchoir au regard de toute beauté. Et ce tribut, c'était cette peine infinie dont il portait le fardeau, lorsqu'il fallait subir ces assauts incessants dont il soutenait le siège. Evald souffrait toutes les morts dans cet univers sans vie, sans rêves, lié au spectre froid des normes qui restreignent, harcelé par le pouvoir carnassier d'une humanité pendue à son échelle sociale, prise à l'appau de ses temporelles illusions. Loin du tumulte maladif des êtres sans cœur, il voulait de l'émotion, des grands espaces telluriques. Des feux ardents dont il entretenait la flamme, il voulait embraser son cœur, éprouver sans jamais rendre l'âme. Feu battu par les eaux, fouetté par les vents, tiré de ses entrailles et jailli de la tige haute de ses roseaux jusqu'au ciel de ses retrouvailles. Il avait besoin d'ouvrir le champ de ses intuitions à ce qui ne se tarit pas, à ce qui ne tue point. Il ne voulait pas vivre pour savoir ce qui ne suffisait jamais à la compréhension, mais chercher dans les brumes épaisses, les lieux enchanteurs où l'âme se reconnaît, où l'esprit grandit. Il ne voulait en rien entrer en possession de ce qui avait vocation à être insaisissable, au plaisir morbide de figer ses émotions comme un papillon dans une vitrine. Il voulait simplement gagner en dimension sans subir l'inculte sanction d'une échelle de mesure, prendre de l'ampleur sans posséder, sans ternir, sans figer cette vague de vie qui déferlait dans le flux d'un sang soumis aux perpétuels mouvements de ses courants. Après le feu mortifiant de l'esprit rebelle, le calme olympien de l'océan primordial. Loin du politique, au delà du philosophique, Evald s'engageait dans les lieux subtils de la pensée où le divin cultivait le champ fertile de la foi.

Dans le dépouillement de ses servitudes mentales, il se sentait absorbé par l'irrésistible atmosphère de sa divine patrie, par delà laquelle il rassemblait les conditions propices à la méditation. Comme un bon diable, il se dépensait sans compter pour faire venir à la présence ce qui ne pouvait être appréhendé qu'à l'acuité persévérante de son élévation. Aux mots revenait l'art noble d'exalter ce qui s'épanouissait au delà de la conscience. Leur donner la dimension voulue était à la portée de sentiments parvenus aux latitudes les plus éclairées, expression d'une lente et laborieuse compréhension de l'âme. Le détachement gagnait alors le champ libre de ses libres représentations, dans un envol majestueux et migrateur, à l'appel d'une ascension irrésistible et mesurée, où la plénitude sensorielle générait une émotion qui pollinisait l'esprit. Une émotion génératrice qui participait d'une intuition originelle, où s'exerçait le transfert d'un savoir infus dans le milieu naturel de l'évolution cyclique. Fulgurante, l'âme en fusion prenait son destin à bras le corps. Manifestement, c'était l'heure de son émergence. La discrète effusion de son être soufflait alors la toute puissance d'une ardeur qui transcendait le mythe surfait d'une mémoire historique. Il n'était plus là question d'une attitude réflexive de l'homme à l'homme, mais à l'horizon de son être intime, Evald pouvait voir la silhouette du temple. Ses colonnes majestueuses se dressaient devant lui. Sur le fronton, les dieux regardaient la vache accoucher d'une génisse. Ils ne pouvaient l'aider. Ils ne pouvaient l'aider à venir à la vie dans la peau neuve du myste. Zeus lui-même ne le pouvait. Les destins étaient formels. Evald devait assurer seul sa douloureuse parturition pour naître homme et protégé des dieux. En lui-même, au fur et à mesure de son approche, tout lui paraissait différent et familier. Parmi les êtres de son

temps, il s'était fait l'illusion d'être remarqué. En fait, dans le monde visible, il était invisible, alors que dans le monde invisible, il n'avait pas besoin d'être remarqué pour être reconnu.

Dans cet univers sans formes, seules les pensées étaient imaginables et déployaient leur beauté dans la clarté de chaque âme. En son brasier doré, lorsque son esprit éprouva la réalisation de ses formes pensées, il n'était déjà plus la fenêtre de l'âme, mais une flamme en son foyer. Toutefois, rien qui ne fut subtil ne pouvait évoluer dans l'illusion. Partant, là où l'idéal pouvait s'insinuer, l'esprit aurait à cœur de tenir loin de l'attraction fatidique, le pouls fragile de sa méditation. En effet, il convenait de ne pas subir l'influence des partis pris entrepris avec la dextérité intellectuelle d'une humaine conviction, et dont l'homme était l'artisan malheureux soumis au règne de l'impossible. Il fallait contourner les querelles inutiles qui font de l'âme un vain mot dont l'esprit parjure l'essence, éviter les points d'achoppement où, obnubilé, l'homme se dépensait aveuglément. Enfin, la plus herculéenne de toutes les difficultés se révélait au delà des contingences humaines. Il fallait ôter le séduisant appareil d'une vérité trop empreinte de contre-vérités, éprouver le décalage d'une réalité artificieuse et phénoménologique, contre toute apparence, surfaite. Mais encore, traverser les caprices charmants de la littérature sans point se laisser circonvenir, et résister aux séductions de la langue lorsque l'idée n'était pas maîtresse, afin de pénétrer son âme de la vraie nature des choses. Enfin et surtout, retrouver le sens des émotions sages qui conduit la raison à servir sans s'imposer plus que de raison afin d'étendre le champ de sa compréhension là où elle n'avait pas idée.

Ce faisant, Evald consacrait ses jours à tracer dans les noirs ténèbres le sillon qui conduit à la survie post-mortem, sans pour autant céder aux schémas simplistes d'une vérité tout moraliste dont la raison agissante faisait le mal au nom du bien suprême. Le bien, le mal. Que pouvait-on bien vouloir nous inspirer de grand dans l'idée restrictive et simpliste d'une obsession visant à satisfaire au besoin immodéré d'une folie mystique. Quoi de plus néfaste que l'idée d'un monde où s'exaltait la beauté puisse être le mal absolu. La démence n'était-elle pas l'œuvre d'un démon plutôt que du bien en la personne indescriptible d'un dieu unique, dont le qualificatif de parfait n'était encore pas assez bien ? Au contraire, le but n'était pas de chercher ce qui était bon ou mauvais, mais ce qui était utile à la pensée désintéressée. Or, ce qui était mauvais n'avait pas par nature l'idée de promouvoir cette forme d'intelligence pure. Une fois déviés les fleuves Alphée et Pénée, Evald se donnait d'appréhender l'inconnu par ce qui de connaissable en permettait l'approche. Une approche purificatrice qui le laissait rêveur à l'idée de deviner l'impensable. Et de cette souveraine approche, il tirait l'empreinte d'une sagesse. Au cours de ce long chemin, il avait choisi de n'écouter que lui, sachant que depuis longtemps, il n'était plus seul. Aussi, pour parvenir jusqu'au fond de lui-même, il n'avait pas cru bon devoir souffrir l'esprit de règles sectaires dont l'obnubilation astreignait l'amour au macabre d'un sérieux austère. En effet, au delà des frontières naturelles de son aura constitutive, l'homme avait choisi d'entrer dans un long hiver. Mais le printemps subsistait néanmoins dans l'univers dont chacun avait le secret plus ou moins connu, car les manifestations de vie, bien que dénaturées par la force des choses, contenaient le principe inaltérable du mystère de leur existence. En fait,

l'important était de ne pas se perdre. Et pour ne point se perdre, il ne fallait pas se sentir obligé. Obligé de subir le diktat des prophètes et l'observance de leurs interprètes. Il fallait dérouler le fil conducteur de sa méditation pour ne pas s'égarer dans le labyrinthe des fausses révélations. Il fallait pister l'émotion, la prendre au piège de ses propres émotions, lui faire dire le pourquoi des choses après avoir éprouvé l'opportunité d'une question en laquelle se lovait le comment faire. Si nécessité se faisait sentir de s'en remettre à un enseignement, celui-ci ne devait que susciter à seule fin d'évoquer. N'écoulant que son cœur, Evald s'en était donc remis aux enseignements les moins en règle, et dont la nature intacte défrichait les vierges contrées de son âme inexplorée.

Evald observait le grand trou noir des âmes, la béance du dogmatisme qui administrait l'intimité de l'homme, décidait de lui comme juge d'application des peines. Entraînée dans la spirale des lois noachides, la logique de tout le monde faisait force de loi, s'imposait en prédicat d'une vérité tronquée, pour la mise en lumière d'un absolu qui bombardait de postulats les ponts établis par le paganisme antique. Les sages avaient eu l'heureuse pensée de ne pas restreindre à un corps de doctrine l'appréhension du divin. Il n'était pas de matérialisation plus restrictive que cette approche sans vie qui n'avait de cœur que pour la croix, de pensée que pour un stéréotype ampoulé de sensations convenues. Enfermer dans un corps de doctrine le libre essor de la pensée ne conduisait qu'à scléroser et appesantir l'épanouissement, assujettir l'esprit au bain d'une paresse rassurante, inutilement contraignante et manufacturée. Au contraire, l'inséparable relation entre ciel et terre, entre les hommes et les dieux, entre les hommes, la nature et tout ce qui vit, entre le

macrocosme et le microcosme, entre le visible l'invisible, entre le corps et l'âme, entre la matière et l'esprit, permettait le contact entre le profane et le divin, dans un espace sensible qui émergeait du retrait dans l'exaltant rassemblement du même différentiel. Et cet espace de présence, c'était le sacré, né de la mutuelle rencontre. Sans révélation ni salut, Aléthéia se dévoilait dans l'horizon de la plénitude de l'être. Dans l'éclaircie d'une co-appartenance où le principe d'analogie réconciliait les contraires, l'élément divin et l'élément humain s'intégraient dans une même harmonie que recréait le rite, le sacrifice et l'ascèse. Au dessus des dieux, la nature, le monde, la nécessité. Forces dont les destins assuraient la réincarnation et par lesquelles tout existe et se tient, médiatrices entre les états multiples de l'être, entre les hommes et les dieux, entre le ciel et la terre, entre la sacralité d'une déité où abondait la vraie nature de l'être prise en sa source, et la déité où celle-ci jaillissait de toutes ses bouches, nue en son lieu de prédilection. Présences en mouvement qui s'interpellaient aux confins de spécificités liées à l'efficiencia de leur propres genres, et à l'attraction desquelles l'existence informelle méditait sur les conditions idéales à l'inflorescence de ses essences propres. Unité de la mutuelle rencontre dans la manifestation plurielle, leur foyer mettait en lumière ce qui distinguait l'unique de l'unique en une éternelle diversité qui plaisait aux dieux. Conspiration du silence qui faisait venir à la présence l'invisible essence du faire voir sans laquelle les divines efficiencias ne pouvaient exister dans l'âme idéale. Grâce à cet échange de tous les instants, les hommes et les dieux étaient liés par l'amitié, le respect de l'ordre, la modération et la justice. Justice sans normes dont l'homme avait l'amour et les dieux la raison. Une raison déraisonnable dont l'amour

avait la raison et les dieux la passion. Dans ce grand déballage d'attractions, l'impulsion vitale des divines émanations procédait d'Eros dans l'espace circonscrit où Antéros assemblait les puissances du chaos grâce à l'apport subtil de son androgyne exaltation. Pour autant, les hommes n'étaient pas des immortels et leur existence, à l'exception de leur libre arbitre, était directement soumise à l'harmonieux panthéon du monde dynamique et invisible qui présidait à la marche des esprits. Entre eux, aucune distance ontologique insurmontable si ce n'était que les dieux avaient donné aux hommes la faculté de les contempler à la lumière de l'intelligence dont ils étaient les dépositaires, non la faculté d'en penser la substance d'une essence étrangère aux sens. A l'endroit de l'univers, au même centre de gravité, ils appartenaient à la même invitation toute contenue dans l'accueil qui leur était réservé. Pourtant, celui qui ne purifiait pas son esprit ne pouvait s'épanouir en l'essence du monde. Essence qui tend les sens profonds jusqu'aux origines divines de l'informel et dont les muses étaient l'empreinte vivante. Mais les sens dont l'âme était faite avaient ou n'avaient pas les natales prédispositions qui triomphent ou se perdent dans le chaos primordial, au sein duquel ils devaient être portés à mûrir au grand jour et grandir au travers de la nuit. Une nuit belle comme le jour. Belles sont les nuits dans lesquelles, immaculé, Evald était blanc comme neige. Alors, des sens à la pensée et de la pensée à l'âme, l'essence de l'être transmettait le feu de sa nature et marquait au fer rouge une émotion unique entre toutes. A la chaleur de son feu, loin d'une conventionnelle observance aux préceptes moraux, Evald accédait à la compréhension d'un monde nouveau, vieux comme le monde. La passion religieuse du monde antique percevait dans l'observatoire de son potentiel naturel,

nature à faire de ce dont elle était la face visible un surgissement spontané intrinsèque au prolongement du cosmos, en parfaite conformité à l'ordre cosmique. A l'image de la fille-mère Gaéa, il était le ventre maternel où soufflait le vent de l'ouvert, vers lequel la semence était sans cesse jaillissante. Il n'était pas séparé du monde puisque celui-ci était en gestation dans son éternité. Dans l'inépuisable vivier de cet au-delà, l'univers était assez riche et varié pour donner le jour aux divines offrandes en une multitude de panthéons dont les astres étaient les témoins discrets. Il était le berceau où les divines manifestations en devenir, devenaient, après s'être croisées et entrecroisées jusqu'à la fatale rencontre. Grâce à Ouranos, les intuitions nées de rien trouvaient leur inspiration dans le silence des rumeurs vagues, soufflaient sur les affinités courantes et portaient les esprits fonctionnels à sacrifier au devenir de l'être, plongeant dans la forme les braises de leur entrée en matière. Dans ce grand réservoir de vie, l'homme participait au bon ordonnancement des choses manifestées par le dévoilement des mystères cachés, du mystère dont il était une origine parmi d'autres origines, dont il était une clé parmi d'autres clés. Par l'usage pieux d'une attitude de respect, il faisait advenir à la présence l'objet contemplé grâce à une perception sensible et dynamique. C'était cela la foi. Elle était la métamorphose des sens en espèces consacrées à la communion avec les dieux. L'alchimie d'une ambroisie qui survivait à l'homme pour être servie à leur banquet où Zeus, liant de tous les possibles, rendait justement possible ce qui pouvait être en présence des conditions réunies. Elle avait pour finalité le transfert de la pensée dans la sphère immortelle des immortels, dans la voluptueuse et bouillonnante présence accomplie de toutes les potentialités idéales et fécondes

harmonisées par de vierges et irrésistibles vagues d'échanges amoureux où soufflaient de vibrantes aspirations qui s'embrasaient dans l'animation des sens titanesques. Enfin, l'homme se réalisait temporellement dans le fanum de son expérience, entrant dans l'espace sacré a-historique où sa présence permettait aux étants d'entrer en relation grâce à la pax deorum, la bienveillance des dieux. Or, le grand drame de cet amour des dieux était que l'on ne pouvait le partager, le transmettre comme on expose une doctrine, comme on offre un cadeau, car sa magie disparaissait soudain comme par enchantement. Il prenait l'aspect d'une leçon de choses et substituait à l'émanation divine qui élit foyer en soi, une humaine et distrayante clameur. Point de vérité révélée dont la grâce découlerait des bonnes œuvres d'un Dieu hors-monde, astreinte aux certitudes intimes d'un absolu ex nihilo en suspend dans un cosmos vide de sens, générateur d'une conception linéaire, finaliste et idéale de la manifestation sans espoir de retour. En effet, pour la bible, la quête était toute morale selon une stricte observance aux préceptes d'une entité impensable dont l'altérité absolue était tout et partout en ce qui est pur, parfait, illimité, transcendant, omniscient, omnipotent, à l'exception du sens de la mesure et du bon sens qui n'obéissent à aucune loi. Le chrétien, en son fort intérieur, ne se posait plus de questions car son âme obéissante voyait tout en Dieu, s'extravasait dans l'absolu d'une virtualité canalisée, loin de la terrestre émergence où aucun royaume n'était, à son goût, digne des plus hautes vertus. Dès lors, le monde n'était plus l'horizon de l'être, mais sans dieux, sans ces dieux rieurs qu'exécrait la bible. Une bible imbue de son exclusif entendement, attachée à brader la sagesse hellénique pour l'esprit rustique et sectaire d'une foi véhémence où l'allégorie avait vocation à faire

le miracle dans l'établissement formel de l'outrance. Il en allaient ainsi du pouvoir temporel entre les mains du dogmatisme intransigeant. L'homme entrant dans l'aire nouvelle où n'écoulant que lui-même, il subissait les débordements de son aveuglement, qui déniait au monde une vérité de laquelle tous se réclamaient, et voilait d'opprobre le dévoilement de son indicible efficacité. Usage subversif d'une raison déraisonnable, raisonnement démagogique d'une voie sans issue, notions évangéliques d'un univers abstrait, la fin du monde était indiscutable. Comment pouvait-on substituer à la naturelle immanence des dieux, l'opportunité du concept trop humain d'une création sur terre ? Les dieux n'étaient-ils pas assez grands, assez entiers pour satisfaire l'appétit spirituel des plus excessifs ? La diversité freinait-elle l'ardeur ? Déstabilisait-elle si facilement la foi la plus enflammée ? La voie n'était-elle pas assez droite pour l'âme en quête ? Avait-elle à ce point besoin d'une autoroute pour donner libre cours et sans freins aux élans qu'elle se donnait ? La nature du divin leur était-elle à ce point inaccessible qu'il leur ait fallu subsister à la subtilité du genre l'énormité du style. N'en déplaise aux grandeurs d'âme, aucune doctrine religieuse n'avait la science infuse. Au contraire, le divin se révèle en ce qui transcende l'esprit, et se signe en lui lorsque ce qui est en présence à cette échelle de grandeur dépasse l'entendement. Il n'est pas là pour se substituer à l'esprit à seule fin de lui faire entendre raison. Il était impensable qu'un intellect divin se borne à l'élevage d'esprits à seule fin d'en objectiver la matière pensée, dans le but avoué d'assurer la prodigue espérance d'un lendemain qui chante. Or, il faut du temps pour réaliser que rien n'est plus faux qu'une vérité dès lors qu'on lui rattache une raison fondamentaliste. S'il est idéal de faire d'un système une cause unique, il

n'en était pas moins grossier d'ignorer que tout est pluriel, virtuel, sans nom commun et sans point d'architecte ou d'horloger. Rien d'infiniment varié ne peut procéder d'une cause si cette cause ne contient pas le potentiel d'une diversité qui conditionne le potentiel. Par ailleurs, imaginer que sans les bons soins de Dieu, un nulle part statique serait partout le principe originel d'un monde incréé, était une énormité plus grande que le monde, et le monde en rigolait. Autant abandonner l'idée que de partout, rien n'ait jamais eu de commencement. Ce qui est divin est par définition ce qui n'a ni commencement ni fin, car ce qui est divin est de la nature des destins. Destins qui conduisent mais ne créent pas. Dieux qui incarnent, accueillent, protègent, expriment, participent au besoin, mais ne servent ni ne règlent ou ordonnent à leur fantaisie. L'infinie diversité des formes ne pouvait à l'évidence procéder d'un principe informel unique mais au contraire, jaillir de sources vives aux feux changeants, champ de polarités dues aux interactions d'une multiplicité retenue dans la zone d'influence de ses affinités spontanées, grâce à l'intervention inopinée d'intuitions sans lois dont la présence conduit à l'opportunité d'une attraction. Intuitions qui ne se cherchent qu'après s'être trouvées, et dont les formes archétypales sont mariées dans la discrète harmonie du cosmos, dans l'empire sacré d'une incréée beauté en l'éternelle variété de son émergence. En cette indicible multiplicité, ce sont les destins qui accouchent le divin en ses multiples aspects et président aux événements les plus variés, mais ce sont les générations divines qui instaurent la vie, riches de toute la gamme dont ils variaient le ton. Seuls les destins présidaient à la réincarnation grâce aux mystères dont ils avaient le don. Superactifs en l'éthérique mouvoir de la vie physique, ils étaient l'émanation spontanée où

puisait l'inspirée variété du génie semé au faite du monde, en gestation dans l'ancre de Gaea, fleuri au point J de sa fertile éclosion. Ils étaient l'opportunité d'une mutuelle rencontre qui s'élevait jusqu'au ciel de la nature future de l'âme en pleine révolution, où l'homme devait retourner, fulgurant, sûr et conscient de l'accomplissement de sa propre divinité. En son espace vital, seul l'univers véhicule les destins à l'échelle d'un commencement sans fin car le début n'est jamais un début. Il est le commencement d'une fin dont le début n'a pas de fin. Dans cet inextricable et incompréhensible débordement de potentialités, l'homme a besoin d'un absolu sans lequel il a peur, substitue la puissance à la subtilité, l'universel à la diversité, la règle à l'autodétermination. Il ne pouvait s'imaginer trouver au terme de ses expériences autre chose qu'un bouquet final qui ne puisse procéder de l'un en son innéité. Soumis au pouvoir décisionnel d'un Dieu qui peut tout, à l'origine de tout par l'action miraculeuse de sa seule providence, son esprit n'était pas prédisposé à penser que ce qui est inné ne pouvait excéder le principe d'une existence à conduire. En témoignait l'intelligence la plus élémentaire. Rien de ce qui pouvait être n'était en mesure de se réaliser en terme de commencement ni avoir de fin en soi, sans avoir fait le tour de ce qui devient. L'un a quelque chose de fort qui sied bien aux conceptions de l'esprit simple. Pourtant, il n'est que de regarder la mer pour voir le ciel plonger dans ses profonds reflets. Elle se montre à l'horizon en un vaste ensemble, mais procède de l'infinie diversité dont elle contient la réalisation manifestée et à venir au cœur du tourbillon sans fin de ses abysses merveilleuses. C'était soumettre l'esprit à la passion fougueuse d'un bien piètre empire que d'associer l'origine de tout à l'inféconde et impossible unicité. Une unicité déguisée

en trinité qui ne se pouvait défaire de sa vocation unique à n'être que le substitut incohérent d'une triade inhérente aux cosmiques effusions. Ne la dépasse en principe que l'inconnaissable mystère des origines, car le divin ne transcende la raison que parce que l'inconnaissable est de la nature même de l'esprit. En réalité, ces origines correspondaient à une palette de tons et de nuances vibrant au diapason d'une harmonie chromatique, mélodieuse et sensible, située aux antipodes de l'esprit borné, là où se déploie dans une paix divine tout ce qu'un potentiel merveilleux a d'infini. La logique et la raison des grecs de la belle époque ne se seraient jamais hasardés dans l'abstrait labyrinthe de l'irrationnel où les dogmes creusaient la tombe de l'homme. Tout ce qui procédait d'une combinaison de l'esprit où la conscience cédait à la volonté d'instaurer l'abstraite manufacture d'un enseignement orienté, se heurtait à l'hellénisme pour satisfaire aux conceptions orientalistes. La sagesse est folie pour qui s'impose à la raison par l'usage détourné d'une pensée rationnelle, lorsque le divin matérialisme transmet le compas de ses règles à la pensée mécanique, lorsque la foi mise à nue a pour effet d'habiller la statue de l'homme déboulonnée, chaussé aux dimensions du très haut dans l'anachronique immaturité d'un naïf complexe. Cette pensée érigée en codes écrits, en livres de droit, brandissait le genre informel, armait de son style sérieux le tragique d'une spiritualité infantile, où le divin transport faisait illusion derrière l'effet grandissant de ses interprétations fantaisistes. Cette grosseur forcée invitait l'individualité à s'identifier d'entrée à l'universelle destinée, mettait les âmes en couvées, soumettait l'appréhension à la règle, livrait les cœurs à l'assistanat, astreignait la méditation à l'interdépendance restrictive, au canon de normes sclérosantes qui voyaient l'infini dans la démesure, et

l'espace dans le messianisme. Au mépris du bien, cette pensée s'était appliquée à faire de l'homme l'outil mécanique de sa destinée planifiée, l'obligé de son nouveau monde, le forçat de sa bonne parole. Par le pouvoir novateur de son électoralisme religieux, il idéalisait l'extravagante monture de son cheval psychopompe, mobilisait l'incurie, fédérait le scepticisme autour de ses contre-vérités, imposait au bon sens le joug d'une pensée sans conscience. De l'homme, il abuserait comme il abuserait de Dieu autour d'un principe de raison pour légitimer sa déraison. Enfin déraciné, l'homme était universel à égalité d'esprit dans l'exode de son universel reniement. Dissocié de tout, il était l'un à égalité avec les autres. L'esprit n'avait plus alors la rage de vaincre ses propres objections dont il était dépourvu, et méconnaissait jusqu'à la volonté de se surpasser propre au marin solitaire. En fait, le spontané converti ne portait pas en lui même ce qui le portait, et s'accrochait aux autres pour ne pas tomber. Aveugle, il voulait être sûr de ne pas se perdre. Il voulait être sûr de retrouver son éternité dans un ciel sans fin. Il ne voyait pas que la nuit ne se donnait à voir qu'à une perception sensorielle où les risques d'erreurs étaient infinis. Obnubilé, il s'obscurcissait la vue au tombeau de ses prières. Il croyait conjurer le mauvais sort grâce à la manifestation mortifiante de son abnégation, mais le mauvais sort le soumettait à son essor en l'incitant à se faire du tort. Peu lui importait ce dont il n'avait conscience. Il n'avait pour conscience qu'un ressort de l'âme si élastique, qu'il en perdait toute rigueur. Il voulait être bercé dans ses illusions, pris par la main, lavé de ses péchés comme on s'acquitte d'un poids par le plus léger frisson. Le principe était simple jusqu'à être simple d'esprit. La démagogie s'inscrivait en lettre d'or lorsque la pratique baptismale chrétienne permettait toutes les

dérives pour les besoins de la conversion. Afin de satisfaire aux besoins messianiques de sa mission évangélique, sa morale était d'une perversion originelle à ce point tel, qu'elle préférait à la beauté la laideur, et à la vertu naturelle ou acquise, la perspective de rachat de ce qui est vil. Il n'était que de citer l'œuvre du Christ : « loin d'ici tout homme qui possède quelque culture, quelque sagesse ou quelque jugement. Ce sont de mauvaises recommandations à nos yeux. Mais quelqu'un est-il ignorant, borné, inculte et simple d'esprit, qu'il vienne à nous hardiment. Quiconque est un pêcheur, quiconque est sans intelligence, quiconque est faible d'esprit, en un mot quiconque est un misérable, qu'il approche, le royaume de dieu lui appartient. » Quelle plus belle manière de s'inféoder la masse pour s'assurer une clientèle. Or, au delà des mobiles humains, la pratique baptismale n'avait pas vocation à laver les fautes mais à constater et conférer la pureté dont la nature prétendante avait pleine vocation. Mais le contemporain, lui, ignorait pareille disposition. Baptisé comme on va à confesse, il troquait ses larcins pour des lauriers, et rangeait son linge propre dans l'armoire sale de son âme indélicate. Pénétré d'une idée juste sur la juste façon d'éprouver sa conversion, il allait serein comme on cueille une grappe de raisin sous le soleil matin. Rassuré par son suivisme outré, il était heureux, ne souffrait pas du désespoir, ne passait pas par tous les états d'âme qui permettent la complétude, attaché à l'austère cliché de ses vues courtes. Lorsque, la mort dans l'âme, sa culture avait pris le pas sur sa nature moribonde, il broyait du noir jusqu'à se fermer dans les saints écrits de sa foi aveugle et sourde pour n'en point démordre, au faîte d'une agonie dont l'amertume lui était si familière. Alors, rien qui ne soit positif n'avait plus vocation à lui plaire et, perdu à jamais, l'esprit livrait son

âme aux enfers de ses démons malins. Il fallait être bien nu pour souffrir pareille vertu, pour faire grand bruit d'une telle compilation trop humaine pour être sage. Voyez donc de quelle nature l'amour est fait, de quels colifichets il se pare, de quelle matière il est le désert. Sensibleries, niaiseries, exhibitionnisme, maniérisme, transports sans efforts dans l'espace de ses démagogiques envolées, caprices sensitifs de ses besoins irraisonnés. Ca n'était pas cela l'amour. Un dieu bon ne commande pas une armée de redresseurs de torts. Détruire les temples, raser les autels, renverser les idoles, n'était que l'œuvre humaine d'impies dont l'amour s'était trompé de nature. Que les bandits de Christ aient pu se croire autorisés à le faire prouve que leur Dieu n'est pas grand, même en majuscule. Les chrétiens n'ont jamais eu l'âme assez droite pour aimer l'humanité. Il n'est que trop facile d'avoir l'amour en bouche et meurtrir l'âme des hommes pieux dont on a pas le cœur. Combien de chef-d'œuvres de beauté ravis à la postérité, combien de profanations, de blasphèmes, de crimes et d'autodafés avaient été perpétrés par ces milices monastiques ? Justinien irait jusqu'à donner un tiers de monnaie d'or à chacun des nouveaux chrétiens pour aider au sacrilège. Constantin ferait retailer le visage d'Apollon à son image. De statues que l'on estimait impies, comment pouvait-on en refaçonner la matière pour mettre en odeur de sainteté ? Déméter et Perséphone, déesses adorées à Eleusis avaient prédit la destruction des temples, la ruine de la Grèce et la fin prochain des cultes. Mais aux yeux du monde, l'homme serait l'unique artisan et victime de ces crimes. Il en supporterait seul la peine dont les dieux n'avaient le joug. Des dieux qui, pour leur part, n'étaient pas de nature à céder au désarroi. Si des étoiles disparaissaient, c'était pour donner le mouvement en

vue d'assurer la dynamique des mondes. Elles ne mouraient pas, elles explosaient de joie dans l'éternité de tous les possibles. Il en était de même de leur existence propre. Les dieux manifestaient leur entrée mais ne mouraient pas. Seul l'homme avait le malheur de périr lorsque son âme manquait de consistance. Et en effet, mieux valait être athée qu'idolâtre pour habiter l'empyrée judéo-chrétienne. Empyrée constellée par le pudique chapelet de leurs infinis méfaits. Méfaits que leur insensible nature avait soin d'enterrer pour y substituer le culte morbide de leur propre martyrologie, martyrologie propagandiste dont ils portaient haut la croix emblématique. Mais en réalité, qui étaient les martyrs ? L'empereur Julien, héros et martyr de l'Hellénisme n'avait-il pas été perfidement sacrifié à la gloire du galiléen ? Hypathie n'avait-elle pas été déshabillée, tuée à coups de tessons, mise en pièces, promenée par les rues et brûlée ? Anatolios le païen n'avait-il pas été torturé, humilié, exposé aux griffes des bêtes et enfin crucifié ? Les cadavres de ses pareils qui participaient à une fête clandestines en l'honneur de Zeus à Edesse n'avaient-ils pas été traités comme « charognes d'ânes », traînés par les rues et jetés hors des murs sur les décharges publiques ? Il en serait ainsi sous l'empire de Constantin suivi de ses successeurs, dont le zèle transcendait dans l'infâme, l'infâme oppression de Tibère et Claude, et sous le règne desquels les païens qui pratiquaient leur culte seraient jetés aux bêtes puis brûlés. Sachant que lorsqu'ils n'étaient pas morts physiquement, ils étaient des morts civils, exclus de l'Etat, de l'enseignement, au mieux dépouillés de tout, laissés dans l'indigence, voir bannis. Le fils qui se convertissait était soustrait à l'autorité paternelle, celui qui restait païen n'héritait pas. Ecrasée la sédition Nica, la révolte d'Ilous. Rien d'humain n'avait

plus vocation à porter les dieux à la tête des peuples. Menée sans gloire et sans honneur la campagne de la Bekaa, où s'était encore une fois exprimée la violence du pouvoir chrétien, en représailles du petit peuple resté fidèle à des dieux pourchassés. Mon dieu, qu'aura valu aux hommes le privilège de connaître votre doctrine du salut ? Destruction du paganisme sous les empereurs chrétiens, luttes contre les ariens, les donatistes, les nestoriens, les monophysites, les iconoclastes, les manichéens, les cathares et les albigeois, inquisition, campagnes de conversions, massacre de protestants, dragonnades de Louis XIV, pogroms de juifs. Priez, priez chrétiens pour le salut de votre âme. Mais ne vous retournez surtout pas sur les raisons de votre triomphe moribond, sur votre péché originel, car votre espérance a tout à craindre de votre expérience soumise à l'efficacité de vos crimes. Aucun acte barbare, fut-ce au nom de Dieu ne pouvait être l'expression d'un divin bienfait. Les actions ne pouvaient être absoutes par quelques ablutions ou confessions. L'homme avait en son âme le miroir de ses pensées. Il n'avait pas le pouvoir de modifier la conséquence abstraite d'une cause concrète. Concrètement, au regard du constat objectif de leur action subversive, comment ne pas croire que les chrétiens incendièrent Rome, et plus tard la livrèrent aux barbares. Il n'est que de les entendre : « si les empereurs qui règnent aujourd'hui, après s'être laissés persuader par nous courraient à leur perte, nous séduirions encore leurs vainqueurs. Si ceux-ci tombaient de la même manière, nous nous ferions encore écouter de leurs successeurs, jusqu'à ce que tous ceux qui nous auraient cru fussent exterminés de pareille façon par les ennemis. » De mémoire d'homme, jamais aucun regret n'avait été arraché aux professionnels de la bonne parole à l'égard des païens. Loin du repentir, ils

persistaient dans le silence pudique de leurs méfaits. A l'égard des juifs seuls le pape se confondait en pardon, l'église se défaussait en excuses. Parce que les circonstances maîtresses la soumettaient au pouvoir temporel et commandaient à une institution dévote, obscène, et plus vénale que superstitieuse. Malgré eux, les chrétiens faisaient allégeance et subissaient la leçon mais n'avaient pas le cœur à la confession. Les autres pouvaient bien aller se faire pendre au jugement dernier. Mais qu'importait les mots, qu'importait les formes, le cœur ne pouvait décemment s'en laisser montrer par la morale politique auxquelles avaient foi les institutions religieuses. Par tous les dieux, il était inconcevable qu'une foule impropre de préjugés ayant blessé la piété puisse espérer être louée pour ses méfaits ailleurs que sur terre, qu'un culte puisse se porter caution d'un tel déchaînement de calamités et valider pareils sacrilèges, qu'un Dieu bon puisse y trouver son compte. D'ailleurs en quoi un dieu pouvait-il bien être bon ? Il était du plus vif intérêt qu'un homme le soit. Mais un dieu ? En quoi cette notion purement formelle pouvait-elle bien trouver résonance en l'essence d'un dieu ? La bonté participait d'un état de nature à être et ne pouvait concerner ce qui était par et de nature accompli. Plus encore, ne pouvait être concerné ce qui relevait d'une autre nature. Une nature qui n'avait aucun rapport avec le mal comme avec le bien, qui était à l'image de la vie, totale, positive, libérée de toute obligation, libérée de tout ce qui se rapporte aux préoccupations de l'être mortel, lavée de toutes les impuretés dont l'esprit se repaît. Point de jugement à la clé. Dans l'au delà de l'homme, il n'y a de mieux disants. A l'image de la nature des choses, les choses se font ou se défont d'elles-mêmes. L'âme se détache du corps ou périt avec lui. Minos n'était que l'exécuteur des intuitives destinées qu'aucune alchimie

de l'esprit ne pouvait anticiper. Passé l'homme, la voie à emprunter échappait aux mots. C'est pourquoi, pour se frayer pareil chemin, la foi invitait l'homme à se redéfinir en l'âme, dont l'échelle espace temps lui permettait de défier de manière constructive, par sa passion de l'ordre et de la beauté, l'éternel chaos de forces antagonistes. Il ne pouvait s'inscrire dans le plan divin qu'en acceptant l'infinie pluralité des manifestations qu'éternisaient les générations en lutte perpétuelles, et qu'il avait la charge d'harmoniser dans son panthéon. Emanations du monde siégeant dans l'élément sacré du divin, l'espace divin du sacré. Or, un dieu est un dieu mort si d'autres dieux ne lui prêtent vie. C'est pourquoi, il était nécessaire de revenir aux sources du sacré, non aux originelles manifestations dont l'homme avait perverti la nature. Mais les sens profonds des anciennes religions transmises oralement n'étaient plus que le patrimoine spirituel d'un cercle restreint d'érudits, à une époque décadente et frivole où la multitude inconstante et servile se livrait à l'aspect séducteur d'une religion riche en promesses et pauvre en actes de tolérance. En effet, que valaient ces religions qui ne concevaient d'autre pensée que la leur, et dont elles avaient la jalouse obsession. Par l'emploi pratique de fallacieuses projections, par pur caprices d'idées toutes faites, elles s'érigeaient en précurseurs de l'œuvre qui les avait précédé, et qualifiaient de copistes ceux qu'ils plagiaient à seule fin de justifier comme leur, le canon d'un enseignement sacré dont elles altéraient la source vive. Pourquoi ce besoin d'emprunter à d'autres ce que Dieu était seul à connaître ? Comment l'effort d'adaptation, comment le souci d'accommodement était-il compatible avec l'immaculée conception d'une révélation ? Combien de fois les évangiles avaient-ils été remaniés pour contrer les objections ? Des livres de cette portée

pouvaient-ils être le fruit de tant de lacunes ? Plagiaires maladroits, ridicules assertions, contradictions, aberrations les plus impossibles, fables grossières sans résonances. Que de manipulations, de faux, de déformations, de trafics en tout genre pour se gagner la candeur des foules, pour concilier le démagogique opportunisme de leurs vaines promesses aux exigences de l'esprit. Esprit auquel ils prélèveraient la sève pour mieux tuer les racines d'un univers qu'il dédiaient à un homme de leur imagination salué par leur résignation. Un système de pensée spéculatif et martial paradoxalement plus irréel et matérialiste par la distance que s'accordait l'institution d'indiscutables opinions, mais également par le recours funeste aux artifices les plus douteux. Sans égards pour l'âme, le scepticisme le plus entier était avide de preuves, de miracles, de visions, de révélations, d'inventions formidables, d'expédients plus accessibles à l'immanente raison pure de plaideurs prophétiques qu'à l'industrielle méditation redevable à l'intuition. Les reliques de saint Etienne témoignaient de l'extravagante supercherie sur laquelle reposait la crédibilité d'une vérité suprême, lorsqu'une goutte de sang et les raclures d'un os suffisaient aux prodiges de presque toutes les provinces de l'empire romain. Et quel art emprunté dans la substitution, dans l'usurpation. Les anges, archanges, la trinité, le culte des saints, le culte des images, et le culte des martyrs où se multipliaient comme des petits pains les histoires fabuleuses de squelettes baptisés en héros imaginaires. Cette vision hiérophanique et polythéiste n'était-elle pas attentatoire à l'intouchable vocation de Dieu à être le seul et l'unique ? Très vite, les cierges, l'encens et les fleurs subjugueraient l'orgueil austère d'une foi macabre, lorsque l'église se plairait à accueillir en son sein les fantômes livides de ses victimes, pour enchaîner la libre

détermination au pouvoir grandissant d'un naturel décadent. Au nom du bon-sens le plus religieux, comment pouvait-on bien se résoudre à pareille superstition sachant de quelle abnégation elle était la religion, de quelle essence elle était la vocation, de quelles adaptations elle découlait, quand on se prenait à penser de quels méfaits elle avait été l'auteur, de quelle trahisons elle fut l'instigatrice. La croix parlait d'elle-même. L'abandon appelait le reniement, et le reniement libérait d'une fidélité qui en appelait à la trahison. Pendant 1200 ans, Rome avait été florissante sous la protection des dieux. Les chrétiens n'avaient pas tôt pris le pouvoir qu'Alaric investissait l'invincible citadelle. Parce que 1700 ans célébraient sa gloire, la foi n'avait jamais paru si pauvre, une goutte de sueur dans un océan de vie. Un calvaire où les hommes faisaient semblant de rien, un rien surpris de vous sentir païen. Comment les chrétiens, qui retranchaient derrière leur modestie l'avant-garde d'une prétentieuse révélation, n'avaient-ils pu rendre limpide et lumineux ce dont ils se disaient être les dépositaires privilégiés sans avoir recours à l'allégorie dont ils dénonçaient l'absurde chez les anciens ? Une religion messianique qui cherche à montrer, à prouver, à convaincre, à usurper au besoin, procède d'une combinaison de l'esprit où l'élément mystique est tout emprunt de sa propre image, exclusivement occupé à se mirer dans l'allégorique contrefaçon d'un irrationnel ampoulé. Chez les religions païennes, l'allégorie coulait de source et n'avait jamais cherché ni servi à forcer la nature pour l'intégration d'impossibles notions, pour l'adaptation d'incompatibles concepts humains. Depuis l'ère chrétienne, pour les besoins d'une apologétique, le langage des grecs s'était alors vu transposé dans l'aride désert. Cachée du soleil, la pauvreté des écritures n'avait su concilier

l'inconciliable que dans l'esprit sans suite d'un tout le monde statique où gisait le discernement, où s'étiolait la méditation. Dieu n'avait-il le pouvoir d'instruire ses créatures sans paraboles, de façon plus claire et plus égale comme il eût été idéal ? Ou bien le message était-il trop idéal à défaut d'être clair ? Ou bien Dieu ne révélait-il qu'à contre-cœur ce qu'il avait gardé jalousement si longtemps ? Mais enfin, Dieu était-il si imparfait qu'il n'ait eu conscience de cette folie mystique dont il était l'humaine incarnation ? Comment avait-il pu laisser la nature excessive de l'homme prendre le pas sur sa propre nature ? Comment Dieu, qui avait le pouvoir de ressusciter les corps n'avait-il su transmettre sa grâce sans avoir recours aux efforts intellectuels de l'intelligence humaine ? Que pouvaient bien inspirer ces doctrines religieuses qui ne manifestaient entre elles de tolérance que pour mieux nourrir en communion les mêmes haines par le pouvoir opportuniste d'un amour fédérateur. Les chrétiens n'avaient été unis que le temps de constituer un état dans l'état, le temps de détruire ce qui s'était édifié sans eux au prétexte que cela leur avait appartenu de tout temps, lorsque de tout temps le monde avait été fait à leur attention. Et lorsque le monde serait entre leurs mains, ils auraient tôt fait de se désunir, et ce morcellement avait la passion du gâchis, la passion d'un sacrifice bien sacrilège où la pieuse concorde en appelait aux dieux. Il n'était pas pensable que des religions qui s'étaient données pour vocation de tuer toutes les autres conceptions du divin se posent en exemple d'une tolérance dont elles avaient proscrit le langage, d'un humanisme dont elles avaient conditionné l'expression. Bientôt, la liberté de conscience instituée par l'édit de 313 serait définitivement abolie. La parrhèsia, liberté de parole qui était effective depuis plus d'un millénaire ne serait plus. Quel plus bel aveu

d'intolérance que l'interdiction des réfutations païennes, la fermeture des temples, l'interdiction d'exercice des cultes et des sacrifices. Si la morale inquisitrice avait cru bon qualifier les vieilles religions de diable et autres menageries, cela n'avait été que prétexte pour éloigner l'homme du divin. Le dieu de la bible n'avait-il pas prescrit d'immoler des animaux ? Jephté, pourtant considéré comme un modèle de piété dans l'épître aux hébreux, n'avait-il pas sacrifié sa propre fille ? Les chrétiens n'avaient-ils pas sacrifié le fils de dieu ? N'était-ce pas un sacrifice humain ou sacrifice de Dieu pour lequel ils avaient la passion ? Comment les sacrifices humains pouvaient-ils donc être d'une part le jeu subtil d'un spirituel éminent, et en ce qui concernait le modèle païen, le réflexe barbare d'instincts primitifs ? Subtile contrefaçon à l'attention d'un chef d'accusation dont il était fait religion dans le milieu sans confession où l'arbitraire sans nom se réclamait d'un humanisme sans prétentions. L'humanitaire des stars de la religion était une forme d'art, excellence élitiste d'une austère fatuité dans l'espace désaéré d'une impassible sécheresse. Pourquoi ne pas consentir à ce qu'un être vivant puisse concevoir le divin différemment ? Pourquoi le contraindre à aimer ce qu'il n'éprouve pas ? Que nous inspire la haine dont la foi exclusive et emportée embrase les livres saints ? N'était-il pas pire égarement que la beauté du cœur puisse donner jour à pareils débordements ? Dieu avait-il dressé l'homme pour mordre ? Par extension, pouvait-on entacher de sa mortelle passion un Dieu sans tâches au nom de son immaculée perfection ? Comment l'homme pouvait-il encore se faire pareille injure ? Comment donc un homme pouvait-il asseoir sur la morale la nécessité de flétrir un autre homme au prétexte qu'il aime différemment ? Comment les générations pouvaient-elles suivre pareil exemple

sans se faire un tort dont les conséquences étaient sans mesures au regard de leurs conceptions. Plaise à ceux qui n'avaient point assez pénétré l'âme de préférer l'informel totem de leurs vœux pieux à un panthéon vieux comme le monde. Comment pouvait-on s'imaginer qu'un dieu dit bon puisse s'indigner de la façon dont l'homme l'avait élevé dans son cœur ? Et si il y avait erreur, en quoi la foi d'un homme concernait-elle son voisin ? Que pouvait-on espérer d'une telle rigidité, d'une telle intransigeance nourrie d'une foule de préjugés issus d'une révélation où une morale dirigiste prétendait racheter l'homme ? Coupable de quoi ? Comment l'homme pouvait-il altérer son essence avant même d'en être responsable ? Avant même d'en avoir conscience ? En quoi le fait d'être causait-il une faute ? Enfin, si ce pauvre hère eût du se lover dans l'incuriosité et à l'insu du péché ne pas croquer la vie, que lui eût-il été réservé ? De quoi se serait-il nourri ? D'allégories ? De paraboles ? Pourquoi Dieu s'était-il donné d'interdire à ses créations ce qui en elles-mêmes constituait tout principe de vie ? En quoi l'interdit constituait-il le paradis ? Quel intérêt représentait donc la création en vase clos ? Si l'autonomie acquise par rapport à un tel Dieu se révélait dommageable, en quoi constituait-elle une faute ? Dieu n'avait-il pas commis la faute de créer un monde tentateur ? N'avait-il pas commis la faute de laisser à porter de conscience ce qui choque l'âme ? N'avait-il pas commis la faute de ne pas faire de la tentation l'objet pur d'une innocente dévotion ? Mais de faute était-il question ? En effet, un être parfait pouvait-il être suspect de négligence ? Rien n'était impossible à Dieu ! Comment la tentation eût-elle pu donc s'insinuer dans l'esprit de créatures façonnées par l'incarnée perfection ? Comment l'homme si dénué pouvait-il bien être à l'image de Dieu ? Si l'homme était à l'image de

Dieu, pourquoi ce dernier n'avait-il pas eu tout loisir de résider en lui depuis le premier jour ? Si le paradis était si beau, pourquoi la tentation s'était-elle révélée plus attractive ? Par ailleurs, qu'il faille quitter un monde immatériel pour prétendre à la vie physique n'était que la conséquence naturelle d'un principe logique qui n'impliquait en rien la volonté pour exclure la faute. Une faute qui rejaillissait injustement en l'intimité de chacun pour démentir l'œuvre juste et parfaite de Dieu. Mais comment donc l'œuvre de Dieu eût-elle pu être imparfaite ? Dieu était-il faillible ? A cela, s'imaginer voir l'objet du pêché, le mal, dans la robe fruité et sucrée d'un fruit suppose la tromperie, attribut de l'homme. La nature serait-elle donc le fruit de l'homme corrompu par la nature même de ce dont il avait l'urgent besoin, et subissant le printemps triomphal de sa propre faillite ? Dieu seul le sait. Dieu seul savait combien son enseignement ne souffrait pas la pensée libre. Dieu seul savait combien l'allégorique transport de ses vues courtes était loin des clairs desseins d'un Dieu unique et créateur de ce dont il était la cause ultime, cause de lui-même qui classait sans objet les questions se rapportant aux origines de ce qui est. N'avait-il créé que pour lui, par les pouvoir égoïste de ses caprices d'enfant dont il exprimait le désir ? Ou bien Dieu n'était-il donc lui-même qu'une divine projection, puisqu'il ne sut créer une nature qui s'imposait à lui, indépendante de sa volonté et prédestinée à être plus clairvoyante ? Ou bien était-elle à l'insu de l'orgueil primitif plus disposée à l'action divine par le pouvoir émanant de la relève d'un Dieu fini ? Par ailleurs, comment se représenter l'animal suggérant la désobéissance ? L'animal avait-il donc le pouvoir de s'élever à l'échelle de Dieu au point même de défier, par le langage mystérieux d'une conscience humaine, l'inaccessible vertu de divins projets éventés par des

destins malins ? Destins s'immiscant par la porte dérobée d'un secret mal gardé ? Bien mal inspirées, bien incohérentes ces grandes religions qui, sans contredits, voulaient faire procéder de la raison une vérité dont la cause explicative avait vocation à transcender la nature même de leurs sources. Les agitateurs patentés ont ce mépris plein de haine pour ceux qui ne fabriquent pas l'amour mais le pratiquent, et ne servent l'humanité que pour mieux la soustraire à son bonheur propre en lui promettant mont et merveilles. Leur refus maladif de voir le divin grâce à la beauté du faire voir dont le monde est le reflet, les conduisait à chercher la demeure de leur Dieu à partir du saint rayonnement de spéculations profanes. Plus sourds qu'athés, dans l'aveuglement le plus éblouissant, ils fustigeaient les païens parce que leur était donné d'appréhender le divin par la vue dont l'âme était le miroir, et dont le reflet servait de luminaire au memento dispensé par l'idole. La décadence des arts et des lettres serait alors la résultante de l'interdiction faite au génie religieux, source d'inspiration, d'évoquer Dieu par l'image ou de le définir par des mots, et rien ne serait plus préjudiciable à l'âme empêchée, contrainte à s'exiler. Or, paradoxalement, les chrétiens croyaient dans l'idée absurde de la résurrection de leur propre corps, afin de pouvoir voir et entendre Dieu. Voir et entendre Dieu, partant de la théorie mal comprise de la migration des âmes, voilà qui dépassait l'entendement. Mais qu'importait le ridicule pour les garde-fous de la très sainte vérité, pour lesquels toute autre conception du divin que la leur n'était que contrefaçon préventive du diable. Leur foi inquisitoriale cherchait sa demeure dans la quiddité obsessionnelle en laquelle résidait l'essence cachée de leur étreinte forcenée, si distincte de tout ce qui est, que l'on se demandait bien où Dieu pouvait être

joignable, dans quel sépulcre il avait son pied-à-terre. Universellement présent en des espaces méprisés, à la fois partout et nulle part, hors monde et si présent en l'espace de chacun, sans être ce chacun élevé dans la disgrâce de son propre monde, les oints du seigneur avaient bien du souci à se faire pour trouver pareille demeure. C'est alors que Yahvé dit à pharaon : « renvoie mon peuple pour qu'il soit mon esclave dans le désert ». Combien de sens cachés voulait-on voir prêter à cette sommation ? Les sens d'Evald n'en voyaient qu'un, dénué de tout esprit de poésie, en un lieu nu de toute aménité. Avec la création, l'exode et l'alliance du Sinaï, le ressentiment d'un peuple cadet trouvait son osmose génératrice dans l'aura directrice d'une révolutionnaire prétention à un au-delà réformateur et dominateur. De la création jusqu'à l'exode, tout n'était que l'œuvre d'emprunts auxquels il fallait imputer soit la mésinterprétation des sources, soit l'opportuniste prétention à vouloir se forger des lettres de noblesse. Compilateurs des chaldéens, babyloniens, assyriens, égyptiens, perses, grecques, les juifs n'avaient rien inventé ! Le récit biblique de la destruction de Sodome et de Gomorrhe n'était qu'un emprunt à la légende de Phaéton. Le récit de la tour de Babel s'inspirait sans équivoque de l'épisode homérique des fils d'Alous. L'histoire d'Essaü et Jacob, du mythe d'Iphiclès et Héraclès. Les exemples ne manquaient pas où Deucalion disparaissait dans un raz de marée d'adaptations partisans, dans le déluge d'un monde gagné aux revendications. A l'image de leur cosmogonie, ils n'avaient pas la tête dans les étoiles. D'autorité, ils expurgeaient l'enchantement, de sorte que l'approche sensible devait se conformer au canon d'un commandement. Mais l'univers n'avait que faire d'un empire sans terre dans l'espace étrié d'un pouvoir

disciplinaire. Pour Evald, la connaissance du cosmos s'arrêtait à l'extrême limite de notre capacité à nous en absorber, rien de plus simple à comprendre en son âme édifiée. Sauf religion, on pouvait à l'abri d'incursions librement méditer, mais pour l'âme encasernée, les sanctuaires non fermés n'étaient que repaire d'une troupe indisciplinée. Aussi, pour mieux taire pareils éthers, et afin de satisfaire au grand air le souffle pur d'un modeste courant d'air, Dieu donnait un sens à l'histoire austère d'un peuple nomade né dans le désert, qui le prenait pour artisan et témoin de ses ambitions matérialistes contre la discrimination d'un monde qui ne l'avait pas fait roi. A témoin, le passé de l'âme en l'âme trépassée. Lorsque les hommes se prendraient de passion pour le caporalisme religieux, l'ère messianique d'une exégèse sectaire mettrait fin à l'histoire de l'homme, bientôt enfermée dans sa nuit par l'égrégore tyrannique de la foi nouvelle. Il avait suffi qu'un empereur ait cru pouvoir trouver la gloire et le pouvoir dans l'unité d'un dogme pour briser le cœur de toute une civilisation. Un usurpateur qui avait tué son fils aîné ne rebutait pas des évêques liés à leur bienfaiteur. D'extraction militaire, le monarque sacrifiait tout à la stratégie. Par sa conversion, Dieu sur terre comptait s'assurer la soumission et l'obéissance passive d'une irrésistible vague militante gagnée au zèle délirant d'une sédition civile et religieuse, pour en fait n'exacerber que l'intrigue, le défaitisme et la tyrannie. Une tyrannie que rien ne pourrait plus réfréner. Du judaïsme extrait, le christianisme se donnerait alors pour vocation de ravir ce dont les juifs avaient fait la synthèse, au prétexte que ces derniers n'avaient rien compris aux enseignements que les prophètes tenaient de Dieu. La sentence était sans appel. Le peuple élu sortait d'un songe en peuple exclu. Yahvé se verrait alors purement et simplement

associé à l'expression révélée d'un démiurge satanique, et le chrétien, afin d'éradiquer le mal, irait jusqu'à s'approprier l'esprit d'un culte toujours plus pur, au nom d'un dieu plus beau, toujours plus haut, et dont la lumière était occultée par le verbe accaparé. Le dieu le plus intolérant se plaçait au centre de tout, et toutes les intolérances y puisaient matière à séduire la folie mystique d'une fièvre apocalyptique. La fracture était irréparable. Le temps était loin où les hommes de toutes croyances, de toutes origines, venaient offrir leur encens dans les mêmes temples, et offraient l'hospitalité à la divinité étrangère reçue avec égards par l'usage d'une procession sacrée. Face au péril d'une religion doctrinale organisée en armée d'invasion, la république des dieux n'avait pas perdu son calme olympien, et sa beauté naturelle, exaltée au milieu des sources et bocages consacrés. Elle reflétait toujours le ciel bleu de son univers de douceur invariée. Les cultes tolérants du polythéisme avaient cherché la conciliation, l'entente, la raison et de concession en concession, prêtant à leurs dieux une fonction subalterne pour les besoins d'une sage accommodation, ils avaient commis le péché mignon de sacrifier leur raison d'être à l'hystérie d'après fanatiques pour lesquels le crime n'était pas sale si la cause était propre, propre à faire monter Christ sur le trône du monde profane. En fait, le paganisme était plus qu'une religion. Il excédait le système d'une secte par le simple appareil de sa liberté de penser où se multipliaient les articles de foi. Sa tolérance universelle transcendait le clivage des règles réductrices et bornées où s'enfermaient les hommes en proie à leur nature fermée. Son approche du divin était moins distante, plus intime, plus délicate et sensible, et surtout moins orgueilleuse. Elle conférait à l'homme l'autonomie et la souveraineté de son être intime, et modérait ses propres

émois par l'usage d'une sagesse plus pure que la morale. Elle était plus intuitive et son génie faisait appel à l'intelligence la plus acérée, tissée avec le plus grand soin, imbriqué dans le plan divin. Mais pour les tenants de la très sainte et unique vérité, la sagesse était folie devant Dieu. Folie devant Dieu puisque ne leur était pas demandé de comprendre mais de croire pour être sauvés. Or, si vérité il y avait, elle ne pouvait être que divine, et cette vérité ne pouvait être révélée sans réduire le divin à l'espace limité de l'intelligence humaine, intelligence réduite à la dernière extrémité par son refus d'accéder à la connaissance de son essence. Mais la discussion était vaine. Le monde perdait la tête. Du chrétien au juif apostat, il n'y avait qu'un pas. C'est pourquoi, en dépit des apparences trompeuses, leur cousinage touchait au copinage lorsqu'entre eux dérangeait le sage. Grâce à Dieu, les chrétiens se réfugiaient alors dans les synagogues, lorsque l'impériale colère dont ils étaient la cause leur faisait oublier les luttes intestines dont ils étaient le foyer malade. Un foyer malade par rapport auquel les juifs avaient tout intérêt à garder leurs distances. Car, du temps de la grande Rome, en vertu du principe juridique et éthique de la tolérance antique dont s'imprégnait le droit public romain, était accordé aux juifs de nombreux privilèges, immunités et dispenses. Concrètement, ces derniers jouissaient du droit de vivre selon leurs lois et leurs coutumes religieuses nationales, alors même que leurs prophètes décrivaient comme boschet « ordure » les dieux païens. Yahvé, dieu épurateur entre tous exprimait sa haine : « Je hais, je méprise vos fêtes. Pour vos solennités, je n'ai que dégoût. » Mais chez les anciens, le droit était religion. Il avait vocation à s'appliquer à toutes les nations de l'empire, au delà de toute aversion. La tolérance souveraine de l'empereur

Julien irait jusqu'à s'imposer la lourde tâche de relever le temple de Jérusalem. Entreprise dont les efforts seraient consumés par le feu criminel des suppôts de Jésus, qui ne voulaient pas voir démentie les paroles de leur messie, prophétisant que pareil temple ne serait jamais reconstruit. C'est pourquoi, des grâces bienheureuses d'un empire généreux, les chrétiens ne jouissaient pas, car ces derniers étaient à l'époque une nouvelle espèce d'hommes sans patrie et sans traditions qui abandonnaient l'héritage de leurs ancêtres et militaient pour une déstabilisation de l'empire. Sans attaches avec leurs peuples respectifs, oublieux, agitateurs, séditeux, conspirateurs, objecteurs de conscience, leur volonté messianique se donnait pour objectif de convertir le monde. Prompts à se désengager de tous les devoirs incombant aux libres ressortissants d'un empire, leur incivisme se traduisait par l'établissement d'un espace citoyen élargi à un concept humanitaire idéaliste. En conséquence de quoi, les soldats de Dieu qui ne portaient pas leurs armes contre Alaric, les portaient contre l'hellénisme. Ainsi de nos jours, on pouvait confirmer la tendance. Loin de tout scrupule, la persistance de l'apatride profession de foi trouvait toujours matière à entretenir le feu de son incompatible matière en son foyer originel. A l'image de Josué, les chrétiens consacraient leur foi aveugle aux fruits de leurs haines et de leurs passions, et les démons qu'ils prêtaient au paganisme habitaient toujours l'obsession malade de leur esprit inquiet, dénué de tout discernement. Leur charité même était avide de s'illustrer pour se gagner les bienfaits d'un Dieu afin d'être les miraculés d'une fin du monde qu'ils espéraient et attendaient. Le fanatisme déposait le diadème de l'esprit, et l'homme, dépouillé de ses plus beaux ornements, montrait la misère de son âme dont

l'arrogante pompe s'attachait à la faveur pour mieux renier le modeste exil de la valeur sans titres. Tout s'était inversé et s'inversait encore et toujours, comme si le mouvement tournant de notre cheminement cyclique maintenait l'histoire la tête en bas. Le temple du païen était désormais aussi étendu que la mosquée du nomade. Disséminée au sein d'une humanité en souffrance, la diaspora païenne tenait en secret le règne de son harmonie. Au contraire, les juifs, eux, avaient retrouvé leur patrie. Ils gouvernaient le monde, couraient le profit et faisaient dire au chrétien la messe de leur gloire. Saint du saint d'une humanité désenchantée, tout ce qui les concernait était sanctifié et se prêtait au séduisant folklore d'un typique sympathique et pittoresque, oh combien éloquent. Leur nom était comme auréolé d'une élégance sans fard, d'une innocente candeur, d'un spirituel éminent et immanent qui se prêtait bien aux mœurs courtisanes du temps présent. Tout ce qui pouvait ne leur être pas honorifique ne pouvait être que l'expression propagandiste et jalouse d'une hystérie collective en proie aux spasmes affligeants d'une société fautive. Auraient-ils été assez indéliçables pour s'attirer un légitime discrédit ? Il n'était pas du ressort de l'homme d'en exprimer l'hypothèse. Leur nom était grand, un culte leur était rendu, un culte impérial auquel il fallait faire allégeance pour la plus grande gloire d'une outrecuidante élection. Une élection pour laquelle il convenait d'offrir en sacrifice la pensée laborieuse d'une conscience soucieuse. Dans cette matière à penser, tout un chacun devait sacrifier au mythe surfait d'un surréalisme ampoulé. L'univers était alors assimilé au plus jaloux microcosme de la pensée faite homme. Au centre de ce grand tout, l'égoïsme tribal au cœur d'un mystère sans terre où se perd la lumière, égarée dans les sombres travers d'une longue errance.

Déboussolé, le monde n'avait pas fini de broyer du noir sous l'ombre planante du père fouettard. Le funeste messenger en jurait par toutes les peines dont l'esprit s'accablait, où rien qui ne fut âme ne se pouvait plus aimé d'une idole avortée. Le ciel avait basculé. L'univers merveilleux était l'enjeu d'un conflit d'idées fortifiées élevées en pensées armées. Le rêve virait au cauchemar d'un mental en guerre retranché derrière ses dominantes murailles, d'où partaient les jets meurtriers d'imprécations mauvaises contre les dieux trop humains. Que nous est-il admis de penser à propos de ceux qui se crurent seuls au monde devant un Dieu qu'ils imposent à tous, mais dont ils réservent jalousement les bienfaits pour leur usage personnel. Que les juifs aient eu le souci exclusif d'attendre leur messie pour eux seuls ne faisait théoriquement de mal à personne, si l'on exceptait que pour ceux-ci, tous les hommes brûleraient sauf eux, sauf eux les vivants et les morts de leur seule extraction, les morts ressuscitant avec leur apparence de chair, comble de l'extravagance. Mais par Toutatis, le jour n'était pas encore venu où toutes les nations viendraient à Jérusalem chercher la Torah. Japhet n'habiterait pas sous la tente de Sem. Neni, point de chaînes, pour lesquelles il fallait, bougres d'ânes, faire le trajet. Idem en ce qui concernait les chrétiens. Pas plus de sermon sur la montagne que d'entrée au bain. Le monde n'en avait pas fini avec la beauté nue s'essorant sans entraves au-delà du chaud et froid de leur temporelles démêlées. Mais le diable avait bien des cordes à son arc. Sous des dehors d'apôtres, les hommes avaient le démon et la rage au cœur. Que les chrétiens se soient cru autorisés à promettre au monde la perspective intemporelle d'une délivrance substantielle, voilà qui donnera matière à Dieu dans le cœur des anxieux. Mais au delà de toute raison, à la

source même de la plus grossière mystification, par l'usage de la plus incroyable improbité jamais égalée, que les tenants de la très sainte et tardive révélation aient voulu faire passer la religion des anciens pour une imitation préventive du diable, voilà qui dépasse l'entendement ! Extravagance surréaliste et perverse afin de mettre en cause le cœur pur de fidèles sans cautèle auxquels ils voulaient ravir la singulière liturgie en se faisant dévots d'un usurpateur. Voilà qui était fâcheux. Fâcheuse la prétention à vouloir racheter les péchés des juifs qui, si l'on se rapporte à leurs allégations, corrompaient la religion. Fâcheuse l'efficacité de deux envoyés du ciel n'ayant pas le même enseignement et procédant du même dieu. Mais quelle était donc cette aliénation de l'esprit qui poussait les gentils à se prendre pour les vrais hébreux, à détruire leurs propres croyances pour s'approprier le culte d'autrui ? En quoi la souffrance d'un dieu pouvait-elle bien sauver l'homme et le racheter de son hypothétique faute originelle ? En quoi la faute d'un père trouvait-elle justice dans la condamnation du fils ? Par quel miracle pouvait-on bien concevoir la divinité du fils consubstantiel à celle du père ? Un fils procède du père sans être le père ! Par quelle magie des mots la superstition trouvait-elle son compte dans la fable ? Athéna, Artémis, Apollon, Dionysos, Hadès et Poséidon procédaient de Zeus et n'en étaient pas moins des divinités distinctes. Plus fâcheux encore était l'avènement d'un messie, ce messie sauveur sorti de nulle part grâce à son martyr ? Comment ce grand échappé de l'existence faite vie pouvait-il bien être un sauveur au sein de peuples qui n'en attendaient pas ? Pouvait-on être sauvé contre sa volonté ? En quoi la nature en laquelle tout préexistait pouvait-elle bien avoir besoin d'un sauveur ? Cette heureuse intervention

n'avait-elle pas pour seul effet de jeter le discrédit sur des aïeux érudits, et condamner à l'irréparable erreur les générations malheureuses des millénaires passés ? Comment Dieu pouvait-il concevoir la conversion forcée et le viol de consciences des hommes qui avaient précédé la nouvelle religion ? Seraient-ils entendus au jugement dernier ? Seraient-ils rachetés par le simple fait d'avoir été lésés, trompés, ou considèrera-t-on qu'il auront été chrétiens dans l'ignorance la plus totale ? Générations gouvernées par un Dieu si mal compris qu'il se fit absence au-delà de toute espérance ! Pourquoi donc ce juste parvenu avait-il tant attendu pour annoncer la bonne parole, comblant de sa défaveur les siècles de vies antérieurs ? Ce christ était arrivé bien tard, il était parti sans gloire, avait ressuscité à l'insu de tous sauf exception d'un symbolisme affligeant, et enfin tardait à revenir pour honorer la promesse sans fin d'une parousie digne d'un péplum hébraïque. A quand ce millénium surnaturel où morts et vivants seraient emportés sur les nuées au devant du messie ? Mais enfin, pourquoi tant de mystères autour d'une parole qui se voulait salvatrice ? Si le sauveur était à ce point juste et sain, pourquoi les masses ne pouvaient-elles être nourries du même lait que l'érudit mystique ? Pourquoi les intelligences ne pouvaient-elles sentir Dieu avec la même approche ? L'approche vers Dieu pouvait-elle s'en ressentir ? Dieu pouvait-il avoir à se reprocher cette distorsion après avoir tant servi l'espérance aux plus humbles ? Comment Dieu concevait-il que ses serviteurs aient pu renier le sein dont ils avaient pris le lait ? Juste retour des choses me direz-vous ? Les exégètes chrétiens n'avaient-ils pas jeté leurs maîtres spirituels dans le tartare de leur animosité parce qu'ils étaient païens ? Comment diable Dieu pouvait-il bien s'être laissé mettre à l'index de sa propre manifestation puis

lésé de la beauté nue et vulnérable de son éden retardataire, afin qu'il soit la proie du mal dont il était la cause première. N'était-ce pas le comble du tragique d'entraîner les hommes à croire en pareilles absurdités, à s'imaginer prodige de justice et de bienfait dans l'arbitraire et la démission, à les voir s'abandonner pour une passion mauvaise dont ils étaient les jouets ? Partant de l'innocence et force ignorance, qu'il nous faille être esprit pour être âme est déjà bien assez quand on sait ! Quand on sait les chrétiens n'avoir laissé d'écrits de prêtres et philosophes païens que ceux dont la trace pouvait être interprétée dans l'esprit partisan de leur dogme intransigeant. Mais par quel subterfuge de l'esprit nous faisait-on croire en la divinité de Jésus ? que celui-ci ait cultivé sa propre flamme au point d'attirer l'efficiencia d'un Dieu ne paraît pas sujet à contestation. Mais que ce Dieu se soit incarné en l'éden retrouvé de son âme formatrice, voilà qui s'annonce rayonnant d'une transcendantale ignorance doublée d'une impiété toute intellectuelle. La nature des mondes n'a de commun que l'existence possible d'une liaison permettant la diffusion d'une même émotion, grâce au changement d'état de la nature divine en constante mutation. Ces états de l'être au fur et à mesure de toute évolution ne pouvaient en aucun cas ne faire qu'un en l'originelle expression de leur émission sensible. Aussi, à en croire la légende dorée, cet homme qui de son vivant n'avait su convaincre les incrédules se réincarnait en Dieu après sa mort et subjuguait les foules ivres de sépulcres et d'expiation. Lui qui ne fidélisait qu'une dizaine d'acolytes que les plus mémorables renièrent. Lui qui s'était contredit comme un homme à l'image de ses apôtres. Comment donc pourrions-nous croire en sa divinité, lui qui mangeait et buvait comme un homme, ainsi qu'après sa prétendue résurrection au sujet de laquelle les

témoins manquent cruellement. Lui qui trahis, dépassé par les événements, a éprouvé le martyr comme un homme, a succombé comme un homme, et comme un homme, a essuyé de multiples humiliations. Lié, battu de verges, outragé, supplicié, étanchant sa soif de fiel et de vinaigre, implorant son père de l'épargner. Cette piété de croque-mort pour le mort avait le don de refroidir l'âme. Quelle était donc cette perversion machiavélique qui s'appliquait à prendre un homme pour Dieu, fils de Dieu ou verbe de Dieu, fils d'une vierge sans flamme néanmoins génitrice avec le père du fils de Dieu, mère de Dieu néanmoins femme et épouse d'un humain de céleste lignée, impropre au rôle dévolu à la reine mère néanmoins propre à porter Dieu sans le souiller, et par l'opération du saint esprit, donner le jour à cette divine émergence par les voies naturelles en dépit de l'immaculée provenance dont il était la providence. C'est tout juste si l'on s'amusait de ces subtilités où l'on décelait la maladroite transposition anthropomorphique des différentes natures contradictoires où s'exerçait l'action divine et dont l'origine provenait plus sûrement du génie païen dévoyé que de Dieu lui-même. Les chrétiens n'ont jamais su ou pu transposer l'esprit païen à leur vulgarisation innovante. Ils n'en ont éprouvé que la déformation en ce qui d'informe laissait transparaître les ombres malhonnêtes et coupables d'une surenchère d'adaptations malheureuses. Leur difficulté est si grande à trouver la cohésion dans la paix de l'esprit. Leur autel est si fragile, qu'ils mendient ce dont ils s'approprient. En attendant, de ce qui ressortait des rapports du christianisme avec le principe féminin, on avait le sentiment d'un profond mépris. Tout ce qui provenait d'un état de nature à être était transposé en expression du plus triste effet pour faire la part belle à un Dieu qui peut tout, qui peut si bien de lui seul, qu'il aurait aussi

bien pu se passer du principe féminin. Le saint esprit en était pour sa pomme ! Le messie n'était pas mieux loti. Quand on sait quel indicible respect, quelle aveugle confiance inspirait ce père, on pouvait légitimement s'interroger sur la raison pour laquelle le fils de Dieu, élevé dans la trinité, jetait à ce point le doute ? Sauf réflexion, on n'en comprenait pas la raison, mais abstraction faite du tout puissant, on avait pas à s'interroger longtemps. En effet, à quoi pouvait bien prétendre un Jésus d'une aussi rustique origine face à Linus, Orphée, Musée, Zoroastre et tant d'autres ? En quoi pouvait-il bien rivaliser avec Asclépios, Bacchus et Héraclès ? Que l'on nous passe les miracles dont étaient si friands les esprits de ce temps. Pythagore, Apulée, Appollonius de Tyane n'en firent pas moins, et leur prestige n'attendit pas le trépas. Il n'y avait pas de miracles ! Que la révélation de laquelle une religion tirait sa légitimité ait eu à justifier de son crédit en prenant appui sur l'exercice pratique d'un numéro de cirque, montrait bien que cette révélation était par elle-même insuffisante pour ne pas dire inexistante. Il n'était que d'observer cette révélation lorsqu'elle se voulait éclairée à la lumière de la raison. Par l'abus de conviction, la scolastique ferait de la foi une prison. Destin constructible dans l'horizon des vocations cartésiennes, où l'élection d'un scientisme missionnaire serait l'objet de toutes les conquêtes vivisectrice. Alors que le spirituel pleurait déjà sa théodicée, il ne pleurerait plus, plus mort que le mort. Mais pour l'amour de Dieu, que l'on nous passe les significations qui font abus de symboles mystérieux dont les chrétiens avaient copié l'usage afin de donner un semblant de vrai aux adaptations fantaisistes de leur pantomime. Leur utopie n'avait été que meurtrière. Leur seule intolérance était à mettre en place d'honneur au musée des horreurs. Que

n'avait-on pas fait de fausses promesses dans la résurrection des corps, où, partant de sépulcres blanchis au dessus d'un amas d'impuretés, la lune était promise, bien que la lune n'avait pas la faveur du ciel chrétien. Des corps dont la poussière même n'a trace, que la chaîne alimentaire avait rendu à l'infini multiple en constant changement, aux mutations pérennes. Qu'en dépit des prédatons successives, les corps puissent prétendre retrouver leur état premier, les vers en sont tout retournés, et les morts n'en reviennent pas ! Certes, rien n'était impossible à l'esprit missionnaire. Il promettait la lune en échange de la vie et de l'âme servile de celui qui adhérerait sans point d'attaches, sans chercher à comprendre, sans imaginer qu'il puisse lui être donné d'accéder à la compréhension. Pourtant, lorsque la foi est intense, pure, quoi de plus divin en l'homme ? L'âme peut alors développer son potentiel exceptionnel. Mais lorsque l'informelle existence de l'homme croit plus qu'elle n'écoute ou n'écoute plus que ce qu'elle veut croire, quoi de plus humain ? Lorsque les personnalités en quête des plus beaux effets vous citent l'âme comme un gage probant de leur spiritualité, le profane a alors tout loisir de défroquer la décence pour habiller l'inculte exposition de sa nudité. Lorsque l'homme se prête au canon d'une opinion générale, quoi de plus étranger aux ressorts dont l'âme perçoit le sens ? L'humaine aspiration aux divines échappées avait le don d'entraîner aux passions dévorantes la substance mortelle d'une foi irraisonnée. Comment un être pieu pouvait-il donc arriver à ne percevoir que son propre système d'écoute sans bien vouloir consentir à en excéder le virtuel bien-être, et conjurer le doute grâce à l'édification des plus hautes architectures ? Etre pieu ne signifiait pas être tout entier absent du monde. Comment l'esprit pouvait-il bien se satisfaire d'une

révélation aussi riche d'adaptations malheureuses ? Comment une mosaïque d'emprunts pouvait-elle paraître plus réelle que tout autre conception du divin dans la bouche d'un être aussi irréel en la personne d'un prophète ? Comment l'humaine réflexion pouvait-elle bien prêter main-forte à pareil conformisme ? Quoi de plus hautain ? Rien de divin n'avait vocation à prendre forme humaine pour le seul besoin de l'humaine destinée. L'océan et ce qu'il renferme de vie sans présence humaine n'était pas moins substantiel au regard du divin. Pour autant, il n'est de messie aquatique connu qui puisse nous apporter la preuve tangible de sa divine nécessité, puisque en l'espèce, chaque créature est en elle-même l'incarnée manifestation des dieux. Aussi, quoi de plus fâcheux qu'une leçon de choses imposée au sésame de l'âme ? A quoi bon gagner en force si la nature dont elle est le prisme se réduit à l'image réfractée d'une glace sans tain, au point fixe de son aveuglante démesure ? Comment une âme pouvait-elle accueillir dans son rayonnement la composante sans mesure d'un amour unique où l'harmonie s'atrophie en l'essence d'un absolu ? Grâce aux divines offrandes la moisson était d'une toute autre nature, et parce que surnaturelle, immortelle. L'harmonie était la clé du mystère, et l'intuition dont Evald avait le don n'en faisait plus discrétion. Il n'y avait pas erreur à concevoir le divin sous la forme d'une conception à l'appel d'un nom, il y avait simplement et surtout défaut d'harmonie dans le fait même de n'avoir pas su sentir, cerner, peser et mesurer. L'âme se composait de la nature subtile que l'on suscitait en elle, et ce qu'on lui donnait à penser était de la nature du divin dans la mesure où cette nature émotionnelle était de la nature du divin. Et bien que l'émotion ait été le lit conjugal des divines manifestations, la foi passionnelle ne pouvait se

soustraire à l'alchimie incréée des justes proportions. Rien de plus énorme qu'une succession de mentales réalisations sous forme d'échafaudages exclusifs. Cette appréhension du divin se donnait à l'enfer en signant avec le paradis. Un contrat avec le diable au terme duquel le possédé bénissait la prise en charge de ses énergies subtiles par le caractère obligé d'une conduite appropriée de tous les actes de la vie. A ce prix, le malheureux était l'éternel débiteur ainsi que l'esclave temporel au chevet en son obsession. Un contrat avec le diable dont la susceptibilité pleine d'orgueil et de dépit s'exerçait à la persécution, obligeait ses administrés à se plier aux brimades les plus existentielles, et les contraignait à donner plus dès lors qu'ils donnaient tout. Le diable s'était toujours dit saint. Qui de saint ne s'était pas dit chrétien ? Qui d'autre qu'un chrétien n'avait eut le dessein malin d'alimenter ses bûchers de tout ce qui brûlait passion loin de l'inferral tison de l'exclusion ? Qui d'autre qu'un chrétien ne se prêtait vertu d'attiser l'esprit de faction au point de faire périr l'âme dans la brûlante furie de son enfer messianique ? Sans aucun doute, le christianisme était le plus indestructible foyer de l'esprit humain. Dénué d'amour-propre et de sage raison, il s'était incarné dans toutes les têtes, se prêtait à tout et aliénait les générations en quête de mystique passion. La peine à vivre de l'homme, c'était la passion du christ, et la passion du christ était le tombeau de l'homme soustrait à la croissance naturelle de la pensée. Il était autrement plus difficile d'éprouver un quelconque enchantement face aux difficultés de la vie, et le christianisme était là tout comme un souverain pontifie pour accueillir la facilité et le mal de vivre de celui qui n'avait pas l'âme assez forte. Victoire de l'homme sur l'homme, ce dragon de Ladon était une vallée de larmes pour les foules suppliantes avides de paroles inaudibles

et ne voyant en toute beauté que l'obstacle à la morale salvatrice. Pourtant, les dieux étaient toujours présents. Mais au nom de quels mystères répondraient-ils à l'appel de la morale quand l'univers duquel ils étaient l'image réfractée n'en avait aucune idée ? Indéfinie réalité de toute réalité, il était certaines facettes du divin dont l'impossible transcription formelle ne s'appréhendait qu'avec le langage de l'âme. Or, celui-ci ne se communique pas, ne s'apprend pas. L'initiation doit venir d'en soi. Si la découverte de l'âme ne venait pas d'en soi et par soi seul, on ne pouvait pénétrer l'intimité du voile. En son retrait discret, l'âme est une entité sensorielle dont la nature ignée permet le transferts, mais c'est l'esprit en fusion qui lui donne le mouvement en épousant l'attraction sensitive et en intégrant ce potentiel par l'effet porteur de son virtuel détachement. La vie spirituelle est le miroir de l'âme que projette l'esprit. L'intuition est son code d'accès. A ce soma, l'homme ressource ce qui revient de loin, ce qui anime la pleine vocation des dieux. Par delà l'homme et en l'homme, le cœur en cherchait la potion, mais plus le sentiment d'être s'éloignait de l'âme en son lieu de prédilection, plus l'esprit dépérissait, souffrait à son endroit. Car il n'est point de sauveurs, de guides, d'instructeurs, de grands maîtres ou de seigneurs du karma qui administrent l'âme. L'âme s'administre seule et parvient au faîte de sa gloire grâce à son ascension dont les chemins n'existent qu'en sa propre voie. C'est pourquoi, chacun se devait d'assurer l'entièreté de son être, pour objectif d'instruire ses attributs dans la plus belle ordonnance. Les mouvements de foule ne pouvait mener qu'à l'autosatisfaction d'une conscience collective en quête d'un immature soulagement. On ne pouvait donner à l'âme l'orphique diapason à travers une gamme stéréotypée de sensations convenues. Les dieux

étaient moins humains que les messies. Ils ne venaient à l'homme que si l'homme venait à eux. Ils ne prescrivaient pas l'ordonnance de ses pensées mais ne pardonnaient pour ainsi dire pas car ils n'avaient pas de goût pour l'accusation. Enfin, pourquoi donc souffriraient-ils que les hommes devinssent idiots, oublieux qu'ils ne sont point seuls sur cette terre. Que cette terre ne leur doit rien, et qu'elle n'a pas à devoir son rang au bon vouloir d'un homme oublieux que la vie l'a précédé de beaucoup. Si celui-ci avait été la seule ambition de Dieu, pourquoi ce très haut, créateur de toute chose avait-il privilégié en priorité et pendant si longtemps le règne végétal et animal ? Si Dieu pouvait tout, comment se faisait-il qu'il ait été contraint d'attendre l'avènement d'une quelconque évolution ? Si dieu était bon et juste, pourquoi avait-il créé de si nombreuses espèces pour les faire périr ? Le pauvre diplodocus était-il entaché de péchés ? Etait-il la manifestation d'une erreur grossière à corriger ? L'homme croit ce qu'il veut dans la libre interprétation de n'importe quoi. Mais celui qui pense ne saurait débiter les clichés de son amertume sans leur imposer un mariage de raison. Un mariage de raison dont les noces avaient à cœur d'extraire de l'hiver austère, le visage souriant d'un printemps radieux où la conscience est reine. La conscience. Quelle plus belle victoire pour l'homme ! Elle vous engage à la simplicité et vous confère un luxe intérieur. Elle n'est pas l'expression restrictive d'un dualisme entre innocence et culpabilité, mais l'antichambre de la foi qui permet l'accès aux sensations indicibles. Elle est un privilège sans classes et le règne sur les choses n'a jamais été de son ressort. Elle s'opère à la lumière intérieure et dans le noir des autres où cerbère s'enterre. Elle échappe à l'emprise des mots. Les sensations mêmes ont vocation à lui être propres et

ne pouvaient être l'apport d'un monde extérieur au diapason d'un prêche. En son intimité, elle ne souffre pas l'autopsie dans la matière de ce qui ne peut se matérialiser pour en faire matière à faire l'esprit. Le prix à payer est entier, la jouissance en est exclusive. Or, depuis christ, rien de nouveau sous le ciel de l'homme présent, si ce n'est la densité nuageuse qui prête aux basses contrées la teinte monotone de l'esprit sans vie. Une vie vécue sans l'acuité voulue, passées les nuées les plus ténues. Un esprit dont le gouvernail manque à la navigation, dont la voile manque de gonflant. Un esprit qui, sans prises au vent, conduit les hommes à la dérive vers un oubli certain, car ils n'écoutent plus la voix de leur âme qu'en fonction d'une influence extérieure dont le bien-fondé ne doit pas être sujet à caution. Malheureusement, en pareille situation de dépendance, on est conducteur de rien. L'affranchissement seul est un pont aérien vers de lointains lendemains. A présent délivré de toute obédience, Evald n'était pas le ruminant domestique d'un mauvais verger, mais pasteur de ses propres émois, il était le guide indépendant de ses chastes élans. Le troupeau de Géryon était en bonnes mains. L'univers ouvrait grand le champ libre à l'espace d'un ciel sans roi, et la voix des oracles annonçait la marche triomphale des destins. La pythie prenait le ciel à témoin. Un ciel dont il fallait soutenir la voûte pour ne pas s'appesantir sur soi. Car il ne suffisait pas de se donner bonne conscience pour trouver son chemin dans les mondes souterrains. Les dieux ne comprennent pas la charité en laquelle les hommes ont foi. Mais les dieux savent tout ce qu'il faut savoir au delà des mots et ce qui fait d'une âme qu'elle peut survivre au trépas, loin des raisons invoquées par l'intellect savant. Les jugements de valeur ne sont que le miroir d'une société fatalement humaine, inévitablement vaine au sortir du paramètre

factice d'une souveraineté illusoire. En fait, la beauté seule était le sésame de l'âme. C'était en pensée le plus bel hommage rendu aux dieux, un petit peu à l'image de ce que l'on avait été capable de ressentir de son vivant sans le ternir. C'est pourquoi Evald savait la rencontre possible avec les dieux dont il avait plein le cœur, et plus épanoui qu'on en peut supporter aux pieds d'Omphale, il prit le parti de mesurer son approche pour garder à l'esprit le discernement duquel il tirait le bienfait d'une boussole. Parvenu aux confins subtils de ses vues, le thyrsé lui ouvrait la nue, et par delà le voile, montrait son inconnue. La purification s'imposait à l'amour dont il était l'esclave affranchi, qui, changé en sésame où le cœur est esprit, pensait le ciel de l'âme et entraînait dans l'infini. Aussi, il eût été inconvenant d'entrer comme un chrétien dans l'espace feutré d'un jardin d'enfant où l'harmonie subtile enchantait les dieux. Evald se donnait donc toutes les peines du monde pour ne pas s'en laisser montrer par l'ensorceleuse et intempestive fantaisie humaine. De celle-ci, il se défiait dès lors qu'il était question d'appréhender l'essence des dieux. Il avançait pas à pas, humait la traîne des vents porteurs, et grâce à ses muses, mettait en éveil les sens les plus ténus, afin de sentir la présence du divin si prompt à supplanter l'esprit. A sa grande surprise, rien de lui paraissait plus naturel que marcher sur les traces les moins perceptibles. Sur son croissant de lune, la quiétude lui devenait si naturelle qu'il réalisait sans mal en avoir terminé avec les luttes formatrice imposées par le cours de la vie pour permettre la nécessaire évolution de son expérience spirituelle. Les Cercopes, Sylée et Lityersès participaient de cette aube purificatrice où l'homme se lavait de tout ce qui n'avait pas d'âme. Enfin, sagesse et clairvoyance acquises, Evald pouvait arracher les vignes et suspendre toute moisson. Au plus fort des troisièmes

jeux Isthmiques, les molionides ne pourraient plus empêcher l'apothéose de l'esprit alchimique passé maître dans l'art de marier les courants formateurs de son âme transmutée. Le caducée posé, les jeux Olympiques fondaient le rituel d'un nouvel espace au sein duquel l'homme originel s'épanouissait et dédiait dans l'Altis un sanctuaire à Pélops. Dans le clair matin de son aurore flamboyant, la terre se refermait sur son passé d'où Eurydice rejoignait Orphée. Dans les sphères tumultueuses des convulsions humaines, l'homme au derrière noir ne s'était attardé plus que de mesure, dans la mesure où Castor avait à cœur de suivre Pollux sur la constellation des Dioscures. Tout au long du périple humain, Evald avait révélé le taureau blanc qui trace le sillon de la vie, symbolise la force et la pureté de son amour des dieux, ensemece l'esprit du champ de son expérience. Eryx terrassé trois fois, ne lui restait plus qu'à grandir loin des contingences matérielles, loin des souffrances sans lendemain où l'être périt. Désormais, la voie était ouverte, et la corne d'abondance déversait l'eau lustrale en la source jaillie de son bocage fleuri. Sur la terre consacrée où pleurait Callirhoé, Séléné répandait sa lumière dorée. Les nymphes de l'Eridan ne lui en faisaient pas mystère, et Nérée en jurait par Théthys. Le grand vent divin soufflait sur les charbons ardents de son esprit. Erichthonios éveillé, il allait traverser le fleuve serpent qui le séparerait d'un monde en perdition occupé à conspuer le présent des dieux dont il avait la garde. Sensible aux métamorphoses, Protée ne s'y trompait pas. C'était un baptême de la mère et de Poséidon, gardien de ses mystères et frère de Zeus. Sous le tertre d'un autel, les enfers étaient mis en terre d'où Cerbère prenait l'air, montrait son flair pour la plus grande gloire de Déméter Eleusinienne. Thésée libéré, plus rien de pouvait le lier au siège de ses

pensées. Prés de Calydon, sur les rives de l'Achéloos, Artémis se baignait nue, et sans paraître ému, il l'avait regardée. Le sort en était jeté, son âme en lui-même voyait. Emmené par delà tout attachement passionnel, Evald prenait son envol, à cheval sur Pégase, surgit en lui-même du message fort dont il avait le mors. Un envol au delà du voile léger d'un éther de prières, dans l'espace invisible où la réalité intelligible montrait la pudeur d'une présence sensible qui plairait à Athéna Niké, victorieuse et fidèle. Prométhée désenchaîné, la toison d'or brillait dans l'horizon de son ascension où Hélène s'épanouissait au printemps des âmes, gracieuse et souveraine, ravie et résignée à le voir cueillir les pommes d'or du jardin des Hespérides. Achéloos vaincu, Evald sillonnait la nue. Dyonyssos était en pleine exaltation, émergeant de son lit de pampres et de lierre, suivi des plus fertiles enchantements, ravissant l'air de ses mille chants. Apollon rayonnait en jouant de la cithare, Hermès marchait sur ses traces, et l'Olympe préparait le banquet joyeux de son hôte victorieux où l'attendait la mère des dieux. Dans les bras d'Eros, Psyché s'abandonnait à l'extase de son existence dorée, revivifiée par les porteuses de rosée, épuisée par l'émotion dont avait le don, vêtue d'une aube en son Erechtiôn. Par elle, uni à Ganymède, Evald se révélait en échanson des dieux, ravi par le pouvoir enchanteur des cieux. Désormais, plus n'atteindrait l'essence de son être, ce mouvoir de l'oubli. La divinité de l'être était son unique quête. La mort au cœur, Nessos en éprouvait la blessure quand Evald touchait nuées. A ciel ouvert, son génie riait aux anges et les Charites apportaient leur note joyeuse à l'hymne en l'honneur des dieux. Il était en l'âme comme un joyau serti, comme un fruit mûr à la chair onctueuse, éternel comme le miel. Marié à Déjanire, l'amour divin portait haut l'accession du silence

à la jeunesse d'Hébé, et rien de lui donnait plus d'ailes que d'être ainsi aimé. Oh, divine émergence de mes émois, douce tendreté de nos chers instants, souffles voluptueux de nos désirs sensibles, insurrection délicate de nos passions tyranniques. Instruis mes sens de leur destinée, inonde-les de ton fluide émancipateur, enveloppe-les de tes abysses merveilleux, donne leur l'autonomie de tes profondeurs, l'espace sans fin de ton grand air, la lumineuse chaleur de ton étreinte céleste. Joue sans fin de ce dont l'âme est porteuse, instruis la comme elle te sert, fais de son mystère l'interprète de ta divine inspiration. Oh douce musique, béatitude, plus loin que la vie ton émotion m'éprouve. Danse avec mon âme, joue de ses nuances, de tes gammes infinies, fais de mon esprit l'esclave de tes charmes inexorables, presse en mon esprit le doux venin cher à mon cœur, sert à mon transport le doux breuvage cher à nos dieux, et donne lui de quoi te rejoindre, au-delà de son écueil. Oh, divine émergence, bûcher en mon au-delà, brûle sur mont Oeta, le souvenir de mon errance, fouette en mon âme le sang qui me transporte aux confins des immortelles félicités, loin de tout, plus près que jamais. Enfin, les épigones vengeaient la persécution et l'exil des immortels dans le champ libre de leurs vertus antiques. Vainqueurs des jeux Néméens, ils entraient dans Thèbes au cœur de la Cadmée, et portaient au sanctuaire de Delphes la robe et le collier d'Harmonie.

De retour sur lui-même, Evald avait à l'esprit conscience d'être au zénith d'une essence qui s'exhalait, merveilleuse et sans gloire, au faite de son détachement. Alètès s'exilait dans les grottes profondes de Calypso, Iolaos conduisait le char d'or sur l'autel du firmament, et Iphiclès, victime des mortelles chevauchées d'Hippocoön, rendait à Bourrasque et vole-

vite le fruit de ses tourments. Sous l'aile forte des destins souverains, les rangs se rompaient en silence et l'Illiade prenait fin au retour d'une Odyssée triomphante qui larguait les amarres en déployant la voile blanche de son éternel transport dans l'horizon sans façons d'une intimité renouvelée. Par delà tumultes et courroux, la paix divine délivrait son étendard, et sans que le sang n'ait eu le goût, les murs de Troie tombaient d'eux-mêmes aux murmures sans voix dont Saturne berçait l'écho depuis la nuit des temps. Dans les bras d'Hypnos, Evald quittait Mégara et traversait l'océan de ses rêves d'enfant sur la coupe d'or du soleil levant, allumant son flambeau d'or et d'argent dans le ciel bienfaisant des pléiades. C'est alors qu'il lui sembla retrouver la chaleur d'un doux foyer dont il avait les clés. Et en effet, aussi loin que l'on aille, on revient toujours à son port d'attache par les nœuds de l'Hyménée. On y revient changé, mais on y revient dans un état d'esprit où l'on retrouve les sensations que l'on avait quittées pour les idées. On y revient grandi, les sens et l'âme en harmonie, on y reçoit les dieux que l'on éprouve en soi, et tout l'amour en jeu concoure aux pieux émois, où l'émotion libère le fruit de ses exploits. C'est l'ambrosie de la métamorphose parfaite où l'âme s'épanche dans l'espace accompli de son univers découvert. C'est le secret bien gardé de toute une vie, dont le cœur est le gardien fidèle.